vonda mcintyre

le serpent du rêve

robert laffont

Le serpent du Rêve

Vonda McIntyre

« Dreamsnake », 1978
Traduit de l’américain par Jean Bailhache

Robert Laffont, Ailleurs et demain n°56,
2ème trimestre 1979

Scanné par Evaness3

1

Le petit garçon avait peur. Avec douceur Serpent posa la main sur son front brûlant. Derrière elle trois adultes se tenaient coude à coude, méfiants, s'interdisant de trahir leur inquiétude, sinon par les plis étroits qui cerclaient leurs yeux. Ils craignaient Serpent autant qu'ils redoutaient la mort de leur seul enfant. Dans la pénombre de la tente, l'étrange lueur bleue de la lanterne n'avait rien de rassurant.

L'enfant ouvrait des yeux si sombres que les pupilles n'étaient pas visibles, si ternes que Serpent elle-même craignait pour ses jours. Elle lui caressa les cheveux. Ils étaient longs et très pâles, secs, irréguliers jusqu'à cinq à dix centimètres du cuir chevelu, et leur couleur faisait un contraste frappant avec son teint basané. Si Serpent avait connu les gens quelques mois auparavant, elle aurait déjà pu savoir que l'enfant était malade et que son état s'aggravait.

— Apportez-moi ma sacoche, dit Serpent.

Sa voix douce fit sursauter les parents de l'enfant. Peut-être attendaient-ils le cri perçant d'un geai éclatant, ou le sifflement d'un serpent luisant. Ces paroles étaient les premières que Serpent eût prononcées en leur présence. Elle s'était contentée de les regarder lorsqu'ils étaient venus tous les trois l'observer de loin et avaient échangé des chuchotements sur son métier et sa jeunesse.

Quand ils s'étaient décidés à faire appel à elle, elle les avait écoutés, puis avait acquiescé d'un signe. Peut-être avaient-ils cru qu'elle était muette.

Le plus jeune des hommes, un blond, souleva la sacoche de cuir. Il la tenait écartée de son corps et la tendit à la jeune femme. Il avait la respiration courte, les narines dilatées, ouvertes à la vague odeur de musc flottant dans l'air sec du désert. Le malaise qu'il trahissait, Serpent, à

force d’en faire l’expérience, en avait presque pris son parti.

Lorsqu’elle tendit la main, le jeune homme eut un brusque mouvement de recul et la sacoche lui échappa. Serpent se précipita et la rattrapa juste à temps, puis la posa doucement sur le tapis de feutre et lança au jeune homme un coup d’œil de reproche. Ses partenaires s’avancèrent pour apaiser sa peur d’une main amie.

— Il a déjà été mordu et a failli en mourir, dit la belle femme brune.

Elle semblait vouloir le justifier et non l’excuser.

— Je suis désolé, dit l’homme. C’est…

Il fit un geste dans la direction de Serpent. Il tremblait mais, visiblement, s’efforçait de se maîtriser. La jeune femme jeta un coup d’œil sur sa propre épaule, où, inconsciemment, elle avait senti remuer un poids léger. Un minuscule serpent, pas plus gros qu’un doigt de bébé, se coula autour de son cou pour montrer sa tête étroite sous les courtes boucles noires de sa maîtresse. Il explora l’air de sa langue fourchue, sans hâte, la projetant en avant, l’agitant de haut en bas, pour savourer les parfums ambiants.

— Ce n’est que Sève, dit Serpent. Il ne peut pas vous faire de mal.

Il aurait pu faire peur s’il avait été plus grand ; il était de couleur vert pâle, mais les écailles entourant sa gueule étaient rouges, ce qui faisait penser à un mammifère qui vient de déchirer sa proie. En fait, c’était un animal beaucoup plus soigneux.

L’enfant pleurnichait. Il réprima cette manifestation de douleur ; peut-être lui avait-on dit que Serpent, elle aussi, serait choquée par ses larmes. Au contraire, elle plaignait ces gens de se refuser un moyen aussi simple de soulager la peur. Elle se détourna des adultes, regrettant de leur inspirer une telle terreur, mais peu désireuse de perdre un temps précieux à les convaincre de lui faire confiance.

— N’aie pas peur, dit-elle au petit garçon. Sève est tout lisse, tout sec, tout doux, et si je te le laissais pour veiller sur toi, la mort elle-même ne pourrait approcher ton lit.

Sève se nicha dans sa main fine et sale et elle le tendit à l’enfant. « Doucement », dit-elle. Il étendit la main pour toucher les écailles luisantes du bout des doigts. Serpent sentait combien lui coûtait ce simple geste, et pourtant le garçon ébaucha un sourire.

— Comment t’appelles-tu ?

Il se tourna vivement vers ses parents, qui se décidèrent à lui adresser un signe de consentement.

— Stavin, murmura-t-il.

Le souffle lui manquait et il avait à peine la force de parler.

— Je suis Serpent, Stavin, et dans un moment, le matin venu, il faudra que je te fasse mal. Tu sentiras peut-être une vive douleur et tu souffriras plusieurs jours, mais ensuite tu iras beaucoup mieux.

Stavin fixa gravement la jeune femme. Elle vit qu’en dépit de son appréhension il avait moins peur que si elle lui avait menti. La douleur avait dû croître à mesure que s’affirmaient les symptômes de sa maladie, mais il semblait bien que les autres s’étaient contentés de le rassurer et d’espérer ou bien sa guérison, ou bien une mort rapide.

Serpent posa Sève sur l’oreiller de l’enfant et rapprocha son sac. Elle ne pouvait inspirer aux adultes que de la crainte, car ils n’avaient, faute de temps, encore trouvé aucune raison de lui faire vraiment confiance. La femme était assez âgée pour ne plus jamais avoir d’enfant, et Serpent voyait bien, d’après leurs regards, leurs gestes de tendresse furtifs, leur anxiété, qu’elle et ses partenaires avaient pour ce garçon un grand amour. Sinon ils ne se seraient jamais adressés à Serpent dans ce pays.

Paresseusement, Sable sortit de la sacoche, remuant la tête, agitant la langue, humant et goûtant, appréciant la chaleur des corps.

— Est-ce là ?…

La voix de l’homme le plus âgé était basse et empreinte de sagesse, mais terrifiée aussi, et Sable le sentit. Il eut un mouvement de recul et, comme prêt à frapper, fit tinter sourdement ses sonnettes. Serpent promena sa main sur le sol afin de le faire vibrer pour détourner l’attention du reptile, puis leva la main et tendit le bras. Le crotale se relaxa et se lova en spires nombreuses autour de son poignet, comme pour l’orner de bracelets noirs et fauves.

— Non, dit-elle, votre enfant est trop malade pour que Sable puisse l’aider. Je sais que c’est dur pour vous, mais, je vous en prie, essayez de rester calmes. Vous allez être effrayés, mais je n’ai pas le choix.

Elle dut agacer Brume pour la faire sortir. Elle tapota d’abord son sac, puis à deux reprises lui donna un coup de doigt. Serpent sentit vibrer ses écailles tandis que glissait le reptile, puis il s’éjecta soudain dans la tente. C’était un cobra femelle albinos. Brume se mouvait rapidement et, pourtant, son corps paraissait interminable. Elle se cabra. Son souffle jaillit en un sifflement. Sa gueule s’élevait à un bon mètre au-dessus du sol ; elle ouvrait son capuchon en éventail. Derrière elle les adultes avaient le souffle coupé ; on aurait dit qu’ils étaient agressés par la vue du dessin de couleur fauve tracé au dos du capuchon de Brume. Serpent, indifférente à leur réaction, s’adressa au grand cobra de façon à accaparer son attention.

— Calme ta fureur et couche-toi. L’heure de gagner ton dîner est venue. Parle à cet enfant et touche-le. Il s’appelle Stavin.

Lentement, Brume referma son capuchon et se laissa toucher par Serpent. Celle-ci la saisit fermement derrière la tête et la maintint de façon qu’elle regardât Stavin. Les yeux argentés du cobra reflétèrent la lueur bleue de la lampe.

— Stavin, à présent Brume va seulement faire connaissance avec toi. Je te promets qu’elle va cette fois-ci te toucher doucement.

Pourtant Stavin frémit lorsqu'il sentit sur sa poitrine maigre le contact du reptile. Serpent, sans lâcher sa tête, laissait son corps glisser sur celui de l'enfant. Sa longueur faisait quatre fois la taille de Stavin. Brume se lovait en rigides spires blanches sur le ventre gonflé du garçon, s'étirait, tendait la tête vers le visage de l'enfant, retenue par les mains de sa maîtresse et luttant contre cette résistance. Au regard terrifié de l'enfant, Brume opposait la fixité de ses yeux sans paupières. Serpent la laissa approcher Stavin.

Le cobra sortit sa langue d'un coup sec pour goûter à l'enfant.

L'homme le plus jeune étouffa un cri de terreur. Stavin tressaillit et Brume recula, ouvrant la gueule et découvrant ses crochets, expulsant son souffle par la gorge en un bruit perceptible. Serpent s'assit sur les talons, expirant à son tour. Il arrivait qu'en d'autres lieux elle pût travailler en présence de la famille du malade.

— Il faut vous en aller, dit-elle avec douceur. Il est dangereux d'effrayer Brume.

— Je ne veux pas…

— Désolée. Vous devez attendre dehors.

Le jeune homme blond et même la mère de Stavin auraient peut-être élevé des objections irrecevables ou posé des questions auxquelles elle aurait pu répondre, mais l'homme aux cheveux blancs les en détourna ; il leur prit les mains pour les faire sortir.

— Il me faut un petit animal, lui dit Serpent tandis qu'il relevait le rabat de la tente. Il faut qu'il ait une fourrure et qu'il soit vivant.

— On va vous trouver ça, dit-il.

Et les trois parents disparurent dans la nuit aux reflets rougeoyants. Serpent entendait leurs pas sur le sable. Prenant le cobra sur ses genoux, elle l'apaisa. Brume s'enroula autour de sa taille, se réchauffant à ce contact. La faim ne faisait qu'accroître sa nervosité naturelle, et elle avait très faim, tout comme Serpent. Ils avaient trouvé

assez d’eau au cours de leur traversée du désert de sable noir, mais aucun gibier ne s’était laissé prendre au piège. C’était l’été, il faisait chaud et nombre des friandises à fourrure dont Sable et Brume faisaient leurs délices étaient en train d’estiver. Pour Serpent comme pour ses reptiles le départ pour le désert avait marqué le début d’un jeûne.

Elle vit, à son regret, que la peur de Stavin s’accentuait.

— Je suis désolée d’avoir dû renvoyer tes parents, dit-elle. Ils pourront bientôt revenir.

Ses yeux étaient luisants mais il retenait ses larmes.

— Ils m’ont dit de faire ce que vous direz.

— J’aimerais que tu pleures, si possible. Ce n’est pas si terrible.

Stavin sembla ne pas comprendre, et Serpent n’insista pas. Les gens de ce peuple, pensa-t-elle, devaient se durcir contre une terre ingrate par le refus des larmes, du deuil, du rire. Ils s’interdisaient le chagrin et s’accordaient peu de joie, mais ils survivaient.

Brume, en s’apaisant, était devenue morose. Serpent la détacha de sa taille pour la poser sur la paillasse à côté de Stavin. Accompagnant ses mouvements, lui guidant la tête, la jeune femme sentait se tendre en elle les muscles qui frappent.

— Elle te touchera avec sa langue. Cela pourra te chatouiller, mais ça ne fera pas mal. Elle sent avec sa langue comme toi avec ton nez.

— Avec sa langue ?

Serpent acquiesça en souriant, et Brume fit jaillir sa langue pour caresser la joue de Stavin. Ce dernier ne broncha pas ; il observait l’animal, tellement enchanté d’avoir appris quelque chose qu’il en oublia un instant sa douleur. Il resta parfaitement immobile tandis que Brume, de sa longue langue, effleurait ses joues, ses yeux, sa bouche.

— Elle goûte la maladie, dit Serpent.

Brume cessa de lutter contre la main qui l’étreignait, et ramena la tête en arrière. Serpent s’assit sur les talons et

libéra le cobra, qui monta en spirales autour de son bras et s’installa sur ses deux épaules.

— Endors-toi, Stavin. Essaie de me faire confiance, et n’aie pas peur du matin.

Stavin fixa la jeune femme pendant quelques secondes, cherchant à découvrir la vérité dans ses yeux pâles.

— Sève va-t-il veiller sur moi ?

Serpent tressaillit, émue par cette question, ou plutôt par l’acceptation qu’elle recouvrait. Elle écarta les cheveux qui tombaient sur le front de l’enfant et elle sourit, bien qu’elle fût au bord des larmes.

— Bien sur, dit-elle en prenant Sève dans sa main. Veille sur cet enfant et protège-le bien.

Le serpent du rêve nichait calmement dans sa paume et ses yeux noirs étincelaient. Elle le posa doucement sur l’oreiller de Stavin.

— Dors, mon enfant.

Stavin ferma les yeux, et il sembla se vider de toute vie. Ce fut un changement si brusque que Serpent posa la main sur lui : il respirait lentement, faiblement. Elle le borda d’une couverture et se leva. Ce mouvement subit lui donna le vertige ; elle chancela, retrouva l’équilibre. Sur ses épaules, Brume se crispa.

Serpent sentait ses yeux lui piquer ; la fièvre aiguisait l’acuité de sa vision. Elle crut entendre un bruit se précipiter sur elle. Se raidissant contre la faim et l’épuisement, elle se baissa lentement pour ramasser sa sacoche de cuir. Brume passa le bout de sa langue sur sa joue.

Ecartant le rabat de la tente, elle fut soulagée de voir qu’il faisait encore nuit. Elle supportait la chaleur du jour, mais l’éclat du soleil la taraudait, la brûlait. La lune devait être pleine ; les nuages avaient beau tout obscurcir, la clarté lunaire qu’ils diffusaient peignait le ciel en gris d’est en ouest. Derrière les tentes, des groupes d’ombres informes se dressaient sur le sol. Là, près des limites du désert, il y avait assez d’eau pour faire pousser des

bosquets de buissons et pour abriter et nourrir toutes sortes d'animaux. Le sable noir, aveuglant de jour, avait, la nuit, l'aspect d'une couche de suie onctueuse. Serpent sortit de la tente, et cette illusion d'onctuosité disparut ; ses bottes crissaient sur un sable aux grains durs et rugueux.

La famille de Stavin attendait, assise, formant un groupe compact entre les tentes sombres réunies sur un coin de sable d'où les broussailles avaient été arrachées et brûlées. Tous la regardaient en silence avec des visages inexpressifs hormis l'espoir qui se lisait dans leurs yeux. Une femme un peu plus jeune que la mère de Stavin était là. Comme les autres elle portait l'ample et long vêtement du désert, mais rehaussé du seul ornement que Serpent eût vu ces gens porter : un disque de commandement suspendu à son cou par une lanière de cuir. Certains traits indiquaient qu'elle était très proche du père aîné de Stavin : visage taillé à la serpe, pommettes hautes, cheveux blancs chez l'homme, naguère noirs d'ébène mais grisonnant prématurément chez la femme, yeux de ce brun foncé qui assure sous un tel soleil la meilleure chance de survie. Sur le sol, à leurs pieds, un petit animal noir se débattait par saccades dans le filet qui l'emprisonnait, poussant de temps à autre un faible cri aigu.

— Stavin dort, dit Serpent. Ne le dérangez pas, mais allez le voir s'il se réveille.

La mère de Stavin et son plus jeune partenaire entrèrent dans leur tente, mais l'aîné des hommes s'adressa à la jeune femme.

— Pouvez-vous faire quelque chose pour lui ?

— Je l'espère. La tumeur est mûre, mais encore très dure, dit Serpent d'une voix qui lui paraissait venir de loin et sonner un peu faux, comme si elle mentait. Brume sera prête au matin.

Elle eût voulu rassurer cet homme, mais ne trouvait rien à ajouter.

— Ma sœur voulait vous parler, dit-il, et il s’éclipsa sans la lui avoir présentée et sans se faire valoir lui-même en précisant que cette grande femme était chef de leur groupe.

Serpent jeta un coup d’œil derrière elle, mais le rabat de la tente était retombé. Elle sentait croître son épuisement, et pour la première fois Brume lui paraissait lourde sur les épaules.

— Vous ne vous sentez pas mal ?

Serpent se retourna. La femme s’avançait vers elle avec une élégance naturelle à peine alourdie par sa grossesse avancée. Serpent dut lever la tête pour répondre à son regard. Les coins de ses yeux et de sa bouche se plissaient en fines rides suggérant qu’il lui arrivait parfois de rire en secret. Elle souriait mais sans pouvoir cacher son anxiété.

— Vous semblez très fatiguée. Voulez-vous que je vous fasse préparer un lit ?

— Pas maintenant. Pas encore. J’attendrai pour dormir que tout soit fini.

Le chef de clan étudiait Serpent, et celle-ci se sentait proche d’elle en raison de la responsabilité qu’elles partageaient.

— Je comprends, du moins je le pense. Avez-vous besoin de quelque chose, d’une aide quelconque dans vos préparatifs ?

Serpent se surprit à voir en ces questions banales des problèmes complexes, les tournant et les retournant dans son esprit fatigué, les disséquant, comprenant enfin leur signification.

— Mon poney a besoin d’eau et de nourriture.

— On s’occupe de lui.

— Et j’ai besoin de quelqu’un pour m’aider à tenir Brume. Quelqu’un de fort. Mais le plus important est de ne pas avoir peur.

— Je vous aiderais bien, dit la femme en ébauchant un nouveau sourire, mais je suis un peu maladroite depuis quelque temps. Je vais vous trouver quelqu’un.

— Merci.

Reprenant son air grave, la grande femme inclina la tête et se dirigea lentement vers un groupe de petites tentes. Serpent l'observa, admirant sa grâce. En comparaison, elle se sentait petite, et jeune, et sale.

Le corps tendu pour la chasse, Sable décrivait des cercles pour quitter le poignet de Serpent. Il allait sauter à terre mais elle le rattrapa à temps. Sur les mains de sa maîtresse il dressa la partie supérieure de son corps. Il projeta la langue en avant, dévorant du regard le petit animal, évaluant la chaleur de son corps, goûtant à sa peur.

— Je sais que tu as faim, dit Serpent, mais cet animal n'est pas pour toi. Elle remit Sable dans la sacoche, retira Brume de ses épaules, et le cobra put se lover dans son logement obscur.

Le petit animal se remit à crier et se débattre en voyant passer au-dessus de lui l'ombre diffuse de Serpent. Elle se baissa pour l'attraper. Il réagit d'abord par des cris de terreur répétés, puis ces cris s'espacèrent, s'affaiblirent et, finalement, cessèrent lorsqu'elle le caressa. Il était immobile, haletant, épuisé, levant la tête pour fixer Serpent de ses yeux jaunes. Il avait les pattes postérieures longues, les oreilles larges et pointues : ses narines palpitaient à l'odeur du serpent. Sa douce fourrure noire était quadrillée par les losanges qu'y avaient imprimés les mailles du filet.

— Je regrette de t'ôter la vie, lui dit Serpent. Mais tu cesseras de connaître la peur et je ne te ferai pas souffrir.

Avec douceur, elle enveloppa l'animal dans sa main, le caressa, saisit fermement son épine dorsale à la base du crâne. Une seule traction rapide fut suffisante ; la petite victime sembla se débattre un instant, mais elle était déjà morte en dépit de ses convulsions ; ses pattes se replièrent contre son corps et ses orteils se recourbèrent en frémissant. Elle semblait fixer encore Serpent. La jeune femme la sortit de son filet.

Ayant fait choix d'une des fioles que renfermait un sac fixé à sa ceinture, elle ouvrit les mâchoires serrées de

l’animal et lui versa dans la bouche une seule goutte de la préparation d’aspect trouble contenue dans le flacon. Elle ouvrit rapidement le sac de cuir et appela Brume. Le cobra vint à elle lentement, son capuchon fermé, glissant sur le sable aux grains rugueux. Ses écailles laiteuses reflétaient la faible clarté lunaire. Brume sentit l’animal, se dirigea vers lui d’un mouvement coulé, le toucha de sa langue. Serpent craignit un instant qu’elle ne refusât ce cadavre, mais il était encore chaud et agité de contractions ; et puis Brume avait faim.

— Un morceau de choix pour toi. Pour aiguiser ton appétit.

La jeune femme avait pris l’habitude de parler à Brume pour tromper sa solitude. Le cobra renifla l’animal, se dressa en reculant et frappa ; enfonçant ses petits crochets dans la proie minuscule et la mordant une seconde fois, elle y injecta son stock de poison. Puis elle la lâcha, s’assura sur elle une meilleure prise et se mit en devoir de la faire entrer dans ses mâchoires. C’est à peine si son gosier s’en trouverait distendu. Lorsque Brume reposa, digérant ce repas léger, Serpent resta assise à ses côtés. Il lui fallait attendre, sans lâcher le cobra.

Elle entendit des pas sur le sable.

— On m’a chargé de vous aider.

C’était un homme jeune en dépit d’une touffe blanche dans sa chevelure noire. Il était plus grand que Serpent, et assez beau garçon, avec des yeux sombres et un visage taillé à la serpe, dont sa coiffure en queue de cheval accentuait la rudesse. Son expression était neutre.

— Avez-vous peur ? demanda Serpent.

— Je ferai ce que vous direz.

Ses formes étaient cachées par sa tunique mais il y avait de la force dans ses longues mains fines.

— Alors, tenez-la bien et ne vous laissez pas surprendre.

Brume commençait à se contracter sous l’effet de la drogue administrée au petit animal. Les yeux du cobra étaient fixes et comme aveugles.

— S’il mord…

— Tenez-la. Vite !

Le jeune homme se précipita, mais il avait hésité trop longtemps. Brume se tortilla et, de sa queue, le frappa au visage. Il recula en chancelant ; la surprise le disputait en lui à la douleur. Serpent étreignit le cobra derrière les mâchoires tout en cherchant à s’emparer du reste de son corps. Brume n’était pas un serpent constricteur, mais elle était lisse, puissante et rapide. S’agitant violemment, elle exhala un long sifflement. Elle aurait mordu tout ce qui pouvait être à sa portée. Tout en luttant avec elle, Serpent réussit à exprimer entièrement le poison de ses glandes ; les dernières gouttes perlèrent un moment sur ses crochets, reflétant la lumière, telles des pierres précieuses, avant d’être rejetées dans les ténèbres par la violence des convulsions du cobra. Dans sa lutte contre elle, Serpent, pour une fois, trouvait un allié dans le sable, qui n’offrait à Brume que de médiocres prises. Elle sentit le jeune homme derrière elle, et il empoigna le corps du serpent et sa queue. La crise cessa brusquement et Brume ne fut plus qu’un corps inerte dans leurs mains.

— Je suis désolé, dit-il.

— Tenez-la bien. Nous avons la nuit à passer.

Lorsque Brume fut prise de nouvelles convulsions, le jeune homme, l’immobilisant d’une main ferme, se montra efficace. Serpent répondit ensuite à la question qu’il n’avait pas achevé de formuler :

— Si elle vous mordait alors qu’elle serait en train d’élaborer du poison, vous auriez de grandes chances d’en mourir. Même maintenant sa morsure vous rendrait malade. Mais si elle réussit à morde quelqu’un ce sera moi, **à** moins que vous ne fassiez une bêtise.

— Mon cousin serait bien mal loti si vous étiez morte ou mourante.

— Vous ne comprenez pas. Brume ne peut me tuer.

Serpent tendit la main pour lui montrer les cicatrices blanches laissées par les morsures du cobra. Il les regarda

puis fixa longuement la jeune femme, et enfin, détourna les yeux.

Le point brillant d'où la lumière rayonnait derrière les nuages se déplaçait vers l'ouest. Ils tenaient le cobra comme un enfant. Serpent faillit s'assoupir mais Brume leva la tête, essayant faiblement de se dégager, et elle se réveilla en sursaut.

— Il ne faut pas que je m'endorme, dit-elle. Parle-moi. Comment t'appelles-tu ?

À l'exemple de Stavin le jeune homme hésita. Il semblait craindre Serpent, ou craindre autre chose.

— Dans ma famille on estime qu'il n'est pas prudent de dire son nom à un étranger.

— Si vous me prenez pour une sorcière, vous n'auriez pas dû faire appel à moi. Je ne possède, ni ne prétends posséder, aucun pouvoir magique.

— Ce n'est pas une superstition. Ce n'est pas ce que vous pensez. Nous n'avons pas peur d'être ensorcelés.

— Faute de pouvoir apprendre les usages de tous les habitants de cette terre, je m'en tiens à ceux que je pratique. J'ai l'habitude d'appeler par leur nom les gens avec qui je travaille.

Serpent s'efforçait de déchiffrer, dans la pénombre, l'expression de son compagnon.

— Nos noms sont connus dans nos familles et de nos partenaires.

Serpent considéra cette habitude ; elle aurait du mal, pensait-elle, à s'y conformer.

— Et de personne d'autre ? Jamais ?

— Eh bien… on pourrait révéler son nom à un ami.

— Ah, dit Serpent, je vois. Je suis encore une étrangère, et peut-être une ennemie.

— *Un ami* véritable connaîtrait mon nom, insista le jeune homme. Je ne voudrais pas vous offenser mais vous ne comprenez pas. Une connaissance n'est pas un ami. Nous nous faisons une haute idée de l'amitié.

— En ce pays ce devrait être vite fait de décider si une personne mérite le nom d’ami.

— L’amitié est rare chez nous. C’est une chose qui nous engage.

— À vous entendre, c’est une chose à redouter.

— Peut-être, dit le jeune homme après un moment de réflexion, est-ce de voir trahir une amitié que nous redoutons ? C’est une chose très pénible.

— Quelqu’un t’a-t-il déjà trahi ?

Il lança à Serpent un regard sévère comme pour lui reprocher d’avoir dépassé les limites de la bienséance.

— Non, dit-il, et sa voix était aussi dure que son visage. Pas d’ami. Je n’ai personne à qui je puisse donner ce nom.

Sa réaction étonna Serpent.

— Comme c’est triste, dit-elle.

Silencieuse, elle médita. Fallait-il qu’il y ait entre ces gens-là des tensions redoutables pour les isoler à ce point les uns des autres. Leur solitude était voulue alors que celle de Serpent lui était imposée.

— Appelle-moi Serpent, dit-elle enfin, si ce mot ne t’écorche pas les lèvres. Le prononcer ne t’engage à rien.

Le jeune homme parut sur le point de parler ; peut-être pensait-il qu’il avait offensé la jeune femme, ou qu’il lui incombait de plaider plus avant pour les usages de son peuple. Mais Brume commença à se tortiller dans leurs mains et il leur fallut la maîtriser pour l’empêcher de se faire du mal. Elle était mince pour sa longueur, mais puissante, et jamais encore elle n’avait eu de convulsions d’une telle violence. Elle faillit s’arracher à la poigne de Serpent par une détente énergique. Elle tenta d’ouvrir son capuchon, mais Serpent la serrait trop. Elle ouvrit la gueule et siffla, mais nul poison ne dégoutta de ses crochets.

Elle enroula sa queue autour de la taille du jeune homme. Il se mit à tirer sur l’animal et à pivoter sur lui-même pour se libérer de ses anneaux.

— Ce n’est pas un serpent constricteur, dit Serpent. Ne crains rien. Laisse-la…

Il était trop tard ; Brume se détendit soudain, et le jeune homme perdit l'équilibre. Brume se libéra vivement et dessina des figures dans le sable. Serpent lutta seule contre elle tandis que le jeune homme essayait de l'empoigner, mais elle se lova autour de sa maîtresse pour exercer sur elle une pesée solide. Elle entreprit de se dégager des mains de Serpent et celle-ci se jeta en arrière dans le sable avec le serpent ; Brume se dressa au-dessus d'elle, la gueule ouverte, sifflant avec fureur. Le jeune homme plongea et l'empoigna juste derrière le capuchon. Brume l'attaqua mais Serpent réussit à la retenir. Unissant ses efforts à ceux de son aide, elle put faire lâcher prise à l'animal et le maitriser. La jeune femme se releva péniblement. Le cobra s'immobilisa soudain, presque rigide entre sa maîtresse et le jeune homme, tous deux couverts de sueur, lui pâle sous son hâle, elle – même elle – agitée d'un tremblement.

— Nous avons un moment pour nous reposer, dit Serpent.

Jetant un regard sur son compagnon, elle remarqua une éraflure sombre là où Brume l'avait frappé de sa queue. Elle tendit la main vers lui et palpa la blessure.

— Tu auras un bleu, mais pas de cicatrice.

— S'il était vrai que les serpents ont un aiguillon vénéneux au bout de la queue comme il est dit dans de vieux contes, je ne serais plus là pour vous aider. Mais en avez-vous vraiment besoin ?

— Cette nuit, j'aurai besoin de quelqu'un pour me tenir éveillée, même si je pouvais me passer d'une aide pour maîtriser Brume. Mais à l'instant, je ne m'en serais pas tirée toute seule.

L'action de l'adrénaline secrétée lors de la lutte contre le cobra commençait à s'effacer ; l'épuisement et la faim sévissaient de plus belle.

— Serpent ?

— Oui ?

Le jeune homme eut un bref sourire gêné.

— Je m'exerçais à prononcer ce nom.

— Pas mal.

— Combien de temps t’a-t-il fallu pour traverser le désert ?

— Pas très longtemps. Trop longtemps. Six jours. Je ne crois pas avoir choisi le meilleur itinéraire.

— Comment vivais-tu ?

— Il y a de l’eau. On voyageait de nuit et on se reposait pendant la journée quand on trouvait de l’ombre.

— Tu transportais toute votre nourriture ?

— Un peu, dit Serpent, haussant les épaules.

Pourquoi, pensait-elle, fallait-il qu’il parle de nourriture ?

— Qu’y a-t-il de l’autre côté ?

— Des montagnes. Des rivières. D’autres gens. Le centre où j’ai été élevée et formée. Et puis un autre désert, et une montagne avec une cité.

— J’aimerais voir une cité. Un jour.

— On m’a dit que la grande cité est fermée aux gens du dehors, aux gens comme toi et moi. Mais il existe beaucoup d’autres villes dans les montagnes et on peut traverser le désert.

Il ne répondit pas. Mais le départ de sa ville natale était un souvenir encore tout frais dans la mémoire de Serpent, et elle imaginait sans peine ce que le jeune homme pouvait éprouver.

Brume fit une nouvelle crise beaucoup plus tôt que prévu. La violence de ses convulsions donnait à Serpent une indication sur le stade actuel de la maladie de Stavin. Si le jour pouvait se lever ! pensait-elle… Si elle devait perdre l’enfant, le plus tôt serait le mieux ; elle aurait du chagrin et elle s’efforcerait d’oublier. Brume serait morte des coups qu’elle se donnait en se cognant sur le sable si elle n’avait été maintenue par Serpent et son aide. Mais elle devint tout à coup complètement rigide, mâchoires serrées, langue pendante.

Elle cessa de respirer.

— Tiens-la, dit Serpent. Tiens-lui la tête. Vite, prends-la, et, si elle se sauve, cours. Prends-la ! Elle ne te mordra pas maintenant, elle ne peut que te frapper sans le vouloir d'un coup de queue.

Il hésita un court instant, puis empoigna Brume derrière la tête. Serpent s'élança, s'enfonçant dans le sable et glissant, vers un endroit où poussaient encore des buissons en dehors du cercle de tentes. Elle cassa quelques branches épineuses, qui écorchèrent ses mains couturées de cicatrices. Du coin de l'œil elle aperçut un tas de vipères à cornes, si hideuses qu'elles en paraissaient contrefaites, nichées sous le massif de végétation desséchée. Indifférente à leurs sifflements agressifs, elle fit choix d'une mince tige creuse et la ramena vers Brume, les mains sanglantes.

S'agenouillant près de la tête du cobra, elle ouvrit sa gueule de force et plongea le tube jusqu'au fond de sa gorge. Puis elle emboucha l'autre extrémité et, penchée sur l'animal, se mit à lui insuffler, avec douceur, de l'air dans les poumons.

Perceptions fugitives : les mains du jeune homme appliqué à maintenir le cobra suivant les instructions reçues ; sa respiration, rauque après un premier hoquet de surprise ; le sable qui éraflait ses propres coudes ; l'odeur écœurante du fluide suintant des crochets de Brume ; une sensation de vertige due, pensait-elle, à cet épuisement qu'il lui fallait à toute force surmonter.

Serpent soufflait, soufflait encore, s'arrêtait et recommençait, et enfin Brume s'accorda à son rythme et continua à respirer d'elle-même.

Serpent s'assit sur les talons.

— Je crois qu'elle est sauvée, dit-elle. Du moins, je l'espère.

Elle passa le dos de la main sur son front. Ce contact déclencha une douleur ; elle abaissa la main vivement et une souffrance atroce s'insinua le long de ses os, montant le long de son bras, pesant sur ses épaules, transperçant sa

poitrine, enveloppant son cœur. Elle perdit l'équilibre, tomba, essaya de se rattraper mais d'un mouvement trop lent, lutta contre la nausée et le vertige et faillit les surmonter ; puis l'attraction terrestre sembla s'annihiler et elle se trouva perdue dans les ténèbres sans rien qui lui permît de s'orienter.

Elle sentit du sable sur les éraflures de sa joue et de ses paumes, mais il était doux au toucher.

— Serpent, puis-je la lâcher ?

Elle eut l'illusion que cette question s'adressait à quelqu'un d'autre, et pourtant elle savait qu'elle était seule à pouvoir y répondre, seule à porter ce nom en ce lieu. Elle sentit des mains sur elle, et elles étaient douces ; elle aurait aimé répondre à leur caresse, mais elle était trop fatiguée. Elle avait besoin surtout de sommeil, aussi repoussa-t-elle ce contact. Mais on lui tenait la tête et l'on porta à ses lèvres une gourde de cuir sec et de l'eau coula dans sa gorge. Elle toussa, étouffa, recracha.

Elle se souleva sur un coude. Sa vue s'éclaircissant, elle s'aperçut qu'elle tremblait. Elle se sentait comme la première fois qu'elle avait été mordue par un serpent avant d'être parfaitement immunisée. Le jeune homme était à genoux, penché sur elle, sa gourde à la main. Plus loin Brume rampait vers les ténèbres. Serpent en oublia la douleur lancinante.

— Brume ! cria-t-elle en frappant le sol.

Le jeune homme tressaillit et se retourna, épouvanté ; le serpent se dressa, oscillant au-dessus d'eux, les regardant, furieux, prêt à frapper, le capuchon déployé. Il formait une ligne blanche ondulante sur fond noir. Serpent fit l'effort de se lever ; elle avait l'impression de mouvoir un corps qui lui était étranger et ne lui obéissait qu'avec peine. Elle faillit retomber, mais réussit à conserver l'équilibre, face au cobra dont les yeux étaient à la hauteur des siens.

— Tu ne dois pas aller à la chasse. Pas maintenant, car il y a du travail pour toi.

Elle tendit la main droite de côté en guise de leurre : une cible pour Brume si elle frappait. Sa main endolorie lui pesait. Serpent ne craignait pas d'être mordue, mais redoutait surtout la perte du contenu des vésicules à venin du cobra.

— Ici ! Viens ici, et apaise ta colère.

Puis, voyant du sang lui couler entre les doigts et craignant pour Stavin, elle sentit cette peur s'intensifier.

— M'as-tu déjà mordue, Créature ?

Mais elle n'aurait pas ressenti ce genre de douleur : le venin l'engourdirait, et le sérum frais ne ferait que piquer.

— Non, murmura le jeune homme derrière elle.

Brume frappa. Serpent n'eut qu'à obéir aux réflexes d'un long apprentissage. Sa main droite se retira d'un geste brusque, tandis que sa main gauche se saisissait de Brume alors que l'animal ramenait la tête en arrière. Le cobra se tordit un moment, puis se calma.

— Animal retors ! Tu devrais avoir honte.

Elle laissa Brume ramper sur son bras jusqu'à son épaule, où elle reposa comme le contour d'une cape invisible, sa queue allongée sur le sol telle l'extrémité d'une traîne.

— Elle ne m'a pas mordue ?

— Non, dit le jeune homme, dont la voix était empreinte de terreur. Tu devrais être mourante, te tordre de douleur avec un bras enflé, écarlate. Lorsque tu es revenue du buisson, ajouta-t-il en désignant la main de la jeune femme… Sans doute une vipère des sables.

Serpent se rappela les reptiles enroulés sous les branches et tâta sa main ensanglantée. L'ayant débarrassée de son sang elle vit la double perforation d'une morsure parmi les égratignures dues aux épineux. La blessure était légèrement enflée.

— Il faut nettoyer ça, dit-elle. Je ne suis pas fière de m'être laissé prendre.

La douleur montait par vagues légères le long de son bras, mais dès lors sans la brûler. Elle regardait le jeune

homme, elle observait la transformation du paysage, de ses yeux fatigués aux prises avec une aube illusoire, la faible lumière de la lune sur le point de se coucher.

— Tu as bien maîtrisé Brume. Tu as été brave et je t'en remercie.

Il baissa les yeux, ébauchant une révérence. Il se leva et s'approcha de Serpent. Elle mit la main sur le cou de Brume pour la tranquilliser.

— Ce serait un honneur pour moi, dit le jeune homme, si tu m'appelais Arevin.

— Et un plaisir pour moi.

Serpent s'agenouilla et aida Brume à se glisser lentement dans son logement en soutenant les anneaux des blanches spirales qu'elle décrivait. Bientôt, lorsque le cobra se serait stabilisé, à l'aube, ils pourraient retrouver Stavin.

Le bout de la queue de Brume disparut. Serpent ferma la sacoche. Elle voulut se lever, mais ne put tenir debout. Elle n'était pas encore tout à fait débarrassée des effets du venin frais. Les chairs entourant la blessure étaient rouges et sensibles, mais l'hémorragie n'allait pas se développer. Elle restait effondrée, fixant sa main, faisant un effort pénible pour penser : que devait-elle faire maintenant pour elle-même ?

— Permets-moi de t'aider.

Il lui toucha l'épaule et l'aida à se lever.

— Je suis désolée. J'ai tellement besoin de repos.

— Je vais nettoyer ta main. Et ensuite tu pourras dormir. Dis-moi quand je devrai te réveiller.

— Je ne peux pas dormir encore, dit Serpent, se ressaisissant, le corps droit, rejetant en arrière les boucles de cheveux humides de sueur qui cachaient son front. Ça va mieux maintenant. As-tu de l'eau ?

Arevin écarta sa tunique sous laquelle il portait un pagne et une ceinture de cuir munie de plusieurs petits sacs et gourdes de cuir. Il était svelte et bien bâti, avec de longues jambes musclées. Le brun de son corps était à peine plus

clair que celui de son visage brûlé par le soleil. Il sortit sa gourde à eau et voulut prendre la main de Serpent.

— Non, Arevin. Si le poison pénétrait dans la moindre égratignure que tu pourrais avoir, cela risquerait de s'infecter.

Elle s'assit et fit couler l'eau tiède sur sa main. Le liquide teinté de rose dégoutta sur le sol et disparut sans laisser de trace, pas même une tache d'humidité. La plaie saigna encore un peu, toujours douloureuse mais non plus lancinante. Le poison était presque inactivé.

— Comment se fait-il que tu t'en tires ainsi ? dit Arevin. Ma sœur cadette a été mordue par une vipère des sables, ajouta-t-il, sans parvenir à prendre un ton aussi dégagé qu'il aurait voulu. Nous n'avons rien pu faire pour la sauver, ni même pour apaiser la souffrance.

Serpent rendit sa gourde à Arevin et, prenant un flacon de pommade dans le sac qu'elle portait à la ceinture, elle en étala sur les petites plaies presque déjà fermées.

— Cela fait partie du métier, dit-elle. Nous utilisons de nombreuses races de serpents, il nous faut donc nous immuniser contre le plus d'espèces possible. C'est fastidieux et assez pénible.

Elle serra le poing ; la couche de pommade tenait, et elle avait la main sûre. Elle se pencha sur Arevin et palpa une seconde fois sa joue écorchée, puis y étala une pellicule de pommade.

— Oui… pour l'aider à se cicatriser.

— Si tu ne peux pas dormir, peux-tu au moins reposer ?

— Oui. Un petit moment.

Serpent s'appuya sur Arevin et ils observèrent le lever du soleil, qui donnait aux nuages des tons d'ambre, d'or et de flamme. Le simple contact physique d'un être humain lui procurait un certain plaisir, mais qui ne pouvait la satisfaire pleinement. En un autre temps, un autre lieu, elle aurait pu faire davantage, mais pas ici, ni maintenant.

Lorsque le bord inférieur de l'éclatante tache rouge du soleil se fut détaché de l'horizon, Serpent se leva et taquina

Brume pour la faire sortir de son logement. Elle en émergea lentement, faiblement et en rampant, elle alla se percher sur les épaules de sa maîtresse. Serpent prit sa sacoche et, accompagnée d'Arevin, se dirigea vers le petit groupe de tentes.

Les parents de Stavin les attendaient à l'entrée de leur tente, en un groupe compact, silencieux, sur la défensive. Un instant. Serpent s'imagina qu'ils avaient décidé de la renvoyer. Alors, le chagrin et la peur lui brûlant la bouche comme un fer chaud, elle leur demanda si Stavin était mort. La rassurant d'un signe de tête négatif, ils la firent entrer.

Stavin n'avait pas bougé ; il dormait. Les adultes suivaient la jeune femme du regard, l'œil fixe. Brume fit jaillir sa langue, rendue nerveuse par l'odeur de la peur.

— Je sais que vous voudriez rester, dit Serpent. Je sais que vous voudriez aider, si vous le pouviez, mais je suis seule à pouvoir faire quelque chose. Veuillez donc vous retirer.

Ils échangèrent de brefs regards, entre eux et avec Arevin ; Serpent crut un moment qu'ils allaient refuser. Elle n'aspirait qu'au silence, au sommeil.

— Venez, mes cousins, dit Arevin, nous sommes entre ses mains.

Il ouvrit le rabat de la tente et leur fit signe de sortir. Serpent ne l'en remercia que d'un regard rapide, et il ébaucha l'ombre d'un sourire. Elle s'agenouilla auprès de Stavin, prononça son nom, lui toucha le front, qui était brûlant. Elle remarqua que sa propre main était devenue moins ferme. Cet attouchement réveilla l'enfant.

— Il est temps, dit Serpent.

Il cligna des yeux, sortant de quelque rêve d'enfant, vit la jeune femme, la reconnut peu à peu. Il n'avait pas l'air d'avoir peur, et Serpent en était heureuse ; pourtant elle se sentait mal à l'aise sans pouvoir s'en expliquer la raison.

— Est-ce que ça fera mal ?

— Tu as mal en ce moment ?

Il hésita, détourna les yeux, regarda de nouveau la jeune femme.

— Oui, dit-il.

— Tu vas peut-être avoir encore un peu plus mal. J'espère que non. Es-tu prêt ?

— Sève peut-il rester ?

— Bien sûr.

Elle comprit alors ce qui n'allait pas.

— Je reviens dans un moment.

Sa voix était tellement changée, si tendue, que l'enfant, en dépit qu'elle en eût, fut effrayé. Elle quitta la tente à pas lents, calmement, s'efforçant de se maîtriser. Les parents l'attendaient dehors, et leur expression confirma ses craintes.

— Où est Sève ?

Arevin, qui lui tournait le dos, sursauta au ton de sa voix. L'homme blond poussa un petit gémissement et ne put soutenir le regard de Serpent.

— Nous avions peur, dit l'aîné des partenaires. Nous pensions qu'il allait mordre l'enfant.

— Oui, je le pensais, dit la femme. C'est moi. Il rampait sur son visage. Je voyais ses crochets.

Elle posa les mains sur les épaules de son jeune partenaire et se tut.

— Où est-il ? dit Serpent, se retenant de crier.

Ils apportèrent une petite boîte ouverte. Elle la prit et regarda dedans.

Sève s'y trouvait, presque coupé en deux, ses entrailles sortant de son corps, à moitié retourné ; elle le vit frémir et se tortiller un instant, projeter sa langue et la rentrer.

Serpent faisait entendre un gémissement étouffé. Elle espérait que ce n'était autre chose que des mouvements réflexes, mais elle prit l'animal dans sa main avec toute la douceur dont elle était capable. Elle se pencha et effleura des lèvres les lisses écailles vertes derrière sa tête. Elle le mordit vivement, d'un coup sec, à la base du crâne. Son

sang frais et salé lui coula dans la bouche. La mort, si elle n'était déjà survenue, fut instantanée.

Serpent regarda les parents, et Arevin ; ils étaient tous pâles, mais elle n'éprouvait aucune compassion pour eux, pour leur peur et le chagrin qui les unissait.

— Une si petite bête ! dit-elle. Une si petite bête qui ne pouvait que donner du plaisir et du rêve.

Elle les observa encore un moment, puis se tourna vers la tente.

— Attendez, lui dit l'aîné des partenaires, et il vint à elle et lui mit la main sur l'épaule, mais elle se dégagea d'un mouvement impatient. Nous vous donnerons, continua-t-il, tout ce que vous voudrez, mais ne touchez pas à l'enfant.

Se retournant vivement, elle lui lança furieusement :

— Faut-il que Stavin meure par votre stupidité ?

Il parut vouloir tenter de la retenir. Elle lui donna un grand coup d'épaule à l'estomac et se précipita dans la tente. Elle heurta du pied la sacoche. Réveillé en sursaut, Sable, courroucé, sortit et se lova. Quelqu'un essaya d'entrer, et le serpent siffla et fit cliqueter ses sonnettes avec une violence dont sa maîtresse fut la première étonnée. Elle ne daigna même pas regarder derrière elle. Baissant rapidement la tête, elle essuya ses larmes sur sa manche pour les cacher à Stavin. Elle s'agenouilla auprès de lui.

— Qu'y a-t-il ?

Il ne pouvait pas ne pas entendre un bruit de voix et de pas précipités hors de la tente.

— Rien, Stavin. Savais-tu que nous avions traversé le désert ?

— Non, dit l'enfant, émerveillé.

— Il faisait très chaud, et nous n'avions rien à manger, les serpents et moi. Sève est en train de chasser. Il était affamé. Veux-tu lui pardonner si nous commençons sans lui ? Je ne te quitterai pas.

Stavin avait l'air épuisé ; il était déçu mais n'avait pas la force de discuter.

— D’accord.

Sa voix murmurait comme un sable qu’on laisse couler entre ses doigts.

Serpent souleva Brume de ses épaules, et écarta la couverture qui cachait le corps menu de Stavin. La tumeur exerçait sa pression sous la cage thoracique, rendant le malade difforme, comprimant ses organes vitaux, se nourrissant de sa substance même, l’empoisonnant de ses déchets. Maintenant la tête de Brume, Serpent le fit glisser sur le corps de l’enfant, que le cobra palpait et sentait. Il fallut l’empêcher de frapper, énervé qu’il était par l’excitation ambiante. Lorsque Sable agita ses sonnettes, les vibrations firent tressaillir le cobra. Serpent le caressa, l’apaisa, et ses réflexes conditionnés reprirent le dessus sur ses instincts naturels. Il s’immobilisa au moment où sa langue palpait la peau du petit malade à l’endroit de la tumeur ; alors Serpent le lâcha.

Le cobra se dressa et frappa, mordant l’enfant à la manière des cobras, enfonçant ses courts crochets dans les chairs, lâchant prise pour aussitôt s’assurer une meilleure préhension par une nouvelle morsure, mâchonnant sa proie avec acharnement. Stavin poussa un cri mais sans opposer de résistance à Serpent, qui le contenait d’une main ferme.

Brume vida le contenu de ses glandes à venin dans le corps de l’enfant, puis lâcha prise. Elle se dressa, promena son regard autour d’elle, replia sa coiffe et glissa sur le sol, en une parfaite ligne droite, pour regagner son logement obscur.

— C’est fini, Stavin.

— Je vais mourir ?

— Non. Plus maintenant. Pas avant de nombreuses années, j’espère. Ouvre la bouche, dit Serpent après avoir sorti une fiole de poudre du sac suspendu à sa ceinture.

Il s’exécuta, et elle saupoudra sa langue.

— Ceci va soulager ta douleur.

Elle étala un morceau de toile sur les morsures superficielles du cobra sans en essuyer le sang. Puis elle fit

le geste de s’en aller.

— Serpent ? Tu t’en vas ?

— Je ne te quitterai pas sans te dire adieu. C’est promis.

L’enfant reposa, les yeux fermés, laissant agir la drogue. Sable était lové sur le sombre tapis de feutre. Serpent tapota le sol pour l’appeler. Il répondit à cet appel et accepta de réintégrer la sacoche. Serpent la ferma, la souleva et elle lui parut toute légère. Elle entendit des bruits. Les parents de Stavin et d’autres personnes appelées à la rescousse écartèrent le rabat de la tente pour y plonger leurs regards et y brandir des bâtons avant même d’avoir vu quoi que ce fût.

Serpent déposa sa sacoche.

— C’est fait, dit-elle.

Ils entrèrent. Arevin les accompagnait ; seul il avait les mains vides.

— Serpent…

Le chagrin semblait le disputer en lui à la pitié, à la confusion, et la jeune femme ne pouvait percer à jour son sentiment. Se retournant et voyant la mère de Stavin juste derrière lui, il la prit par l’épaule.

— Sans elle il serait mort. Quoi qu’il puisse lui arriver à présent, il serait mort.

Elle se dégagea d’un geste impatient.

— Peut-être eût-il vécu. Le mal aurait pu passer. Nous…

Elle ne put en dire davantage, trop occupée à cacher ses larmes.

Serpent sentit qu’on venait à elle, qu’on l’entourait. Arevin fit un pas vers elle et s’arrêta ; elle sentait ce qu’il attendait d’elle : qu’elle se justifiât.

— Quelqu’un peut-il pleurer parmi vous ? dit-elle. Verser des larmes sur moi et mon désespoir, sur eux, ces coupables ou sur les petits êtres et leur douleur ?

Elle sentait ses joues baignées de larmes.

Ils ne la comprirent pas ; ses pleurs les choquaient. Ils se tenaient à distance, la craignant toujours, mais se repliant

sur eux-mêmes. Elle n’avait plus à affecter d’être calme comme elle l’avait fait pour tromper l’enfant.

— Ah, pauvres imbéciles, dit-elle d’une voix qui semblait prête à se briser. Stavin…

Un jet de lumière à l’entrée de la tente et un ordre sec : « Laissez-moi passer. » Les personnes présentes s’effacèrent devant leur chef, qui s’arrêta face à la jeune femme, sans prêter attention à sa sacoche, qu’elle touchait presque du pied.

— Stavin vivra-t-il ? dit-elle d’une voix calme et douce.

— Je ne puis l’affirmer, mais je crois qu’il vivra.

— Laissez-nous.

Après les paroles de Serpent, cet ordre était superflu. Ayant jeté autour d’eux un regard circulaire, ils abaissèrent leurs bâtons, et finalement sortirent de la tente un par un. La force qu’on puise dans le danger abandonna Serpent et ses genoux fléchirent brusquement. Elle se courba sur sa sacoche, le visage enfoui dans les mains. Le chef de clan, son aînée, s’agenouilla devant elle avant que la jeune femme pût s’en apercevoir ou l’en empêcher.

— Merci, dit-elle. Merci. Je suis désolée.

Entourant Serpent de ses bras, elle l’attira vers elle. Arevin l’imita et tous deux l’étreignirent. Serpent se remit à trembler, et ils la soutinrent tandis qu’elle pleurait.

Epuisée, elle dort, seule dans la tente avec Stavin, dont elle tient la main. On lui a apporté de petits animaux pour Sable et Brume, de la nourriture et tout le nécessaire, jusqu’à de l’eau en quantité suffisante pour prendre un bain, bien que cela ait dû notablement diminuer leur réserve.

Elle s’éveille. Arevin dort à ses côtés ; il fait chaud et sa tunique ouverte révèle sa poitrine et son ventre luisants de sueur. Le sommeil dépouille sa physionomie de sa sévérité habituelle ; il a l’air épuisé, vulnérable. Serpent pense le réveiller, mais elle se ravise, hoche la tête et se tourne vers Stavin.

Elle tâte sa tumeur : elle a commencé à se résorber, à se ratatiner, vaincue par le venin modifié de Brume. Une joie fugitive perce son chagrin. D'une main douce elle écarte du visage de Stavin ses cheveux pâles.

— Je ne voudrais pas te mentir encore, mon petit, murmure-t-elle, mais je devrai bientôt te quitter. Je ne puis rester ici.

Il lui faut encore trois jours de sommeil pour achever d'annihiler les effets du venin de la vipère des sables. Mais elle dormira ailleurs.

— Stavin ?

Il s'éveille à moitié.

— Je n'ai plus mal.

— J'en suis heureuse.

— Merci.

— Au revoir, Stavin. Te souviendras-tu que tu t'es réveillé, et que j'attendais ce moment pour te dire adieu ?

— Au revoir, dit Stavin, prêt à succomber au sommeil. Au revoir Serpent. Au revoir Sève.

Et il ferme les yeux. La jeune femme ramasse sa sacoche et contemple Arevin un moment. Il ne bouge pas. Ne sachant s'il faut s'en féliciter ou le regretter, elle quitte la tente.

Le crépuscule approche, les ombres s'allongent et deviennent floues. Il fait chaud et le campement est calme. Elle retrouve son poney tigré, chargé d'eau et de vivres. Des gourdes neuves pleines d'eau, bien pansues, attendent par terre à côté de la selle, sur le pommeau de laquelle une tunique est étalée. Pourtant Serpent a refusé tout paiement. Le poney tigré hennit à son approche. Elle le gratte derrière les oreilles, le selle, le charge. Le menant par la bride, elle s'éloigne vers l'est, d'où elle est venue.

— Serpent…

Elle respire profondément, se retourne. Arevin, à contre-jour, est nimbé d'un halo écarlate. Sa chevelure zébrée de blanc lui tombe sur les épaules, adoucissant son visage.

— Tu dois partir ?

— Oui.

— J’espérais que tu ne partirais pas avant que… J’espérais que tu resterais un peu. Il y a d’autres clans, d’autres gens auxquels tu pourrais venir en aide.

— En d’autres circonstances, j’aurais pu rester. Il y a du travail pour une guérisseuse. Mais…

— Ils avaient peur…

— Je leur avais dit que Sève était inoffensif mais ils ont vu ses crochets ; ils ne savaient pas qu’il ne pouvait faire autre chose que donner des rêves ou adoucir la mort.

— Ne peux-tu leur pardonner ?

— Ils se sentent coupables, et je ne pourrais le supporter. Je suis responsable de ce qu’ils ont fait, Arevin. Je ne les ai compris que trop tard.

— Tu l’as dit toi-même, tu ne peux pas connaître les coutumes et les craintes de tous les hommes.

— Je suis mutilée. Privée de Sève, je ne saurais être d’aucun secours à un malade que je ne puis guérir. C’était un serpent du rêve, un animal rare. Il faut que je retourne à mon centre pour dire à mes maîtres que je l’ai perdu ; puissent-ils me pardonner ma stupidité. Il est rare qu’ils donnent à quiconque le nom que je porte, mais ils me l’ont donné, et je vais les décevoir.

— Permets-moi de t’accompagner.

Elle aimerait dire oui ; elle hésite et maudit sa faiblesse.

— Ils vont peut-être prendre Brume et Sable et me chasser ; toi aussi, ils te chasseraient. Reste ici, Arevin.

— Que m’importerait ?

— Tu as tort. Nous finirions par nous haïr. Je ne te connais pas et tu ne me connais pas. Nous aurions besoin de calme et de tranquillité, de temps aussi, pour bien nous connaître.

Arevin s’approche de Serpent et l’entoure de ses bras. Ils s’étreignent un moment. Lorsqu’il relève la tête, des larmes coulent sur ses joues.

— Reviens, dit-il, je t’en prie. Reviens, quoi qu’il advienne.

— J’essaierai. Le printemps prochain, après la saison des tempêtes, attends-moi. Au printemps qui suivra, si je ne suis pas revenue, oublie-moi. Moi aussi, je t’oublierai si je suis encore en vie.

— Je t’attendrai, dit Arevin, refusant de s’engager davantage.

Reprenant la bride de son poney, Serpent s’enfonce dans le désert.

2

Brume sa dressa, dessinant une ligne blanche sur fond noir. Le cobra siffla, oscillant, et Sable lui fit écho en faisant tinter ses sonnettes d'alarme. Alors, Serpent entendit un bruit de sabots assourdi par le désert, et elle en sentit la vibration sur ses paumes. Frappant le sol, elle fit la grimace et inspira fortement. Autour de la double perforation produite par la morsure de la vipère des sables, sa main portait un grand bleu qui allait du poignet aux jointures des doigts, l'ecchymose ne s'étant résorbée que sur les bords. Sa main droite endolorie s'étant réfugiée sur ses genoux, elle frappa deux fois sur le sol avec sa main gauche. Sable se calma, cessant d'agiter ses sonnettes avec frénésie, et le crotale, quittant une plaque chaude de roche noire volcanique, glissa vers sa maîtresse. De nouveau, Serpent frappa deux fois le sol. Apaisée par ces vibrations qui étaient pour elle un signal familier. Brume s'abaissa lentement et referma son capuchon.

Le bruit de sabots cessa. Serpent entendit des voix provenant de la lisière de l'oasis, où se dressaient les masses sombres des tentes cachées par un affleurement rocheux. Sable s'enroula sur son avant-bras et Brume rampa jusqu'à ses épaules. Sève aurait dû être lové autour de son poignet ou autour de sa gorge comme un collier d'émeraudes, mais Sève n'était plus.

Un cheval s'avançait vers Serpent. La faible lueur émanant des lanternes bioluminescentes et de la lune masquée par les nuages luisait sur les menues gouttes d'eau que faisait jaillir le cheval bai en traversant l'étang peu profond de l'oasis. L'animal respirait bruyamment par ses naseaux distendus. Les rênes avaient fait écumer la sueur de son encolure. La lumière du feu faisait danser des flammes écarlates sur l'or de la bride et illuminait le visage que Serpent découvrit.

— Vous êtes guérisseuse ?

— Je m’appelle Serpent.

Peut-être avait-elle perdu le droit de se donner ce nom, mais elle répugnait à reprendre son nom d’enfant.

— Je m’appelle Merideth.

Sautant à terre, Merideth se dirigea vers Serpent, mais s’arrêta en voyant Brume dresser la tête.

— Vous n’avez rien à craindre d’elle.

Merideth s’approcha.

— L’une de mes partenaires est blessée. Voulez-vous venir ?

Serpent dut faire un effort pour répondre sans hésiter.

— Oui, bien sûr.

Elle redoutait d’avoir à assister un mourant sans pouvoir rien faire pour soulager sa peine. Elle s’agenouilla pour remettre Brume et Sable dans la sacoche de cuir. Glissant sur ses mains, leurs écailles fraîches dessinèrent des arabesques sur le bout de ses doigts.

— Mon poney boîte, il faudra que j’emprunte un cheval.

Ecureuil, le poney tigré, était enfermé dans un enclos du camp où Merideth venait de s’arrêter. Serpent n’avait aucun souci à se faire à cet égard : Grum, la caravanière, en prenait grand soin, ses petits enfants le nourrissaient et l’étrillaient princièrement. S’il venait un forgeron en l’absence de Serpent, Grum se chargerait de faire referrer l’animal, et sans doute allait-elle lui prêter un cheval.

— Nous n’avons pas le temps, dit Merideth. Ces petits chevaux du désert sont trop lents. Ma jument nous portera vous et moi.

La monture de Merideth respirait normalement en dépit de la sueur qui séchait sur ses épaules. Tête haute, oreilles dressées, cou cambré, la jument, c’était un fait, avait fière allure. Elle était certes plus racée que les poneys des caravanes du désert, beaucoup plus grande qu’Ecureuil. Son harnachement était aussi surchargé d’ornements que les vêtements de Merideth étaient sobres.

Serpent ferma la sacoche de cuir, puis revêtit la tenue dont on lui avait fait présent chez Arevin, tunique et foulard de tête. Elle était à tout le moins reconnaissante à ces gens-là de lui avoir procuré ces vêtements, car leur tissu, à la fois solide et léger, constituait une excellente protection contre la chaleur, le sable et la poussière.

Merideth sauta à cheval, libéra les étriers et tendit la main à Serpent. Mais à son approche le cheval dilata ses naseaux et fit un écart, indisposé par l'odeur musquée des serpents. De ses mains douces, Merideth l'immobilisa sans réussir à le calmer. Serpent sauta derrière la selle. Les muscles de la jument saillirent et elle se lança au galop en faisant gicler l'eau de l'étang. Serpent en fut éclaboussée, et elle serra les cuisses sur les flancs humides de la jument. Celle-ci passa ensuite au milieu d'arbres délicats, effleurée par leurs frondaisons diaprées d'ombre, et soudain le désert s'ouvrit jusqu'à l'horizon.

Serpent tenait sa sacoche de la main gauche ; la droite ne lui assurait pas encore une prise assez ferme. Une fois disparus les feux et les reflets de l'eau, elle y voyait à peine. Le sable noir absorbait la lumière et la transformait en chaleur. La jument allait son galop. Les décorations intriquées de sa bride tintaient faiblement et le sable crissait sous les sabots. Serpent sentait la sueur imprégner son pantalon, coller à ses genoux et ses cuisses. N'étant plus protégée par les arbres de l'oasis, elle était cinglée par le sable que le vent soulevait. Elle lâcha la taille de Merideth juste le temps de rabattre son foulard sur son nez et sa bouche.

Bientôt le sable fit place à une pente pierreuse. La jument l'escalada et déboucha sur un terrain rocheux plus stable. Merideth mit sa monture au pas.

— Il serait dangereux d'aller trop vite. Nous aurions vite fait de tomber dans une crevasse.

La voix de Merideth trahissait une forte tension nerveuse.

Leur itinéraire croisait de grandes crevasses et fissures de roc fondu transformé en basalte par le refroidissement. Des grains de sable frémissaient sur le sol aride aux douces ondulations, qui sonnait le creux sous les fers de la jument, et ce bruit se répercutait en échos lorsqu'elle se recevait après avoir franchi une fissure.

Plus d'une fois Serpent fut tentée de demander à Merideth ce qui était arrivé à son amie, mais elle s'en abstint. La plaine rocheuse interdisait la conversation, car sa traversée exigeait une attention soutenue.

D'ailleurs c'était une question qu'elle appréhendait de poser : elle craignait de savoir.

La sacoche pesait lourdement sur sa cuisse, ballottant au rythme des longues foulées de la jument. Serpent sentait Sable se retourner dans son logement ; plût au ciel qu'il s'abstînt de faire tinter ses sonnettes de nouveau au risque d'effrayer le cheval.

La coulée de lave ne figurait pas sur la carte de Serpent, qui, au sud, s'arrêtait à l'oasis. Les routes commerciales évitaient ces coulées de lave, car elles mettaient à rude épreuve les animaux comme les hommes. Serpent se demandait s'ils parviendraient à destination avant la fin de la nuit. Sur ce roc noir la chaleur augmenterait rapidement.

Finalement la jument commença à ralentir, en dépit des constantes sollicitations de Merideth.

Bercée par la marche douce de l'animal lors du franchissement d'une large rivière au fond rocheux, Serpent faillit s'assoupir. Elle se réveilla en sursaut lorsque la jument glissa alors qu'elle descendait une longue pente basaltique. Ramenant en avant son arrière-train, faisant feu des quatre fers, projetant sa charge humaine en arrière puis en avant, elle réussit à se rétablir. Serpent agrippait à la fois sa grande sacoche et Merideth tandis qu'elle serrait l'animal entre ses genoux.

Au pied de la colline la pierraille s'amenuisa au point qu'il n'était plus nécessaire d'aller au pas. Serpent sentit

les jambes de Merideth faire pression sur la jument épuisée, lui imposant un petit galop soutenu dans un canyon étroit et profond dont les hautes parois étaient formées par deux langues séparées de lave.

Des taches de lumière dansaient sur fond noir d'ébène et Serpent pensa un instant, dans sa somnolence, à des lucioles. Puis elle entendit un hennissement lointain, et les lumières obéirent soudain aux lois de la perspective : c'étaient les lanternes d'un campement. Merideth se pencha sur sa monture pour lui dire quelques mots d'encouragement. Le cheval peinait, enfonçant et trébuchant dans le sable, projetant brutalement Serpent contre le dos de Merideth. Sous le coup de ces secousses, Sable faisait tinter ses sonnettes et les parois du ravin amplifiaient ce bruit. Terrifiée, la jument s'emballa, Merideth lui lâcha la bride et, lorsqu'elle ralentit enfin, le cou ruisselant d'écume, les naseaux ensanglantés, Merideth la talonna.

Le camp semblait s'éloigner comme un mirage. Serpent souffrait à chaque inspiration comme par sympathie pour la jument. Celle-ci s'empêtrait dans le sable, tel un nageur épuisé que chaque plongée dans les hautes vagues fait suffoquer.

Parvenue à la tente, la jument chancela et s'arrêta, jambes écartées, tête basse. Serpent se laissa glisser au sol, baignée de sueur, les genoux tremblants. Merideth mit pied à terre et conduisit la guérisseuse à la tente. Le rabat d'entrée était levé, et les lanternes répandaient à l'intérieur une pâle lueur bleue.

Une fois que l'on se trouvait dans la tente, son éclairage paraissait éclatant. L'amie blessée de Merideth gisait près d'un bas-côté, le visage en feu et luisant de sueur ; ses longs cheveux bouclés d'un ton rouge brique pendaient en désordre. Le mince drap qui la recouvrait était maculé de grandes taches sombres ; mais c'était de la sueur, non du sang. Son compagnon, assis sur le sol à ses côtés, leva la tête, comme saoul de fatigue. Son visage, d'une laideur

sympathique, était labouré de rides, avec de lourds sourcils rapprochés au-dessus de ses petits yeux noirs. Ses cheveux bruns hirsutes étaient ébouriffés et emmêlés.

Merideth s'agenouilla à côté de lui.

— Comment va-t-elle ?

— Elle a fini par s'endormir. Son état n'a pas changé. En tout cas, elle ne souffre pas.

Merideth prit la main du jeune homme dans la sienne et donna à la malade un baiser léger. Elle ne réagit pas. Serpent déposa sa sacoche de cuir et s'approcha ; Merideth et le jeune homme se regardaient avec des yeux sans expression, conscients de l'épuisement qui les envahissait. Le jeune homme se pencha soudain sur Merideth, et ils s'étreignirent longuement en silence.

Merideth se redressa, comme à contrecœur.

— Guérisseuse, je vous présente mes partenaires : Alex, Jesse.

Serpent prit le poignet de la malade. Son pouls était faible, un peu irrégulier. Elle avait le front fortement contusionné, mais aucune de ses pupilles n'était dilatée : elle avait peut-être eu la chance de s'en tirer avec un traumatisme bénin. Serpent écarta le drap. Les meurtrissures provenaient d'une chute sévère : acromion, paume de main, hanche, genou.

— Vous dites qu'elle s'est endormie… A-t-elle repris pleinement conscience après sa chute ?

— Nous l'avons trouvée inconsciente mais elle a repris connaissance.

Serpent acquiesça d'un signe de tête.

La malade avait tout un côté profondément écorché, et une cuisse bandée. Serpent s'efforça d'ôter le pansement avec toute la douceur possible, mais le sang séché collait à la peau.

Jesse resta immobile lorsque Serpent palpa la longue estafilade le long de sa cuisse ; elle ne changea même pas de position comme lorsqu'on est gêné dans son sommeil. La douleur ne la réveilla pas. Serpent lui passa la main sur la

plante des pieds sans obtenir de réaction. Les réflexes étaient abolis.

— Elle a fait une chute de cheval, dit Alex.

— Elle ne tombe jamais de cheval, coupa Merideth, c'est le poulain qui est tombé sur elle.

Serpent fit appel au courage qui lentement l'avait abandonnée depuis la mort de Sève. Le mal paraissait irrémédiable. Elle savait de quoi Jesse souffrait ; tout ce qui lui restait à faire était de constater l'étendue du mal. Mais elle ne dit rien. Elle s'inclina pour tâter le front de la patiente. Il était froid sous la sueur ; cette grande femme était encore en état de choc.

Si elle a des lésions internes, pensa la guérisseuse, si elle est mourante…

Jesse tourna la tête, gémissant faiblement dans son sommeil.

Elle a besoin de toute l'aide que tu peux lui apporter, pensa Serpent avec colère. Et plus tu t'apitoieras sur toi-même, plus tu risqueras de lui faire du mal.

Elle avait l'impression que deux personnes distinctes et dont aucune n'était elle-même dialoguaient dans son esprit. Témoin passif de cette discussion, elle éprouva un vague soulagement lorsque la voix du devoir l'emporta en elle sur celle de la peur.

— J'ai besoin d'aide pour la retourner.

Merideth souleva les épaules de Jesse et Alex ses hanches, et ils la maintinrent sur le flanc en prenant soin, suivant les instructions de Serpent, d'éviter toute torsion de la colonne vertébrale. Une ecchymose noire s'étalait en éventail sur le bas du dos de part et d'autre des vertèbres. À l'endroit le plus sombre, l'os était broyé. La violence de la chute avait presque cisaillé la surface lisse de l'épine dorsale. Serpent sentait les esquilles qui s'étaient enfoncées dans les muscles.

— Remettez-la sur le dos, dit-elle, envahie par un sentiment d'impuissance.

Ils s’exécutèrent, puis attendirent en silence, les yeux fixés sur elle. Elle s’assit sur les talons.

Si Jesse meurt, pensa-t-elle, elle ne souffrira guère. Qu’elle meure ou qu’elle vive. Sève n’aurait pu l’aider.

— Guérisseuse… ? dit Alex.

Il devait avoir à peine vingt ans ; il était trop jeune pour être accablé de chagrin, même sur cette terre cruelle. Merideth semblait sans âge, avec sa peau basanée, ses yeux noirs, son air tantôt compréhensif, tantôt amer. Serpent regarda tour à tour les deux partenaires de la malade.

— Fracture de la colonne vertébrale, dit-elle, s’adressant plutôt à Merideth.

Merideth ploya sous ce coup de massue.

— Mais elle est vivante, cria Alex. Si elle est vivante, comment… ?

— Vous êtes sûre de ne pas vous tromper ? demanda Merideth. Pouvez-vous faire quelque chose ?

— Hélas, non ! Elle a eu de la chance de survivre. Il est impossible que les nerfs ne soient pas sectionnés. L’os n’est pas seulement fracturé, il est broyé et tordu. J’aimerais pouvoir vous dire autre chose, vous laisser espérer que les os guériront, que les nerfs sont intacts. Mais je vous mentirais.

— Elle est infirme.

— Oui, dit Serpent.

— Non ! cria Alex, saisissant le bras de Serpent. Non, pas Jesse… Je ne veux pas…

— Tais-toi, Alex, murmura Merideth.

— Je suis désolée, dit Serpent. J’aurais pu vous le cacher, mais pas bien longtemps.

Merideth dégagea le front de Jesse d’une boucle de cheveux roux.

— Non, mieux vaut savoir à quoi s’en tenir… et en prendre son parti.

— Quelle existence pour Jesse ! Elle nous en voudra.

— Tais-toi, Alex ! Aurais-tu préféré qu’elle soit tuée ?

— Non ! dit-il d’une voix douce, les yeux à terre. Mais elle, oui peut-être. Et tu le sais.

Merideth fixa Jesse silencieusement, et dit :

— Tu as raison.

Serpent vit son poing gauche se crisper et trembler.

— Alex, veux-tu t’occuper de ma jument ? Nous l’avons mise à rude épreuve.

Alex hésita, mais ce n’était pas, pensa Serpent, parce qu’il répugnait à faire ce que Merideth lui demandait.

— Très bien, Merry, dit-il et il sortit.

Serpent attendit. On entendit les pas d’Alex sur le sable, puis la marche lente du cheval.

Jesse remua et soupira dans son sommeil. Merideth fit une grimace, inspira profondément puis, malgré ses efforts pour se maîtriser, éclata soudain en violents sanglots. Ses larmes luisaient comme une rangée de diamants. Serpent lui prit la main en gage de sympathie ; enfin son poing serré se détendit.

— Je ne voulais pas qu’Alex soit témoin…

— Je sais, dit Serpent.

Alex aussi, pensa-t-elle. Ces gens savaient se préserver l’un l’autre.

— Merideth, Jesse supportera-t-elle de savoir ? Je déteste cacher quelque chose, mais…

— Elle est forte. Et trop perspicace pour être dupe.

— Très bien. Il faut que je la réveille. Elle ne doit pas dormir plus de quelques heures de suite avec cette blessure à la tête. Et il faut la retourner toutes les deux heures pour éviter l’ulcération de la peau.

— Je vais la réveiller.

Merideth se pencha sur Jesse et posa un baiser sur ses lèvres, puis, lui tenant la main, murmura son nom. Jesse mit longtemps à s’éveiller, marmonnant et repoussant Merideth.

— Ne peut-on la laisser dormir encore un peu ?

— Il est plus prudent de la réveiller un moment.

Jesse gémit, protesta faiblement, et ouvrit les yeux. Elle fixa un instant le toit de la tente, puis tourna la tête et vit Merideth.

— Merry… Je suis contente de te revoir.

Ses yeux étaient d'un brun presque noir, qui contrastait étrangement avec ses cheveux roux et son teint coloré.

— Pauvre Alex, ajouta-t-elle.

— Je sais.

— Une guérisseuse ? dit Jesse, voyant Serpent.

— Oui.

Jesse la fixa calmement et lui dit d'une voix ferme :

— J'ai la colonne fracturée ?

Merideth sursauta. Serpent hésita, mais elle ne pouvait éluder, fût-ce un court instant, une question aussi directe. À contrecœur elle acquiesça d'un signe.

Jesse se détendit d'un seul coup laissant sa tête retomber en arrière le regard fixé vers le plafond.

Merideth se pencha sur elle pour la serrer dans ses bras.

— Jesse, Jesse, ma chérie, c'est…

Mais à quoi bon en dire davantage. Merideth se blottit contre l'épaule de Jesse, étreignant son amie en silence. Jesse fixa Serpent.

— Je suis paralysée. Je ne guérirai pas.

— Je regrette, dit Serpent. Non, je ne puis vous laisser d'espoir.

Jesse ne changea pas d'expression ; peut-être avait-elle espéré être rassurée, mais son visage ne trahit aucune déception.

— Je savais que c'était une mauvaise chute. J'ai entendu des os se briser. Et le poulain ? dit-elle, s'adressant avec douceur à Merideth.

— Il était mort quand nous t'avons trouvée. Il s'est rompu le cou.

La voix de Jesse exprima un mélange de soulagement, de regret et de peur.

— Ç'a été rapide. Pour lui.

Une âcre odeur d’urine flottait dans la tente. Jesse la sentit et devint cramoisie de honte.

— Ça ne fait rien, dit Merideth, qui alla chercher un linge.

Tandis qu’on la nettoyait, Jesse détournait les yeux et restait muette.

Alex fit une rentrée circonspecte.

— La jument va bien, dit-il.

Mais son esprit était ailleurs. Il regardait Jesse, qui était encore tournée vers le bas-côté de la tente, un bras sur les yeux.

— Jesse s’y connaît pour choisir un bon cheval, dit Merideth.

En dépit de cet humour de commande, l’atmosphère était tendue à se rompre. Sous le regard fixe de ses deux partenaires, Jesse était immobile.

— Laissez-la dormir, dit Serpent, sans savoir si la malade était encore éveillée. Elle aura faim à son réveil. J’espère que vous aurez quelque chose à lui donner qui puisse lui convenir.

Leur attention figée fit place à une activité fébrile ; c’était un soulagement pour eux. Merideth fouilla dans des sacs petits et grands et en sortit de la viande séchée, des fruits secs, une gourde de cuir.

— C’est du vin… Est-ce permis ?

— Elle n’est pas gravement commotionnée, dit Serpent, donc ça ne devrait pas lui faire de mal.

Peut-être même l’alcool pourrait-il lui faire du bien, pensa-t-elle, à moins qu’elle ait le vin triste.

— Mais cette viande séchée…

— Je ferai du bouillon, dit Alex.

Sortant une marmite métallique de leur batterie de cuisine, il tira son couteau de son ceinturon et se mit à tailler un morceau de viande. Merideth versa du vin sur des morceaux de fruits ratatinés. Un parfum aigre-doux s’éleva et Serpent se rendit compte qu’elle avait soif, et aussi une faim dévorante. Les gens du désert semblaient sauter des

repas sans même **s**’en apercevoir, mais Serpent, qui était parvenue à l’oasis deux jours auparavant – où était-ce trois ? – n’avait guère mangé depuis lors : elle dormait pour faire passer les effets de sa réaction au venin de vipère. Il était contraire aux usages de demander de la nourriture ou de l’eau dans cette région parce qu’il était encore plus impoli de n’en pas offrir. Mais on pouvait, en pareille circonstance, oublier les bonnes manières. Serpent tremblait de faim.

— Je meurs de faim, dit Merideth avec étonnement, ayant lu, semblait-il, la pensée de Serpent. Pas vous ?

— Eh bien, oui, dit Alex à contrecœur.

— Et puisque nous sommes vos hôtes…

Comme en s’excusant, Merideth tendit la gourde à Serpent sortit des bols et des fruits. Serpent but le vin épicé à la fois frais et brûlant ; elle en avala d’abord une trop grande gorgée et s’étouffa, car c’était une boisson forte. Elle en reprit et rendit la gourde à Merideth, qui but à son tour. Puis Alex versa une portion généreuse de vin dans la marmite, en avala une gorgée rapide, et sortit avec le bouillon pour le faire chauffer dehors, sur un petit réchaud à pétrole. La chaleur du désert était si oppressante qu’on ne sentait même pas celle de la flamme ; elle vacillait comme un mirage transparent sur un fond de sable noir, et de nouveau Serpent sentit la sueur lui couler sur les tempes et entre les seins. Elle s’essuya le front avec sa manche.

Ils déjeunèrent de viande séchée et de fruits, et le vin eut sur eux un effet brutal. Alex se mit à bâiller presque instantanément, mais chaque fois qu’il allait s’assoupir, il se levait en titubant et sortait pour aller remuer le bouillon de Jesse.

— Alex, va te coucher, dit enfin Merideth.

— Non, je ne suis pas fatigué.

Il remua le bouillon, le goûta, retira la marmite du feu et rentra pour laisser refroidir.

Merideth lui prit la main, l’attira vers la carpette ornée de motifs et lui dit :

— Si elle nous appelle, nous l’entendrons. Si elle remue nous irons à elle. Nous ne serons bons à rien si nous sommes trop fatigués pour tenir sur nos pieds.

— Mais je… je… Et toi ?

Alex faisait non de la tête, mais il était terrassé par la fatigue et l’alcool.

— Ta nuit a été plus dure que mon parcours à cheval. J’ai besoin de me détendre encore quelques minutes, et puis je me coucherai.

Se faisant une douce violence, Alex se coucha tout près. Merideth lui caressa les cheveux et, comme il ne tarda pas à ronfler, adressa à Serpent un regard complice et un sourire.

— Lorsqu’il s’est joint à nous, nous nous demandions, Jesse et moi-même, si nous pourrions jamais dormir avec un bruit pareil. Et maintenant ce bruit nous manquerait.

Le ronflement d’Alex était sonore et grave, interrompu par de brusques hoquets et reniflements. Serpent sourit.

— Je suppose qu’on s’habitue à tout, dit-elle.

Elle prit une dernière petite gorgée de vin et rendit la bouteille à Merideth, qui tendit la main, eut un hoquet soudain et, en rougissant, reboucha la gourde au lieu de boire.

— Je supporte mal le vin et je ne devrais jamais en prendre.

— En tout cas vous le savez. Vous êtes sans doute de ceux qui ne se donnent jamais en spectacle.

— Dans ma jeunesse… dit Merideth, que ces souvenirs égayaient, j’étais un peu braque, et pauvre par-dessus le marché. Ça ne fait pas bon ménage.

— En effet.

— Maintenant, nous sommes riches, et je suis peut-être un peu moins braque. Mais à quoi bon être riche ? L’argent ne peut sauver Jesse. Ni la sagesse.

— C’est vrai. Ni l’argent ni la sagesse ne peuvent la sauver. Ni moi non plus. Seuls, vous et Alex pouvez faire quelque chose pour elle.

— Je sais, dit Merideth d’une voix douce et triste. Mais il faudra longtemps à Jesse pour s’y habituer.

— Elle est vivante, Merideth, vivante ! Et elle a bien failli être tuée… ne devez-vous pas vous estimer heureux qu’elle soit vivante ?

— Moi, oui… Mais tu ne connais pas Jesse, dit Merideth, commençant à bredouiller. Tu ne sais pas d’où elle vient ni pourquoi elle est ici…

Merideth fixa Serpent d’un œil trouble, hésita, puis se décida à parler.

— Elle est ici parce qu’elle ne supporte pas d’être emprisonnée. Avant de vivre avec moi, elle était riche, puissante, à l’abri du danger. Mais toute son existence et tout son travail étaient organisés, programmés. Elle aurait fait partie de l’équipe dirigeante du Centre…

— La grande cité !

— Oui. Voilà ce qu’elle aurait pu être si elle avait voulu. Mais elle ne voulait pas vivre sous un ciel de pierre. Elle est sortie de la cité les mains vides. Pour forger son propre destin. Pour être libre. Et maintenant elle va se voir privée de ce qu’elle appréciait le plus. Comment pourrais-je lui dire d’être heureuse de se trouver en vie alors qu’elle sait qu’elle ne foulera plus le sable du désert, qu’elle ne pourra plus ni me trouver un diamant pour faire une boucle d’oreille à une cliente, ni flatter un cheval, ni faire l’amour ?

— Je ne sais pas, dit Serpent. Mais si vous voyez sa vie comme une tragédie, vous et Alex, c’est le plus sûr moyen d’en faire une tragédie.

Juste avant l’aube, la chaleur fléchissait, puis, avec la venue du jour, attaquait de plus belle. Le camp était en pleine ombre, mais malgré la protection de la muraille rocheuse, la chaleur pesait sur les corps.

Alex ronflait et Merideth dormait paisiblement à côté de lui, insensible à ce bruit familier, une main nerveuse repliée sur la taille d'Alex. Serpent reposait sur le sol à plat ventre, les bras écartés. Les minces poils du tapis picotaient sa joue humide de sueur. La main lui élançait. Elle ne pouvait ni dormir ni trouver le courage de se secouer.

Enfin elle succomba au sommeil et fit un rêve. Arevin apparut, plus clairement qu'à l'état de veille. C'était un rêve curieux ; avec la chasteté de l'enfance, elle toucha le bout des doigts d'Arevin, et son image commença à s'évanouir. Elle tendit les mains vers lui, désespérément. Elle se réveilla, palpitant d'excitation sexuelle, son cœur battant la chamade.

Jesse remua. Serpent resta immobile un moment, puis se leva à contrecœur. Elle jeta un regard sur les partenaires de la malade. Alex dormait profondément, oublieux de tout comme on peut l'être à son âge, mais une extrême lassitude sillonnait de rides le visage de Merideth, et la sueur collait à son visage ses brillantes boucles noires. Serpent alla s'agenouiller auprès de Jesse, qui était toujours à plat ventre, une joue sur une de ses mains, se protégeant les yeux de l'autre main.

Elle fait semblant de dormir, pensa Serpent, car son bras et ses doigts recourbés semblaient tendus plutôt que relaxés. Ou peut-être voudrait-elle, comme moi-même, dormir, dormir et oublier.

— Jesse, dit Serpent d'une voix douce. Jesse, je vous en prie.

Jesse soupira et laissa sa main tomber sur le drap.

— Il y a du bouillon pour vous lorsque vous vous sentirez la force de boire. Et du vin si vous voulez.

Jesse ébaucha un signe de tête négatif, et pourtant elle avait les lèvres sèches. Serpent voulait éviter qu'elle se déshydrate, mais elle répugnait à insister pour la faire manger.

— À quoi bon ? dit Jesse.

— Jesse…

La malade posa la main sur celle de Serpent.

— Non, c’est inutile. J’ai pensé à ce qui est arrivé. J’y ai rêvé.

Serpent remarqua que ses yeux brun foncé étaient pailletés d’or. Les pupilles étaient toutes petites.

— Je ne pourrai pas vivre ainsi. Eux non plus. Ils essaieraient… Mais alors ils se détruiraient. Guérisseuse…

— Je t’en supplie, murmura Serpent, reprise par la peur, une peur telle qu’elle n’en avait jamais éprouvée.

— Ne peux-tu m’aider ?

— À mourir, non. Ne me demande pas de t’aider à mourir !

Elle se leva d’un bond et sortit. Brutalement assaillie par la chaleur, elle ne pouvait la fuir. Les parois du canyon et des chaos rocheux s’élevaient autour d’elle.

Tête basse, tremblante, les yeux picotés par la sueur, elle s’arrêta et reprit son sang-froid. Elle avait agi sottement et elle avait honte de sa panique. Elle avait dû effrayer Jesse, mais elle n’avait pas le courage de rentrer dans la tente pour se trouver face à face avec la malade. Elle s’éloigna donc, non pas en direction du désert, où le soleil et le sable trembloteraient comme dans un rêve, mais vers une anfractuosité de la paroi du canyon qui, fermée par une palissade, formait un enclos.

Il n’était guère nécessaire, pensa Serpent, de parquer les chevaux, car ils se tenaient immobiles, tête baissée, oreilles pendantes, couverts de poussière. Ils n’agitaient même pas la queue ; il n’existait pas d’insectes dans le désert noir. Serpent se demanda où pouvait être la belle jument baie de Merideth. Elle trouvait plutôt minables les animaux de l’enclos. Suspendus à la palissade ou entassés sur le sol en désordre, leurs harnais scintillaient de métal précieux et de joyaux. Serpent posa les mains sur un des pieux joints par des cordes et appuya le menton sur ses poings.

Un bruit d’eau la fit sursauter. À l’autre bout de l’enclos, Merideth remplissait une auge de cuir soutenue par une armature de bois. Les chevaux s’animèrent, levant la tête,

dressant les oreilles. Ils se mirent à courir sur le sable, au trot puis au petit galop, en un carrousel endiablé, poussant des hennissements et se lançant des ruades. Ils étaient transformés. Ils étaient beaux.

Merideth s'arrêta, tenant encore l'outre vide, les yeux sur la petite troupe de chevaux.

— Jesse est douée pour les chevaux. Pour les choisir, les dresser… Mais qu'as-tu ?

— Je regrette. J'ai dû lui faire du mal. Je n'avais pas le droit…

— De lui dire de vivre ? Quoi que tu en penses, ça me fait plaisir que tu l'aies fait.

— Peu importe ce que je lui dis. C'est à elle de décider si elle veut vivre.

Merideth fit un vague geste de la main et bâilla. Les chevaux proches de l'abreuvoir s'en écartèrent, laissant la place à d'autres. Ils se bousculèrent, vidèrent l'auge, puis restèrent à côté d'elle comme s'ils espéraient un supplément d'eau.

— Je regrette, dit Merideth. C'est tout pour l'instant.

— Vous devez avoir à transporter pour eux de grandes quantités d'eau.

— Oui, mais nous avons besoin de tous ces chevaux. Nous apportons de l'eau et nous emportons le minerai et les pierreries trouvés par Jesse.

La jument baie passa la tête au-dessus de la clôture de corde et fourra son nez sur la manche de Merideth, tendant le cou pour être grattée derrière les oreilles et sous la mâchoire.

— Depuis qu'Alex est avec nous, nous portons sur nous, en voyage, plus de… d'objets de luxe. Alex voit là un moyen d'impressionner les gens pour s'assurer leur clientèle.

— Et ça prend ?

— Oui, apparemment. Nous vivons bien maintenant. Je peux fixer le montant de mes commissions.

Serpent regardait les chevaux qui gagnaient un par un l'extrémité ombragée de l'enclos. La lueur rouge diffuse du

soleil avait franchi lentement la crête de la muraille rocheuse, et Serpent sentait sa chaleur lui brûler le visage.

— À quoi penses-tu ? demanda Merideth.

— Je me demande comment donner à Jesse la volonté de vivre.

— Elle ne voudra pas d'une vie inutile. Alex et moi, nous l'aimons. Nous prendrions soin d'elle quoi qu'il nous en coûte. Mais cela ne peut lui suffire.

— Ne peut-elle se rendre utile sans avoir à marcher ?

— Son rôle est de prospecter pour nous, dit Merideth, regardant Serpent tristement. Elle a essayé de m'apprendre comment chercher et où chercher. Je comprends ce qu'elle m'explique, mais tout ce que me rapportent mes recherches ce n'est le plus souvent que du verre fondu ou de l'or qui n'en est pas.

— L'as-tu initiée à ton travail ?

— Bien sûr. Elle et moi nous faisons respectivement un peu du travail de l'autre. Mais nous avons nos talents personnels. Elle est plus douée pour ma spécialité que moi pour la sienne et j'ai plus d'aptitude pour la sienne que nous n'en avons, elle et moi, pour le travail d'Alex. Mais les gens ne comprennent pas ses motifs décoratifs, ils sont trop bizarres. Ils sont beaux.

Merideth soupira et tendit un bracelet à Serpent, sa seule parure. Il était en argent, sans pierres précieuses, fait de spires multiples, géométriques, mais sans être massif. Merideth avait raison : c'était beau, mais bizarre.

— Personne ne lui achèterait ça. Elle le sait. Je ferais n'importe quoi. Mentir s'il le faut. Mais elle ne serait pas dupe. Guérisseuse… dit Merideth en jetant son outre sur le sable. Peux-tu faire quelque chose ?

— Je peux traiter les infections, les maladies, les tumeurs. Je peux même faire les opérations que me permettent mes instruments. Mais je ne puis forcer un corps à se guérir.

— Quelqu'un le peut-il ?

— Non… Personne à ma connaissance. Personne sur cette terre.

— Tu n’es pas une mystique. Tu ne penses pas à un miracle qu’un esprit quelconque pourrait opérer. Veux-tu dire que les gens d’outreciel pourraient faire quelque chose !

— Oui, dit Serpent, lentement et comme à regret.

Elle n’avait pas cru que Merideth percevrait son amertume, en quoi elle avait eu tort. La grande cité exerçait autour d’elle son rayonnement ; c’était comme le centre d’un tourbillon mystérieux, fascinant. C’était là qu’atterrissaient parfois les gens d’outreciel. Merideth devait sans doute à Jesse d’en savoir bien davantage que Serpent sur eux et sur le Centre. La guérisseuse, quant à elle, avait dû jusque-là prendre pour argent comptant ce qu’on racontait à cet égard ; il était malaisé d’accepter le concept même de civilisation d’outreciel, lorsqu’on vivait sur une terre où il était rare de voir les étoiles.

— Peut-être pourrait-on même la guérir dans la cité, dit Serpent. Comment pourrais-je le savoir ? Ses habitants ne veulent pas nous connaître. Ils mettent une barrière entre eux et nous… et quant aux êtres d’outreciel je n’ai jamais rencontré personne qui affirme en avoir jamais vu un.

— Jesse oui.

— Pourraient-ils lui venir en aide ?

— Sa famille est puissante. Elle obtiendrait peut-être des gens d’outreciel qu’ils la transportent à un endroit où on pourrait la guérir.

— Les gens du Centre et les gens d’outreciel sont jaloux de leur science, Merideth. En tout cas ils n’ont jamais proposé de nous en faire profiler le moindrement.

Merideth, l’air sombre, tourna la tête.

— Je ne dis pas qu’il ne faut pas essayer. Cela pourrait lui donner un espoir.

— Et s’ils refusent, cet espoir sera brisé.

— Il lui faudra du temps.

Merideth réfléchit, puis répondit finalement :

— Et tu viendras, pour nous aider ?

Ce fut au tour de Serpent d'hésiter. Elle avait pris la décision de regagner son centre d'études et était prête à accepter le verdict de ses maîtres lorsqu'elle confesserait ses fautes. Elle s'était préparée à regagner la vallée. Mais elle entrevoyait maintenant la possibilité d'un autre voyage et appréhendait la difficulté de la tâche que lui proposait Merideth. Ils avaient grand besoin de quelqu'un qui sût quels soins dispenser à Jesse.

— Alors ?

— C'est entendu, je viens.

— Demandons à Jesse son avis.

Ils retournèrent à la tente. Serpent fut surprise de se sentir gagnée par l'optimisme ; elle souriait, retrouvant, lui semblait-il, un courage qui l'avait abandonnée depuis longtemps.

Dans la tente, Alex était assis auprès de Jesse. En voyant entrer Serpent, il lui lança un regard dur.

— Jesse, dit Merideth, nous avons un projet.

La malade avait été, une fois de plus, retournée avec précaution suivant les instructions de Serpent. Jesse leva les yeux avec lassitude, vieillie par les rides qui sillonnaient son front et les coins de sa bouche.

Merideth exposa son plan avec des gestes excités. Jesse écoutait, impassible. Le visage d'Alex se durcit, exprimant l'incrédulité.

— Tu perds la tête, dit-il lorsque Merideth eut terminé.

— Pas du tout ! Pourquoi dis-tu ça puisque c'est une chance à courir ?

— Qu'en pensez-vous ? dit Serpent à la malade.

— Je suis de l'avis d'Alex, dit Jesse, lentement, pesant ses mots.

— Si nous pouvons vous amener au Centre, dit Serpent, votre famille pourrait-elle vous aider ?

Jesse hésita.

— Mes cousins maîtrisent certaines techniques. Ils seraient capables de guérir une personne très gravement

blessée. Mais une fracture de la colonne vertébrale ? C’est possible. Je ne sais pas. Et ils n’ont aucune raison de m’aider. Plus maintenant.

— Tu m’as toujours dit que les liens du sang sont d’une grande importance dans la cité, dit Merideth. Et tu as ta famille là-bas.

— Je les ai quittés. J’ai pris l’initiative de rompre nos liens. Pourquoi me reprendraient-ils ? Tu veux que j’aille les supplier ?

— Oui.

Jesse regarda ses longues jambes puissantes désormais inutiles. Le regard indigné d’Alex se porta d’abord sur Merideth, puis sur la guérisseuse.

— Jesse, dit Merideth, je ne puis supporter que tu veuilles te laisser mourir.

— Ma famille est très fière et j’ai blessé son orgueil en la reniant.

— Alors elle comprendra combien il t’en a coûté de faire appel à elle.

— Nous serions fous d’essayer, dit Jesse.

3

Ils projetaient de lever le camp le soir même pour franchir la coulée de lave à la nuit. Serpent aurait préféré attendre encore quelques jours pour transporter Jesse, mais ils n'avaient pas le choix. Impossible de la garder au camp un jour de plus, son moral était trop capricieux. D'ailleurs elle savait que l'eau s'épuisait et qu'il fallait rationner bêtes et gens pour pouvoir la nettoyer et lui donner des bains. Encore quelques jours de cette vie dans le canyon, avec cette aigre puanteur qui ne ferait que croître parce qu'on ne pouvait rien nettoyer convenablement, et elle sombrerait dans la dépression et le dégoût.

Ils n'avaient pas de temps à perdre. Un long voyage les attendait ; ils auraient à escalader et franchir la coulée de lave, puis à traverser les montagnes Centrales qui séparaient la moitié ouest du désert noir, où ils se trouvaient, de sa partie orientale, où était située la cité. Pour franchir les deux chaînes parallèles du système, ils auraient une bonne route, mais au-delà du dernier col, ce serait de nouveau le désert. Et pour le traverser, vers le sud-est en direction du Centre, il faudrait faire vite ; car il devenait infranchissable une fois venus l'hiver et ses tempêtes : le Centre était isolé. Déjà l'été était sur son déclin, et déjà s'élevaient les tourbillons cinglants de poussière et de sable de l'automne.

Il n'était pas question de démonter la tente et charger les chevaux avant le crépuscule, mais on emballa autant de choses que possible avant la grosse chaleur, entassant les bagages à côté des sacs de minerai de Jesse. Ce travail assouplissait la main de Serpent ; la meurtrissure avait fini par se résorber, des cicatrices rose vif s'étaient formées à l'endroit de la morsure de vipère, et elles allaient bientôt se confondre avec toutes les autres cicatrices de sa main. Elle

regrettait maintenant de n’avoir pas capturé un de ces serpents hideux pour le ramener à son centre. Elle n’en avait jamais vu de cette espèce. Peut-être aurait-on constaté qu’elle ne pouvait être utile aux guérisseurs, mais Serpent aurait pu en tirer, à l’usage du clan d’Arevin, un antidote contre le venin de ces reptiles. Si tant est que je revoie ces gens-là, pensa-t-elle.

Serpent se colleta avec un dernier ballot qu’elle joignit aux bagages entassés, puis s’essuya les mains sur son pantalon et le visage sur sa manche. À côté d’elle Merideth et Alex soulevaient le brancard qu’ils avaient construit et en réglaient la hauteur pour le mettre de niveau avec les harnais de fortune de deux chevaux attelés en tandem.

Serpent n’avait jamais vu pareil moyen de transport, mais la chose paraissait fiable. Dans le désert tout devait être porté ou traîné ; tout véhicule à roues était condamné à s’enliser dans le sable ou à se briser sur le roc. À condition que les chevaux s’abstiennent de ruer ou de s’emballer, cette civière serait plus supportable pour Jesse qu’un traîneau. Le grand cheval gris attelé à l’avant se tenait bien d’aplomb, ferme comme un roc ; le second cheval, un pie, se laissa introduire entre les brancards arrière sans autre signe de crainte qu’un rapide regard oblique.

Il fallait vraiment que Jesse soit sensationnelle, pensa Serpent, pour que les chevaux dressés par elle acceptent un truc pareil.

— Jesse dit que nous allons lancer cette mode parmi les riches marchands partout où nous irons.

— Elle a raison, dit Alex.

Il détacha une sangle, et ils laissèrent la civière retomber à terre.

— Mais ils risqueraient fort d’être piétinés à mort par les chevaux, ajouta-t-il, vu leur façon de les dresser.

Ayant donné au cheval gris une tape affectueuse sur le cou, il ramena les deux animaux à l’enclos.

— Je regrette qu’elle n’ait pas monté un de ces chevaux auparavant, dit Serpent à Merideth.

— Ils n’étaient pas ainsi lorsqu’elle se les est procurés. Elle achète des chevaux vicieux. Elle ne peut supporter de les voir maltraités. Le poulain était l’un de ses enfants trouvés… elle l’avait pacifié mais il n’avait pas encore trouvé son équilibre.

Ils regagnèrent la tente pour fuir le soleil, qui avait commencé sa lente course de l’après-midi. La tente était affaissée du côté où on avait prélevé deux de ses piquets pour construire le brancard. Merideth bâilla.

— Mieux vaut dormir quand nous en avons la possibilité. Il ne faut pas risquer de se trouver encore sur la lave quand le soleil apparaîtra.

Mais Serpent se sentait tendue ; assise dans la tente, elle était heureuse d’être à l’ombre mais bien éveillée, s’interrogeant sur les chances de réussite de leur projet insensé. Elle prit son sac de cuir pour examiner ses serpents, mais Jesse s’éveilla lorsqu’elle ouvrit le logement de Sable ; elle le referma et s’approcha de la malade, qui leva les yeux.

— Jesse… l’autre jour je t’ai dit…

Elle voulait s’en expliquer mais ne savait par où commencer.

— Qu’est-ce qui t’a mise dans cet état ? Parmi ceux que tu as soignés, suis-je la première à risquer la mort ?

— Non. J’ai vu des gens mourir. Je les ai aidés à mourir.

— La situation paraissait tellement désespérée encore tout récemment. Une fin agréable aurait été facile. Il nous faut toujours une protection contre… la simplicité de la mort.

— La mort peut être un bienfait, dit Serpent. Mais de quelque côté qu’on la considère, c’est toujours un échec. Inutile de chercher une autre protection.

Une faible brise murmurait dans l’air chaud, et Serpent eut une impression de fraîcheur.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Je craignais… que tu ne meures. Dans ce cas tu aurais eu droit à mon aide. J’ai l’obligation de te venir en aide. Mais cela m’est impossible.

— Je ne comprends pas.

— Une fois mon apprentissage terminé, mes maîtres m’ont donné mes serpents de guérisseuse. Deux d’entre eux peuvent être utilisés pour l’élaboration de médicaments. Le troisième était le dispensateur de rêves. Il est mort.

Jesse prit la main de Serpent, en une réaction instinctive à sa tristesse, et la guérisseuse fut heureuse de cette marque discrète de sympathie, réconfortée par la pression de cette main vigoureuse.

— Tu es estropiée, toi aussi, dit Jesse brusquement. Aussi diminuée pour ton travail que moi pour le mien.

Trouvant la comparaison trop généreuse à son égard. Serpent en fut gênée. Cette femme souffrait, impuissante, et sa seule chance de guérison était à ce point minime que la guérisseuse craignait pour son moral, craignait qu’elle ne cessât de se raccrocher à la vie.

— Merci de ces paroles.

— Ainsi je retourne chez moi pour appeler ma famille à l’aide… et tu fais de même.

— Oui.

— Ils t’en donneront un autre, dit Jesse avec autorité.

— Je l’espère.

— Peux-tu en douter ?

— Ces serpents se reproduisent difficilement, dit Serpent. Nous ne les connaissons pas bien. Tous les deux ou trois ans il en naît quelques-uns, ou bien l’un d’entre-nous réussit à en produire par clonage, mais… Elle haussa les épaules.

— Tu pourrais en attraper un.

Cette idée n’était jamais venue à Serpent parce qu’elle savait que c’était impossible. Elle n’avait jamais envisagé d’autre solution que de regagner son centre d’études pour

demander à ses maîtres de lui pardonner. Elle sourit tristement.

— Je n’ai pas le bras assez long. Ils ne viennent pas d’ici.

— D’où viennent-ils ?

— D’un autre monde, dit Serpent, d’un ton résigné.

Surprise de s’entendre parler ainsi, elle avait terminé ces mots en un murmure.

— Alors tu franchiras avec moi les portes de la cité, et ma famille te présentera aux gens d’outreciel.

— Non, Jesse, voilà des dizaines d’années que nous faisons appel au Centre. Ses habitants ne veulent pas nous connaître.

— Mais maintenant une des familles de la cité a contracté une dette envers toi. Serai-je acceptée personnellement, rien n’est moins sûr. Mais, en tout cas, on te sera redevable de ce que tu as fait pour moi.

Serpent écoutait en silence ; les paroles de Jesse lui ouvraient de nouveaux horizons.

— Crois-moi, guérisseuse, nous pouvons nous entraider. S’ils m’acceptent, ils accepteront aussi mes amis. Sinon ils devront tout de même acquitter leur dette envers toi. Nous pouvons l’une ou l’autre leur présenter notre double requête.

Serpent était une femme orgueilleuse, orgueilleuse de son métier, de sa compétence, du nom qu’elle portait. La perspective de se racheter de la mort de Sève autrement qu’en demandant pardon la fascinait. Tous les dix ans environ un guérisseur expérimenté se rendait à la cité, s’imposant ce long voyage dans l’espoir de renouveler le stock de serpents d’outreciel élevés pour la reproduction. Ils avaient toujours essuyé un refus. Si Serpent pouvait…

— Est-ce réalisable ?

— Ma famille nous aidera. Quant à savoir si elle pourra obtenir des hommes d’outreciel qu’ils nous aident, c’est une autre affaire.

L’après-midi, pendant la grosse chaleur, tout ce qu’on pouvait faire était d’attendre. Serpent décida de faire prendre l’air à Brume et à Sable. En quittant la tente, elle s’arrêta auprès de Jesse. Elle dormait paisiblement mais son beau visage était congestionné. Serpent lui tâta le front. Peut-être avait-elle un peu de température, peut-être sa rougeur n’était-elle due qu’à la chaleur. Serpent persistait à croire que Jesse avait évité de graves lésions internes, mais elle pouvait craindre une hémorragie, ou même une péritonite, complications dont elle pourrait d’ailleurs la guérir. Elle décida de ne pas la déranger pour l’instant et de surveiller sa température.

En sortant du camp pour trouver un coin tranquille où ses serpents ne feraient peur à personne. Serpent vit Alex, morose, le regard fixe. Elle hésita et il leva les yeux, l’air troublé.

La jeune fille s’assit à côté de lui en silence. Il se tourna vers elle et la fixa de son regard pénétrant. Son visage avait tout perdu de son air bon enfant, et la souffrance l’avait enlaidi, lui donnant même une expression sinistre.

— C’est par notre faute, à Merideth et moi-même, qu’elle est infirme, n’est-ce pas ?

— Mais non, pas du tout.

— Nous n’aurions pas dû la transporter. J’aurais dû y penser. Nous aurions dû déplacer le camp près d’elle. Les nerfs n’étaient peut-être pas coupés quand nous l’avons trouvée.

— Ils étaient coupés.

— Mais nous ne savions pas que son dos était touché. Nous pensions qu’elle s’était cogné la tête. Nous risquions de lui tordre la colonne.

Serpent posa la main sur le bras d’Alex.

— N’importe quel guérisseur te dirait que le mal provient de la violence de la chute. Crois-moi. Jamais vous n’auriez pu lui faire ça, toi et Merideth.

Serpent sentit se détendre les muscles contractés du jeune homme. Soulagée, elle retira sa main. Le corps

massif d’Alex était si puissant, et sa tension avait été telle que Serpent pouvait craindre que cette force ne se retourne contre lui-même sans qu’il en eût conscience. Son rôle dans l’association qui l’unissait à Jesse et à Merideth était plus important qu’il n’y paraissait, peut-être même plus important qu’il ne l’imaginait lui-même. Alex était l’esprit pratique, celui qui veillait à ce que tout marche sans à-coups, qui traitait avec les acheteurs des objets fabriqués par Merideth, qui contrebalançait le romantisme de Merideth l’artiste et de Jesse l’aventurière. Serpent espérait que de savoir la vérité allégerait sa culpabilité et sa tension. Mais pour l’instant, c’était tout ce qu’elle pouvait faire pour lui.

À l’approche du crépuscule, Serpent caressa les écailles lisses de Sable aux motifs réguliers. Une créature au cerveau si petit pouvait-elle éprouver du plaisir à être caressée, ou tout autre plaisir, c’était là une question qu’elle avait cessé de se poser. Elle aimait, quant à elle, la sensation de fraîcheur que lui procurait ce contact tandis que Sable, calmement lové, projetait sa langue de temps à autre. Il était d’une couleur éclatante, ayant récemment fait peau neuve.

— Je te gave, espèce de paresseux, lui dit affectueusement sa maîtresse.

Serpent replia les genoux sous son menton. Les motifs du serpent à sonnettes se détachaient presque aussi nettement sur les rochers noirs que les écailles du cobra albinos. Ni les serpents, ni les hommes, ni plus généralement tout ce qui vivait encore sur terre ne s’étaient encore adaptés à leur monde nouveau.

Brume n’était pas en vue, mais Serpent ne s’en inquiétait nullement. Les deux reptiles ne pouvaient être dissociés d’elle ; ils restaient auprès d’elle et même la suivaient. Ni l’un ni l’autre n’était apte à apprendre grand-chose, en dehors de cette union avec Serpent qui avait été comme imprimée en eux ; à tout le moins avaient-ils appris à

revenir à elle lorsqu'ils sentaient le sol vibrer sous un tapotement de sa main.

Serpent s'appuya contre un rocher, dont le contact était adouci par la tunique du désert qu'on lui avait offerte chez Arevin. Que faisait ce garçon et où était-il ? se demanda-t-elle. Il vivait avec des nomades qui gardaient des troupeaux d'énormes bœufs musqués dont les sous-poils donnaient une fine laine soyeuse. Pour retrouver son clan il lui faudrait le chercher. Elle ignorait si elle en aurait un jour la possibilité, quel que fût son désir de revoir Arevin.

Revoir ces gens-là, ce serait réveiller un souvenir pénible, celui de la mort de Sève. Elle s'était trompée sur leur compte, et c'est pourquoi Sève n'était plus. Elle avait pensé qu'ils la croiraient sur parole malgré la peur. Et ils lui avaient montré, sans le vouloir, toute l'étendue de sa présomption.

Elle réagit contre sa dépression. Il lui était donné de se racheter. Si vraiment elle pouvait suivre Jesse et découvrir d'où venaient les serpents du rêve, si elle pouvait s'en procurer d'autres, peut-être même apprendre pourquoi ils ne se reproduisaient pas sur terre, elle connaîtrait à son retour un triomphe plutôt qu'une disgrâce car elle aurait réussi là où avaient échoué ses maîtres et des générations de guérisseurs.

Il était temps de regagner le camp. Elle partit à la recherche de Brume, gravissant les quelques mètres de chaos rocheux qui barraient la sortie du canyon. Le cobra était lové sur un gros roc basaltique.

Serpent l'attrapa et caressa sa tête étroite. Lorsque Brume n'était pas excitée et qu'elle avait son capuchon replié, cette tête étroite, qui pouvait être celle d'un quelconque serpent non venimeux, n'avait rien d'effrayant. Elle n'avait nul besoin d'un vaste réservoir de poison logé dans de larges mâchoires car son venin était assez puissant pour qu'une dose minime fût mortelle. Le soleil faisait à l'horizon une grosse tache orange, d'où rayonnaient des stries pourpres et vermillon perçant les nuages gris.

Serpent vit alors les cratères. Ils se succédaient sur toute l'étendue du désert qu'elle dominait. La terre était creusée de grands bassins circulaires. Certains d'entre eux, se trouvant sur la coulée de lave, rompaient les ondulations égales et lisses du basalte solidifié. D'autres se détachaient plus clairement, creusés dans le sol comme à la gouge, encore distincts après tant d'années d'exposition aux tempêtes de sable. Des cratères aussi vastes et disséminés sur une telle superficie ne pouvaient avoir qu'une origine : ils étaient dus à des explosions nucléaires. Il y avait beau temps que la guerre elle-même était terminée, et elle était presque oubliée, car elle avait détruit tous ceux qui savaient ou se souciaient de savoir pourquoi elle avait eu lieu.

Serpent contemplait cette terre ravagée, heureuse de ne pas en être plus proche. C'est en de tels endroits que les effets de la guerre, visibles ou invisibles, avaient persisté jusqu'à cette époque ; ils persisteraient encore pendant des siècles, lorsque Serpent ne serait plus. Le canyon où était établi le camp n'était sans doute pas a l'abri de tout danger, mais il faudrait y séjourner longtemps pour encourir un grave péril.

Quelque chose d'insolite se détachait de la pierraille, difficile à identifier du fait que cela se trouvait dans l'axe de l'éclatant soleil couchant. Serpent se sentait gênée de fouiller cette chose du regard, comme si elle cherchait à pénétrer un secret qu'elle n'avait pas à connaître.

Un cadavre de cheval décomposé par la chaleur gisait, recroquevillé, au bord d'un cratère. Ses pattes rigides se dressaient en l'air grotesquement sous la pression de son ventre ballonné. Sa tête était serrée par sa bride, dont l'or prenait sous le soleil couchant des reflets rouges et orange.

Serpent poussa un soupir, presque un gémissement.

Elle regagna précipitamment la sacoche à serpents, y fit entrer Brume d'urgence, ramassa Sable et se dirigea vers le camp, maudissant le crotale lorsqu'en toute innocence il chercha obstinément à s'enrouler autour de son bras. Elle

s’arrêta pour le faire glisser dans son compartiment, et se remit à courir tout en refermant la grande sacoche. Son fardeau lui cognait la jambe.

À bout de souffle, elle atteignit la tente et s’y précipita. Merideth et Alex dormaient. Serpent s’agenouilla auprès de Jesse et la découvrit avec précaution.

Cela faisait à peine plus d’une heure qu’elle l’avait examinée. Ses contusions s’étaient assombries et approfondies, et son corps avait une rougeur malsaine. Serpent lui tâta le front. Il était brûlant et sec, comme parcheminé. Jesse ne réagit pas. Lorsque la guérisseuse retira sa main, la peau lisse de la malade parut plus foncée. En quelques minutes, sous les yeux horrifiée de Serpent, une nouvelle contusion se forma sous l’effet de la rupture des capillaires si durement atteints par les radiations qu’une légère pression suffisait à compléter leur destruction. Le pansement entourant la cuisse se tacha soudain de sang. Serpent serra les poings. Elle frissonna jusqu’à la moelle comme sous l’effet d’un froid pénétrant.

— Merideth !

Se réveillant aussitôt, Merideth bâilla et marmonna d’une voix ensommeillée :

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Combien de temps avez-vous mis à trouver Jesse ? Est-elle tombée dans un des cratères ?

— Oui, elle prospectait ce coin. Nous sommes là pour ça… Si notre travail surpasse celui des autres artisans, c’est grâce aux trouvailles de Jesse. Mais cette fois le rebord d’un cratère a cédé. Nous l’avons trouvée le soir.

Toute une journée, pensa Serpent. Elle a dû se trouver dans un des cratères primaires.

— Pourquoi ne me l’a-t-on pas dit ?

— Quoi donc ?

— Ces cratères sont dangereux.

— Tu crois donc à ces vieilles légendes ? Voilà dix ans que nous venons ici, et rien ne nous est jamais arrivé.

Ce n’était pas le moment de riposter avec humeur. Serpent tourna son regard vers Jesse. Son ignorance, pensait-elle, et le peu de cas qu’ils faisaient tous trois du danger s’attachant aux vestiges du vieux monde avaient préparé à cette femme, sans qu’ils en fussent conscients, une mort plus clémente. Serpent pouvait traiter les effets de la radioactivité, mais pas à un stade aussi avancé. Toute tentative de traitement n’aurait fait que prolonger l’agonie de Jesse.

— Qu’y a-t-il ?

Pour la première fois la voix de Merideth trahissait la peur.

— C’est un empoisonnement.

— Un empoisonnement ? Comment ça ? Elle n’a rien mangé ou bu que nous n’ayons goûté.

— Ça provient du cratère. La terre est contaminée par des déchets radioactifs. Les vieilles légendes disent vrai.

Merideth était pâle sous son hâle.

— Alors fais quelque-chose, sauve-la !

— Je ne puis rien faire.

— Tu n’as rien pu faire contre sa blessure, et tu ne peux rien faire contre sa maladie… !

Merideth et Serpent se regardaient en chiens de faïence. De ces deux êtres ulcérés, ce fut Merideth qui baissa d’abord les yeux.

— Je regrette. Je n’avais pas le droit…

— Plût au ciel que je fusse omnipotente, Merideth, mais ce n’est pas le cas.

Réveillé par ce dialogue, Alex se leva et s’approcha en s’étirant et en se grattant.

— Il est temps… dit-il.

Son regard allait de Serpent à Merideth, puis se porta sur Jesse.

— Oh, mon Dieu !

Le sang suintait de la nouvelle marque qu’elle portait au front, là où la guérisseuse l’avait palpée.

Alex se jeta à ses côtés et tendit les bras vers elle, mais Serpent le retint. Il essaya de la repousser.

— Alex, c’est à peine si je l’ai touchée, alors ce que tu veux faire n’est pas recommandé.

Alex regarda Serpent d’un œil atone.

— Que faire ?

La guérisseuse hocha la tête.

Les yeux gonflés de larmes, Alex s’arracha à la malade.

— Ce n’est pas juste ! cria-t-il.

Il se précipita dehors. Merideth fit le geste de le suivre, hésita au seuil de la tente, se ravisa.

— Il ne peut comprendre. Il est si jeune.

— Il comprend, répliqua Serpent.

La guérisseuse épongea le front de Jesse en s’efforçant d’éviter tout frottement ou toute pression.

— Et il a raison, ce n’est pas juste. Mais où est la justice ?

Elle n’en dit pas davantage afin d’épargner à Merideth l’amertume qu’elle éprouvait devant le sort de Jesse, cette femme emportée par son ignorance et par la folie meurtrière d’une autre génération.

— Merry ?

Jesse promenait autour d’elle une main tremblante.

— Je suis là.

Merideth tendit la main vers elle, puis réprima ce geste, n’osant la toucher.

— Qu’y a-t-il ? Pourquoi est-ce que je…

Elle cligna lentement les paupières. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Doucement, murmura Serpent.

Merideth enferma les doigts de la malade dans ses propres mains, douces comme des ailes d’oiseau.

— Est-il temps de partir ?

Son impatience se nuançait de frayeur, du refus de prendre conscience que les choses se gâtaient.

— Non, ma chérie.

— Il fait si chaud.

Jesse essaya de lever la tête, s’aidant de tout son corps. Elle s’immobilisa, le souffle coupé. L’esprit de Serpent enregistrait les données de son mal sans effort conscient, par une analyse froide, inhumaine, fruit de sa formation professionnelle : Hémorragie dans les articulations. Hémorragie interne. Et le cerveau ?

— Je n’ai pas encore eu cette sorte de douleur, dit la malade, jetant un regard sur Serpent sans remuer la tête. C’est quelque chose d’autre… c’est pire.

— Jesse, je…

Serpent s’aperçut qu’elle pleurait en sentant sur ses lèvres un goût salé de larmes mêlé à celui du sable du désert. Les mots s’étouffèrent dans sa gorge. Alex rentra sans bruit dans la tente. Jesse voulut encore parler mais sa voix n’était qu’un râle.

Merideth saisit Serpent par le bras, lui enfonçant ses ongles dans la peau.

— Elle agonise.

Serpent acquiesça.

— Les guérisseurs savent comment soulager les mourants…

— Non, Merideth, murmura Jesse.

— … Comment supprimer la douleur.

— Pas elle.

— Un de mes serpents a été tué, dit Serpent plus fort qu’elle n’aurait voulu, rendue agressive par le chagrin et la colère.

Merideth n’eut pas, cette fois, de réaction violente, mais Serpent lisait dans son silence cette accusation : tu n’as pu l’aider à vivre et maintenant tu ne peux l’aider à mourir. Ce fut alors la guérisseuse qui ne put soutenir le regard de Merideth. Elle méritait cette condamnation. Merideth retourna au chevet de Jesse, tel un génie se dressant de toute sa taille pour terrasser monstres ou ténèbres. Jesse tendit la main vers Merideth, puis la ramena brusquement en arrière. Elle fixait le creux de sa paume, sa partie molle entourée de callosités. Une contusion s’y formait.

— Pourquoi ?

— La dernière guerre, dit Serpent. Les cratères…

— C’est donc vrai ? Ma famille est persuadée qu’en dehors de la cité la terre tue. Je croyais qu’elle mentait.

La vue de Jesse se brouilla ; elle regardait en direction de Serpent sans paraître la voir, battant des paupières.

— Ils mentaient sur tant d’autres choses. Ils mentaient pour faire obéir les enfants.

Retombant dans le silence, les yeux fermés, Jesse se relâcha lentement, muscle par muscle, comme si cette relaxation elle-même entraînait une souffrance si intense qu’elle ne pouvait en supporter le poids d’un seul coup. Elle était encore consciente et pourtant ne réagit ni par une parole, ni par un sourire ou un coup d’œil lorsque Merideth caressa ses cheveux éclatants et se serra tout contre elle, mais sans la toucher. Sa peau était livide au voisinage des contusions.

Elle poussa soudain un cri perçant. Elle pressa ses mains sur ses tempes, pressa très fort, s’enfonçant les ongles dans le cuir chevelu. Serpent lui saisit les mains pour les écarter de sa tête.

— Non, oh non, laissez-moi. Merry, je souffre !

Si faible un instant auparavant, Jesse se débattait avec la violence que donne le feu de la fièvre. Serpent ne pouvait faire autre chose que d’essayer de la maîtriser avec douceur, mais la voix intérieure du diagnostic se fit entendre de nouveau : anévrisme. Dans le cerveau de Jesse un vaisseau affaibli par les radiations étaient prêt à se rompre. La pensée qui vint ensuite à l’esprit de la guérisseuse fut tout aussi spontanée et encore plus puissante : que cette artère éclate vite et fort, et que cela la tue proprement.

Au moment même où Serpent s’aperçut qu’Alex n’était plus auprès d’elle et de Jesse mais à l’autre extrémité de la tente, elle entendit Sable agiter ses sonnettes. Instinctivement elle se lança vers Alex, et elle lui donna un coup d’épaule dans l’estomac ; il lâcha la sacoche et Sable

frappa. Alex s’écroula. Serpent sentit une douleur aiguë à la cuisse ; elle allait décocher un coup de poing à Alex mais se maîtrisa.

Elle mit un genou à terre.

Sable, lové sur le sol et faisant tinter doucement sa queue, était prêt à frapper une seconde fois. Le cœur de Serpent battait la chamade. Elle sentait son pouls battre violemment dans sa cuisse. Son artère fémorale était à moins d’une largeur de main de l’endroit où Sable avait enfoncé ses crochets dans le muscle.

— Imbécile ! Tu veux donc te tuer ?

Elle sentit encore quelques battements, puis son immunité neutralisa le venin. Dieu merci, Sable avait manqué l’artère. Une pareille morsure pouvait lui causer, même à elle, une brève maladie, et ce n’était pas le moment d’être malade. Elle n’éprouvait plus qu’une douleur sourde.

— Comment pouvez-vous la laisser mourir dans de pareilles souffrances ? demanda Alex.

— Sable ne ferait qu’accroître ses souffrances.

Masquant sa colère, elle alla calmement ramasser le serpent pour lui faire réintégrer son logement.

— Les serpents à sonnettes ne donnent pas une mort rapide, dit Serpent, encore assez courroucée pour effrayer Alex fût-ce au prix d’une entorse à la vérité. Si on meurt de leur morsure, c’est par infection. On meurt de la gangrène.

Alex pâlit mais sans s’avouer vaincu, l’œil menaçant.

Merideth l’appela. Alex regarda ses deux partenaires puis, longuement, défia Serpent du regard.

— Et l’autre serpent ? lui dit-il.

Après quoi il lui tourna le dos et alla au chevet de Jesse.

Serpent, la sacoche dans les bras, avait le doigt sur le fermoir du logement de Brume. Elle hocha la tête, rejetant l’image de Jesse tuée par le poison de Brume. Le venin de cobra provoquerait une mort douloureuse mais rapide. Masquer la douleur par le rêve ou y mettre fin par la mort, quelle différence ? Serpent n’avait jamais causé

délibérément la mort d’un être humain par colère ou par pitié. Elle ne savait pas si elle en serait maintenant capable. Ou si elle en avait le droit. Elle n’aurait su dire si sa répugnance provenait de sa formation ou d’une notion fondamentale ancrée au tréfonds d’elle-même : ce serait mal de tuer Jesse.

Elle entendait les trois partenaires parler à voix basse sans pouvoir distinguer leurs paroles : l’organe de Merideth, clair, musical, de hauteur moyenne ; celui d’Alex, grondement caverneux ; celui de Jesse, haletante et hésitante. Toutes les deux ou trois minutes tous se taisaient tandis que Jesse était submergée par une vague de douleur. Ses dernières heures ou ses derniers jours la dépouilleraient de toute force physique et morale.

Serpent fit sortir Brume et le cobra, glissant hors de son compartiment, s’enroula autour du bras de sa maîtresse et gagna ses épaules. Le tenant doucement derrière la tête pour l’empêcher de frapper, elle traversa la tente.

Tous la regardèrent, saisis, arrachés soudain à l’intimité de leur association. C’était pour eux une étrangère, notamment pour Merideth, qui parut un moment ne pas la reconnaître. Le regard d’Alex allait de la guérisseuse à son cobra, exprimant un étrange mélange de résignation, de triomphe et de chagrin. Brume fit jaillir sa langue pour les flairer, ses yeux fixes semblant des miroirs d’argent dans la pénombre grandissante. Jesse scrutait Serpent, louchant et clignant des yeux. Elle allait se frotter les paupières mais se retint de le faire ; sa main tremblait.

— Guérisseuse ? Approche, je ne vois pas bien.

Serpent s’agenouilla entre ses deux partenaires. Pour la troisième fois elle ne savait que dire à la malade. Elle avait l’impression que c’était elle-même et non pas Jesse qui devenait aveugle, que le sang suintait sur la rétine de ses yeux et faisait pression sur les nerfs, que sa vue se brouillait lentement, envahie de rouge et de noir. Un rapide clignement d’yeux lui rendit sa vision normale.

— Jesse, je ne puis rien faire pour soulager la douleur, dit-elle, sentant Brume onduler sous sa main. Tout ce que je puis t'offrir…

— Dis-lui ! grogna Alex.

Il fixait Brume, comme pétrifié par son regard.

— Crois-tu que ce soit facile, répondit sèchement Serpent sans qu'Alex cessât de fixer le cobra.

— Jesse, dit Serpent, le venin de Brume peut tuer. Si tu veux que…

— Que dis-tu ? cria Merideth.

Alex rompit la fascination qui rivait ses yeux à ceux du cobra.

— Tais-toi, Merideth, comment peux-tu supporter… ?

— Taisez-vous tous les deux, dit Serpent, ce n'est pas à vous qu'il appartient de décider, mais à Jesse et à elle seule.

Alex se laissa retomber sur ses talons ; Merideth se tint rigide, le regard fixe, irrité ; Jesse se tut un long moment. Brume s'efforçait vainement de s'arracher aux bras de sa maîtresse.

— La douleur ne va pas cesser ? dit Jesse.

— Non. Je suis désolée.

— Quand vais-je mourir ?

— Les douleurs dans la tête sont causées par la pression du sang. La mort peut survenir… à tout moment.

Merideth se courba, le visage dans les mains, mais Serpent ne pouvait user de plus de ménagements.

— Dans quelques jours au maximum en raison de la contamination.

Jesse fit la grimace en entendant ces mots.

— Quelques jours, c'est trop, dit-elle d'une voix douce.

Des larmes coulaient entre les doigts de Merideth.

— Merry, mon amour, Alex a compris, dit la malade. Je t'en prie, essaie de comprendre. Il est temps que vous me laissiez partir.

Elle tourna vers Serpent ses yeux aveugles.

— Laisse-nous seuls un petit moment. Ensuite j’accepterai ce que tu m’offres avec reconnaissance.

Serpent se leva, sortit de la tente. Ses genoux tremblaient, son cou et ses épaules étaient endoloris par la tension. Elle s’assit sur le sable dur, gréseux, impatiente de voir cette longue nuit se terminer.

Elle regarda le ciel, une bande étroite enserrée entre les parois du canyon. Sans doute les nuages étaient-ils cette nuit-là d’une opacité inhabituelle, car la lune, même si elle n’était pas encore assez haute pour être visible, aurait dû répandre par diffraction, un peu de sa lumière dans le ciel. Et soudain elle s’aperçut que ces nuages, loin d’être d’une épaisseur inhabituelle, étaient au contraire très légers et mobiles, trop minces pour diffuser de la lumière. Ils étaient poussés par un vent qui ne soufflait qu’à une grande altitude. Puis ce mouvant voile sombre se déchira pour révéler le ciel ; et très clairement Serpent en vit les noirs abîmes constellés de points lumineux multicolores. Elle les observait, fascinée, espérant que les nuages n’allaient pas se refermer, regrettant de n’avoir pas à côté d’elle un être avec qui partager les étoiles. Des planètes tournaient autour de certaines d’entre elles, des hommes vivaient sur ces planètes, des hommes qui auraient pu venir en aide à Jesse, si seulement ils avaient su qu’elle existait. Serpent se demanda si leur projet aurait eu la moindre chance de succès, ou si Jesse ne l’avait accepté que parce qu’elle s’accrochait encore trop fortement à la vie, quels que pussent être, à un niveau plus superficiel, les effets du choc et de la résignation.

Dans la tente, quelqu’un découvrit le feu clair d’une source lumineuse. La bioluminescence bleutée se répandit par l’entrée pour baigner le sable noir.

— Guérisseuse, Jesse te demande, dit Merideth d’une voix dépouillée de toute musicalité.

Merideth avait l’air hagard, et sa haute silhouette mince se détachait dans la lumière.

Serpent rentra dans la tente avec Brume. Merideth n’ajouta pas un mot. Alex lui-même la regarda avec une expression fugitive d’incertitude et de peur. Mais Jesse dirigea sur elle, en manière d’accueil, son regard aveugle. Merideth et Alex semblaient monter la garde devant son lit. Serpent s’arrêta. Elle était résolue à agir, mais c’était à Jesse qu’il appartenait de décider.

— Venez m’embrasser, dit Jesse. Ensuite, laissez-nous.

Merideth pivota.

— Tu ne peux pas nous demander de partir maintenant !

— Vous avez déjà assez à oublier.

La voix de Jesse tremblait de faiblesse. Ses cheveux emmêlés collaient à son front, à ses joues, et ce qu’on voyait de son visage montrait que son endurance était prête à se briser. Serpent le vit, et Alex le vit, mais Merideth, les épaules voûtées, fixait le sol.

Alex s’agenouilla et, avec douceur, porta la main de Jesse à ses lèvres. Il l’embrassa presque avec vénération, sur les doigts, sur la joue, sur les lèvres. Elle posa sa main sur son épaule et le retint encore un moment. Il se leva lentement, silencieusement, regarda Serpent et quitta la tente.

— Merry, s’il te plaît, dis-moi adieu avant de partir.

Acceptant sa défaite, Merideth s’agenouilla auprès de la malade, écarta ses cheveux de son visage meurtri, la prit dans ses bras et l’étreignit. Jesse répondit à son étreinte. Sans un mot de consolation.

Merideth quitta la tente en silence. Lorsque le crissement de ses semelles de cuir sur le sable ne fut plus qu’un murmure, Jesse frissonna et poussa une plainte.

— Guérisseuse ?

— Je suis là.

Elle mit la paume de sa main sous celle que Jesse lui tendait.

— Crois-tu que nous aurions réussi ?

— Je ne sais pas, dit Serpent, se rappelant la déconvenue d’une de ses maîtresses qui n’avait trouvé à la cité que

portes closes et bouches cousues. « J’aime à penser que oui. »

Les lèvres de Jesse s’assombrissaient, tournant au violacé. La lèvre inférieure s’était fendue. Serpent épongea le sang, mais il était fluide comme de l’eau et elle ne put l’empêcher de couler.

— Vas-y tout de même, murmura Jesse.

— Où ça ?

— À la cité. Ils ont une dette envers toi.

— Jesse, non…

— Si. Ils vivent sous un ciel de pierre, dans la crainte du monde qui les entoure. Ils peuvent t’aider et ils ont besoin de toi. Encore quelques générations, et ils sombreront dans la folie. Dis-leur que j’ai vécu et connu le bonheur. Dis-leur que je ne serais peut-être pas morte s’ils avaient dit la vérité. Ils prétendaient que tout était mortel hors de la cité, aussi j’ai pensé que rien ne l’était.

— Je leur porterai ton message.

— N’oublie pas le tien. D’autres ont besoin…

Essoufflée, elle se tut. Serpent attendit en silence l’ordre qui allait venir. Elle ruisselait de sueur. Sentant sa détresse, Brume enserra son bras plus étroitement.

— Guérisseuse ?

Serpent lui tapota la main.

— Merry m’a enlevé ma douleur. Délivre-moi avant le retour de cette douleur.

— Bien, Jesse, dit Serpent, libérant Brume de son bras. Je vais faire en sorte que ce soit aussi bref que possible.

Le beau visage ravagé de Jesse se tourna vers la guérisseuse.

— Merci, dit-elle.

La malade ne verrait rien et Serpent s’en félicitait. Brume allait la mordre à l’une des carotides juste sous la mâchoire ; le poison irait droit au cerveau et tuerait instantanément. Serpent avait combiné tout cela méthodiquement, froidement, tout en se demandant comment elle pouvait concevoir la chose si clairement.

Elle s’adressa à Jesse d’un ton apaisant, à la manière des hypnotiseurs.

— Relaxe-toi, laisse retomber la tête, ferme les yeux, fais comme si tu voulais t’endormir…

Elle maintenait Brume au-dessus de la poitrine de Jesse, attendant que s’apaise sa tension et que cesse son léger tremblement. Elle avait le visage baigné de larmes, mais sa vision était d’une éclatante netteté. Elle voyait battre les artères du cou de Jesse. Brume sortait et rentrait sa langue, le capuchon ouvert. Le cobra frapperait droit devant lui lorsque sa maîtresse le relâcherait. « Un profond sommeil, et de joyeux rêves. » La tête molle, Jesse exposait sa gorge. Brume glissait dans les mains de Serpent. Celle-ci sentit ses doigts s’ouvrir en même temps qu’elle pensait : « Dois-je faire cela ? » Et soudain Jesse se convulsa, vertèbres cervicales cambrées, tête rejetée en arrière, bras rigides, doigts écartés et tendus comme des serres. Effrayée Brume frappa. Jesse eut une dernière convulsion, les mains crispées, puis se relaxa entièrement et d’un seul coup. Le sang perlait aux deux endroits percés par les crochets de Brume. Jesse frissonna mais elle était déjà morte.

Il ne restait plus rien que l’odeur de la mort, un corps sans âme, et le cobra froid, sifflant sur ce corps. Serpent se demanda si Jesse n’avait pas senti croître la pression exercée sur ses artères et si elle n’avait pas réussi à en retarder la rupture pour épargner à ses partenaires le souvenir de sa mort.

Tremblante, Serpent remit le cobra dans la sacoche et nettoya le corps avec autant de douceur que si ç’avait encore été Jesse. Mais il ne restait rien d’elle ; elle avait perdu la beauté en même temps que la vie, et n’était plus que chair meurtrie. Serpent lui ferma les yeux et tira le drap souillé sur son visage.

Elle quitta la tente avec sa sacoche de cuir. Merideth et Alex, ombres grises sous la lune, la regardaient approcher.

— C’est fini, dit-elle de sa voix de tous les jours.

Merideth resta immobile. Alex prit la main de Serpent comme il avait pris celle de Jesse, et la baisa. La jeune femme eut un mouvement de recul ; elle ne voulait pas être remerciée.

— J'aurais dû rester avec elle, dit Merideth.

— Merry, elle ne voulait pas de notre présence.

Serpent comprit que Merideth allait éternellement se représenter la mort de son amie, et cela de mille manières toujours plus atroces. Il fallait couper court à ces fantasmes.

— J'espère que tu vas me croire, Merideth ; Jesse a dit : « Merry m'a enlevé ma douleur » et très vite, juste avant que mon cobra ne frappe, elle est morte instantanément. Rupture d'un vaisseau sanguin au cerveau. Elle n'a absolument rien senti. Elle n'a pas senti la morsure de Brume. Dieu m'est témoin que je dis ce que je pense être la vérité.

— Nous n'aurions rien pu y changer quoi que nous fassions ?

— Non.

Cette assurance sembla tranquilliser Merideth, lui faire accepter l'inévitable. Mais Serpent n'y trouvait aucun réconfort. Elle ne pouvait oublier qu'elle avait été sur le point de provoquer la mort de Jesse. Voyant s'effacer du visage de Merideth sa haine de soi-même, Serpent se mit en route vers la partie effritée de la paroi du canyon pour entreprendre la montée menant à la plaine basaltique.

— Où vas-tu ? dit Alex, qui l'avait rattrapée.

— Je retourne à mon camp, dit-elle d'une voix sourde.

— Attends, s'il te plaît. Jesse voulait te donner quelque chose.

S'il avait dit que Jesse les avait chargés de lui faire un cadeau, elle aurait refusé, mais si, nuance subtile, cela venait de Jesse personnellement, ce n'était pas la même chose. Elle s'arrêta de mauvais gré.

— Je ne peux pas accepter, dit-elle ; Alex, laisse-moi partir.

Avec douceur il lui prit la main pour la ramener au campement. Elle ne vit pas Merideth, qui sans doute pleurait Jesse dans la tente, peut-être à côté de son corps.

Jesse avait laissé un cheval à Serpent, une jument gris foncé, presque noire, finement charpentée, d'allure fougueuse, faite pour la vitesse. Quoiqu'elle sût que ce n'était pas un cheval de guérisseuse, Serpent, ce fut plus fort qu'elle, eut un élan vers cet animal. Il lui semblait être la seule créature qui, depuis longtemps – elle n'aurait su dire depuis quand – personnifiait uniquement la beauté et la force, sans la moindre empreinte du malheur. Alex lui en tendit les rênes, et elle referma les mains sur leur cuir souple. La bride était incrustée d'or délicatement ouvragé en filigrane, œuvre de Merideth.

— Elle s'appelle Vive, dit Alex.

Serpent est seule. Pour traverser la coulée de lave avant le jour, la route est longue. Les sabots de la jument résonnent sur la pierre qui sonne le creux ; sa sacoche de cuir frotte contre sa jambe.

Elle sait qu'il lui est impossible de retourner au centre des guérisseurs. Pas encore. Les événements de la nuit lui ont prouvé qu'elle ne peut cesser d'exercer son métier, si mal outillée soit-elle. Si ses maîtres lui prennent Brume et Sable et la chassent, elle sait qu'elle ne pourra le supporter. D'apprendre que dans telle ville ou tel camp, une maladie s'est déclarée ou une mort est survenue alors qu'elle aurait pu guérir cette maladie ou empêcher cette mort, ou tout au moins la rendre plus supportable, il y aurait là de quoi la rendre folle. Jamais elle ne renoncera.

On lui a enseigné la fierté et la confiance en soi, qualités qu'il lui faudrait renier si elle retournait directement à son centre. Elle a promis à Jesse de transmettre son dernier message aux gens de la cité ; elle tiendra cette promesse. Elle s'y rendra et pour Jesse et pour elle-même.

4

Arevin était assis sur un énorme rocher arrondi ; le bébé de sa cousine gargouillait sur sa poitrine, soutenu par une écharpe. La chaleur et la vivacité du nouveau-né lui étaient un doux réconfort. C'était un enfant robuste, et Stavin se portait bien. Arevin savait qu'il aurait dû s'estimer heureux car la fortune avait souri à son clan, aussi se sentait-il vaguement coupable d'éprouver une tristesse persistante en pensant à Serpent. Il fixait le désert dans la direction où elle avait disparu. Il tâta sa joue à l'endroit où le serpent blanc l'avait frappé de sa queue. Comme Serpent le lui avait promis, il n'y avait pas de cicatrice.

Comment pouvait-elle être partie depuis assez longtemps pour que cette balafre ait pu former une croûte et guérir ? Car il la revoyait aussi clairement que si elle était encore là. Le souvenir qu'il gardait d'elle n'avait rien de ce flou dont la distance et le temps voilent le plus souvent l'image des êtres qu'on a connus. Et pourtant Arevin avait l'impression qu'elle était partie pour toujours.

Un des énormes bœufs musqués du clan vint d'un pas tranquille sa frotter consciencieusement le flanc contre le rocher. L'animal renifla Arevin, fourra son nez sur un pied et lécha sa chaussure de sa grande langue rose. À côté de sa mère, un veau déjà grand mâchonnait les branches sèches et sans feuilles d'un buisson du désert. Toutes les bêtes du troupeau maigrissaient chaque été car c'était une saison éprouvante ; elles avaient maintenant un pelage terne et rêche. Pour qu'elles puissent supporter la chaleur, il fallait que leurs sous-poils isolants soient peignés soigneusement quand ils commençaient à tomber au printemps ; et ce travail n'était jamais négligé parce que les ovibos étaient élevés pour leur fine laine moelleuse d'hiver. Comme les hommes, ils en avaient assez de l'été, de la chaleur ; ils étaient las de chercher une nourriture

sèche et insipide. Ces animaux paisibles aspiraient à retrouver l'herbe fraîche des pâturages d'hiver. Et d'habitude Arevin était heureux de regagner les hauts plateaux.

Le bébé agita ses petites mains, saisit le doigt d'Arevin et le porta à sa bouche. Le jeune homme sourit.

— C'est une des choses que je ne peux pas faire pour toi, mon petit.

Mais le bébé suça le bout du doigt d'Arevin, tout heureux ; il ne pleura pas lorsqu'il vit qu'il n'en sortait pas de lait. L'enfant avait les yeux bleus comme Serpent. Beaucoup d'enfants, pensa Arevin, ont les yeux bleus ; mais ces iris d'azur suffisaient à l'entraîner dans le rêve.

Il rêvait de Serpent presque toutes les nuits, du moins lorsqu'il pouvait dormir. Jamais il n'avait éprouvé pareil sentiment envers quiconque. Il chérissait le souvenir de leurs rares contacts : lorsqu'ils s'étaient appuyés l'un contre l'autre dans le désert ; lorsqu'elle avait palpé sa joue meurtrie de ses doigts nerveux, lorsqu'il l'avait consolée dans la tente de Stavin. Comble d'absurdité, le moment le plus heureux de sa vie n'avait-il pas été celui du départ de Serpent, cet instant où il l'avait étreinte avec l'espoir qu'elle déciderait de rester ? Et, normalement, elle serait restée, pensait-il. Parce que nous avons vraiment besoin d'une guérisseuse, et peut-être en partie à cause de moi. Elle aurait, si elle l'avait pu, prolongé son séjour.

Il avait pleuré, ce qui ne lui était encore jamais arrivé, autant qu'il lui en souvînt. Pourtant il comprenait qu'elle se fût refusée à rester. Elle se sentait mutilée dans ses capacités, et lui aussi se sentait mutilé. Il n'était bon à rien. Il le savait mais c'était sans remède. Chaque jour il espérait voir revenir Serpent, et pourtant, il était sûr qu'elle ne reviendrait pas. Comment pouvait-il savoir quelle distance il lui faudrait parcourir au-delà du désert pour arriver à destination ? Avant d'atteindre le désert et de le traverser pour découvrir d'autres peuples et d'autres horizons, avait-

elle depuis son centre, voyagé une semaine, un mois, six mois ?

Il aurait dû partir avec elle. Il en avait maintenant la certitude. Elle ne pouvait, dans son chagrin, accepter sa compagnie, mais il aurait dû voir immédiatement qu'elle ne serait jamais capable d'expliquer à ses maîtres ce qui s'était passé. Si perspicace qu'elle fût, Serpent ne pouvait comprendre la terreur qu'inspiraient les vipères en ces lieux. Arevin, lui, la comprenait parce qu'il en avait l'expérience ; la mort de sa petite sœur lui donnait encore des cauchemars, et il n'avait pas oublié la sueur froide qui avait coulé le long de son corps lorsque Serpent lui avait demandé de l'aider à tenir Brume, ni sa peur mortelle lorsqu'elle avait été mordue à la main par la vipère des sables : déjà il l'aimait et il croyait qu'elle allait mourir.

Arevin n'avait vu dans sa vie que deux miracles, et tous deux concernaient Serpent : elle n'était pas morte de cette morsure et elle avait sauvé la vie à Stavin.

Le bébé cligna des yeux et suça plus énergiquement le doigt d'Arevin. Celui-ci se laissa glisser du rocher et tendit une main à l'impressionnant bœuf musqué ; l'animal posa le menton sur sa paume et il le gratta sous la mâchoire.

— Veux-tu donner à boire à cet enfant ?

Arevin tapota son dos, ses flancs, son ventre et s'agenouilla à ses côtés. Cette femelle n'avait pas beaucoup de lait si tard dans la saison, mais son veau était presque sevré. Arevin essuya son pis du revers de sa manche, puis il en approcha le bébé de sa cousine. Pas plus impressionné qu'Arevin par l'énorme bête, l'enfant téta goulûment.

Lorsque sa faim fut apaisée, Arevin gratta de nouveau l'ovibos sous la mâchoire et remonta sur le rocher ; le bébé ne tarda pas à s'endormir, ses petits doigts serrés sur la main d'Arevin.

— Cousin !

Cet appel venait du chef de clan. Elle escalada le rocher pour s'asseoir à côté d'Arevin ; ses longs cheveux dénoués

flottaient dans la brise. Elle se pencha sur le bébé, souriante.

— Cet enfant a-t-il été sage ?

— Parfaitement sage.

D’un coup de tête elle écarta ses cheveux de son visage.

— Les enfants sont tellement plus faciles à transporter quand on les met sur son dos. On peut aussi les poser par terre de temps en temps.

Elle eut un large sourire. Elle n’était pas toujours aussi réservée et digne que lorsqu’elle accueillait des étrangers dans son clan.

Arevin lui répondit par un sourire forcé.

Elle posa la main sur celle d’Arevin que tenait l’enfant.

— Tu devines la question que je veux te poser, mon cher. Qu’est-ce qui ne va pas ?

Arevin, embarrassé, haussa les épaules.

— Je vais essayer de faire mieux. Je n’ai pas été bon à grand-chose ces temps derniers.

— Crois-tu que je suis là pour critiquer ?

— Vous auriez sujet de le faire.

Arevin évitait le regard de sa cousine, chef de clan ; il fixait son enfant paisible. Lâchant sa main, elle entoura de son bras les épaules du jeune homme et l’appela par son nom pour la troisième fois de sa vie :

— Arevin, tu m’es précieux. Le temps venu, tu pourrais être élu chef de clan si tu le désires. Mais il faut que tu prennes une décision. Puisqu’elle n’a pas voulu de toi…

— Nous nous aimions. Mais elle ne pouvait continuer son travail ici et elle m’a demandé de ne pas l’accompagner. Il est trop tard.

Il jeta un regard sur l’enfant de sa cousine. Depuis la mort de ses parents, Arevin avait été accueilli dans le groupe familial du chef de clan, qui comprenait maintenant six adultes, trois enfants et Arevin. Sans que son rôle fût bien défini, il se sentait responsable des enfants. Et avec la perspective prochaine du voyage qui le conduirait à son territoire d’hiver, le clan allait devoir compter sur le travail

de tous ses membres. Il faudrait désormais, et cela jusqu'à la fin de la transhumance, veiller nuit et jour sur les ovibos ; sinon ils partiraient vers l'est, par petits groupes, à la recherche de nouveaux pâturages, et disparaîtraient pour toujours. Il n'était pas plus facile pour les êtres humains de trouver de la nourriture en cette période de l'année. Mais un départ prématuré les amènerait à leur pacage d'hiver à un moment où les pousses tendres du fourrage seraient encore fragiles et trop facilement détruites.

— Cousin, explique-toi.

— Je sais que le clan a besoin de tous ses membres à l'heure actuelle. J'ai ici des responsabilités, envers vous, envers cet enfant… Mais la guérisseuse… comment pourra-t-elle expliquer ce qui s'est produit chez nous ? Comment pourra-t-elle le faire comprendre à ses maîtres alors qu'elle ne le comprend pas elle-même ? J'ai vu une vipère des sables la mordre. J'ai vu couler sur sa main le sang et le venin. Mais c'est à peine si elle a paru s'en apercevoir. Elle m'a dit qu'elle n'aurait même pas dû sentir quoi que ce soit.

Arevin regarda sa cousine. Il n'avait encore parlé à personne de la vipère des sables, craignant de se heurter à l'incrédulité des siens. Le chef de clan parut saisi mais ne mit pas sa parole en doute.

— Comment pourra-t-elle expliquer nos craintes ? Elle dira à ses maîtres qu'elle a commis une erreur et que le petit serpent a payé cette erreur de sa vie. Elle s'accusera. Ils l'accuseront, eux aussi, et la puniront.

Le chef de clan avait les regards perdus sur le désert. Elle rejeta derrière l'oreille une boucle de ses cheveux grisonnants.

— Elle est fière, dit-elle, tu as raison. Elle n'est pas femme à se chercher des excuses.

— S'ils l'exilent, elle ne reviendra pas. Je ne sais pas où elle ira mais nous ne la reverrons jamais.

— Si tu partais à sa recherche…

— C’est impossible. Pas maintenant.

— Mon cher, nous sommes organisés de manière à avoir tous le plus de liberté possible, au lieu de réserver une liberté totale à un petit nombre. Et voilà que tu te fais l’esclave d’une responsabilité alors que des circonstances extraordinaires exigent que tu sois libre. Si tu avais une partenaire dans le groupe et si ton rôle était d’élever son enfant, le problème serait plus difficile a résoudre, mais pas nécessairement insoluble. En fait mon partenaire jouit, depuis la naissance de l’enfant, d’une liberté beaucoup plus grande qu’il ne l’envisageait lorsque nous avons décidé de le concevoir. Et cela parce que tu consens à faire plus que ta part.

— Non, ce n’est pas ça, lança Arevin. Je voulais m’occuper de l’enfant. J’en avais besoin. J’avais besoin…

Il s’interrompit, ne sachant plus ce qu’il voulait dire.

— Je lui savais gré de me permettre de faire ça pour lui.

— Je sais. Et je n’y voyais pas d’inconvénient. Mais il ne te faisait pas là une faveur. C’est toi qui l’obligeais. Peut-être est-il temps de lui rendre ses responsabilités. Il a tendance à se laisser trop absorber par son travail, conclut le chef de clan avec un sourire empreint de tendresse.

Elle n’avait pas tort. Son partenaire, le meilleur tisserand du clan, semblait souvent vivre sa vie comme un rêve.

— Je n’aurais jamais dû la laisser partir, dit Arevin brusquement. Comment ne l’ai-je pas compris tout de suite ? J’ai manqué à mes devoirs envers ma sœur car je n’ai pas su la protéger, et ensuite envers la guérisseuse. Elle aurait dû rester avec nous. Nous l’aurions protégée du danger.

— Nous l’aurions mutilée.

— Elle pourrait encore exercer son métier.

— Mon cher ami, il est impossible de protéger entièrement une personne sans l’asservir. À mon avis, c’est une chose que tu n’as jamais comprise parce que tu as toujours trop exigé de toi-même. Tu t’accuses de la mort de ta sœur…

— Je n’ai pas veillé sur elle avec assez d’attention.

— Que pouvais-tu faire ? Rappelle-toi sa vie et non sa mort. Elle était brave et fière, comme doivent l’être les enfants. Pour la protéger davantage, il aurait fallu la tenir enchaînée à toi par la peur. De vivre ainsi, elle aurait cessé d’être l’enfant que tu aimais. Et il en va de même de la guérisseuse.

Arevin, les yeux fixes, regardait l’enfant qu’il tenait dans les bras. Il savait que sa cousine avait raison, pourtant il était encore impuissant à se libérer du trouble qui régnait dans son esprit, et de son sentiment de culpabilité.

Le chef de clan lui tapota l’épaule.

— Tu connais la guérisseuse mieux que nous et tu affirmes qu’elle est incapable d’expliquer notre peur. Je pense que tu as raison. J’aurais dû m’en rendre compte moi-même. Je ne veux pas qu’on la punisse, ni que notre clan soit mal compris.

La cousine d’Arevin, sculpturale, promenait ses doigts sur le cercle de métal attaché à son cou par une mince lanière de cuir.

— Tu as raison, dit-elle. Il faut aller au centre des guérisseurs. Je pourrais le faire parce que je suis responsable de l’honneur du clan. Ou ce pourrait être le partenaire de mon frère parce qu’il a tué le petit serpent. Ou toi parce que tu appelles la guérisseuse ton amie. Il faudra que le clan se réunisse pour en décider. N’importe qui d’entre nous pourrait être chef de clan ; et n’importe qui aurait pu craindre le petit serpent au point de le tuer. Mais seul tu es devenu son ami.

Son regard quitta l’horizon et se porta sur Arevin ; il savait qu’elle était le chef de clan depuis assez longtemps pour raisonner comme ferait le clan.

— Merci, dit-il.

— Tu as perdu tant d’êtres chers. Je n’ai rien pu faire pour toi quand tu as perdu tes parents, ni quand ta sœur est morte. Mais je puis t’aider maintenant, fût-ce au risque de te perdre.

Elle passa la main dans les cheveux d'Arevin, qui grisonnaient comme ceux de sa cousine.

— N'oublie pourtant pas, mon cher, que je n'aimerais pas te perdre pour toujours.

Elle descendit promptement du rocher, laissant Arevin seul avec le dernier-né de son groupe familial. La confiance de sa cousine le rassurait ; il n'allait plus se torturer l'esprit en se demandant si ce serait bien agir que d'aller à la recherche de la guérisseuse, à la recherche de Serpent. Ce serait bien agir puisqu'il fallait le faire. Le clan ne pouvait faire moins pour elle. Arevin fit lâcher prise au bébé, qui lui serrait la main de ses doigts humides, le fit passer sur son dos en ajustant la bandoulière qui le portait, et redescendit du rocher pour fouler le sable du désert.

À l'horizon, l'oasis flottait en une image si verte et si douce à l'œil, dans le jour douteux de l'aube, que Serpent crut d'abord à un mirage. Etait-elle capable de distinguer l'illusoire du réel ? Elle avait chevauché toute la nuit pour traverser la coulée de lave avant le lever du soleil, et la chaleur devenait insupportable. Les yeux lui brûlaient et elle avait les lèvres sèches et gercées.

La jument grise, Vive, leva la tête et dressa les oreilles ; ses naseaux se dilataient à l'odeur de l'eau car elle avait hâte de boire après avoir été si longtemps rationnée. Lorsqu'elle se mit à trotter, Serpent s'abstint de lui serrer la bride.

Les arbres d'été délicats se dressaient alentour, caressant Serpent de leurs feuilles légères et douces. Sous leur ramure l'air était presque frais, saturé par le parfum des fruits mûrissants. La jeune femme rejeta en arrière le foulard qui lui protégeait le visage et respira profondément.

Elle mit pied à terre et conduisit Vive au bord de l'eau limpide et sombre. La jument y plongea le museau et but. Serpent s'agenouilla à proximité et recueillit de l'eau dans le creux des mains. Elle coulait entre ses doigts, ridant la

surface de la mare. Les rides élargirent leurs cercles et s’apaisèrent, si bien que la jeune femme put se voir reflétée comme dans un miroir. La poussière faisait comme un masque sur son visage.

« J’ai l’air d’un bandit, pensa-t-elle, ou d’un clown. »

Mais elle se méprisait trop pour rire d’elle-même de bon cœur. Des larmes avaient tracé leurs sillons sur la crasse de son visage. Elle y porta la main tout en fixant son image.

Serpent aurait voulu oublier les journées qu’elle venait de vivre, mais ce souvenir la hanterait à jamais : la peau de Jesse, sèche et fragile, sa main légère et inquiète, sa voix, enfin cette agonie qu’elle n’avait pu ni empêcher, ni soulager, cette douleur qu’elle voulait ne plus voir, ne plus sentir.

Plongeant les mains dans l’eau fraîche, Serpent s’en aspergea le visage, le débarrassant de la poussière noire, de la sueur et des sillons creusés par ses larmes.

Tenant Vive par la bride, elle longea silencieusement l’étang bordé de tentes où dormaient encore les caravaniers. Elle s’arrêta devant celle de Grum, dont les rabats étaient fermés. Serpent ne voulait pas réveiller la vieille femme ou ses petits-enfants. Plus loin de la rive, dans l’enclos des chevaux. Ecureuil, son poney tigré, sommeillait avec les chevaux de Grum. Sa robe noire et or brillait sous l’effet d’une semaine de brossages énergiques, il était gras, content de son sort, mais las d’avoir un sabot déferré. Serpent décida de le laisser encore un jour avec Grum et de ne pas les déranger pour l’instant.

Vive suivait Serpent le long de la rive, lui mordillant la hanche de temps à autre. La jeune femme gratta la jument derrière les oreilles, là où sa sueur avait séché sous la bride. La famille d’Arevin lui avait fourni un sac de foin en cubes pour Ecureuil, mais Grum l’avait nourri, il devait donc rester du fourrage dans le camp de Serpent.

— Manger, un bon coup de brosse et dormir, voilà ce qu’il nous faut à tous les deux, dit-elle à Vive.

Elle avait établi son camp à l’écart derrière un affleurement rocheux, dans un coin peu recherché par les marchands ambulants. Il était plus prudent d’isoler ainsi les serpents, tant pour leur sécurité que pour celle des personnes. Serpent contourna le pied de l’arête rocheuse.

Tout était changé. Elle avait laissé sa literie en désordre, mais n’avait rien déballé du reste de ses affaires. Depuis, on avait plié ses couvertures, fait un tas de ses vêtements de rechange, disposé ses ustensiles de cuisine en rang sur le sable. Perplexe, elle s’approcha. Les guérisseurs inspiraient de la déférence, un respect nuancé de crainte ; il n’était même pas venu à l’idée de Serpent de prier Grum de veiller sur ses affaires comme sur son poney, car elle ne craignait nullement pour son matériel.

Puis elle s’aperçut que ses ustensiles étaient cabossés, son assiette métallique pliée en deux, sa tasse brisée, sa cuiller tordue. Elle lâcha les rênes de Vive et se précipita vers ses affaires soigneusement rangées. Les couvertures pliées étaient lacérées ; une chemise propre avait été piétinée dans la boue de la rive. C’était une vieille chemise adoucie par l’usure, effilochée et fragile par endroits, confortable, sa chemise préférée ; le dos en avait été déchiré, et les manches étaient en lambeaux. Elle était irréparable.

Le sac de fourrage était aligné avec le reste de son matériel, mais les cubes de foin avaient été répandus et écrasés dans le sable. Vive en grignota des brins intacts, tandis que Serpent contemplait son camp saccagé, s’interrogeant sur les mobiles d’une telle action. Pourquoi la piller puisqu’elle n’avait rien de précieux ? Elle hocha la tête. Peut-être quelqu’un s’était-il imaginé qu’elle se faisait payer royalement en or et en bijoux. Certains guérisseurs étaient richement récompensés de leurs services. Pourtant le désert avait son code d’honneur, et même ceux qui n’étaient pas protégés par le respect qu’ils inspiraient, par leur profession, n’hésitaient pas à laisser sans surveillance des objets de valeur.

Tenant toujours sa chemise déchirée, la jeune femme errait autour de son camp ravagé, trop épuisée, l'esprit trop vide et troublé pour s'interroger sur ce qui était arrivé. Le bât d'Ecureuil reposait sur un roc ; Serpent le prit sans savoir pourquoi, peut-être parce qu'il paraissait intact.

Elle s'aperçut que toutes les poches latérales avaient été ouvertes au couteau et arrachées, et pourtant elles fermaient au rabat par de simples boucles.

Ces poches contenaient toutes les cartes et les rapports de la guérisseuse, et le journal inachevé de sa première année de probation. Elle enfonça les mains dans tous les coins, avec l'espoir d'y trouver ne fût-ce qu'un bout de papier, mais tout avait disparu. Serpent jeta la selle. Elle examina fiévreusement les alentours du camp, regardant derrière les rochers, remuant le sable à coups de pied ; elle espérait découvrir les feuillets blancs abandonnés, sentir le froissement du papier sous ses pieds, mais cet espoir fut déçu. De ces documents il ne restait rien.

Elle avait l'impression d'avoir été physiquement agressée. Toutes ses autres affaires, couvertures, vêtements, cartes sans aucun doute, pouvaient être utiles à un voleur ; mais son journal était sans valeur pour tout autre qu'elle-même.

— Que le diable t'emporte, cria-t-elle dans sa fureur.

La jument renâcla, fit un écart et se trouva dans l'eau. Serpent tremblait ; une fois calmée, elle se dirigea lentement vers Vive, la main tendue, et lui parla avec douceur ; la jument se laissa prendre par la bride et sa maîtresse la caressa.

— Ne crains rien, dit-elle, tu n'as rien à craindre.

Ces paroles s'adressaient à elle-même autant qu'à Vive.

Elles étaient toutes deux jusqu'aux genoux dans l'eau claire et fraîche. Serpent tapota la jument sur l'épaule, peignant de ses doigts sa crinière noire. Soudain sa vue se brouilla et elle s'appuya, toute tremblante, sur le cou de Vive.

Ecoutant les battements de cœur puissants et réguliers de l'animal et sa respiration tranquille. Serpent réussit à se ressaisir. Elle se redressa et sortit de l'eau. S'étant déchargée de la sacoche aux serpents, elle dessella le cheval et entreprit de le bouchonner avec un morceau de la couverture déchirée. Elle faisait ce travail avec l'acharnement que donne l'épuisement. La selle et la bride luxueuses étaient souillées de poussière et de sueur mais elles pouvaient attendre ; au contraire il n'était pas question de laisser Vive macérer dans la crasse et la sueur pendant que Serpent elle-même se reposerait.

— Serpent, mon enfant, chère petite guérisseuse…

Elle se retourna. Grum s'approchait en clopinant, s'aidant d'une canne de bois noueux. Une de ses petites-filles, grande femme au teint d'ébène, l'accompagnait ; mais aucun de ses petits-enfants ne se serait avisé de vouloir soutenir cette petite vieille courbée par l'arthrite.

Le foulard blanc de Grum était placé de guingois sur ses cheveux clairsemés.

— Ma chère enfant, comment ai-je pu te laisser passer devant ma tente ? Je l'entendrai rentrer, avais-je pensé. Ou bien son poney la reconnaîtra par son flair et il hennira.

Le visage de Grum, fortement basané et ridé par l'âge était, sous l'emprise du souci, encore plus plissé qu'à l'accoutumée.

— Ma petite Serpent, nous voulions t'éviter de découvrir ça toute seule.

— Qu'est-il arrivé, Grum ?

— Pauli, dit Grum à sa petite-fille, occupe-toi du cheval de la guérisseuse.

— Oui, Grum.

Lorsque Pauli prit les rênes de Vive, elle posa la main sur le bras de Serpent en un geste de consolation. Elle ramassa la selle et ramena Vive vers le campement de Grum.

Tenant Serpent par l'épaule – non pour se soutenir mais pour la soutenir –, Grum conduisit la jeune femme à un rocher. Elles s'assirent ; épuisée, parcourant des yeux, une

fois de plus, son campement, Serpent eut une impression d'irréalité. Elle questionna Grum du regard. La vieille femme soupira.

— C'est arrivé hier, dit-elle, juste avant l'aube. Nous avons entendu des bruits et une voix qui n'était pas la tienne. Nous nous sommes approchés et nous avons vu une silhouette solitaire, un personnage en robe du désert. Nous pensions qu'il dansait. Mais il s'est sauvé à notre approche. Il a brisé sa lanterne dans le sable et nous n'avons pu le trouver. Et puis nous avons vu ce gâchis. Nous avons tout ramassé, mais rien n'était intact.

Serpent parcourut des yeux le spectacle, en silence, toujours incapable de comprendre les mobiles du pillard.

— Le matin le vent avait effacé sa piste. Cette créature a dû fuir dans le désert, mais ce n'était pas un homme du désert. Nous ne volons pas, nous autres. Nous ne détruisons pas.

— Je sais, Grum.

— Viens avec nous. Déjeuner. Dormir. Oublier ce fou. Il nous faut tous nous préserver des fous. Mais, ajouta la vieille femme en prenant la main couturée de Serpent dans sa petite paume calleuse, durcie par le travail, tu n'aurais pas dû découvrir ça toute seule. Non, j'aurais dû te voir, Serpent, mon enfant.

— Ne t'inquiète pas, Grum.

— Je vais t'aider à l'installer dans ma tente. Tu ne vas pas rester ici.

— Je n'ai plus rien à déménager.

Les deux femmes contemplaient le camp saccagé. Grum tapotait avec douceur la main de Serpent.

— Il a tout détruit, Grum. S'il avait tout pris, j'aurais pu comprendre.

— Chère petite, personne ne comprend les fous. Ils agissent sans raison.

« Alors, pensait Serpent, un vrai fou aurait-il tout détruit systématiquement ? » Elle ne pouvait le croire. Sa tente avait été saccagée si délibérément et, étrange folie, si

rationnellement, que cela semblait être l'effet de la fureur plutôt que d'un dérangement de l'esprit. De nouveau la jeune femme frissonna.

— Viens avec moi, dit Grum. Les fous viennent par périodes, comme les moustiques. On en voit partout un été, et pas du tout l'année suivante.

— Tu as sans doute raison.

— Certainement. Je connais ça. Il ne reviendra pas, il ira ailleurs. Mais bientôt nous saurons tous où le trouver. Quand nous le tiendrons, nous le confierons aux redresseurs, qui pourront peut-être le réparer.

— Je l'espère, dit Serpent, acquiesçant d'un air las.

Elle jeta la selle d'Ecureuil sur son épaule et ramassa la sacoche aux serpents. Sa poignée vibrait faiblement car Sable était en train de glisser sur lui-même dans son compartiment.

Tandis qu'elle se dirigeait avec Grum vers son campement, elle était trop épuisée pour penser. Elle savait gré à la vieille femme de ses paroles apaisantes de consolation et de sympathie. La perte de Sève, la mort de Jesse, et maintenant ce malheur ; pour un peu Serpent aurait regretté de n'être pas superstitieuse. Car elle aurait été persuadée d'être l'objet d'une malédiction et, lorsqu'on croit à cela, on croit par là même qu'il existe des moyens de faire échec à la malédiction. Pour l'instant. Serpent ne savait que penser ou que croire, ou comment échapper au destin contraire qui s'était emparé de sa vie.

— Pourquoi s'est-il contenté de voler mon journal ? dit-elle brusquement. Pourquoi mes cartes et mon journal ?

— Tes cartes ! Le fou a volé des cartes ? Je croyais que tu les avais emmenées. C'était donc bien un fou !

— Probablement.

Pourtant Serpent n'arrivait pas à s'en convaincre.

— Des cartes ! répéta Grum.

La colère outragée de la vieille femme avait en quelque sorte pris le relais de celle de Serpent. Mais celle-ci

décelait dans la voix de Grum une surprise qui la déconcertait.

Serpent eut un violent sursaut lorsqu'elle sentit quelqu'un tirer sur sa tunique d'un coup sec. Surpris par la réaction de la jeune femme, l'homme eut un mouvement de recul non moins brusque. Serpent se détendit lorsqu'elle vit à qui elle avait affaire. C'était un de ces grappilleurs pour qui tout était bon : pièces de métal, bois, tissu, cuir, tout ce qu'on mettait à la poubelle dans les autres camps. Ces récupérateurs portaient des robes multicolores faites de pièces et de morceaux ingénieusement, assemblés en motifs géométriques.

— Guérisseuse, tu nous laisses tout ça ? Tu ne peux rien en faire.

— Ao, va-t'en ! dit Grum d'un ton sec. Laisse la guérisseuse tranquille. Tu devrais comprendre ça tout seul.

Le récupérateur, fixant le sol, refusait de lâcher pied.

— Elle ne peut rien en faire. Nous si. Donne-le nous. Nous ferons place nette.

— Tu choisis mal ton moment.

— Ça ne fait rien, dit Serpent.

Elle décida de donner satisfaction au récupérateur. Des couvertures déchirées et des cuillers endommagées dont elle n'avait que faire pourraient peut-être servir à ces gens-là. Elle préférait ne rien revoir de tout ce matériel qui lui rappellerait un trop mauvais souvenir. Mais la requête du récupérateur avait tiré Serpent de son état de trouble et d'incompréhension pour la ramener aux réalités de son métier. Elle se rappela ce que Grum lui avait dit au sujet des gens d'Ao.

— Ao, dit-elle, quand je vaccinerai tout le monde, me laisseras-tu te vacciner ?

Le récupérateur n'avait pas l'air convaincu.

— Les serpents qui vous donnent la chair de poule, les poisons, la magie, les sorcières… très peu pour nous.

— Rien à voir avec tout ça. Tu ne verras même pas mes serpents.

— Non, très peu pour nous.

— Dans ce cas il va falloir que je jette toute cette camelote au fond du lac au milieu de l'oasis.

— Gaspillage ! cria le récupérateur. Non ! Tu veux polluer l'eau ! Ce serait une honte pour ma profession et pour toi-même.

— C'est exactement ce que j'éprouve quand tu m'empêches de te protéger contre la maladie. C'est du gaspillage. Un gaspillage de vies humaines. Des morts inutiles.

Les yeux du récupérateur scrutèrent Serpent sous ses sourcils broussailleux.

— Pas de poison ? Pas de magie ?

— Pas de poison, pas de magie.

— Si tu veux, dit Grum, tu passeras en dernier. Tu verras que je n'en mourrai pas.

— Pas de serpents qui donnent la chair de poule ?

— Non, dit Serpent, qui ne put s'empêcher de rire.

— Alors tu nous donneras ça ? dit le récupérateur, désignant le camp saccagé de Serpent.

— Oui, mais après.

— Et ensuite, nous ne serons plus malades ?

— Moins souvent. Je ne peux pas tout empêcher. Pas de rougeole. Pas de scarlatine. Pas de tétanos.

— Le tétanos, tu empêches ça ?

— Oui. Pas pour toujours mais pour longtemps.

— Nous viendrons, dit le récupérateur.

Puis il tourna les talons.

Au camp de Grum, Pauli étrillait énergiquement la jument de Serpent tandis qu'elle arrachait des touffes de foin à une botte. Pauli avait les plus belles mains que Serpent eût jamais vues, grandes mais fines, avec de longs doigts vigoureux, des mains que son dur travail n'avait pas abîmées. Elles étaient gracieuses et expressives. Elle et Grum étaient comme le jour et la nuit, mais la grand-mère et sa petite-fille avaient le même air doux, qui caractérisait aussi tous les cousins de Pauli que Serpent avait

rencontrés. La guérisseuse ne savait pas encore combien de ses petits-enfants Grum avait avec elle ; elle ne savait même pas comment s'appelait la petite fille occupée à astiquer, non loin de là, la selle de Vive.

— Comment va Ecureuil ? demanda-t-elle.

— Il est en pleine forme, mon enfant, dit Grum. Tu le vois, là, sous cet arbre. Il a la paresse de courir. Mais il est rétabli. Toi, ce qu'il te faut maintenant, c'est un lit et du repos.

Serpent observa son poney tigré, qui battait l'air de sa queue parmi les arbres d'été. Il avait l'air de se trouver si bien qu'elle s'abstint de l'appeler.

Elle était lasse mais la raideur de sa nuque et de ses épaules trahissait une tension qui rendait tout sommeil impossible tant qu'elle ne se serait pas apaisée. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à son camp. Peut-être allait-elle se ranger à l'avis de Grum : le vandale était un fou, purement et simplement. Dans ce cas rien de mystérieux ; il fallait accepter. Elle n'était pas habituée à voir le hasard jouer un si grand rôle.

— Je vais prendre un bain, Grum, dit-elle, ensuite tu pourras me caser dans un coin où je ne te gênerai pas. Je ne resterai pas longtemps.

— Aussi longtemps que tu seras ici, et nous aussi, tu seras la bienvenue, chère petite guérisseuse.

Serpent serra la vieille femme dans ses bras, et Grum lui tapota l'épaule.

Non loin du campement, une des sources alimentant l'oasis jaillissait et ruisselait sur le roc. Serpent grimpa jusqu'en un lieu où l'eau, réchauffée par le soleil, formait de petits bassins sans rides. Elle découvrait tout l'oasis : cinq camps au bord de l'eau, les gens et les bêtes.

Une brise lourde de poussière lui apportait de petites voix d'enfants et le jappement strident d'un chien. Les arbres d'été entourant l'étang faisaient comme une guirlande plumeuse de soie vert pâle.

Aux pieds de la jeune femme, le pourtour d'un bassin portait un doux tapis de mousse. Elle se déchaussa pour fouler cette mousse fraîche et vivante.

Elle se déshabilla et entra dans l'eau. Elle ne fut pas saisie car sa température, agréable dans la chaleur matinale, était tout juste inférieure à celle du corps. Plus haut, il y avait un bassin d'eau plus fraîche, et plus bas d'eau plus tiède. Serpent déplaça une certaine pierre qui servait de bonde, ce qui eut pour effet de faire écouler le trop-plein vers les sables ; car il fallait éviter l'arrivée d'eau sale à l'oasis sous peine d'être rappelé aussitôt à l'ordre par une demi-douzaine de caravaniers furieux. Leur intervention serait d'ailleurs calme et ferme, comme lorsqu'ils déplaçaient des chevaux parqués trop près de la rive ou qu'ils priaient le malotru qui se soulageait au bord de l'eau de vider les lieux. Le désert ne connaissait pas les maladies transmises par l'eau polluée.

Serpent s'enfonça dans l'eau tiède, la sentant monter agréablement autour de son corps, atteindre ses cuisses, ses hanches, ses seins. Elle se coucha sur la pierre noire déjà chaude, et lentement son corps se vida de sa tension. L'eau lui chatouillait la nuque.

Elle revivait les événements des derniers jours, qui lui paraissaient, curieusement, s'étaler sur une durée beaucoup plus longue. Une impression d'épuisement embrumait ces souvenirs. Elle regarda sa main droite. La vilaine meurtrissure avait disparu, et la morsure de la vipère des sables n'avait laissé d'autres traces que deux petites cicatrices roses et brillantes. Serrant le poing, elle ne constata ni raideur, ni faiblesse.

Tant de changements en si peu de temps. Serpent n'avait encore jamais rencontré l'adversité. L'apprentissage de son métier n'avait pas été facile, mais très supportable. Les jours s'étaient écoulés dans le calme, sans craintes, sans incertitudes, sans rencontres de détraqués. Jamais elle n'avait connu l'échec. Tout avait été limpide comme du cristal, avec une limite bien tranchée entre le bien et le

mal. Serpent ébaucha un sourire : si on avait essayé de lui expliquer, à elle ou aux autres étudiants, que la réalité était différente, fragmentaire, contradictoire, déroutante, elle ne l'aurait pas cru. Elle comprenait maintenant le pourquoi du changement qu'elle avait constaté chez les guérisseurs plus âgés qu'elle-même lorsqu'ils étaient revenus au terme de leurs années probatoires. Qui plus est, elle comprenait pourquoi certains d'entre eux n'étaient jamais revenus. Tous n'étaient pas morts, ni même, peut-être, la plupart d'entre eux. Et il n'était pas nécessaire d'en accuser quelque accident ou la rencontre d'un fou. Non, certains s'étaient rendu compte qu'ils n'étaient pas faits pour la vie de guérisseur, et l'avaient abandonnée pour un autre emploi.

Serpent, quant à elle, avait découvert qu'en tout état de cause, avec tous ses serpents ou sans aucun d'entre eux, elle serait toujours guérisseuse. Le pire était passé : elle avait cessé de s'apitoyer sur elle-même comme après la mort de Sève ou d'être déchirée par le chagrin comme aussitôt après celle de Jesse, mais cette mort, jamais elle ne pourrait l'oublier, jamais elle ne pourrait en chasser le souvenir de son esprit. Il ne lui restait plus qu'à exécuter les dernières volontés de Jesse.

Serpent s'assit dans l'eau pour se frotter tout le corps avec du sable. Le ruisseau coulait autour d'elle avant de plonger dans l'orifice qui détournait son cours de l'oasis. Les mains de la jeune femme s'attardaient sur son corps. Ce voluptueux contact et la sensation de l'eau fraîche sur ce corps maintenant détendu lui rappelèrent, presque avec un choc physique, que depuis longtemps personne ne l'avait touchée, que depuis longtemps elle n'avait pas agi sous l'aiguillon du désir. Allongée dans le bassin, elle tissa des fantasmes à propos d'Arevin.

Pieds nus et seins nus, sa tunique posée sur une épaule, Serpent descendit de sa baignade. À mi-chemin du camp de Grum elle s'arrêta net ; elle avait cru percevoir un bruit à

peine audible. Le bruit se répéta : le glissement égal d'écailles sur le roc, le bruit d'un serpent en mouvement. Serpent se tourna lentement vers l'endroit d'où provenait ce son. Elle ne vit rien d'abord, puis le serpent sortit d'une fissure dans le roc ; c'était une vipère des sables. Levant sa tête grotesque, elle sortait et rentrait sa langue vivement.

Serpent n'avait pas l'esprit tranquille, car elle se souvenait de la morsure de l'autre vipère. Elle attendit patiemment que la vipère s'éloignât de sa cachette. Elle n'avait ni la beauté éthérée de Brume, ni les motifs frappants de Sable. Elle était laide, tout simplement, la tête couverte de protubérances, les écailles brun foncé, couleur de vase. Mais c'était une espèce peu familière aux guérisseurs et qui, de plus, constituait une menace pour Arevin et son clan. Elle se reprochait de ne pas en avoir capturé un exemplaire. Ce regret ne l'avait pas quittée depuis lors.

Elle n'avait pu vacciner les membres du clan, car elle avait été incapable de préparer pour Sable le catalyseur approprié faute de savoir quelles maladies étaient endémiques chez ces gens-là. Si un jour il lui était donné de les revoir, elle réparerait cette omission. Mais si elle réussissait à capturer la vipère qui rampait doucement vers elle, elle pourrait aussi élaborer un vaccin, dont elle leur ferait don, contre le venin de ce serpent.

Comme la brise légère soufflait de la vipère vers elle, l'animal ne pouvait la sentir. S'il avait eu un organe thermo-récepteur, la chaleur des rochers noirs l'aurait rendu inopérant. Il n'avait pas remarqué Serpent. Sans doute sa vue n'était-elle pas meilleure que celle de tout autre serpent. Il allait droit vers la jeune femme et faillit passer sur son pied nu. Elle se baissa lentement, tendant une main au-dessus de sa tête et l'autre juste devant sa gueule. Effrayée par ce mouvement la vipère recula pour frapper, et la guérisseuse n'eut plus qu'à refermer la main sur elle. Elle la tint fermement, lui enlevant toute possibilité de mordre. Elle s'enroula autour de l'avant-bras de sa

ravisseuse, siffla, se débattit, découvrit ses crochets d'une longueur impressionnante.

Serpent frissonna.

— Tu voudrais bien me déguster, n'est-ce pas ?

D'une seule main, tant bien que mal, elle fit de son foulard de tête un sac de fortune où elle enferma le serpent ; il fallait éviter qu'il ne sème la terreur au camp.

Elle descendit à petits pas la piste de roc aplani.

Grum lui avait préparé une tente. Elle était dressée à l'ombre, les bas-côtés relevés pour laisser entrer la faible brise fraîche du matin. La vieille femme lui avait laissé une jatte de fruits frais, des baies bleu-noir, rondes, à peine moins grosses qu'un œuf de poule, les premières de la saison. Elle en prit une. N'ayant encore jamais mangé de ce fruit à l'état frais, elle y mordit lentement, avec circonspection. Le jus aigrelet jaillit sous sa dent. Elle savoura lentement la grosse baie ; sa graine était enfermée dans une enveloppe épaisse et volumineuse destinée à la protéger contre les tempêtes de l'hiver et les longs mois ou longues années de sécheresse. Lorsqu'elle eut mangé le fruit. Serpent mit sa graine de côté ; plantée près de l'oasis elle aurait une chance de pousser. Etendue dans sa tente, la jeune femme se promit d'emporter quelques graines de ces baies. Si elles pouvaient être acclimatées en montagne, ce serait là une nouvelle ressource en matière d'arboriculture. Et Serpent s'endormit.

Elle dormit d'un sommeil profond et sans rêve, et se réveilla le soir plus fraîche qu'elle n'avait été depuis des jours. Le camp était tranquille. C'était l'heure où Grum et ses petits-enfants se ménageaient une pause qui profitait aux bêtes de somme. Marchands ambulants, ils avaient là un point d'attache ; ils y retournaient après avoir passé l'été à acheter, vendre et troquer. Comme les autres familles qui campaient dans cette oasis, ils avaient des droits héréditaires sur une partie des baies fournies par les arbres d'été. Une fois terminés la récolte et le séchage de ces fruits, la caravane de Grum quitterait le désert pour un

dernier voyage de quelques jours jusqu'aux quartiers d'hiver de la famille. Et la récolte allait bientôt commencer ; l'air était embaumé par l'âpre odeur des fruits.

Grum était plantée près de l'enclos des chevaux, les mains sur le pommeau de sa canne. Lorsqu'elle entendit Serpent, elle se retourna et lui sourit.

— Bien dormi, petite guérisseuse ?

— Oui, Grum, merci.

Ecureuil détonnait à peine parmi les chevaux de la vieille femme, qui avait une prédilection pour les pie et autres bêtes diversement bigarrées. Elle pensait, non sans raison probablement, qu'elles attiraient l'attention sur sa caravane. Serpent siffla et Ecureuil, rejetant la tête en arrière, partit vers elle au petit galop, cabriolant, en pleine forme.

— Il s'est ennuyé de toi.

Ecureuil donnait à sa maîtresse de petits coups de museau, et elle gratta ses oreilles.

— Le pauvre ! Comme il a dépéri !

Grum rit sous cape.

— Nous les nourrissons bien, c'est un fait, personne ne nous a jamais accusés, moi et les miens, de ne pas bien traiter un animal.

— Il ne voudra plus vous quitter.

— Alors restez… venez avec nous pour passer l'hiver au village. Nous avons des maladies comme tout le monde.

— Merci, Grum. Mais avant cela, j'ai quelque chose à faire.

Pondant un moment elle avait presque réussi à oublier la mort de Jesse, mais elle savait que ce serait un souvenir tenace.

Passant sous la clôture de corde, elle alla soulever le sabot déferré de son poney.

— Nous avons essayé de lui remettre un fer, dit Grum. Mais tous les nôtres sont trop grands et nous n'avons pas ici de forgeron. Pas si tard dans la saison.

Serpent recueillit les morceaux de fer brisé. Les carres en étaient bien saillantes car c'était un fer presque neuf. Le métal devait avoir un défaut. La jeune femme tendit à Grum ces morceaux inutilisables.

— Ao pourra peut-être en faire quelque chose. Si je ménage Ecureuil, pourra-t-il aller jusqu'à La Montagne ?

— Oh, oui, puisque tu es capable de monter la jolie jument grise.

Serpent regrettait d'avoir monté Ecureuil, si peu que ce fût. Elle s'en abstenait généralement. Elle allait à pied, c'était suffisamment rapide pour elle. Ecureuil ne transportant que son matériel et les serpents. Mais après avoir quitté le camp d'Arevin, elle avait senti le contrecoup de la morsure de vipère alors qu'elle pensait en avoir surmonté les effets. Avec l'intention de ne monter Ecureuil que le temps de se remettre d'une faiblesse passagère, elle s'était, une fois à cheval, bel et bien évanouie. Le poney l'avait transportée patiemment à travers le désert, affaissée sur son garrot. Elle n'était revenue à elle que lorsqu'il s'était mis à boiter en faisant résonner son fer brisé.

Serpent lui gratta le front.

— Nous partirons demain, lui dit-elle, dès que la chaleur faiblira. Cela nous donnera toute une journée pour vacciner les gens, s'ils se présentent.

— Nous viendrons, ma chérie, nous serons nombreux. Mais pourquoi nous quitter si tôt ? Viens avec nous au village. Ce n'est pas plus loin que La Montagne.

— Je vais à la cité.

— Maintenant ? La saison est trop avancée. Tu seras prise dans les tempêtes.

— Non, si je ne perds pas de temps.

— Petite guérisseuse, enfant chérie, tu ne sais pas à quoi tu t'exposes.

— Si. J'ai été élevée dans les montagnes. J'ai vu ces tempêtes à mes pieds chaque hiver.

— Les voir de là-haut c'est tout autre chose que de s'y trouver soi-même.

Ecureuil fit volte-face et galopa dans l'enclos en direction d'un groupe de chevaux sommeillant à l'ombre. Serpent éclata de rire.

— Dis-moi ce qui te fait rire, mon petit.

La guérisseuse regarda la vieille femme aux yeux vifs et rusés, des yeux de renard.

— Je viens de remarquer quelle compagnie tu as donnée à mon poney.

Grum rosit sous son hâle.

— Chère petite guérisseuse, j'avais décidé de ne rien te demander pour l'avoir soigné et nourri… Je pensais que tu n'y verrais pas d'inconvénient.

— Et tu avais raison, je n'y vois aucun inconvénient. Ecureuil non plus, j'en suis persuadée. Mais je crains que tu ne sois déçue lorsque les juments poulineront.

Grum hocha la tête d'un air sagace.

— Non, je ne serai pas déçue. Ton poney a de bonnes manières pour un jeune étalon, mais il connaît son affaire. Moi, j'aime les chevaux tachetés, surtout ceux qui ont des mouchetures de léopard.

Grum avait en effet un tel animal, et c'était son plus beau spécimen : blanc avec sur tout le corps des taches noires de la taille d'une pièce d'argent.

— Et maintenant j'aurai des chevaux zébrés pour compléter ma collection.

— Je suis ravie que tu aimes sa couleur.

Ecureuil était le produit d'une manipulation génétique qui avait coûté à Serpent pas mal de travail.

— Mais je ne crois pas, ajouta-t-elle, qu'il te donnera beaucoup de poulains.

— Pourquoi pas ? Je t'ai dit…

— Il est possible qu'il nous cause une surprise… Je l'espère pour toi. Mais je crois qu'il est probablement stérile.

— C'est vrai ? dit Grum. Pas de chance. Mais je comprends. Il est sans doute né d'un cheval et d'une de ces ânesses à rayures dont j'ai entendu parler.

Serpent la laissa dire. Son explication était entièrement erronée. Ecureuil n'était pas un hybride à proprement parler, pas plus que les chevaux de Grum. Mais le poney était immunisé contre les venins de Brume et Sable, et cela de manière si efficace que son organisme, très vraisemblablement, ne reconnaissait pas comme siens ses gamètes mâles, les cellules haploïdes, si bien qu'il les détruisait. En quoi Ecureuil était comparable à un mulet.

— Tu sais, mon petit, j'avais eu autrefois un mulet qui était un bon étalon. Ça peut arriver. Ce sera peut-être le cas.

— Peut-être.

Après tout pourquoi Ecureuil ne pourrait-il être fécond malgré son immunisation puisqu'il arrivait parfois qu'un mulet le soit ? Serpent n'avait pas le sentiment de tromper Grum par sa réponse prudente.

Elle regagna la tente, fit sortir Sable de son compartiment et capta son venin. Il n'opposa pas de résistance à cette opération. Le tenant derrière la tête. Serpent lui ouvrit la gueule avec douceur et y versa une fiole de catalyseur. Il était beaucoup plus facile à droguer que Brume. Il allait tout simplement se lover et dormir dans son logement presque normalement. Pendant son sommeil, les glandes à venin allaient élaborer un mélange chimique complexe composé de plusieurs protéines, lesquelles servaient d'anticorps contre un certain nombre de maladies endémiques, stimulant l'immunité naturelle des êtres humains. L'usage des crotales par les guérisseurs était beaucoup plus ancien que celui des cobras ; Sable avait sur Brume l'avantage d'être plus adapté aux cuisines chimiques de la catalyse par des centaines d'expériences génétiques conduites sur des dizaines de générations.

5

Le matin, Serpent recueillit le venin modifié de Sable dans un flacon à sérum. Elle ne pouvait utiliser le serpent pour administrer ce venin, car chacun ne devait en recevoir qu'une dose minime. Une injection faite par Sable serait trop importante et trop profonde. Serpent employait pour ses vaccinations un inoculateur, instrument comportant un cercle de courtes pointes aiguës comme des aiguilles, qui faisaient entrer le vaccin juste sous la peau. Elle remit le crotale dans son logement et sortit.

Les familles qui campaient dans l'oasis, adultes et enfants appartenant à trois ou quatre générations, avaient commencé à s'assembler. Grum était à leur tête, entourée de tous ses petits-enfants ; ils étaient sept en tout, la plus âgée étant Pauli, la plus jeune une fillette de six ans, celle que Serpent avait vue astiquer le harnais de Vive. Ce n'étaient pas tous des descendants directs de Grum, l'organisation du clan reposant sur une notion élargie de la famille. La vieille femme se tenait pour l'aïeule d'enfants qui étaient en fait ses neveux, nièces, petits-enfants, petites-nièces, même par alliance. Seuls l'accompagnaient ceux qui faisaient avec elle leur apprentissage du métier de caravanier. Quant au partenaire de Grum, il était mort depuis longtemps.

— À qui l'honneur ? demanda gaiement Serpent.

— À moi, dit Grum. J'ai dit moi, et c'est moi. Regarde bien, Ao, ajouta-t-elle, se tournant vers les récupérateurs, qui se tenaient sur un côté formant une grappe humaine colorée. Tu verras que je n'en mourrai pas.

— Toi, la vieille, tu es increvable ; du vrai cuir brut. J'attendrai d'avoir vu ce qui arrivera aux autres.

— Si je suis une vieille en cuir brut, toi tu n'es qu'un vieux sac à chiffons.

— N’en parlons plus, dit Serpent, après quoi elle éleva légèrement la voix. J’ai deux choses à vous dire à tous. D’abord certaines personnes sont sensibles au sérum. Si la marque de la piqûre devient rouge vif, si vous ressentez une vive douleur et si la peau vous brûle, revenez me voir. Je serai là jusqu’au soir. S’il arrive quoi que ce soit, ce sera avant mon départ. Compris ? J’ai les moyens d’empêcher les personnes sensibles de tomber malades. Il faut absolument que vous veniez me voir si vous éprouvez autre chose qu’une douleur sourde. Dans ce cas ne faites pas les malins.

La voix d’Ao s’éleva de nouveau au milieu des murmures d’acquiescement.

— Ça veut dire que tu peux nous tuer ?

— Serais-tu assez fou pour ne rien faire contre une jambe cassée ?

Ao répondit par un reniflement de mépris.

— Alors tu ne serais pas assez fou pour ne rien faire et te laisser mourir en cas de réaction anormale.

Serpent ôta sa robe de désert et releva la manche courte de sa tunique.

— La seconde chose, la voici. La vaccination laisse une petite cicatrice comme celle-ci.

La guérisseuse alla d’un groupe à l’autre pour montrer à tous la marque de sa première immunisation contre le venin.

— Alors si quelqu’un désire que la cicatrice se trouve à un endroit moins visible, qu’on me le dise.

La vue de cette petite marque insignifiante tranquillisa tout le monde, même Ao, qui se contenta de marmonner sans conviction que les guérisseurs pouvaient supporter n’importe quel poison.

Grum se présenta et Serpent fut frappée par sa pâleur.

— Grum, qu’est-ce qui ne va pas ?

— C’est à cause du sang. Ce doit être ça. Je crains la vue du sang.

— Tu n’en verras pas, ou si peu ! Tu n’as qu’à bien te détendre.

Tout en parlant à Grum d’une voix apaisante, Serpent nettoya le bras de la vieille femme avec de la teinture d’iode. La pharmacie portative logée dans la sacoche aux serpents ne contenait plus qu’un flacon de désinfectant, mais ce serait suffisant. Elle en rachèterait à La Montagne. Serpent fit tomber une goutte de sérum sur le haut du bras de Grum et la fit pénétrer dans sa peau au moyen de l’inoculateur.

Grum tressaillit lorsqu’elle sentit pénétrer les pointes, mais sans changer de visage. Serpent mit l’inoculateur dans l’alcool et nettoya le bras de Grum une fois de plus.

— Et voilà !

Souriante, Grum se tourna vers Ao.

— Tu vois bien, vieille cloche, ce n’est rien.

— Nous attendons, dit Ao.

La matinée s’écoula sans heurts. Quelques enfants pleurèrent, mais c’était l’alcool qui leur faisait mal plus que les piqûres superficielles de l’inoculateur. Pauli, en aide bénévole, distrayait les petits par des histoires et des plaisanteries pendant que Serpent faisait son travail. Et une fois vaccinés, la plupart des enfants et bon nombre d’adultes restèrent là pour écouter Pauli.

Apparemment Ao et les autres récupérateurs étaient pleinement rassurés quand vint leur tour : le vaccin était sans danger car personne, jusque-là, n’était tombé raide mort après l’opération. Les caravaniers supportaient stoïquement les piqûres d’aiguille et la douleur cuisante provoquée par l’alcool.

— Plus de tétanos ? répéta Ao.

— Le vaccin vous protégera pendant une dizaine d’années. Ensuite il sera prudent de vous faire revacciner.

Serpent pressa l’inoculateur sur le bras d’Ao, puis essuya sa peau. Après un instant d’hésitation, le visage d’Ao perdit son expression lugubre pour s’épanouir, enfin, en un large sourire.

— Nous craignons le tétanos. Sale maladie. Lente. Douloureuse.

— Oui. Sais-tu quelle en est la cause ?

Ao mit un doigt sur la paume d'une main et fit le geste de percer cette main.

— Nous sommes prudents mais…

Serpent acquiesça. Elle n'était pas étonnée que les ramasseurs fussent exposés plus que quiconque à se blesser par perforation, étant donné leur travail. Mais Ao savait qu'il y avait entre la blessure et la maladie un lien de cause à effet ; c'eût été le rabaisser que de lui faire un cours sur ce sujet.

— Nous n'avons encore jamais vu de guérisseurs. Pas de ce côté du désert. Les gens qui nous viennent du Levant nous en ont parlé.

— Eh bien nous, nous sommes de la montagne, dit Serpent. Nous ne savons pas grand-chose sur le désert, c'est pourquoi nous sommes peu nombreux à venir par ici.

Ce n'était là qu'une partie de la vérité, mais qui la dispensait de longues explications.

— Personne avant toi ? Tu es la première ?

— C'est possible.

— Pourquoi es-tu venue ?

— J'étais curieuse. Je pensais pouvoir me rendre utile.

— Dis aux autres de venir aussi. C'est sans danger pour eux.

Mais soudain le visage raviné d'Ao s'assombrit.

— Oui, il y a des fous par ici. Mais pas plus qu'à la montagne. Il y a des fous partout.

— Je sais.

— Nous le trouverons un jour.

— Veux-tu faire quelque chose pour moi, Ao ?

— Tout ce que tu voudras.

— Le fou m'a pris mes cartes et mon journal. Je suppose qu'il gardera les cartes s'il est assez sain d'esprit pour s'en servir. Mais le journal n'a de valeur que pour moi. Il se peut qu'il le jette et que vous le trouviez, vous les ramasseurs.

— Nous te le garderons.
— C’est ce que j’espérais.
Elle décrivit son journal.
— Avant mon départ, dit-elle, je te donnerai une lettre pour le centre des guérisseurs dans les montagnes du Nord. Si une personne se rendant là-bas remettait le journal et la lettre à l’adresse indiquée, elle serait sûrement payée pour ce service.
— Nous ramassons beaucoup de choses, mais rarement des livres.
— Je n’ai guère d’espoir de retrouver mon journal, je ne me fais pas d’illusion. Le fou l’aura peut-être brûlé lorsqu’il se sera rendu compte que ça n’a pas de valeur.
L’idée de brûler ainsi du papier en parfait état fit grimacer le récupérateur.
— Nous chercherons bien.
— Merci.
Ao s’éloigna pour retrouver ses congénères.
Tandis que Pauli terminait l’histoire du crapaud et des trois rainettes, Serpent examina les enfants et fut heureuse de ne détecter aucune enflure ni rougeur annonçant une réaction allergique.
— Et c’est ainsi que le crapaud renonça pour toujours à grimper aux arbres, dit Pauli. L’histoire est terminée. Rentrez chez vous maintenant. Vous avez tous été très sages.
Ils partirent comme une volée de moineaux avec des hurlements et des coassements de grenouilles. Pauli soupira et se détendit.
— J’espère que les vraies grenouilles ne vont pas s’imaginer que le temps des amours est venu, car ce n’est pas la saison. Nous serions envahis, on les verrait sautiller partout.
— C’est à de tels risques qu’on s’expose lorsqu’on est artiste, dit Serpent.
— Artiste !
Pauli éclata de rire et commença à relever sa manche.

— Tu as un joli talent de ménestrel.
— De conteuse, peut-être. Pas de ménestrel.
— Pourquoi ?
— Je n’ai pas d’oreille, je ne sais pas chanter.
— La plupart des ménestrels que j’ai rencontrés ne savent pas composer une histoire. Tu as un don pour cela.
Serpent prépara son inoculateur et le plaça sur la peau veloutée de Pauli. Les minuscules aiguilles brillaient sur la goutte de vaccin à injecter.
— Es-tu sûre de ne pas regretter d’avoir une cicatrice à cet endroit ? dit soudain Serpent.
— Pourquoi pas ?
— Ta peau est si belle qu’il m’en coûte d’y faire une marque. Je crois que je t’envie un peu, dit la guérisseuse en montrant sa main couturée de cicatrices.
Pauli tapota la main de Serpent, et ce geste lui rappela celui de Grum : une caresse aussi douce, mais faite d’une main plus sûre et dont on sentait la force cachée.
— Ce sont des cicatrices dont tu peux être fière. Et je serai fière de celle que tu vas me faire. Quiconque la verra saura que j’ai rencontré une guérisseuse.
Non sans regrets, Serpent pressa les aiguilles sur le bras de Pauli.

Serpent passa l’après-midi à se reposer, comme faisait tout le monde en ces heures chaudes. Elle n’avait plus rien à faire après avoir écrit la lettre qu’elle devait remettre à Ao, pas de bagages à préparer. Il ne lui restait rien. Ecureuil n’aurait que sa selle à porter ; l’armature en était intacte et le cuir réparable. À part cela et les vêtements qu’elle portait, elle n’avait que la sacoche aux serpents contenant Brume, Sabre et la hideuse vipère des sables à la place que Sève aurait dû occuper.
Malgré la chaleur, Serpent baissa les rabats de la tente et libéra ses deux serpents. Brume se laissa couler hors de la sacoche tel un filet d’eau, la tête levée et le capuchon ouvert, projetant vivement sa langue pour goûter à l’odeur

nouvelle de la tente. Sable, à son habitude, sortit sans se presser. En les regardant glisser dans la pénombre chaude, éclairés seulement par la faible lueur bleue de la lanterne bioluminescente qui luisait sur leurs écailles, Serpent se demanda ce qui serait arrivé si le fou avait saccagé son camp en sa présence. Si les serpents avaient été dans leurs logements, il aurait pu s'introduire dans la tente sans qu'elle s'en aperçût, car elle dormait lourdement, n'étant pas encore remise des effets de la piqûre de vipère. Le fou aurait pu l'assommer et faire tranquillement son travail. Vandalisme ou fouille méthodique ? Serpent continuait à trouver incompréhensible qu'une destruction aussi complète et systématique ne fût pas en fait une fouille en règle, incompréhensible, par conséquent, que ce fût l'œuvre d'un fou. Rien ne distinguait ses cartes de celles que possédaient la plupart des habitants du désert. Elle n'aurait pas demandé mieux que de les prêter à quiconque aurait voulu en faire des copies. C'était une chose essentielle mais qu'on pouvait aisément se procurer. Mais le journal ? Il n'avait de valeur que pour Serpent. Pour un peu elle aurait regretté que le fou n'ait pas saccagé son camp en sa présence ; sans doute aurait-il éventré la sacoche aux serpents, et ces derniers auraient mis le point final à sa carrière de vandale. Serpent se reprochait d'envisager pareille éventualité avec un certain plaisir, et pourtant tel était bien son sentiment.

Sable glissa sur ses genoux et s'enroula autour de son poignet, l'ornant d'un épais bracelet. Cette position lui allait mieux plusieurs années auparavant, lorsqu'il était petit. Quelques minutes plus tard, Brume s'enroula autour de la taille de Serpent d'où elle gagna ses épaules. En des temps meilleurs Sève aurait formé sur sa gorge un doux et vivant collier d'émeraudes.

— Ma petite Serpent, ce n'est pas dangereux ?

C'est à peine si Grum avait osé écarter les rabats d'entrée de la tente suffisamment pour y jeter un regard furtif.

— Ce n’est pas dangereux si tu n’as pas peur. Veux-tu que je les enferme ?

— Euh… non.

Elle entra de côté, soulevant les rabats de son épaule. Elle avait les mains pleines. Tandis que ses yeux s’habituaient à l’obscurité, elle restait figée.

— Ne t’inquiète pas, dit Serpent. Ils sont tous deux ici avec moi.

Clignant des paupières, Grum s’avança. Elle posa près de la selle une couverture, un porte-carte, une outre à eau, une petite marmite.

— Pauli est en train de réunir des provisions. Rien de tout cela ne compensera ce que tu as perdu, mais…

— Grum, je ne t’ai même pas encore payée pour la pension d’Ecureuil.

— Et tu ne me paieras pas, dit Grum en souriant. Je t’ai expliqué pourquoi.

— Ce n’est pas juste : tu me paies ce qui ne m’a rien coûté.

— Ne t’inquiète pas. Viens nous voir au printemps et tu admireras les petits poulains zébrés que ton poney aura engendrés. J’en ai comme qui dirait l’intuition.

— Alors je vais te payer ce matériel neuf.

— Non. Nous en avons discuté ensemble, et nous avons décidé de t’en faire cadeau. Pour te remercier.

En disant ces mots elle souleva son épaule gauche, qui devait lui faire mal sous l’effet du vaccin.

— Je ne voudrais pas paraître ingrate, dit Serpent, mais les guérisseurs vaccinent toujours gratuitement ; c’est un principe. Je n’ai rien fait pour personne puisque personne n’était malade.

— C’est vrai, mais si quelqu’un avait été malade, tu l’aurais soigné. C’est exact ?

— Oui, bien sûr, mais…

— Tu soignerais des personnes qui ne peuvent payer. Faut-il que nous soyons moins généreux ? Nous n’allons pas te laisser partir sans rien dans le désert.

— Mais je peux payer.

Elle transportait dans son sac des pièces d’or et d’argent.

— Serpent ! cria Grum qui, soudain renfrognée, oubliait son répertoire de petits mots affectueux. Les gens du désert ne volent pas, et ils n’acceptent pas qu’on vole leurs amis. Nous avons des torts envers toi. Laisse-nous notre honneur.

Serpent se rendit compte que Grum ne voulait absolument pas se faire payer et n’y avait jamais songé. Il était important pour elle que la guérisseuse accepte ses présents.

— Pardonne-moi, Grum. Merci.

Les chevaux étaient sellés, prêts pour le départ. Afin de ménager Ecureuil, Vive avait été chargée de la plus grande partie du matériel. En dépit de ses décorations et de sa ciselure raffinée, la selle de la jument était fonctionnelle. Elle était si bien adaptée à l’animal, si confortable et de si belle qualité que Serpent commença à se sentir moins gênée par sa magnificence.

Grum et Pauli étaient venues lui faire leurs adieux. Personne n’avait mal réagi au vaccin, elle pouvait donc partir la conscience tranquille. Elle serra tendrement les deux femmes dans ses bras. Grum, de ses lèvres douces, tièdes et parcheminées, l’embrassa sur la joue.

— Au revoir, murmura Grum tandis que Serpent montait sur la jument. Au revoir ! cria-t-elle plus fort.

— Au revoir.

— En cas de tempête, cria Grum, réfugie-toi dans une grotte. Ne perds pas de vue les jalons, ils abrégeront ton voyage jusqu’à La Montagne.

Souriante, Serpent chevauchait la jument sous les arbres d’été sans cesser d’entendre les ultimes conseils et avertissements de Grum sur les oasis, l’eau, l’orientation des dunes, la direction du vent, les différents procédés des caravaniers pour s’orienter dans le désert ; et sur les pistes, les routes et les auberges que Serpent rencontrerait

dans les montagnes Centrales, cette haute chaîne séparant les parties ouest et est du désert. Ecureuil trottait aux côtés de Serpent sans souffrir de son sabot déferré.

La jument, bien reposée, bien nourrie, aurait volontiers galopé si Serpent ne lui avait imposé un petit trot tranquille. La route allait être longue.

Vive renâcla et Serpent, brusquement réveillée, faillit se heurter la tête sur le roc en surplomb. Il était midi ; dans son sommeil elle s'était reculée pour se blottir dans le seul coin encore à l'ombre.

— Qui est là ?

Personne ne répondit. D'ailleurs, qui aurait pu se trouver là pour répondre ? Entre l'oasis qu'elle venait de quitter et la seule autre oasis avant les montagnes, il y avait deux nuits de marche. Serpent devait donc passer la journée en plein désert, dans un endroit sans végétation, sans nourriture et sans eau.

— Je suis guérisseuse, cria-t-elle, non sans se sentir ridicule. Attention, mes serpents sont en liberté. Parle ou montre-toi ou fais un signal si tu veux que je les enferme.

Pas de réponse.

« Il n'y a personne par ici, pensa Serpent. Pour l'amour de Dieu, cesse d'imaginer qu'on te suit. Les fous ne vous suivent pas. Ils sont… fous, c'est tout. »

Elle se recoucha et essaya de se rendormir, mais elle se réveillait chaque fois qu'elle sentait sur elle les grains de sable chassés par le vent. Son malaise persista jusqu'au crépuscule, et c'est alors qu'elle se remit en route vers l'est.

Les chevaux avaient ralenti l'allure et Ecureuil recommençait à souffrir du pied parce qu'ils gravissaient une piste pierreuse de montagne. Serpent boitait légèrement car le changement d'altitude et de température affectait son genou droit. Mais elle était presque en vue de la vallée où s'abritait La Montagne : encore une heure de

marche. Au début la piste avait été raide, mais ils approchaient du col et allaient bientôt franchir la crête de la chaîne orientale des montagnes Centrales. Serpent mit pied à terre pour laisser reposer Vive.

Tout en grattant Ecureuil sur le front tandis qu'il lui mordillait les poches, Serpent se retourna pour contempler le désert. L'horizon était obscurci par une légère brume de poussière, mais plus près d'elle les dunes noires renvoyaient la lueur rougeoyante du soleil en un moutonnement iridescent. Des vagues de chaleur produisaient une illusion de mouvement. Serpent se rappelait la description qu'un de ses professeurs lui avait faite de l'océan ; et c'est ainsi qu'elle se l'imaginait.

Elle était heureuse d'avoir quitté le désert. L'air était déjà plus frais ; herbes et buissons s'accrochaient obstinément au roc dans des crevasses pleines de riches cendres volcaniques. Plus bas le vent balayait les versants de la montagne, faisant voler sable, terre et cendre. À cette hauteur, des plantes résistantes poussaient dans les endroits abrités, mais sans beaucoup d'eau pour les y aider.

Serpent tourna le dos au désert et continua à monter à pied, accompagnée de ses deux chevaux. Ses bottes glissaient sur la pierre polie par les vents. Sa robe de désert étant devenue encombrante, elle l'ôta pour l'attacher derrière la selle. Son pantalon flottant et sa tunique à manches courtes battaient contre son torse et ses jambes. Le vent soufflait plus fort à l'approche du col, car cette entaille étroite dans le roc agissait comme une cheminée qui produisait un appel d'air sur la moindre brise. Dans quelques heures il ferait froid. Froid !… Ô volupté à peine imaginable.

Lorsqu'elle atteignit la crête, Serpent découvrit un autre monde. Elle voyait une verte vallée et il lui semblait avoir laissé derrière elle tous les malheurs du désert. Ecureuil et Vive levèrent tous deux la tête, reniflèrent, s'ébrouèrent ; ils flairaient de frais pâturages, des eaux vives, d'autres animaux.

La ville elle-même s’étendait de chaque côté de la voie principale, ses maisons de pierre groupées en terrasses creusées, noir sur noir, dans le flanc de la montagne.

Au-delà de la vallée s’élevait des pentes plus hautes que le col où se trouvait Serpent, versants sauvages tapissés de forêts et dominés par une chaîne altière de pics dépouillés.

Serpent aspira profondément l’air pur des sommets, puis se mit à descendre vers la ville.

Les gens de La Montagne, renommés pour leur beauté, avaient déjà rencontré des guérisseuses ou guérisseurs. La déférence qu’ils leur inspiraient se teintait d’admiration et de quelque méfiance ; mais ce n’était plus la peur que Serpent avait rencontrée dans le désert. La méfiance, ce n’était pas nouveau, ni après tout déraisonnable, car Brume et Sable pouvaient être dangereux pour toute autre personne que leur maîtresse. Tenant ses chevaux par la bride, Serpent suivait la rue de cailloutis, répondant par un sourire aux salutations respectueuses des Montagnards.

C’était l’heure de la fermeture des boutiques et de l’ouverture des tavernes. Dès le lendemain on ferait appel à la guérisseuse mais elle espérait pouvoir jouir cette nuit-là, après un bon dîner arrosé de vin, d’un repos confortable dans une chambre d’auberge. Le désert l’avait rompue. Si quelqu’un la demandait à cette heure tardive, ce serait pour un cas grave. Serpent espérait qu’aucun Montagnard ne choisirait cette nuit-là pour être mourant.

Elle laissa ses chevaux devant une boutique encore ouverte pour y acheter une chemise et un pantalon neufs ; trop fatiguée pour les essayer, elle s’en remit à l’avis de la marchande pour le choix, fût-il approximatif, de la bonne taille.

— Ne vous inquiétez pas, dit la boutiquière, je pourrai faire des retouches si nécessaire, ou même vous échanger la marchandise ; je ferai ça pour une guérisseuse.

— Ça ira très bien, merci.

Serpent vit ensuite une pharmacie au coin d’une rue. Sa propriétaire était en train de fermer.

La pharmacienne se retourna avec un sourire empreint de résignation, qui tourna à la surprise lorsqu'elle vit Serpent et sa sacoche à serpents.

— Une guérisseuse ! Entrez donc. Que désirez-vous ?

— De l'aspirine et de la teinture d'iode, dit Serpent.

— Certainement. Je fabrique l'aspirine moi-même. Quant à l'iode, je prends soin de la purifier après livraison. Mes produits sont de bonne qualité. Voilà longtemps que nous n'avons pas vu de guérisseuse à La Montagne, dit la pharmacienne tout en servant Serpent.

— Les habitants de cette ville sont renommés pour leur santé et leur beauté, dit Serpent, persuadée que ce n'était pas un vain compliment. Et vous êtes bien approvisionnée, ajouta-t-elle en jetant autour d'elle un regard rapide. Je suppose que vous pouvez satisfaire presque tous les besoins.

Sur certaines étagères, Serpent voyait de ces antalgiques puissants qui terrassent le malade, affaiblissent l'organisme au lieu de le fortifier. Comme elle aurait eu honte d'en acheter parce que cela lui rappelait cette mort de Sève qu'elle voulait oublier, elle détourna les yeux. Et pourtant il faudrait qu'elle ait recours à ces drogues si l'état critique d'un habitant de La Montagne l'exigeait.

— Nous nous en tirons assez bien, dit la pharmacienne. Où comptez-vous loger ? Puis-je vous envoyer des gens ?

— Bien sûr.

Serpent indiqua l'auberge que Grum lui avait recommandée, paya et quitta la boutique avec la pharmacienne, qui prit une autre direction. Restée seule, la guérisseuse descendit la rue.

Soudain elle devina du coin de l'œil, une forme au long vêtement flottant. Pivotant sur elle-même, elle se tapit, prête à la riposte. Vive renâcla et fit un écart. La forme inquiétante s'immobilisa.

Serpent, embarrassée, se redressa. La personne s'avançait vers elle, enveloppée d'un manteau dont le

capuchon lui cachait le visage. Ce n’était pas la robe qu’on porte dans le désert, et cet homme n’était pas un fou.

— Puis-je vous parler un moment, guérisseuse ? dit une voix hésitante.

— Bien sûr.

Puisqu’il n’avait pas fait de remarque sur la réaction inhabituelle de la guérisseuse, elle pouvait de son côté se dispenser de s’en expliquer.

— Je m’appelle Gabriel. Mon père est maire de cette ville. Je suis chargé de vous offrir l’hospitalité dans sa résidence.

— C’est très aimable à vous. Je pensais descendre à l’auberge.

— C’est une excellente auberge et ce serait un honneur pour l’aubergiste que de vous y accueillir. Mais nous pensons, mon père et moi-même, que ce serait déshonorer La Montagne que de ne pas vous offrir ce que cette ville a de meilleur.

— Merci.

Serpent n’en demandait pas tant, mais devant la générosité et l’hospitalité que lui valait sa condition de guérisseuse, elle se sentait gagnée par un sentiment de reconnaissance.

— J’accepte votre invitation. Mais il faudrait que je laisse un message à l’auberge. La pharmacienne m’a dit qu’elle pourrait bien y envoyer des gens pour moi.

Gabriel jeta un regard sur la jeune femme. Bien que son visage fût masqué par son capuchon, elle crut deviner qu’il souriait.

— Avant minuit toute la vallée saura où vous trouver.

Sous la conduite de Gabriel, la guérisseuse suivait des rues qui épousaient les contours de la montagne ; les maisons d’un étage étaient construites en pierre noire du pays. Sabots et bottes résonnaient bruyamment sur la chaussée de cailloutis et les deux versants de la vallée s’en renvoyaient l’écho. La rue cessa d’être bordée de maisons et elle s’élargit en une route pavée que seul un épais mur

d’un mètre de haut séparait d’un à-pic plongeant vers le fond de la vallée.

— En temps normal, c’est mon père lui-même qui vous aurait accueillie.

Ce regret s’exprimait sur un ton hésitant. Gabriel semblait tâtonner pour dire une chose qu’il ne savait comment formuler.

— Je ne suis pas habituée à être accueillie par des dignitaires.

— Je tiens à ce que vous sachiez que nous vous aurions invitée sous notre toit de toute façon, même si…

— Je comprends. Votre père est malade.

— Oui.

— Je ne vois pas pourquoi on hésiterait à faire appel à moi. Après tout c’est mon métier. Et si je suis logée gratuitement, c’est un avantage inattendu.

Serpent ne voyait toujours pas le visage de Gabriel, mais sa voix avait cessé d’être tendue.

— Je voulais que vous sachiez que nous ne sommes pas de ces gens qui ne donnent qu’à la condition d’être payés de retour.

Ils poursuivirent leur marche en silence. La route s’incurvait autour d’un affleurement rocheux qui leur avait bouché la vue jusqu’alors et Serpent découvrit la résidence du maire. C’était un haut édifice à large façade, bâti sur un escarpement. La pierre noire du pays était égayée par d’étroites bandes blanches juste au-dessous du toit, qui était muni d’une batterie de brillants panneaux solaires vers l’est et le midi. Les fenêtres des pièces supérieures étaient de formidables baies curvilignes aménagées dans les tours rondes qui flanquaient le corps du bâtiment. Eclairées de l’intérieur, elles étaient sans faille apparente. En dépit de la magnificence de ses fenêtres et de ses hautes portes de bois sculptées, cette résidence tenait de la forteresse autant que du château pittoresque. Pas de fenêtres au premier, des portes d’aspect solide et lourd. Un second affleurement protégeait l’autre extrémité de

l’édifice. L’escarpement sur lequel il était construit était moins raide et moins haut que l’endroit où se tenait Serpent ; le tout était précédé d’une cour pavée et d’un sentier éclairé conduisant aux écuries et à un petit herbage.

— Très imposant, dit Serpent.

— La propriété appartient à la ville, mais mon père l’habitait dès avant ma naissance.

Ils repartirent sur la route empierrée.

— Parlez-moi de la maladie de votre père.

Ce ne pouvait pas être bien grave, sinon Gabriel eût paru beaucoup plus soucieux.

— Un accident de chasse. Un de ses amis lui a percé la jambe de sa lance. Il ne veut même pas admettre que la plaie s’est infectée. Il craint qu’on ne l’ampute.

— Comment est la plaie ?

— Je l’ignore. Il ne veut pas me la montrer. Il refuse même de me voir depuis hier.

Il parlait avec une tristesse résignée.

Serpent jeta sur lui un regard. Elle était inquiète car si le malade était têtu et paniqué au point de préférer souffrir le martyre, l’infection pouvait très bien être assez importante pour avoir détruit les tissus.

— Je déteste les amputations, dit la guérisseuse en toute sincérité. Vous auriez peine à me croire si je vous disais ce qu’il m’est arrivé de faire pour les éviter.

À l’entrée de la résidence, Gabriel lança un appel et les lourds vantaux de la porte s’ouvrirent. Il dit un mot aimable au domestique qui les accueillit et lui demanda de conduire à l’écurie les chevaux de la guérisseuse.

Le hall d’entrée était une pièce de pierre noire polie qui reflétait les silhouettes mouvantes en images floues. Il y faisait assez sombre faute de fenêtres, mais un second domestique s’empressa d’allumer les lampes à gaz. Gabriel posa le sac de couchage de Serpent sur le sol, rejeta son capuchon en arrière et laissa son manteau glisser de ses

épaules. Les murs brillants renvoyaient de son visage une image déformée.

— Vous pouvez laisser vos bagages ici, quelqu'un vous les montera.

Le mot « bagages » pour désigner son sac de couchage parut comique à la jeune femme ; il aurait plutôt convenu à une riche marchande sur le point de partir en voyage pour renouveler ses stocks.

Gabriel se tourna vers elle. Voyant son visage pour la première fois, elle en fut saisie. Les Montagnards étaient très conscients de leur beauté, si bien qu'en voyant ce jeune homme tout emmitouflé, Serpent s'était demandé s'il ne voulait pas cacher un physique ingrat, une cicatrice ou une difformité. Elle s'attendait à cela. Mais en fait Gabriel était l'être le plus beau qu'elle eût jamais vu. Il était solidement bâti et bien proportionné. Son visage était assez carré, sans être taillé à coups de serpe comme celui d'Arevin ; il paraissait plus vulnérable, plus transparent. Il s'approcha et elle vit que ses yeux étaient d'un bleu éclatant, un bleu extraordinaire. Le hâle de sa peau imitait le ton de sa chevelure blond foncé. Serpent n'aurait su dire pourquoi il était si beau. Symétrie des traits, harmonie du visage, perfection de la peau, qualités moins aisément définissables, tout cela réuni et davantage encore ? C'était une beauté à vous couper le souffle.

Serpent lut dans son regard interrogateur qu'il pensait qu'elle allait aussi se séparer de sa sacoche de cuir. Il ne paraissait pas remarquer l'effet qu'il produisait sur elle.

— Ce sac contient mes serpents, dit-elle. Je les garde avec moi.

— Oh, dit-il, je regrette, et il se mit à rougir, le sang lui montant de la gorge pour empourprer ses joues. J'aurais dû m'en douter…

— Aucune importance. Je pense qu'il est urgent que j'examine votre père.

— Naturellement.

Ils montèrent un escalier à vaste spirale, dont les massives marches de pierre étaient arrondies aux angles par le temps et l'usure.

Serpent n'avait encore jamais rencontré une personne d'une telle beauté qui fût si sensible aux critiques, surtout involontaires. Les êtres à la séduction irrésistible dégagent une aura de confiance en soi et d'assurance qui confine parfois à l'arrogance. D'autre part Gabriel paraissait extrêmement vulnérable. Serpent se demandait ce qui avait pu motiver ce comportement.

Grâce à l'épaisseur de leurs murs, les bâtiments des villes de montagne assuraient à leurs occupants une température relativement égale. Après un si long séjour dans le désert, Serpent appréciait la fraîcheur de ce lieu. Elle savait que son étape à cheval l'avait imprégnée de sueur et de poussière, mais elle ne sentait pas la fatigue. La sacoche de cuir ne lui semblait pas trop lourde. Elle espérait que ce serait un cas banal d'infection. Hormis l'éventualité d'une amputation rendue nécessaire par la gravité de la blessure, il n'y avait guère de complications à craindre et les risques de mort étaient infimes. Elle était heureuse de penser qu'elle n'aurait probablement pas à affronter, déjà, la perte d'un nouveau patient.

À la suite de Gabriel, elle monta l'escalier en spirale. Le jeune homme ne ralentit même pas en haut des marches, mais Serpent s'arrêta pour promener son regard subjugué autour de l'immense pièce où ils se trouvaient. Sa haute baie gris fumé s'incurvant au sommet de la tour offrait une vue spectaculaire sur la vallée entière éclairée par le crépuscule. Cette vue était la raison d'être de cette salle et l'on avait pris soin d'en exclure tout mobilier qui aurait pu en gâcher l'effet ; seuls l'ornaient quelques larges poufs de couleur neutre. La pièce était à deux niveaux ; un demi-cercle supérieur contre le mur, auquel menait l'escalier, et un autre plus vaste, en bas, au niveau de la fenêtre.

Serpent entendit un hurlement furieux, qui fut suivi de l'irruption d'un vieil homme. Se cognant contre Gabriel il

faillit le faire tomber. Les deux hommes s’accrochèrent l’un à l’autre pour s’empêcher mutuellement de perdre l’équilibre, puis se regardèrent gravement sans paraître apprécier l’humour de la situation.

— Comment va-t-il ? demanda Gabriel.

— Plus mal. Est-ce… ? dit le vieil homme après avoir jeté un regard sur Serpent.

— Oui, j’ai ramené la guérisseuse. Brian est l’intendant de mon père, ajouta-t-il en manière de présentation. Il est seul à pouvoir approcher mon père.

— Non, dit Brian, écartant de son front une mèche d’épais cheveux blancs. Il refuse de me montrer sa jambe. Il en souffre à tel point qu’il a mis un oreiller sous les couvertures pour les écarter de son pied. Votre père est un homme têtu, monsieur.

— À qui le dites-vous !

— Cessez ce chahut là-bas, cria le malade. Est-ce que vous ne respectez rien ? Sortez de mes appartements !

Gabriel se redressa et regarda Brian.

— Entrons, dit-il.

— Pas moi, monsieur. Il m’a ordonné de sortir. Il m’a dit de ne pas revenir avant qu’il m’appelle… s’il m’appelle.

Le vieil homme avait l’air découragé.

— Ça ne fait rien. Il ne dit pas ça sérieusement. Il ne te ferait pas de mal.

— Vous le croyez vraiment, monsieur ? Qu’il ne veut pas faire de mal ?

— Pas à toi. Tu lui es indispensable. Moi non.

— Gabriel… dit le vieillard, cessant d’affecter une attitude servile.

— Ne t’éloigne pas, dit le jeune homme d’un ton léger. Il ne va probablement pas tarder à te demander.

Gabriel entra dans la chambre de son père.

Serpent le suivit. Ses yeux s’habituèrent lentement à l’obscurité de cette vaste pièce aux rideaux fermés, sans aucun éclairage.

— Bonjour, père.

— Sors d’ici. Je t’ai dit de ne pas m’importuner.

— J’ai amené une guérisseuse.

Comme tous ses concitoyens le père de Gabriel était beau. Serpent devait l’admettre, en dépit des rides qui, sous l’effet de l’anxiété, sillonnaient son puissant visage. Il avait le teint pâle, les yeux noirs, des cheveux noirs ébouriffés par son séjour au lit. S’il avait été en bonne santé, c’eût été un personnage imposant, avec toutes les apparences du parfait meneur d’hommes. Sa beauté était tout à fait différente de celle de son fils, et c’était une beauté pour laquelle Serpent n’éprouvait aucune attirance.

— Je n’ai pas besoin de guérisseuse. Sors d’ici. Appelle Brian.

— Tu lui as fait peur et tu l’as blessé, père.

— Appelle-le.

— Il viendrait si je l’appelais, mais ne peut rien pour toi. La guérisseuse, oui. Je t’en prie…

La voix de Gabriel prenait une note de désespoir.

— Gabriel, veuillez allumer les lampes, dit Serpent.

Elle s’avança pour se placer au chevet du malade, qui détourna les yeux de la lumière. Ses paupières étaient enflées, ses yeux injectés de sang. Il remuait seulement la tête.

— Votre état va s’aggraver, dit la jeune femme avec douceur. Vous finirez par ne plus oser faire le moindre mouvement. Et finalement vous en serez incapable parce que trop affaibli par votre blessure. Ce sera comme un poison et vous en mourrez.

— Cela vous va bien de parler de poison !

— Je m’appelle Serpent. Je suis guérisseuse. Je ne fais pas commerce de poisons.

Le maire ne réagit pas en entendant ce nom symbolique. Au contraire, son fils se tourna vers la guérisseuse avec un respect accru, presque religieux.

— Les serpents ! lança le malade avec hargne.

Serpent n’était pas d’humeur à gaspiller son énergie en discussions pour tenter de le convaincre. Se plaçant au

pied du lit elle écarta les couvertures pour examiner la jambe du patient. Il voulut s'asseoir, protesta, puis se recoucha brusquement, respirant péniblement, le visage livide et luisant de sueur.

Gabriel s'approcha.

— Vous feriez mieux de rester avec lui, dit la guérisseuse.

L'infection dégageait une odeur écœurante.

C'était une vilaine blessure, qui avait commencé à se gangrener. Les chairs étaient enflées, striées de lignes rouges jusqu'aux cuisses sous l'effet de l'inflammation. Encore quelques jours et les tissus détruits tourneraient au noir ; il ne resterait plus alors qu'à amputer la jambe.

L'odeur était devenue nauséabonde. Gabriel paraissait plus pâle que son père.

— Vous n'êtes pas forcé de rester, dit Serpent.

— Je…

Le jeune homme avala sa salive, et dit enfin :

— Je peux rester, ça va.

Serpent remit les couvertures en place, prenant soin d'éviter toute pression sur le pied enflé. Le problème n'était pas de guérir le maire, mais de mater son agressivité défensive.

— Pouvez-vous faire quelque chose ? demanda Gabriel.

— Mêle-toi de tes affaires, dit le maire.

Gabriel baissa les yeux. Serpent crut lire dans son regard un sentiment difficilement déchiffrable auquel son père parut indifférent, mélange de résignation, de chagrin et d'absence totale de colère. Il alla s'occuper de régler les lampes à gaz.

Assise au bord du lit, Serpent tâta le front du malade. Comme prévu, il avait une forte température. Il se détourna.

— Ne me regardez pas, dit-il.

— Vous pouvez feindre de m'ignorer, et même m'ordonner de partir. Mais votre infection ne disparaîtra pas pour autant même si vous lui en donnez l'ordre.

— Vous n’allez pas me couper la jambe, dit le maire, détachant les mots, d’une voix neutre.

— Je n’en ai pas l’intention. Ce n’est pas nécessaire.

— Je n’ai besoin que de Brian pour la nettoyer.

— Il ne va pas supprimer votre gangrène.

Serpent commençait à s’irriter d’un tel enfantillage. S’il avait déraisonné sous l’effet de la fièvre, elle aurait fait preuve d’une patience infinie ; s’il avait été condamné, elle aurait compris qu’il répugnât à accepter l’inévitable. Mais ce n’était pas le cas. Habitué à voir tout plier à sa volonté, sans doute était-il incapable d’accepter les revers de fortune.

— Père, écoute-la, je t’en prie.

— Pas d’hypocrisie. Tu serais bien content que je meure.

Pâle comme un linge, Gabriel resta figé quelques secondes puis, lentement, fit demi-tour et sortit.

Serpent se dressa.

— C’est odieux ! dit-elle. Comment avez-vous pu lui dire une chose pareille ? Il veut que vous viviez, cela saute aux yeux. Il vous aime.

— Je n’ai que faire de son amour ni de votre pharmacopée.

Serrant les poings. Serpent sortit à son tour.

Elle trouva Gabriel assis dans la tour face à la fenêtre. Elle prit place à côté de lui.

— Il n’a pas dit ça sérieusement, dit Gabriel, la voix tendue par l’humiliation. En réalité…

Il s’inclina, se cachant le visage dans les mains, et éclata en sanglots. Serpent l’entoura de ses bras et essaya de le consoler, le serrant contre elle, tapotant ses puissantes épaules, caressant sa douce chevelure. Quelle que fût la source de l’animosité du maire à son égard, Serpent était persuadée qu’elle ne provenait pas d’un sentiment de haine ou de jalousie chez le jeune homme.

Il s’essuya le visage sur sa manche.

— Merci, dit-il. Je suis désolé. Lorsqu’il se conduit ainsi avec moi…

— Gabriel, ton père a-t-il des antécédents d’instabilité ?

Le jeune homme parut un instant intrigué. Puis il éclata d’un rire changé d’amertume.

— Vous voulez parler de son état mental. Non, il est tout à fait sain d’esprit. C’est une affaire personnelle entre nous. Je suppose… Il doit parfois désirer ma mort afin de pouvoir adopter un fils aîné plus présentable ou en engendrer un lui-même. Mais il se refuse à prendre une nouvelle partenaire. Il n’a peut-être pas tort. Peut-être m’arrive-t-il aussi de souhaiter sa mort.

— Tu le crois vraiment ?

— Je ne veux pas le croire.

— Et moi je n’en crois rien.

Il regarda la jeune femme et ébaucha ce qu’elle s’attendait à voir s’épanouir en un sourire éclatant, mais il reprit son air grave.

— Qu’arrivera-t-il si l’on ne fait rien ?

— Dans un jour ou deux il sera sans connaissance. Il faudra alors soit lui couper la jambe contre son gré, soit le laisser mourir.

— Ne pouvez-vous le soigner dès maintenant sans son consentement ?

Serpent eût préféré pouvoir lui donner une réponse plus conforme à ses désirs.

— Gabriel, il m’en coûte de te répondre non : si ton père tombait dans le coma sans avoir cessé de refuser mes soins, il me faudrait le laisser mourir. Tu dis toi-même qu’il est sain d’esprit. Je n’ai pas le droit d’aller à rencontre de ses désirs, même s’ils ont pour conséquence la perte stupide d’une vie humaine.

— Mais vous pourriez lui sauver la vie ?

— Oui, mais cette vie lui appartient.

Gabriel se frotta les yeux du revers de la main, en un geste d’extrême lassitude.

— Je vais lui parler.

Serpent le suivit, mais elle accepta de rester derrière la porte du malade. Le jeune homme avait du courage.

Quelles que pussent être les faiblesses que son père lui reprochait – et qu'il reconnaissait, semblait-il – on ne pouvait nier qu'il fût courageux. Et pourtant il faisait montre, sur un autre plan, d'une certaine lâcheté, sinon pourquoi se serait-il laissé insulter ainsi sans réagir ? Serpent n'aurait jamais supporté, pensait-elle, pareille situation ; c'était inimaginable. Les liens l'unissant à ses camarades guérisseurs qui lui tenaient lieu de famille lui avaient semblé aussi puissants que pouvaient l'être les liens du sang, mais pourtant ces derniers étaient peut-être plus contraignants.

Serpent n'eut aucun scrupule à écouter les deux hommes.

— Je te demande de te laisser soigner, père.

— Personne ne peut plus rien pour moi. C'est trop tard.

— Tu n'as que quarante-neuf ans. Tu peux encore rencontrer une femme que tu aimerais comme tu as aimé ma mère.

— Aie le tact de ne pas parler de ta mère.

— Si, je veux en parler maintenant. Je ne l'ai pas connue mais je suis pour une moitié la chair de sa chair. Je regrette de t'avoir déçu. J'ai décidé de partir. Au bout de quelques mois tu pourras dire… non, dans quelques mois un messager viendra t'annoncer ma mort, et jamais tu ne sauras si c'est une fausse nouvelle.

Le maire ne répondit pas.

— Que veux-tu que je dise de plus ? Que je regrette de n'être pas parti plus tôt ? Eh bien, je le regrette.

— Voilà une chose que tu m'avais épargnée jusqu'ici. Tu es têtu, tu es insolent, mais jamais encore tu ne m'avais menti.

Il se fit un long silence. Serpent allait entrer lorsque Gabriel prit la parole.

— J'espérais pouvoir me racheter. Je pensais que si je pouvais me rendre assez utile…

— Je dois penser à la famille. Et à la ville. Quoi qu'il arrive tu seras toujours mon fils aîné, même si tu n'es plus

mon fils unique. Je ne pourrais pas te renier sans t'infliger une humiliation publique.

Serpent fut surprise de déceler une note de pitié dans la rude voix du père.

— Je sais. Je comprends maintenant. Mais ta mort n'arrangerait rien.

— Vas-tu mettre tes projets à exécution ?

— Je le jure.

— Très bien. Fais entrer la guérisseuse.

Si Serpent n'avait pas fait le serment de soigner les blessés ou les malades, peut-être eût-elle quitté le château sur-le-champ. Jamais elle n'avait vu deux êtres, un père et un fils en l'occurrence, se rejeter ainsi mutuellement par une décision de froide raison. Gabriel la fit entrer et elle s'avança en silence vers le malade.

— J'ai changé d'avis, dit-il. Si vous consentez toujours à me soigner, ajouta-t-il, comme conscient de l'arrogance de son accueil.

— J'accepte, dit Serpent, et elle quitta la pièce.

Gabriel, inquiet, la suivit.

— Quelque-chose ne va pas ? dit-il. Vous n'avez pas changé d'avis ?

Gabriel paraissait calme, nullement affligé. Serpent s'arrêta.

— J'ai promis de le soigner, et je le soignerai. Il me faut une chambre et un délai de quelques heures avant de pouvoir le traiter.

— Nous vous donnerons tout ce qu'il vous faudra.

Il lui fit traverser toute la largeur du château jusqu'à sa tour sud. Au lieu de ne contenir qu'une seule grande salle imposante, elle était divisée en plusieurs petites pièces, moins impressionnantes et plus intimes que les appartements du maire. La chambre de Serpent occupait une section de la circonférence de la tour. Derrière les chambres d'hôte se trouvait une salle de bains commune entourée par le vestibule circulaire.

— C’est bientôt l’heure du souper, dit Gabriel en lui montrant sa chambre. Voulez-vous partager ce repas avec moi ?

— Non, merci. Une autre fois.

— Voulez-vous que je vous fasse monter quelque-chose ?

— Non. Revenez dans trois heures, c’est tout.

Ce n’était pas le moment de s’inquiéter des problèmes de ce garçon, Serpent devant se concentrer sur le traitement qu’elle allait faire subir à son père. Distraitement, elle lui donna quelques instructions sur ce qu’il faudrait préparer dans la chambre du malade. En raison de la gravité de l’infection il fallait s’attendre à un travail peu ragoûtant. Mais Gabriel ne partait pas.

— Il souffre terriblement, dit-il. N’avez-vous rien pour calmer la douleur ?

— Non. Mais ça ne lui ferait pas de mal de le soûler.

— Le soûler ? Bien, je vais essayer. Mais je pense que ça ne servira à rien. Je ne l’ai jamais vu terrassé par la boisson.

— La vertu analgésique de l’alcool est secondaire. Il favorise la circulation.

— Oh !

Lorsque Gabriel fut parti, Serpent administra à Sable un médicament destiné à l’élaboration d’une antitoxine contre la gangrène. Le venin modifié contiendrait son propre anesthésique local, mais il n’agirait guère qu’une fois la plaie assainie et la circulation désentravée. Ce n’était pas de gaieté de cœur qu’elle allait lui faire du mal ; pourtant elle le regretterait moins que dans le cas d’autres malades qu’elle avait dû faire souffrir.

Elle enleva ses bottes et ses vêtements souillés par la poussière du désert car ils avaient bien besoin d’être aérés. La personne qui avait monté son sac de couchage en avait détaché sa chemise et son pantalon neufs pour les étaler à côté. Elle aurait plaisir à retrouver ce style de vêtements mais il leur faudrait longtemps pour que l’usure les rende aussi confortables que les effets détruits par le fou.

La salle de bains était éclairée d’une lumière douce par les lampes à gaz. La plupart des maisons de cette importance avaient leurs propres générateurs de méthane. Qu’ils fussent individuels ou collectifs, ces appareils étaient alimentés par les ordures ménagères qui servaient de base à la production bactérienne de combustible. Avec son générateur et les panneaux solaires du toit, le château produisait au minimum toute l’énergie qui lui était nécessaire. Il disposait même sans doute d’un excédent permettant d’alimenter une pompe à chaleur. En temps de canicule estivale assez forte pour rendre insuffisante l’isolation thermique assurée par la pierre, la maison pouvait être rafraîchie. Le centre des guérisseurs jouissait de commodités comparables, et Serpent n’était pas fâchée de retrouver ce confort. Elle remplit d’eau chaude une vaste bassine et s’y baigna voluptueusement. Même le savon était un progrès par rapport au sable noir, mais elle ne put s’empêcher de rire en constatant que la serviette de bain sentait la menthe poivrée.

Trois heures s’écoulèrent lentement tandis qu’agissait le médicament administré à Sable. Serpent était étendue tout habillée mais nu-pieds, bien éveillée lorsque Gabriel frappa à la porte. Elle s’assit et, tenant Sable d’une main douce, derrière la tête, elle le laissa s’enrouler autour de son poignet et de son bras.

— Entrez, dit-elle.

Le jeune homme regarda le serpent d’un air méfiant. Sa fascination l’emportait sur une anxiété manifeste.

— Je l’empêcherai d’attaquer, dit Serpent.

— Je me demandais quel effet ça peut faire de toucher ces animaux.

Serpent tendit le bras vers lui et il caressa les écailles lisses de Sable aux motifs réguliers. Il retira sa main sans commentaire.

Dans la chambre du maire, Brian, l’air moins déprimé, était heureux de pouvoir à nouveau s’occuper de son maître. Le maire avait le vin triste, il pleurnichait. Lorsque

Serpent s’approcha de lui, il geignait presque mélodieusement tandis que de grosses larmes glissaient sur ses joues. Il cessa de gémir à la vue de la guérisseuse. Elle se plaça au pied de son lit. Il l’observait d’un air effrayé.

— Combien a-t-il bu ?

— Il a bu de tout son soûl, dit Gabriel.

— Il serait tout de même préférable qu’il soit inconscient dit Serpent, prise de pitié.

— Je l’ai vu boire jusqu’à l’aube avec les conseillers municipaux, mais sans jamais flancher.

Le maire les regarda en louchant de ses yeux larmoyants.

— Je ne veux plus de brandy, dit-il. Je n’en veux plus.

Il parlait avec force en dépit d’un léger bredouillement.

— Si je suis éveillé, ajouta-t-il, tu ne pourras pas me couper la jambe.

— Très juste. Alors restez éveillé.

Son regard se riva sur Sable, sur ses yeux fixes et sa langue jaillissante, et il se mit à trembler.

— Trouve autre chose, dit-il. Il doit bien y avoir un autre moyen.

— Vous mettez ma patience à bout, dit Serpent. Elle savait qu’elle ne tarderait pas à éclater ou, pire encore, à pleurer au souvenir de la mort de Jesse. Elle aurait tant aimé pouvoir venir en aide à cette femme tandis qu’il lui serait si facile de soigner le maire.

Il gisait sur le dos. Serpent sentait qu’il tremblait encore, mais du moins il se taisait. Gabriel et Brian se tenaient de chaque côté de lui. La guérisseuse déborda le pied du lit et plaça les couvertures sur les genoux du patient pour l’empêcher de voir ses jambes.

— Je veux voir, murmura-t-il.

Sa jambe était enflée et violacée.

— Pas question, dit Serpent. Brian, veuillez ouvrir les fenêtres.

Le vieux domestique s’exécuta avec empressement. Il tira les rideaux et ouvrit des panneaux de la baie vitrée sur

la nuit ténébreuse. Un air frais et pur envahit la pièce.

— Lorsque Sable vous mordra, dit Serpent, vous sentirez une douleur aiguë. Puis un engourdissement de la région entourant la morsure. Ce sera juste au-dessus de la plaie. La sensation d'engourdissement s'étendra lentement parce que votre circulation est presque arrêtée. Mais une fois qu'elle se sera propagée, je ferai suppurer la plaie. Ensuite l'antitoxine agira plus efficacement.

Les joues congestionnées du malade pâlirent. Il ne dit rien. Brian porta un verre à ses lèvres et il but avidement. Il reprit ses couleurs.

C'est ainsi, pensa Serpent, à certains malades il faut tout dire, à d'autres tout cacher. Elle lança à Brian un linge propre.

— Imbibez cela de brandy et collez-le-lui sur le nez et la bouche. Vous pouvez, vous et Gabriel, faire de même si vous voulez. Ce ne sera pas agréable. Et buvez tous les deux une bonne gorgée chacun. Ensuite maintenez-le doucement par les épaules. Empêchez-le de s'asseoir brusquement ; ça ferait peur au serpent.

— Oui, guérisseuse, dit Brian.

Serpent nettoya la peau du patient au-dessus de la plaie profonde du mollet.

« Il peut s'estimer heureux de ne pas avoir le tétanos par-dessus le marché », pensa-t-elle en songeant à Ao et à sa bande de récupérateurs. Des guérisseurs passaient de temps en temps à La Montagne, moins souvent pourtant que par le passé. Peut-être le maire s'était-il fait vacciner lorsqu'il avait su qu'un serpent n'était pas nécessaire.

Serpent détacha Sable de son bras et le tint derrière le renflement de sa mâchoire, le laissant projeter sa langue vers la peau décolorée du malade tout en se lovant sur le lit en un épais rouleau. Lorsque Serpent le jugea bien placé, elle lui lâcha la tête.

Il frappa.

Le maire poussa un cri.

Sable ne mordit qu’une fois, et en une détente si rapide qu’on put à peine le voir bouger. Mais le maire ne s’y trompa pas. Il était repris d’un violent tremblement. Un sang noir mêlé de pus suintait des deux petites perforations de la morsure.

La fin de l’opération n’était plus pour Serpent qu’une besogne courante, peu appétissante, dans une atmosphère empestée. Elle ouvrit la plaie et la laissa suppurer. La jeune femme espérait que le maire n’avait pas pris un repas trop copieux car il semblait prêt à vomir en dépit du linge imbibé de brandy qu’il appliquait sur son visage. Brian se tenait stoïquement aux côtés de son maître, l’apaisant et l’empêchant de remuer.

Lorsque la guérisseuse eut terminé, l’enflure de la jambe avait diminué considérablement. Il serait rétabli dans quelques semaines.

— Brian, venez ici, s’il vous plaît.

Le vieil homme s’exécuta non sans hésitation, mais parut se détendre lorsqu’il vit la jambe de son maître.

— La plaie a meilleur aspect, dit-il ; c’est déjà mieux que la dernière fois qu’il m’a permis de la regarder.

— Bien. Elle va continuer à suppurer, il faut donc qu’elle soit constamment nettoyée.

Elle montra à l’intendant comment panser la blessure. Il fit venir une jeune domestique pour lui faire enlever les linges souillés ; dès lors la puanteur de l’infection et de la chair putréfiée ne tarda pas à se dissiper. Assis sur le lit, Gabriel épongeait le front de son père. Le linge imprégné de brandy était tombé de son visage, et il ne s’était pas donné la peine de le ramasser. Il n’était plus aussi pâle.

Serpent fit glisser Sable sur ses épaules.

— Si la plaie lui fait très mal ou si sa température remonte – s’il se produit un changement quelconque qui ne soit pas une amélioration – appelez-moi. Sinon je l’examinerai demain matin.

— Merci, guérisseuse, dit Brian.

Serpent eut un moment d’hésitation en passant devant Gabriel ; mais il garda les yeux baissés. Son père était immobile, respirant péniblement ; il paraissait avoir succombé au sommeil.

Serpent haussa les épaules et quitta la tour du maire pour regagner sa chambre. Après avoir remis Sable dans son logement, elle descendit et trouva les cuisines. Une des innombrables domestiques de la maison lui servit à souper, puis elle alla se coucher.

6

Le lendemain matin, le maire se sentait mieux. Brian, manifestement, était resté auprès de lui toute la nuit. Il avait fait ses quatre volontés – pas tout à fait de bonne grâce, car ce n’aurait pas été dans le style du vieux serviteur, mais sans réticence ni ressentiment.

— Aurai-je une cicatrice ? demanda le maire.

— Oui, dit Serpent, surprise. Bien sûr. Plusieurs. J’ai extrait de la plaie une bonne quantité de muscle mort, et jamais le vide ne sera comblé. Mais vous ne boiterez probablement pas.

— Brian, où est mon thé ?

Le ton de ces paroles trahissait la contrariété que lui causaient celles de Serpent.

— Tout de suite, monsieur.

La chambre fut envahie par un parfum d’épices. Le maire but son thé en feignant d’ignorer l’existence de la guérisseuse, occupée à refaire son pansement.

Lorsqu’elle quitta la pièce, l’air renfrogné, Brian la suivit.

— Guérisseuse, veuillez lui pardonner. Il n’est pas habitué à être malade. Il compte que tout se plie à ses volontés.

— Je l’ai bien remarqué.

— Je veux dire… il se considère comme marqué… il se sent trahi par lui-même…

Brian, d’un geste des mains, avouait son impuissance à trouver les mots justes.

Il n’était pas tellement rare de rencontrer des gens se refusant à croire qu’ils pussent être malades ; Serpent était habituée à ces convalescents difficiles trop impatients de revenir à la normale alors qu’ils avaient besoin de récupérer ; se heurtant à l’impossible, ils ne savaient que geindre.

— Ce n’est pas une raison pour traiter les gens comme il le fait.

Brian fixait le plancher.

— C’est un brave homme, guérisseuse.

Regrettant d’avoir touché au vif le vieil homme par son mouvement d’humeur, ou plutôt sa contrariété et son orgueil blessé, Serpent reprit sur un ton plus doux :

— Lui êtes-vous assujetti ?

— Non, oh non, guérisseuse, je suis libre. Le maire interdit l’esclavage à La Montagne. Les gardiens d’esclaves qui viennent ici sont expulsés de la ville, et leurs gens ont le choix entre deux possibilités, repartir avec eux ou travailler pendant un an au service de la ville. S’ils restent, le maire achète leurs papiers à leurs maîtres.

— Est-ce là ce qui vous est arrivé ?

Il hésita, puis répondit :

— Rares sont ceux qui savent que j’ai été esclave. Je fus un des premiers à être libérés. Au bout d’un an il déchira mes certificats d’esclavage, alors qu’ils étaient encore valides pour vingt ans et que j’avais servi cinq ans déjà. Jusque-là, je n’étais pas sûr de pouvoir faire confiance à cet homme – ou à quiconque. Et je le pouvais. Je suis resté, conclut-il avec un haussement d’épaules.

— Je comprends que vous puissiez lui être reconnaissant. Mais je persiste à dire que cela ne lui donne pas le droit de vous faire courir vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— J’ai dormi cette nuit.

— Dans un fauteuil ?

Brian sourit.

— Trouvez-lui un autre garde-malade pour quelques moments. Et venez avec moi.

— Vous avez besoin de moi, guérisseuse ?

— Non car je vais à l’écurie. Mais pendant ce temps vous pourrez faire un somme.

— Merci, guérisseuse. Je préfère rester ici.

— À votre aise.

Elle sortit et traversa la cour du château. C’était un plaisir de marcher dans l’air frais du matin. Elle descendit le sentier dont les lacets à forte pente menaient aux pâturages. La jument grise était seule dans le pré, et elle galopait, tête et queue hautes, bondissant de-ci de-là pour s’arrêter, jambes raides, devant la clôture, renâcler, faire aussitôt volte-face et repartir dans une autre direction. La clôture était à hauteur de poitrine et, si elle avait voulu continuer à galoper tout droit, elle l’aurait franchie sans presque s’en apercevoir, mais ses galopades n’avaient d’autre mobile que le plaisir du jeu.

Le sentier menait à une grange. En l’approchant, Serpent entendit un bruit de claque, un cri, puis une grosse voix furieuse :

— Fais ton travail !

Serpent s’élança vers l’écurie et en ouvrit la porte. L’intérieur était dans la pénombre. Elle cligna des paupières. Elle entendait remuer la paille et sentait flotter cette plaisante odeur capiteuse que dégage une écurie bien tenue. Une fois habituée à l’obscurité, elle put distinguer un large passage central recouvert de paille, deux rangées de stalles et le maître d’écurie se tournant vers elle.

— Bonjour, guérisseuse.

C’était un homme impressionnant mesurant au moins deux mètres et fortement charpenté. Ses cheveux bouclés étaient d’un roux éclatant, sa barbe blonde.

Serpent le défia du regard.

— Pourquoi ce bruit que j’ai entendu ?

— Quel bruit ?… Ah oui ! je contrecarrais les plaisirs de la fainéantise.

Le remède, sans nul doute, avait été efficace, car la personne coupable de ce vice avait disparu en un éclair.

— À une heure aussi matinale ce n’est pas une mauvaise idée de fainéanter.

— Ici on commence le travail de bonne heure, dit le maître d’écurie, conduisant la jeune femme plus avant parmi les stalles. J’ai mis vos deux montures par ici. La

jument galope dans le pré, mais j’ai laissé le poney au repos.

— Très bien. Il faudrait le referrer le plus vite possible.

— J’ai commandé le forgeron pour cet après-midi.

— Parfait.

Serpent entra dans le box d’Ecureuil. Il lui donna des petits coups de museau et mangea le morceau de pain qu’elle lui avait apporté. Sa robe était luisante, sa crinière et sa queue bien étrillées, ses sabots étaient même huilés.

— Il a été en bonnes mains.

— Nous nous efforçons de satisfaire le maire et ses hôtes, dit le géant.

Il resta auprès de Serpent, aux petits soins pour elle, jusqu’au moment où elle quitta l’écurie pour y ramener la jument. Il fallait ne remettre les chevaux au vert que progressivement après un si long séjour dans le désert, sans quoi cette herbe riche eût risqué de les rendre malades.

Lorsqu’elle regagna l’écurie, montant Vive à cru et la guidant de ses genoux, le maître d’écurie était occupé dans un autre coin du bâtiment. Serpent mit pied à terre et conduisit la jument à sa stalle.

— C’était moi, madame, pas lui.

Serpent se retourna, toute saisie. La voix qui avait murmuré ces mots ne venait ni du box de Vive ni du passage central.

— Qui est-ce ? dit-elle. Qui êtes-vous ?

Elle vit alors le trou ménagé dans le plafond pour faire tomber le foin du grenier. Sautant sur l’auge de Vive, elle s’accrocha aux bords du trou et se hissa suffisamment pour regarder dans le grenier. Une petite silhouette effrayée recula d’un bond pour se cacher derrière une botte de foin.

— Viens, dit Serpent, je ne te ferai pas de mal.

Elle était dans une position ridicule, suspendue au milieu du box tandis que Vive mordillait ses chaussures, sans prise suffisante pour se hisser dans le grenier.

— Allons, descends, dit-elle.

Après quoi elle se laissa retomber à terre.

Ce n’est qu’un enfant, pensa-t-elle. Elle avait vu sa silhouette sans pouvoir distinguer ses traits.

— Ce n’est rien, madame, dit l’enfant. Mais il prétend qu’il fait tout le travail et il n’est pas seul à le faire, c’est tout. Ça ne fait rien.

— Descends s’il te plaît, répéta Serpent. Tu as fait du beau travail sur mes chevaux, et je voudrais te remercier.

— Vous m’avez suffisamment remerciée, madame.

— Ne me dis pas « madame ». Je m’appelle Serpent. Et toi ?

Mais l’enfant était parti.

Elle remonta le sentier avec Vive. Des gens de la ville, malades ou envoyés par des malades, l’attendaient en haut de l’escarpement. Il ne fallait plus compter sur un petit déjeuner tranquille.

Elle vit une bonne partie de La Montagne avant la tombée de la nuit. Pendant quelques heures d’affilée elle travailla dur, bousculée mais heureuse, et puis, au moment de quitter un malade pour aller voir le suivant, elle fut envahie par un sentiment d’appréhension : allait-on l’appeler au chevet d’un mourant, d’une personne comme Jesse pour laquelle elle ne pourrait rien ?

Ce jour-là, ce malheur lui fut épargné.

Le soir, montée sur Vive, elle longea la rivière en laissant la ville à sa gauche : les feux du couchant, perçant les nuées, embrasaient les pics des montagnes du Ponant. Des ombres s’allongèrent vers elle à l’approche de l’écurie du maire. Comme elle ne voyait personne dans les parages, elle y fit entrer Vive elle-même, la dessella et se mit à étriller sa robe pommelée au poil lisse. Elle n’était pas pressée de revoir le château avec son atmosphère de souffrance résignée et de loyauté à tout prix.

— Madame, ce n’est pas votre travail. Laissez-moi faire et montez au château.

— Non. Descends, toi, dit Serpent à la voix chuchotante et comme désincarnée. Tu peux m'aider. Et ne m'appelle pas « madame ».

— Non, madame, allez-vous-en.

Serpent, sans répondre, continua à brosser l'encolure de Vive. Comme l'enfant ne réagissait pas, la guérisseuse allait abandonner la partie ; puis elle entendit un bruissement de foin au-dessus d'elle. Elle eut alors une inspiration : elle passa l'étrille à contre-poil sur le flanc de la jument. Au bout d'un instant l'enfant était à ses côtés et, avec douceur, lui enlevait la brosse des mains.

— Vous voyez, madame…

— « Serpent ».

— Ce n'est pas votre travail. Vous savez guérir et je sais brosser les chevaux.

Serpent sourit.

L'enfant n'avait guère que huit ou neuf ans ; c'était une petite fille toute fluette. Elle n'avait pas levé les yeux sur Serpent ; tandis qu'elle étrillait le poil ébouriffé de Vive pour le redresser, elle avait les yeux baissés tout contre le flanc de la jument. Ses cheveux étaient d'un roux éclatant, ses ongles sales et rongés.

— Tu as raison, dit Serpent. Tu t'y prends mieux que moi.

L'enfant garda le silence un moment.

— Vous m'avez bien eue, dit-elle d'un ton maussade, sans se retourner.

— Un peu, reconnut Serpent. Il le fallait, sans quoi je n'aurais pas pu te remercier face à face.

La petite fille pivota sur elle-même, lançant à la guérisseuse un regard furieux.

— Eh bien, remerciez-moi ! cria-t-elle.

Le côté gauche de son visage était défiguré par une terrible cicatrice.

Brûlures au troisième degré, pensa Serpent. Pauvre enfant ! Si un guérisseur s'était trouvé là à temps, la cicatrice n'aurait pas été aussi vilaine.

Mais en même temps la jeune femme vit un bleu sur le côté droit de ce visage meurtri. Elle s'agenouilla devant l'enfant, et celle-ci parut vouloir se dérober à tout contact, tournant la tête pour cacher sa cicatrice. Serpent, d'une main douce, palpa le visage à l'endroit contusionné.

— J'ai entendu le maître d'écurie hurler après quelqu'un ce matin. C'est à toi qu'il en avait, n'est-ce pas ? Il t'a frappée.

La fillette fit face à Serpent et la fixa, l'œil droit grand ouvert, le gauche en partie fermé par la cicatrice.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, dit-elle.

S'étant dégagée des mains de la guérisseuse, elle monta lestement sur une échelle et disparut dans le grenier. Serpent l'y suivit mais ne put la trouver.

— Reviens, s'il te plaît, cria-t-elle en vain.

La guérisseuse grimpa le sentier du château ; son ombre oscillait au rythme du mouvement de la lanterne qu'elle transportait. Elle pensait à la petite fille sans nom honteuse de se montrer au grand jour. Sa contusion était mal placée, juste à la tempe. Elle n'avait pas tressailli lorsque Serpent l'avait palpée, du moins à l'endroit meurtri, et elle ne présentait aucun des symptômes de la commotion cérébrale. Pour l'immédiat l'état de l'enfant n'inspirait aucune inquiétude. Mais pour l'avenir ?…

La guérisseuse voulait lui venir en aide, mais elle savait que si elle faisait réprimander son maître, la petite fille en subirait les conséquences après son départ.

Serpent se rendit à la chambre du maire.

Brian paraissait épuisé, mais le maire avait le visage frais. Sa jambe avait presque entièrement désenflé. Des croûtes s'étaient formées aux endroits ouverts, mais Brian, en infirmier capable, maintenait la plaie ouverte et propre.

— Quand puis-je me lever ? demanda le maire. J'ai du travail qui m'attend. Des gens à voir. Des conflits à régler.

— Vous pouvez vous lever quand vous voudrez, mais alors il vous faudra rester au lit trois fois plus longtemps.

— J’insiste…

— Restez au lit, c’est tout, dit la guérisseuse avec lassitude.

Elle savait qu’il allait désobéir. Brian, comme toujours, l’accompagna jusqu’au vestibule.

— Si la blessure saigne la nuit, appelez-moi.

Elle s’attendait à cette éventualité au cas où le maire se lèverait, et elle voulait éviter à son vieux serviteur d’être seul pour y faire face.

— Il va bien ? Rien à craindre ?

— Non, à condition qu’il ne se fatigue pas trop. Il est en assez bonne voie.

— Merci, guérisseuse.

— Où est Gabriel ?

— Il ne monte plus ici.

— Brian, qu’est-ce qui ne va pas entre lui et son père ?

— Je suis désolé, guérisseuse, je ne puis le dire.

« Dis plutôt que tu ne veux pas », pensa Serpent.

Serpent contemplait la vallée obscure. Elle n’avait pas encore sommeil. C’était là pour elle un des inconvénients de son année probatoire : n’avoir généralement personne avec qui partager son lit. Trop de gens, ne connaissant les guérisseuses que de réputation, la craignaient. Même Arevin avait commencé par la craindre ; et lorsque ce sentiment s’était dissipé, lorsque leur estime mutuelle s’était changée en attirance, Serpent avait dû partir. Le sort les avait séparés.

Elle appuya son front contre la vitre fraîche.

Serpent s’était donné pour but d’explorer le désert, de voir des lieux que ses pareils n’avaient pas visités depuis des dizaines d’années, ou n’avaient même jamais visités. Peut-être était-ce folie de sa part, ou tout au moins présomption, de faire ce que ses maîtres avaient cessé de faire ou même d’envisager. Il n’y avait même pas assez de guérisseurs de ce côté du désert. Si sa visite à la grande cité était couronnée de succès, cela pourrait tout changer.

Mais le nom de Jesse suffirait-il à privilégier Serpent par rapport à ses collègues pour obtenir du Centre l'accès à sa science ? Si elle échouait… Ses maîtres étaient de braves gens qui toléraient les excentricités individuelles, mais comment réagiraient-ils aux erreurs qu'elle avait commises ?

Ce fut un soulagement pour elle d'entendre frapper à sa porte, car cela rompait le fil de ses pensées.

— Entrez.

Gabriel parut, et une fois de plus Serpent fut frappée par sa beauté.

— Brian me dit que mon père est en bonne voie.

— Oui, ça ne va pas mal.

— Merci de ce que vous avez fait pour lui. Je sais combien il peut être difficile. Eh bien, ajouta-t-il, hésitant, jetant un regard autour de lui, haussant les épaules, je venais voir si je pouvais faire quelque chose pour vous.

Si soucieux qu'il fût, il avait de la douceur et du charme, qualités aussi séduisantes pour Serpent que sa beauté physique. Elle se sentait seule. Elle décida d'accepter son offre courtoise.

— Oui, merci.

Elle s'avança vers lui, lui effleura la joue et lui prit la main pour le conduire à un divan. Il y avait une carafe de vin et des verres sur un guéridon proche de la fenêtre.

Serpent s'aperçut que Gabriel était écarlate.

Peut-être ne connaissait-elle pas bien les coutumes du désert, mais celles de la montagne lui étaient familières : elle n'avait pas, comme hôte du château, outrepassé ses privilèges, et l'offre était venue, bel et bien, de Gabriel. Elle se tint face à lui et lui prit les bras juste au-dessus du coude. Il devint tout pâle.

— Gabriel, qu'y a-t-il ?

— Je… je me suis mal exprimé. Je ne voulais pas dire… Si vous voulez je peux vous envoyer quelqu'un…

Elle se rembrunit.

— S’il ne m’avait fallu que « quelqu’un », j’aurais pu le faire venir de la ville. Je voulais quelqu’un qui me plaise.

Gabriel regarda la jeune femme en ébauchant un sourire. Peut-être sa résolution de quitter la demeure paternelle avait-elle eu pour corollaire la décision de se laisser pousser la barbe, car ses joues s’ornaient d’un léger duvet doré.

— Merci de ces paroles, dit-il.

Elle le conduisit au divan, le fit asseoir et prit place à ses côtés.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

Il hocha la tête. Ses cheveux lui couvrirent le front, cachant à demi ses yeux.

— Gabriel, se peut-il que tu n’aies pas remarqué que tu es beau ?

— Je le sais, répondit-il avec un sourire forcé, lugubre.

— Faut-il que je te tire les vers du nez ? Je ne te plais pas ? Dieu sait que je ne puis rivaliser en beauté avec les gens de La Montagne. Préfères-tu les hommes ? Je le comprendrais. Es-tu malade ? Si oui, tu sais bien que je suis guérisseuse.

Serpent le sondait pour savoir ce qui l’éloignait d’elle. Il réagit enfin à sa dernière suggestion.

— Je ne suis pas malade, dit-il avec douceur en évitant le regard de la jeune femme. Et je n’ai rien contre vous… Au contraire si je pouvais choisir… Je suis honoré de la bonne opinion que vous avez de moi.

Serpent attendait la suite.

— Je craindrais de vous décevoir…

— C’est là ce qui t’oppose à ton père ? C’est pour cela que tu vas partir ?

Gabriel acquiesça.

— Et il a raison de vouloir que je parte.

— Parce que tu n’as pas répondu à ses espoirs ? demanda Serpent en hochant la tête. Une punition n’avance à rien. C’est une forme stupide de délectation morose. Viens te coucher avec moi, Gabriel, je ne te demanderai rien.

— Vous ne comprenez pas, dit le jeune homme, l'air malheureux.

Prenant la main de Serpent, il la porta à son propre visage, promenant les doigts de cette main amie sur son duvet soyeux.

— Je suis incapable d'honorer le pacte qui lie deux amants. Je ne sais pas pourquoi. J'ai pourtant eu un bon maître. Mais la technique du biocontrôle me dépasse. J'ai essayé. Dieu, comme j'ai essayé !

Ses yeux bleus brillaient. Il lâcha la main de Serpent et laissa retomber son bras. Serpent lui caressa de nouveau la joue et lui entoura les épaules en s'efforçant de cacher sa surprise. Qu'on fût impuissant, passait encore, mais être incapable de se contrôler !… Elle ne savait que dire, mais elle sentait qu'il voulait lui en confier davantage, qu'il le voulait désespérément ; la tension extrême de tout son corps en témoignait. Il avait les poings serrés. Elle ne voulait pas le bousculer ; il avait déjà assez souffert de son infirmité. Elle se surprit à chercher le moyen de dire avec douceur et d'une manière détournée des choses qu'elle aurait normalement énoncées sans ambages.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle. Je comprends ce que tu dis. Sois tranquille. Avec moi c'est sans importance.

Il regarda Serpent, les yeux écarquillés ; son expression rappelait celle de la petite fille de l'écurie lorsque la guérisseuse avait examiné le bleu produit par une gifle récente sans paraître remarquer sa vieille cicatrice hideuse.

— Vous n'êtes pas sérieuse. Je ne peux parler à personne. N'importe qui, comme mon père, serait dégoûté. Et je comprends ça.

— À moi, tu peux me parler. Je ne te jugerai pas.

Il hésita un moment, puis il s'épancha, libérant ce qu'il refoulait depuis des années.

— J'avais une amie nommée Leah. C'était il y a trois ans. J'avais quinze ans, elle douze. Lorsqu'elle décida de faire l'amour pour la première fois, elle me choisit pour

partenaire. Il ne s’agissait plus de flirter simplement. Elle n’avait pas terminé son éducation, naturellement, mais peu importait puisque j’avais achevé la mienne. Du moins je le pensais.

Il était maintenant appuyé contre Serpent, la tête sur son épaule, fixant les fenêtres noires d’un œil vague.

— J’aurais peut-être dû prendre d’autres précautions. Mais il ne m’était même pas venu à l’idée que je puisse être fécond. Je n’avais jamais entendu parler d’un cas d’incapacité en matière de biocontrôle, en tout cas sur le plan de la fécondité.

Serpent le sentit hausser les épaules : le tissu soyeux de sa chemise glissa sur la matière plus rugueuse de celle qu’elle venait d’acheter.

— Quelques mois plus tard on organisa une soirée en l’honneur de Leah pour la féliciter d’avoir maîtrisé son biocontrôle plus rapidement que la norme. Personne ne s’en étonnait. Leah a vite fait de tout assimiler. Elle est brillante.

Gabriel se tut un moment, toujours appuyé contre Serpent, respirant lentement et profondément. Puis il regarda la jeune femme.

— Mais si ses règles avaient été arrêtées ce n’était pas dû à son biocontrôle, c’est parce qu’elle était enceinte par ma faute. Elle avait douze ans, c’était mon amie, elle m’avait choisie, et j’ai failli gâcher sa vie.

Serpent comprenait tout. La timidité de Gabriel, son allure, hésitante et honteuse, et même pourquoi il cachait son beau visage lorsqu’il sortait : il ne voulait pas qu’on le reconnût, et encore moins que quiconque lui offrît de partager son lit.

— Pauvres enfants, dit Serpent.

— Je pense que nous avions toujours envisagé de nous unir par la suite lorsque nous aurions choisi une profession. Lorsque nous serions fixés. Mais qui accepterait un partenaire incapable de se contrôler ? Ils auraient toujours conscience que la moindre défaillance de leur propre

contrôle ne serait pas rattrapée par celui de l’autre. Une telle union ne peut être durable. Pourtant Leah ne voulait pas m’humilier. Elle n’en dit rien à personne et se fit avorter. Mais elle était seule et son éducation n’était pas assez complète. Elle faillit mourir d’hémorragie.

— Tu ne devrais pas avoir envers elle un sentiment de culpabilité. Tu n’as pas été méchant pour elle.

Serpent savait que les mots seraient impuissants à empêcher Gabriel de continuer à se mépriser, impuissants à contrebalancer la sévérité de son père. Comment aurait-il pu savoir qu’il était fécond sans avoir été testé juste auparavant ; il n’y avait plus aucune inquiétude à avoir, généralement, une fois assimilée la technique du biocontrôle, et Serpent savait qu’il était assez peu fréquent qu’on en fût incapable. Seule une personne incapable d’aimer qui que ce fût aurait pu ne pas être marquée par ce que Gabriel avait vécu. Et Gabriel, manifestement, n’était pas dans ce cas.

— Elle se remit, dit Gabriel. Mais ce qui aurait dû être pour elle un plaisir, j’en avais fait un cauchemar. Leah… je crois qu’elle a voulu me revoir sans pouvoir s’y décider. Si ces mots ont un sens.

— Oui, dit Serpent.

Douze ans, pensa-t-elle. Peut-être Leah comprit-elle alors pour la première fois que sa vie pouvait être influencée par d’autres à son corps défendant et même à son insu ; ce n’est pas une leçon que les enfants apprennent aisément ou de bon cœur.

— Elle veut être souffleuse de verre, et elle avait alors un arrangement avec Ashley pour devenir son assistante.

Serpent eut un petit sifflement d’admiration car c’était une profession difficile et très considérée. Seuls les meilleurs spécialistes pouvaient, au prix d’un long apprentissage, construire de bons panneaux solaires, tubulaires ou concaves comme ceux du château. Ashley n’était pas une des meilleures, c’était la meilleure de ces spécialistes.

— Leah a-t-elle dû y renoncer ?

— Oui. Pas pour toujours, heureusement. Elle a débuté, un an plus tard. Une année de perdue pour elle.

Gabriel parlait posément, laborieusement, mais sans émotion. On eût dit qu'à force de ressasser tout cela dans son esprit, il s'était en quelque sorte distancié de ces événements.

— Naturellement j'ai repris mon cours d'éducation sexuelle. On s'est alors aperçu, à la faveur de tests prolongés, que je ne pouvais pas maintenir l'écart thermique plus de quelques heures d'affilée. C'est insuffisant.

— Oui, dit pensivement Serpent qui commençait à avoir des doutes sur la compétence de l'éducateur de Gabriel.

Ce dernier s'écarta de Serpent pour pouvoir la regarder dans les yeux.

— Alors, vous voyez, je ne peux pas rester avec vous ce soir.

— Tu le peux. Reste, je t'en prie. Nous sommes seuls tous deux et nous pouvons nous faire du bien l'un à l'autre.

Il eut un hoquet de surprise et se leva brusquement.

— Vous ne comprenez pas…, cria-t-il.

— Gabriel.

Il se rassit, mais sans toucher Serpent.

— Je n'ai pas douze ans. Et tu n'as pas à craindre de me donner un enfant non désiré. Les guérisseuses n'ont jamais d'enfants. Nous assumons la responsabilité de cela nous-mêmes parce que nous ne pouvons nous permettre de la partager avec nos partenaires.

— Vous n'avez jamais d'enfants ?

— Jamais. Les femmes n'enfantent pas, les hommes n'engendrent pas.

Il fixa la guérisseuse.

— Me crois-tu ?

— Vous voulez toujours de moi, maintenant que vous savez…

Pour toute réponse, Serpent se leva et commença à déboutonner sa chemise. Mais les boutonnières neuves lui résistaient et elle fit passer la chemise par-dessus sa tête, et la laissa tomber à terre. Gabriel se leva lentement et la regarda timidement. Puis, comme il s'était avancé vers elle les mains tendues, elle déboutonna sa chemise et son pantalon. Lorsque ce dernier vêtement glissa le long de ses hanches étroites, il se mit à rougir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Depuis l'âge de quinze ans je ne me suis jamais montré nu à personne.

— Alors, dit Serpent avec un large sourire, il est grand temps.

Le corps de Gabriel était aussi beau que son visage. Serpent ôta son propre pantalon et le laissa tomber en tas sur le plancher.

Ayant conduit le jeune homme à son lit, elle se glissa sous le drap à ses côtés. La lueur tamisée de la lampe donnait un vif éclat à ses cheveux blonds et à sa peau mate. Il tremblait.

— Détends-toi, murmura la guérisseuse. Nous avons tout notre temps, et nous faisons ça pour notre amusement.

Elle lui massa les épaules et sentit se relâcher leur tension. Mais elle s'aperçut qu'elle était tendue, elle aussi, tendue par le désir, l'excitation, le besoin. Elle pensa à Arevin : que faisait-il en ce moment ?

Gabriel se tourna sur le côté, les mains vers elle. Ils se caressèrent. Serpent souriait intérieurement ; elle savait bien qu'une expérience unique ne pouvait compenser chez Gabriel les trois années perdues, mais quant à elle, elle ferait de son mieux pour l'aider à prendre un nouveau départ.

Malheureusement elle ne tarda pas à s'apercevoir que s'il prolongeait les caresses préliminaires c'était uniquement pour lui donner du plaisir, il pensait trop et s'inquiétait trop, la traitant comme si elle était Leah, une fille de douze ans qu'il aurait la responsabilité d'initier au

plaisir sexuel. Et Serpent ne retirait aucune satisfaction de ces caresses dispensées comme par devoir. D'autre part il faisait de vains efforts pour réagir aux attouchements de la jeune femme, et chaque seconde accroissait l'embarras où le mettait cet échec. La jeune femme le caressait avec douceur, effleurait son visage de ses lèvres.

Gabriel, avec un juron, s'écarta d'elle brusquement et se pelotonna sur le côté en lui tournant le dos.

— Je suis désolé, dit-il de la voix rauque d'un homme en pleurs.

Elle s'assit et lui caressa l'épaule.

— Je t'ai dit que je ne te demanderais rien.

— Je ne cesse de penser…

Elle posa un baiser sur son épaule, la chatouillant de son haleine.

— Penser n'est pas indiqué.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Ennuis et souffrances, voilà tout ce que j'ai à offrir. Et maintenant sans même pouvoir donner d'abord un peu de plaisir. Cela vaut peut-être mieux.

— Tu sais très bien qu'un impuissant peut satisfaire une autre personne. Il s'agit maintenant d'autre chose : de *ton* plaisir.

Il ne répondit pas, ne tourna pas la tête. Il avait réagi en entendant le mot « impuissant » : c'était là une difficulté qu'il n'avait pas encore envisagée.

— Tu ne te sens donc pas en sécurité avec moi ?

Il se retourna et fixa la guérisseuse.

— Leah n'était pas en sécurité avec moi.

Serpent replia les genoux sur ses seins et reposa le menton sur ses poings. Longuement elle enveloppa le jeune homme du regard, puis soupira et lui tendit la main pour lui montrer les cicatrices dont elle était couturée.

— Tu vois ces morsures de serpent. La moindre d'entre elles aurait tué toute autre personne qu'un guérisseur. Soit d'une mort lente et déplaisante, soit d'une mort rapide et non moins déplaisante.

Elle se tut pour lui donner le temps d’enregistrer ces paroles.

— Il m’a fallu beaucoup de temps pour m’immuniser contre ces venins. Et ce fut une dure épreuve. Je ne suis jamais malade. Je n’ai jamais d’infections. Je ne peux pas avoir le cancer. Mes dents ne se gâtent pas. Les immunités acquises des guérisseurs sont si actives qu’elles réagissent à toute intrusion dans leur organisme. Nous sommes stériles pour la plupart parce que nous allons jusqu’à élaborer des anticorps contre nos propres cellules sexuelles. Sans parler de celles des autres.

Gabriel se souleva sur un coude.

— Alors… si vous ne pouvez pas avoir d’enfants, pourquoi m’avez-vous dit que les guérisseuses ne peuvent pas se permettre d’en avoir ? Je pensais que vous vouliez dire que vous n’aviez pas de temps pour cela. Alors, si je…

— Nous élevons des enfants. Nous les adoptons. Les premières guérisseuses ont essayé d’en mettre au monde. Sans succès pour la plupart. Les rares bébés ainsi conçus étaient difformes et idiots.

Gabriel se mit sur le dos et fixa le plafond. Il poussa un profond soupir.

— Dieu !

— Nous apprenons à maîtriser parfaitement la fécondité.

Gabriel restait muet.

— Tu es encore tourmenté.

Serpent se pencha vers lui, soulevée sur un coude, mais sans faire un mouvement pour le toucher.

Il la regarda avec un sourire ironique et sans joie, le visage torturé.

— Je suis paniqué, je crois.

— Je sais.

— Avez-vous jamais eu peur ? Vraiment peur ?

— Oh oui !

Elle posa la main sur le ventre du jeune homme, passant les doigts sur sa peau veloutée et sur sa délicate toison d’un or soutenu. Il ne tremblait pas visiblement et pourtant

Serpent sentait sa peur se manifester par une trépidation profonde, régulière.

— Reste tranquille, ne bouge pas.

Elle commença à caresser son ventre, ses cuisses, ses hanches, le côté de ses fesses, toujours plus près de ses organes génitaux mais sans les toucher.

— Que faites-vous ?

— Chut ! Reste tranquille.

Elle continua à le caresser tout en lui parlant, donnant peu à peu à sa voix un débit uniforme, apaisant, hypnotisant. Elle sentait qu'il luttait pour ne pas remuer tandis qu'elle l'excitait ; il luttait contre lui-même, et le tremblement s'arrêta sans qu'il en fût conscient.

— Serpent !

— Quoi ? demanda-t-elle innocemment. Quelque chose qui cloche ?

— Je ne peux pas…

— Chut !

Il gémit. Ce n'était plus de peur qu'il tremblait. Serpent sourit, s'installa commodément à côté de lui et le tourna face à elle.

— Maintenant tu peux remuer.

Quelle qu'en fût la raison – efficacité des stimuli, personnage joué par Serpent, devenue à son tour vulnérable à ses yeux et digne de confiance, ou plus probablement le simple fait que dans la saine vigueur de ses dix-huit ans il sortait enfin de trois ans d'abstinence et de culpabilité – toujours est-il que la suite se déroula normalement.

Serpent avait l'impression d'observer les événements non comme fait un voyeur, mais de manière scientifique et presque désintéressée. Gabriel était foncièrement affectueux, et Serpent réussit à provoquer en lui un état d'abandon. Son propre orgasme fut satisfaisant, c'était un relâchement bienvenu après les mois de tensions émotionnelles qui s'étaient accumulées dans la solitude, mais elle pensait surtout à Gabriel. Au demeurant, si

ardemment qu'elle répondît à sa passion, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce que ce pourrait être que de faire l'amour avec Arevin.

Serpent et Gabriel étaient enlacés, respirant fortement, le corps en sueur. Ce qui comptait autant que l'acte sexuel pour la jeune femme, c'était d'avoir un compagnon. Et même cela passait avant puisque les tensions sexuelles étaient remédiables. La solitude physique et morale, c'était tout autre chose. Elle embrassa Gabriel sur le cou et le côté de la mâchoire.

— Merci, murmura-t-il, et Serpent sentit vibrer ces mots sur ses propres lèvres.

— Il n'y a pas de quoi. Ce n'était nullement désintéressé de ma part.

Il resta un moment silencieux, les doigts étalés au creux de la taille de Serpent. Elle lui tapota la main. C'était un gentil garçon. Pensée condescendante, sans doute, mais qui s'imposait à la jeune femme ; avec la partie détachée de son esprit, celle qui observait les événements, elle ne pouvait se défendre de regretter que Gabriel ne fût pas Arevin. Elle voulait un être avec qui partager, plutôt qu'un partenaire reconnaissant.

Gabriel étreignit soudain Serpent en se cachant le visage contre son épaule. Elle caressa les boucles courtes de sa nuque.

— Que vais-je faire ? dit-il d'une voix étouffée. Où irai-je ?

Serpent le berça dans ses bras. Elle se demanda soudain s'il n'aurait pas été plus charitable de le laisser partir lorsqu'il lui avait offert de lui envoyer quelqu'un d'autre ; il aurait pu continuer à mener une vie d'abstinence ininterrompue. Pourtant elle ne pouvait croire que c'était un des êtres pitoyables qui, incapables de se concentrer, ne peuvent jamais maîtriser la technique du biocontrôle.

— Gabriel, parle-moi de ton éducation sexuelle. Lorsque tu as été testé, combien de temps as-tu pu maintenir l'écart thermique ? Ne t'a-t-on pas donné un témoin ?

— Quelle sorte de témoin ?

— Un petit disque contenant un produit chimique qui change de couleur suivant la température. La plupart de ceux que j’ai vus tournent au rouge lorsque la température génitale est suffisamment élevée.

Elle sourit au souvenir d’un homme de sa connaissance qui n’était pas peu fier de l’intensité de ce rouge dans son propre cas ; elle avait dû le persuader de se séparer de son témoin lorsqu’il se mettait au lit.

Gabriel paraissait perplexe.

— Suffisamment élevée ? dit-il.

— Oui, bien sûr, suffisamment élevée. Ce n’est pas ce qu’on t’a appris, à toi ?

Ses sourcils blonds se rapprochèrent en une expression mêlée de détresse et de surprise.

— Notre maître nous apprend à maintenir la température plus basse que la normale.

Serpent, au souvenir de son ami faraud et de vieilles plaisanteries obscènes sur ce sujet, avait envie d’éclater de rire. Pourtant elle réussit à conserver tout son sérieux.

— Gabriel, mon cher ami, quel était l’âge de ton éducateur ? La centaine ?

— Oui, au minimum. Un vieillard d’une grande sagesse.

— Sage, je n’en doute pas. Mais il n’était guère à la page. Il retardait de quatre-vingts ans. Une baisse de température du scrotum rend stérile, c’est vrai, mais une élévation thermique est bien plus efficace. Et on s’accorde à dire que c’est beaucoup plus facile à maîtriser.

— Mais il a affirmé que je n’arriverais jamais à me contrôler convenablement…

Serpent fronça les sourcils mais s’abstint de tout commentaire. Pourtant elle pensait qu’aucun éducateur ne devait jamais dire pareille chose à un étudiant.

— Eh bien, il existe parfois des incompatibilités de caractère, et il suffit alors de changer de maître.

— Tu crois que je pourrais apprendre ?

— Oui.

La jeune femme s’interdit de faire une nouvelle remarque acerbe sur la sagesse et la compétence du premier maître de Gabriel. Il était préférable qu’il prît conscience de ces défauts par lui-même. Il était clair qu’il avait encore pour cet homme trop d’admiration et de respect ; Serpent ne voulait pas le pousser à prendre la défense du vieillard, et pourtant c’était la personne qui lui avait fait le plus de mal.

Gabriel étreignit la main de Serpent.

— Que faire ? Où aller ?

Il y avait maintenant dans sa voix une note d’espoir et d’excitation.

— N’importe où pourvu que l’éducateur des hommes n’y soit pas un fossile. Quelle direction vas-tu prendre en partant d’ici ?

— Je… je n’ai pas décidé.

Il détourna les yeux.

— Il est dur de partir. Je le sais. Mais c’est la meilleure solution. Passer un certain temps à explorer. Prendre en main ton destin.

— Choisir un lieu d’exil, dit Gabriel tristement.

— Tu pourrais aller à Middlepath. Tu y trouveras les meilleurs éducateurs dont j’aie connaissance. Ton éducation terminée, rien ne t’empêchera de revenir ici.

— Si. Je crois que je ne pourrai jamais revenir parce que, même si j’apprends vraiment ce qui est nécessaire, les gens ne cesseront de se poser des questions sur moi. La rumeur me poursuivra. En tout cas je dois partir. Je l’ai promis. J’irai à Middlepath.

— Très bien.

Serpent réduisit à une étincelle la flamme de la lampe.

— La technique moderne a, paraît-il, d’autres avantages.

— C’est-à-dire ?

Elle le caressa.

— Cette technique vous oblige à activer la circulation dans la zone génitale. Ce qui, dit-on, accroît l’endurance. Et la sensibilité.

— Je me demande si j’ai acquis de l’endurance.

Serpent allait lui répondre sérieusement lorsqu'elle s'avisa que Gabriel venait de risquer son premier essai de plaisanterie sur le sexe.

— Nous allons voir, dit-elle.

Serpent fut réveillée avant l'aube par des coups impérieux frappés à sa porte. La grisaille lugubre de sa chambre était égayée d'une lueur rose orangé par la petite flamme de sa lampe. Gabriel dormait d'un sommeil profond, un vague sourire aux lèvres, ses longs cils blonds lui effleurant les joues. Il avait repoussé les couvertures et son beau corps longiforme était dévoilé jusqu'à mi-cuisse. Serpent se tourna de mauvaise grâce vers la porte.

— Entrez.

Une jeune servante d'une beauté saisissante entra d'un pas hésitant, et un flot de lumière venu du couloir se répandit sur le lit.

— Guérisseuse, monsieur le maire…

Elle eut un hoquet de surprise en voyant Gabriel. Pétrifiée, elle en oublia le sang qui lui souillait les mains.

— Monsieur le maire…

— J'y vais tout de suite.

Serpent sauta du lit, enfila son pantalon et sa chemise neuve trop raide, et suivit la jeune femme.

La plaie s'était rouverte, et la literie était imprégnée de sang, mais Brian avait paré au plus pressé : l'hémorragie était presque arrêtée. Le maire était d'une pâleur mortelle, et ses mains tremblaient.

— Si vous n'aviez pas l'air si malade, dit Serpent, en examinant la plaie, je vous passerais le savon que vous méritez. Vous avez la chance d'avoir un infirmier hors pair. J'espère que vous le rétribuez à sa juste valeur.

Brian rentrait avec une paire de draps propres, et il put entendre ces paroles.

— Je pensais…

— Pensez tant que vous voudrez. C'est une occupation admirable. Mais ne vous avisez pas de vous relever.

— D’accord, murmura le maire, et ce mot eut pour la guérisseuse valeur de promesse.

Elle estima qu’on pouvait se passer de son aide pour changer les draps. Et pourtant elle n’hésitait pas à rendre de menus services domestiques en cas de besoin ou par sympathie. Mais parfois son orgueil blessé ne connaissait aucune mesure. Elle savait qu’elle avait été d’une brusquerie impardonnable envers le maire, mais c’était plus fort qu’elle.

Plus grande que Serpent, certainement plus forte que Brian, la jeune servante pouvait aisément fournir le plus gros de l’effort à faire pour soulever le maire. Pourtant elle parut angoissée de voir la guérisseuse sortir pour regagner sa chambre, et bientôt elle accourut nu-pieds pour la rejoindre dans le couloir.

— Madame ?

Serpent se retourna. La servante jeta un regard autour d’elle comme si elle craignait d’être vue avec la guérisseuse.

— Comment t’appelles-tu ?

— Larril.

— Je m’appelle Serpent et je déteste qu’on m’appelle « madame ». Compris ?

Larril acquiesça mais sans prononcer le nom de Serpent.

— Qu’y a-t-il ?

— Guérisseuse… Dans votre chambre j’ai vu… une domestique ne devrait pas voir certaines choses. Je ne veux discréditer aucun membre de cette famille, mais…

La voix de la jeune fille était stridente et tendue, et elle parut sombrer dans la confusion, la honte.

— … Mais Gabriel… il est… Si je demandais à Brian ce qu’il faut faire il se croirait obligé d’en parler à son maître. Ce serait… déplaisant. Mais je ne veux pas vous blesser. Jamais je n’aurais cru que le fils du maire irait…

— Larril, tout est dans l’ordre. Il m’a tout dit. Je suis seule responsable.

— Vous êtes au courant… du danger.

— Il m’a tout dit. Je ne cours aucun danger.

— Vous avez fait une bonne action, dit Larril brusquement.

— Pas du tout. Je le désirais. Et je suis beaucoup plus entraînée au biocontrôle qu’une fille de douze ans, ou même de dix-huit ans.

Larril détournait les yeux.

— Moi aussi, dit-elle. Et je le plaignais tellement. Mais je… j’avais peur. Il est si beau… on pourrait… on pourrait s’oublier, sans le faire exprès. Je ne pouvais pas en prendre le risque. Il me reste six mois avant d’être maîtresse de mon sort.

— Tu es une ancienne esclave ?

Larril acquiesça.

— Je suis née à La Montagne. Mes parents m’ont vendue. C’était autorisé avant les nouvelles lois de monsieur le maire.

La tension de la voix contrastait avec l’indifférence apparente de ces paroles.

— Les nouvelles lois qui interdisent l’esclavage dans cette ville, je n’en ai été informée que beaucoup plus tard. Alors je me suis échappée pour regagner La Montagne. Je n’ai pas manqué à ma parole…

Elle leva les yeux, au bord des larmes, puis se redressa et continua avec plus d’assurance :

— J’étais une enfant lorsqu’on m’a vendue ; je n’avais pas le choix. Donc je ne devais pas fidélité à mes maîtres. Mais la ville a acheté mes papiers, et, en revanche, je dois fidélité au maire.

Quel courage il avait fallu à Larril, pensa Serpent, pour parler ainsi !

— Merci, dit-elle. Merci de m’avoir parlé de Gabriel. Personne ne le saura. Je suis ton obligée.

— Oh non ! guérisseuse, je ne voulais pas dire…

Serpent fut troublée par le son de la voix de Larril : elle y détectait une honte subite. Elle se demanda si Larril

pensait que ses raisons de parler à Serpent étaient douteuses.

— Je parle sérieusement. Pourrais-je te venir en aide de quelque façon ?

Larril fit un rapide signe de tête comme pour se dire non à elle-même plutôt qu'à Serpent.

— Personne ne peut rien faire pour moi, je crois.

— Explique-toi.

Larril hésita puis s'assit par terre et, d'un geste de colère, releva brusquement le bas de son pantalon.

Serpent s'assit sur les talons à côté d'elle.

— Oh, mon Dieu ! fit la guérisseuse.

Le talon de Larril avait été percé entre l'os et le tendon d'Achille. Au moyen d'un fer rouge, semblait-il. Dans la cicatrice était logé un petit anneau de matière cristalline grisâtre. Serpent prit le pied de Larril dans une main et examina l'anneau. Il ne portait pas trace de soudure.

La jeune femme fronça les sourcils.

— C'était de la cruauté pure et simple.

— Ils ont le droit de marquer les esclaves désobéissants, dit Larril. J'ai essayé de m'enfuir et ils ont voulu, disaient-ils, me rappeler qui j'étais.

La colère eut raison du calme de sa voix. Serpent frissonna.

— Je serai toujours asservie par ces marques. Mais ce ne sont pas les cicatrices qui me révoltent le plus. Vous avez vu les dômes dans les montagnes ? Les anneaux sont faits du même métal.

Serpent jeta un coup d'œil sur l'autre talon. Même cicatrice, même anneau. Elle reconnaissait maintenant la substance grise translucide. Mais elle ne l'avait jamais vue servir à la fabrication d'autre chose que ces dômes qui se dressaient, mystérieux, dans des endroits inattendus.

— Le forgeron a essayé de couper celui-là, dit Larril. Voyant qu'il ne réussissait même pas à l'entamer, il a été tellement vexé qu'il a brisé une tige de fer d'un seul coup pour prouver qu'il en était capable.

Elle palpa la fine et dure fibre de son tendon, prisonnier de l'anneau délicat.

— Une fois le cristal durci, c'est pour toujours ; comme les dômes. À moins de couper le tendon et de rester estropiée. Il m'arrive de penser que j'en serais capable, dit-elle en recouvrant brusquement l'anneau avec son pantalon. Comme vous voyez, personne ne peut rien pour moi. C'est de la vanité, je sais bien. Je serai bientôt libre en dépit de tout cela.

— Ici, je ne peux rien tenter pour toi, dit Serpent. Ce serait dangereux.

— Vous voulez dire que ce serait possible ?

— On pourrait peut-être faire quelque chose au centre des guérisseurs.

— Oh, ce serait merveilleux !

— Larril, il y aurait un risque.

Serpent montra sur sa propre cheville l'opération à réaliser.

— Le tendon ne serait pas coupé, mais détaché. Alors l'anneau pourrait sortir. Mais tu serais dans le plâtre un bon moment. De plus, il n'est pas certain que le tendon se recollerait convenablement ; il est possible que tes jambes ne retrouvent jamais toute leur force. Les tendons pourraient même ne pas se recoller du tout.

— Je vois, dit Larril d'une voix pleine d'espoir et de joie.

Mais peut-être avait-elle cessé d'écouter Serpent.

— Veux-tu me promettre une chose ?

— Oui, guérisseuse, naturellement.

— Ne prends aucune décision pour le moment. Attends pour cela la fin de ton temps de service à La Montagne. Attends quelques mois. Pas de précipitation. Une fois libre, tu pourrais décider que cela n'a plus d'importance.

Larril eut un regard ironique. Serpent savait qu'elle était tentée de lui demander ce qu'une guérisseuse éprouverait dans la même situation, mais qu'elle s'en abstenait pour ne pas paraître insolente.

— Oui, guérisseuse, c'est promis.

Elles se levèrent.

— Eh bien, bonne nuit, dit Serpent.

— Bonne nuit, guérisseuse.

Serpent repartit vers sa chambre.

— Guérisseuse ?

— Oui ?

Larril sauta au cou de Serpent et l'étreignit.

— Merci !

Embarrassée, elle se retira. Les deux femmes s'éloignèrent l'une de l'autre, mais la guérisseuse se retourna.

— Larril, où trouvent-ils leurs anneaux, les gardiens d'esclaves ? Personne, à ma connaissance, ne sait travailler la matière dont les dômes sont faits.

— Ce sont les gens de la grande cité qui leur en donnent un peu. Juste de quoi faire les anneaux.

Serpent se recoucha en méditant sur les gens du Centre. Comment pouvaient-ils donner de quoi enchaîner les esclaves et refuser de parler aux guérisseurs ?

7

Serpent s’éveilla à l’aube, avant Gabriel. Une faible lumière grise éclairait la chambre. Appuyée sur un coude elle regarda dormir le jeune homme. Il semblait, si la chose était concevable, encore plus beau dans le sommeil.

Elle allongea le bras vers lui, mais se ravisa. En général elle aimait faire l’amour le matin. Mais elle ne voulait pas réveiller Gabriel.

Soucieuse, elle se laissa retomber à sa place et essaya d’analyser ses réactions. L’expérience sexuelle qu’elle venait de vivre n’était pas la plus mémorable qu’elle eût connue. Gabriel n’était pas à proprement parler maladroit, mais inexpérimenté. Elle n’était pas entièrement satisfaite mais ce n’avait été nullement déplaisant de coucher avec ce garçon.

En s’analysant plus profondément. Serpent eut conscience d’une certaine gêne. Elle découvrait en elle un sentiment trop proche de la peur. Bien sûr, elle ne craignait pas Gabriel, c’eût été ridicule. Mais elle n’avait jamais fait l’amour avec un homme incapable de maîtriser sa fécondité. Il la mettait mal à l’aise, c’était indéniable. Sa propre maîtrise était parfaite ; elle se sentait parfaitement sûre d’elle-même à cet égard. Même si par extraordinaire elle était enceinte, elle pourrait avorter sans risquer la réaction excessive qui avait failli tuer l’amie de Gabriel. Non, son malaise n’avait guère de rapport avec ce qui était susceptible de se produire. Ce qui l’éloignait de Gabriel, c’était de connaître son infirmité. Car elle avait grandi avec la certitude que ses amants lui offriraient, et trouveraient en elle, réciproquement, une parfaite sécurité. Elle ne pouvait accorder cette confiance à Gabriel, même s’il n’était pas responsable de ses difficultés.

Elle comprit alors pour la première fois combien il avait dû se sentir seul pendant les trois dernières années, quelles

réactions il avait dû provoquer dans son entourage et ce qu'il avait dû penser de lui-même. Soupirant de pitié pour lui, elle étendit la main vers son corps, le caressa du bout des doigts ; c'est ainsi qu'elle le réveilla en douceur, oubliant toute hésitation et tout malaise.

Munie de la sacoche aux serpents, Serpent descendit l'escarpement menant à l'écurie, pour se rendre en ville avec Vive. Elle pensait visiter quelques malades le matin, et vacciner tout l'après-midi. Gabriel, pendant ce temps, ferait ses bagages.

Ecureuil et Vive, bien étrillés, étaient tout luisants. Le maître d'écurie, Ras, était absent. Serpent entra dans la stalle d'Ecureuil pour inspecter son sabot nouvellement ferré. Elle le gratta aux oreilles et lui dit tout haut qu'il avait besoin d'exercice, faute de quoi il risquerait de boiter. Elle perçut un léger bruissement dans le grenier à foin, elle écouta un moment mais n'entendit plus rien.

— Je vais demander qu'on te fasse courir autour du champ, dit-elle au poney.

Et de nouveau, elle écouta.

— Je le monterai pour vous, madame, murmura l'enfant.

— Qui me dit que tu sais monter à cheval ?

— Si, je sais monter à cheval !

— Descends, s'il te plaît.

L'enfant se laissa glisser lentement par la trappe ; un moment suspendue par les mains, elle tomba aux pieds de Serpent. Elle se tenait tête basse.

— Comment t'appelles-tu ?

La petite fille murmura un nom de deux syllabes. Serpent mit un genou à terre, et avec douceur, la prit par les épaules.

— Je regrette mais je n'ai pas entendu.

L'enfant leva les yeux en louchant. À côté de l'horrible cicatrice, la marque du coup s'effaçait.

— M… Melissa.

Après avoir marqué une hésitation, elle avait prononcé son nom comme si, prête à la riposte, elle mettait Serpent au défi de lui refuser ce nom. Mais qu'avait-elle dit la première fois ?

— Melissa, répéta l'enfant comme en savourant la sonorité de ces trois syllabes.

— Je m'appelle Serpent.

La guérisseuse tendit la main, et l'enfant la serra, sur ses gardes.

— Veux-tu monter Ecureuil pour moi ?

— Oui.

— Il va peut-être faire quelques cabrioles.

Melissa fit une traction sur la barre supérieure de la porte du box.

— Vous voyez celui-là ?

De l'autre côté du passage central se dressait un formidable cheval pie, une bête dépassant dix-sept mains. Serpent l'avait remarqué ; il rabattait les oreilles et montrait les dents chaque fois que quelqu'un passait.

— Je le monte, dit Melissa.

— Grand Dieu !

L'admiration de Serpent était sincère.

— Je suis seule à pouvoir le monter. Excepté l'autre.

— Qui donc ? Ras ?

— Non, répliqua Melissa d'un air méprisant. Pas lui. L'homme du château. Celui qui a les cheveux jaunes.

— Gabriel ?

— Oui, je crois. Mais il ne descend pas souvent, alors je monte son cheval.

Melissa retomba à terre.

— Ça m'amuse, ajouta-t-elle. Mais votre poney est gentil.

Serpent était pleinement rassurée sur la compétence de l'enfant.

— Merci, dit-elle. Je serai heureuse qu'il soit monté par quelqu'un qui connaisse son affaire.

Melissa grimpa sur le bord de la mangeoire, prête à disparaître une fois de plus dans le grenier à foin, et sans

laisser à Serpent le temps de trouver le moyen d'éveiller son intérêt pour prolonger leur entretien. Melissa se retourna à moitié.

— Madame, dites-lui que vous m'avez donné la permission.

Elle avait perdu toute son assurance.

— Mais naturellement.

Melissa disparut.

Serpent sella Vive et la fit sortir. Alors elle rencontra le maître d'écurie.

— Melissa va faire courir Ecureuil pour moi. Je lui en ai donné la permission.

— Qui donc ?

— Melissa.

— Quelqu'un de la ville ?

— Votre fille d'écurie. La petite rousse.

— Ah, le laideron ? dit l'homme en ricanant.

Serpent, sous l'effet du choc, puis de la colère, sentit le rouge lui monter au visage.

— Comment osez-vous injurier ainsi une enfant ?

— L'injurier, moi ? Comment ? En disant la vérité ? Personne ne veut la voir et il vaut mieux qu'elle ne l'oublie pas. Vous a-t-elle embêtée ?

Serpent se mit en selle et le défia du regard.

— À l'avenir vous emploierez vos poings contre des gens de votre force.

Elle talonna la jument, qui partit au galop. Elle était heureuse de quitter l'écurie, Ras, le château et le maire.

La journée passa plus vite que prévu. Prévenus de la présence d'une guérisseuse à La Montagne, des gens étaient venus de toute la vallée. On lui amenait de jeunes enfants à vacciner, et des adultes atteints de maladies chroniques, dont certaines comme l'arthrite de Grum, étaient inguérissables. La chance continuait à lui sourire car si elle avait à soigner des infections, des tumeurs et même quelques maladies contagieuses, aucun mourant ne

lui fut présenté. Les Montagnards étaient presque aussi sains qu'ils étaient beaux.

Elle passa presque tout l'après-midi à travailler dans une pièce du rez-de-chaussée de l'auberge où elle avait eu l'intention de loger. C'était un endroit central et l'aubergiste était accueillante. Sa journée fut terminée lorsqu'elle eut traité un dernier enfant en larmes, sans le secours, hélas ! des plaisanteries et des histoires de Pauli. Elle s'adossa dans un fauteuil, s'étira, bâilla, se relaxa, les bras levés, la tête en arrière, les yeux fermés. Elle entendit la porte s'ouvrir, un bruit de pas et de vêtement balayant le plancher ; et elle sentit une odeur de tisane.

Serpent se redressa. Lainie, l'aubergiste, plaça un plateau sur une table voisine. C'était une femme d'âge moyen, aimable, d'un physique agréable, plutôt forte. Elle s'assit, remplit deux gobelets de tisane et en offrit un à Serpent.

— Merci, dit la guérisseuse, inhalant la fumée.

Les deux femmes prirent quelques petites gorgées de tisane.

— Je suis heureuse que vous soyez venue. Cela fait longtemps que nous n'avons vu une guérisseuse à La Montagne.

— Je sais. Il nous est difficile de pousser si loin vers le sud.

Ce n'était d'ailleurs pas une question de distance, et Serpent se demandait si Lainie le savait tout aussi bien qu'elle.

— Si une guérisseuse s'installait ici, je sais que la ville l'en remercierait généreusement. Je suis sûre que le maire vous en parlera lorsqu'il ira mieux. Mais en tant que conseillère municipale, je puis vous assurer que sa proposition aurait notre soutien.

— Merci, Lainie. Je m'en souviendrai.

— Alors, vous pourriez rester ?

— Moi ?

Serpent, surprise, fixait sa boisson. Il ne lui était même pas venu à l'idée que Lainie lui faisait une offre directe. La Montagne, peuplée d'être beaux et sains, était plutôt un endroit où l'on pouvait se retirer au terme d'une vie de dur labeur, pour se reposer si l'on ne voulait pas enseigner.

— Non, c'est impossible. Je pars demain matin. Mais je ferai part de votre offre à mes collègues guérisseurs.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas rester ?

— Impossible. Je n'ai pas assez d'ancienneté pour accepter une pareille situation.

— Et vous devez partir demain ?

— Oui. Il n'y a guère de travail à La Montagne. Vous êtes tous trop bien portants, dit Serpent avec un large sourire.

Le visage de Lainie s'éclaira un instant, mais sa voix demeura grave.

— Si vous vous sentez obligée de partir parce que l'endroit où vous séjournez… parce qu'il vous faut un lieu plus propice à votre travail, dit Lainie avec hésitation, mon auberge vous sera toujours ouverte.

— Merci. Si je devais rester plus longtemps je m'installerais autre part. Je ne voudrais pas… abuser de l'hospitalité du maire. Mais il faut vraiment que je parte.

Elle lança un coup d'œil à Lainie. Elles se comprenaient.

— Voulez-vous passer la nuit ici. Vous devez être fatiguée et la route est longue.

— Oh ! ça me fera une agréable promenade à cheval. Une détente.

Serpent se dirigeait vers la résidence du maire dans les rues obscures, rêvassant au rythme du martèlement des sabots de Vive. Elle somnolait. Des nuages légers voguaient à une grande hauteur. La lune à son déclin projetait des ombres sur les pierres.

Soudain, elle entendit grincer des talons de bottes sur le pavé. Vive fit un brusque écart à gauche. Déséquilibrée, Serpent s'accrocha désespérément au pommeau de la selle et à la crinière de la jument pour tenter de se redresser.

Quelqu’un saisit sa chemise et, tirant dessus, la désarçonna. Tenant sa monture d’une seule main, elle frappa l’agresseur. Son poing glissa sur un tissu rugueux. Elle frappa une seconde fois, plus efficacement. L’homme poussa un grognement et lâcha prise. Elle enfourcha tant bien que mal la jument et la talonna. Elle s’élança en avant. L’agresseur s’accrochait encore à la selle et Serpent entendait crisser ses bottes sur la route. Il tirait sur la selle. Soudain, celle-ci se redressa brusquement : l’homme avait perdu prise.

Mais aussitôt la guérisseuse arrêta son cheval. La sacoche aux serpents avait disparu.

Faisant pivoter sa monture elle galopa à la poursuite de l’homme en fuite.

— Arrêtez !

Elle répugnait à lancer Vive sur lui, mais allait-il s’arrêter ? Il pouvait s’engager dans un passage trop étroit pour un cheval et disparaître avant qu’elle ait pu sauter à terre pour le suivre.

Serpent se pencha, agrippa son vêtement, et se jeta sur lui. Ils furent projetés à terre brutalement. Il se retourna dans sa chute et Serpent heurta le cailloutis de la rue avec une violence accrue par le poids de son adversaire. Elle réussit à garder prise sur lui, haletante, tandis qu’il luttait pour lui échapper. Elle voulait lui dire de lâcher la sacoche mais elle était trop essoufflée pour parler. Il la frappa et elle sentit une vive douleur sur le front, à la racine des cheveux. Elle riposta et le pugilat se poursuivit, leurs corps roulant à terre. Elle entendit la sacoche frotter sur le sol et tous deux plongèrent pour s’en saisir. Sable agitait furieusement ses sonnettes tandis que la guérisseuse et son agresseur encapuchonné tiraient sur la sacoche comme deux enfants qui se livrent une lutte à la corde.

— Lâche ça ! hurla Serpent.

Il faisait de plus en plus sombre et elle y voyait à peine. Elle savait qu’elle ne s’était pas cogné la tête, elle ne

sentait pas d’étourdissement. Elle cligna des yeux et le monde vacilla autour d’elle.

— Il n’y a rien dans ce sac qui puisse vous servir.

Il tira la poignée à lui avec un gémissement désespéré. Serpent parut céder, puis exerça sur la sacoche une violente traction qui la libéra. Elle fut si étonnée de voir réussir ce stratagème classique qu’elle tomba en arrière sur la hanche et le coude. Son petit juif en fut meurtri, ce qui, sans lui causer une réelle douleur, lui arracha un glapissement. Elle se releva mais son agresseur avait pris la fuite.

Serpent tenait son coude meurtri contre son corps et, de sa main libre, serrait fermement la poignée de la sacoche. La lutte n’avait pas été bien dure, relativement. Elle s’essuya le visage, cligna des yeux et sa vision s’éclaircit. Elle avait du sang dans les yeux, provenant d’une coupure du cuir chevelu. Elle fit un pas et tressaillit ; elle s’était meurtri le genou droit. Elle regagna la jument en boitant. Vive renâcla en signe de peur, mais sans se dérober. Serpent la tapota. Elle n’avait pas envie de se lancer, cette nuit, à la poursuite d’un cheval ou de quoi que ce fût. Elle eût aimé faire sortir Brume et Sable pour s’assurer qu’ils étaient indemnes, mais elle savait que c’eût été trop demander à la jument, si patiente qu’elle fût ; elle rattacha donc la sacoche à la selle, puis se remit en route.

L’écurie se dressa soudain devant elle dans la nuit. Elle n’avait pas perdu beaucoup de sang et son agresseur ne l’avait pas frappée assez fort pour provoquer une commotion, mais l’adrénaline secrétée en vue du pugilat avait cessé d’agir et elle se sentait vidée de toute énergie.

Elle fit une profonde inspiration.

— Maître d’écurie !

Personne ne répondit. Puis, cinq mètres plus haut, la porte du grenier s’ouvrit avec fracas.

— Il n’est pas là, madame, dit Melissa. Il couche au château. Puis-je vous aider ?

Melissa, hors du clair de lune, était à peine visible.

— J’espérais ne pas te réveiller.

— Madame, que vous est-il arrivé ? Vous êtes couverte de sang.

— Je ne saigne plus. Je me suis battue. Voudrais-tu monter au château avec moi ? Tu peux t’asseoir derrière moi pour aller là-haut et monter Vive au retour.

Melissa agrippa les deux côtés d’une corde à poulie et se laissa descendre à la force des poignets.

— Je ferais tout pour vous, madame, dit-elle d’une voix douce.

Serpent lui tendit la main et elle sauta en croupe. Tous les enfants travaillaient dans le monde où vivait Serpent, mais la main qui étreignit la sienne, une main d’enfant de dix ans, était aussi calleuse, rude et ferme que celle d’un travailleur manuel adulte.

Serpent serra ses jambes contre les flancs de la jument, qui commença à grimper le sentier. Melissa se tenait au troussequin de la selle, position inconfortable n’assurant qu’un équilibre précaire. La jeune femme lui prit les bras pour les placer autour de sa taille. La raideur et la réserve de l’enfant rappelaient celles de Gabriel ; Serpent se demanda si elle n’avait dû attendre encore plus longtemps que lui pour connaître le contact d’une main affectueuse.

— Qu’est-il arrivé ? demanda l’enfant.

— Quelqu’un a essayé de me voler.

— C’est affreux ! Il n’y a pas de voleurs à La Montagne !

— Pourtant on a tenté de me voler mes serpents.

— Ce devait être un fou.

Ce mot fit office de révélateur, et Serpent fut parcourue d’un grand frisson. Elle se rappela que son agresseur portait une robe du désert, chose rare à La Montagne.

— Oui, un fou.

— Quoi ?

— Un fou. Non, pas un fou. Car un fou ne me suivrait pas si loin. Il veut me prendre quelque chose, mais quoi ? Je n’ai rien qui puisse tenter personne. Mes serpents ? Ils ne peuvent servir qu’aux guérisseurs.

— Il en voulait peut-être à Vive, madame. C’est un bon cheval et je n’ai jamais vu un harnais aussi joliment décoré.

— Il a saccagé mon camp avant qu’on m’ait fait cadeau de Vive.

— Alors c’était un fou vraiment fou. On ne va pas voler une guérisseuse.

— Je suis fatiguée de m’entendre dire cela. S’il ne veut pas me voler, qu’on me dise ce qu’il veut.

Serrant les bras autour de la taille de Serpent, Melissa effleura la poignée du couteau de la guérisseuse.

— Pourquoi ne l’avez-vous pas tué ? Vous auriez pu au moins lui donner un bon coup de couteau.

Serpent porta la main au manche en os poli.

— Je n’y ai même pas pensé. Je ne me suis jamais servi de mon couteau contre quelqu’un.

Melissa ne répondit pas. Des cailloux projetés par les sabots de Vive dévalaient le flanc abrupt de l’escarpement.

— Ecureuil s’est-il bien comporté ? demanda Serpent.

— Oui, madame. Et il ne boite plus du tout.

— Très bien.

— Il est amusant à monter. Je n’avais jamais vu un cheval rayé comme lui.

— Il fallait que je fasse quelque chose d’original avant d’être acceptée comme guérisseuse, alors j’ai fait Ecureuil. Personne n’avait encore isolé ce gène.

Elle s’avisa que Melissa ne devait rien comprendre à ses explications. Elle se demanda si son corps à corps ne l’avait pas affectée plus qu’elle ne croyait.

— Vous l’avez fait ?

— J’ai fait… un médicament… qui l’a fait naître avec cette couleur. Il fallait que je transforme un être vivant sans lui faire mal pour prouver que j’étais capable d’opérer des transformations sur les serpents. Pour que nous puissions guérir plus de maladies.

— J’aimerais pouvoir en faire autant.

— Melissa, tu montes des chevaux que je n’approcherais pas.

L’enfant restait muette.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— J’aurais dû être jockey.

C’était une fillette menue, et certainement une cavalière hors ligne.

— Alors pourquoi… ?

Serpent s’interrompit ; elle avait compris pourquoi Melissa ne pouvait être jockey à La Montagne.

— Le maire, dit-elle finalement, veut des jockeys aussi beaux que ses chevaux.

Serpent prit la main de l’enfant et la serra tendrement.

— Je suis désolée.

— Je ne me plains pas, madame.

Elles approchaient des lumières de la cour. Les sabots de Vive retentissaient sur la pierre. Melissa mit pied à terre.

— Melissa ?

— Ne vous inquiétez pas, madame, je vais m’occuper de votre jument. Hé là ! Ouvrez la porte.

Serpent descendit lentement de cheval et détacha de la selle la sacoche aux serpents. Elle était déjà ankylosée, et son genou blessé lui faisait souffrir le martyre.

La porte du château s’ouvrit et un domestique en robe de chambre scruta la nuit.

— Qui est là ?

— C’est madame Serpent, dit Melissa. Elle est blessée.

— Ce n’est pas grave, dit la guérisseuse, mais le domestique poussa une exclamation de saisissement, rentra pour appeler à l’aide et ressortir en courant.

— Pourquoi ne l’as-tu pas fait entrer ?

Il tendit la main pour soutenir Serpent. Elle le repoussa doucement. D’autres domestiques accoururent et tournèrent en rond autour d’elle.

— Occupe-toi du cheval, petite imbécile !

— Laissez-là tranquille ! dit Serpent d’un ton cassant. Merci, Melissa.

— Je vous en prie, madame.

Comme la guérisseuse entrait dans le hall voûté, Gabriel descendit quatre à quatre l'escalier monumental.

— Serpent, qu'est-ce qui ne va pas… ? Grands dieux, qu'est-il arrivé ?

— Rien de grave. Un pugilat avec un voleur incompétent.

Mais Serpent savait maintenant qu'il s'agissait d'une chose plus sérieuse.

Ayant remercié les domestiques, elle monta à la tour nord avec Gabriel. Tandis qu'elle examinait l'état de ses serpents, il paraissait nerveux et mal à l'aise car il avait conjuré la jeune femme de s'occuper d'abord de sa propre personne. Brume et Sable étaient indemnes et elle les laissa dans leurs compartiments. Serpent entra dans la salle de bains. Elle entrevit son image dans la glace : elle avait le visage couvert de sang, les cheveux collés sur le crâne, des yeux à faire peur.

— On croirait qu'on a voulu t'assassiner.

Il fit couler l'eau et apporta des linges et des serviettes.

— C'est exact !

Gabriel tamponna la coupure qui barrait son front jusqu'au-dessus de la racine des cheveux. Examinant les lèvres de cette plaie dans la glace, elle vit qu'il s'agissait d'une entaille étroite et peu profonde vraisemblablement produite par le saillant d'une bague et non par un coup de poing.

— Tu devrais te reposer.

— Les blessures à la tête saignent toujours beaucoup. Ce n'est pas aussi grave qu'il y paraît.

Elle se regarda entièrement et rit tristement.

— Une chemise neuve n'est jamais très confortable, mais pour la rendre usagée c'est plutôt radical.

L'épaule et le coude étaient déchirés, et le genou droit de son pantalon râpé jusqu'à la corde par sa chute sur le cailloutis. Les trous laissaient paraître des bleus en formation.

— Je t'en procurerai une autre, dit Gabriel. C'est une histoire invraisemblable. Il n'y a presque jamais de vol à La

Montagne. Et chacun sait que tu es guérisseuse. Qui s'aviserait d'attaquer une guérisseuse ?

Serpent lui prit le linge des mains pour achever de nettoyer la plaie. Il avait eu la main trop douce ; il fallait plus d'énergie pour enlever la saleté et les gravillons.

— Ce n'est pas un Montagnard qui m'a attaquée.

Gabriel épongea le genou de son pantalon pour le détacher de sa peau, car il était collé par le sang séché. Serpent lui parla du fou.

— Dieu merci, ce n'était pas quelqu'un d'ici, dit Gabriel. Et un étranger sera plus facile à dépister.

— Peut-être.

Mais le fou avait échappé aux recherches des gens du désert. Une ville n'offrait-elle pas plus de cachettes ?

Elle se leva. Son genou devenait plus douloureux. Elle se dirigea vers la baignoire en clopinant et fit couler l'eau, très chaude. Gabriel l'aida à ôter le reste de ses vêtements et resta assis près d'elle pendant qu'elle se baignait pour soulager ses douleurs. Il était agité, furieux de ce qui était arrivé.

— Où ce fou t'a-t-il attaquée ? Je vais envoyer la garde municipale à sa recherche.

— Oh, Gabriel, pas cette nuit. Ça fait au moins une heure… Il a eu le temps de filer. Tout ce que tu obtiendras, c'est de faire lever les gens de leurs bons lits chauds pour parcourir la ville et arracher d'autres gens à leurs bons lits chauds.

— Je veux faire quelque chose. Je ne sais pas quoi mais quelque chose.

— Je sais. Mais il n'y a rien à faire pour le moment.

Etendue dans son bain, elle ferma les yeux.

— Gabriel, dit-elle soudain, qu'est-il arrivé à Melissa ?

— Qui ?

— Melissa. La petite fille d'écurie au visage brûlé. Dix ou onze ans ; des cheveux roux.

— Je ne sais pas… je ne crois pas l'avoir jamais vue.

— Elle monte ton cheval.

— Mon cheval ! Une gosse de dix ans ? C’est absurde.

— Elle me l’a dit. Et je ne crois pas qu’elle mente.

— Il est possible que Ras l’asseye sur le dos de l’animal quand il l’emmène au pâturage. Et encore, j’en doute. Ras n’est pas capable de le monter… Une enfant encore moins.

— N’en parlons plus.

Peut-être, après tout, Melissa avait-elle tout simplement voulu l’impressionner ; il ne serait pas surprenant que cette enfant vécût dans un monde de rêves. Pourtant Serpent n’était pas encline à faire, aussi aisément, bon marché des prétentions de Melissa.

— Peu importe. Je me demandais comment elle s’est brûlée.

— Je l’ignore.

Epuisée, sentant qu’elle allait s’endormir si elle s’attardait dans son bain, elle fit l’effort d’en sortir. Gabriel l’enveloppa dans une grande serviette et l’aida à se sécher.

— Il y a eu un incendie à l’écurie, dit brusquement Gabriel. Il y a quatre ou cinq ans. Mais je pensais qu’il n’y avait pas eu de victime. Ras réussit même à faire sortir la plupart des chevaux.

— Melissa a voulu me cacher son visage, dit Serpent. A-t-elle pu te le cacher pendant quatre ans ?

Gabriel garda le silence un moment.

— Si elle a des cicatrices…, dit-il en haussant les épaules d’un air gêné, ce n’est pas réjouissant, mais moi-même voilà trois ans que je cache mon visage à presque tout le monde. Ce n’est pas impossible.

Gabriel aida son amie à regagner sa chambre ; mais à peine en avait-elle franchi le seuil qu’il s’arrêta, subitement embarrassé. Serpent se rendit compte tout à coup qu’elle l’avait autant dire excité sans le vouloir. Elle eût aimé lui offrir une place dans son lit car elle aurait apprécié sa compagnie. Mais ses forces avaient des limites, qu’il s’agît maintenant de faire l’amour avec Gabriel ou même de lui prodiguer sa sympathie, et elle ne voulait pas l’exciter

encore davantage en lui imposant toute une nuit de chasteté à ses côtés.

— Bonne nuit, Gabriel. Je regrette que nous ne puissions revivre notre dernière nuit d'amour.

Il sut maîtriser sa déception, à laquelle s'ajoutait l'embarras de se sentir déçu alors qu'il savait pourtant que son amie était blessée et malade. Ils s'embrassèrent pour se dire bonne nuit. Serpent se sentit submergée par une vague de désir. Tout ce qui la dissuada de retenir Gabriel, ce fut d'imaginer dans quel état elle serait le lendemain après les tensions physiques et émotionnelles qu'elle venait de subir ; la fatigue musculaire et mentale d'une nuit d'amour même réussie ne ferait rien pour arranger les choses

— Que ce cinglé soit maudit, dit-elle tandis que Gabriel se retirait. Il ne cesse d'aggraver son cas.

Un bruit réveilla Serpent de son sommeil profond, épuisé. Elle pensa que Larril venait la chercher à cause du maire ; mais personne ne lui parla. La chambre fut un instant éclairée par une lumière venue du couloir, puis, la porte se refermant, retomba dans l'obscurité. La jeune femme resta parfaitement immobile. Elle entendait son cœur battre violemment tandis qu'elle se bandait pour la défense ; elle pensa à son couteau, à l'allusion de Melissa. Elle l'avait toujours à sa portée lorsqu'elle campait, et pourtant elle ne craignait pas plus d'être attaquée en voyage que dans le château du maire. Mais cette nuit-là, sa ceinture et son couteau gisaient à terre là où elle s'en était débarrassée. Peut-être dans la salle de bains ? Elle ne pouvait se le rappeler. Elle avait mal à la tête et souffrait du genou.

Mais je divague, pensa-t-elle. Je n'ai même pas appris à me battre avec un couteau.

— Madame Serpent.

La voix était d'une douceur infinie, à peine audible.

La jeune femme s’assit toute droite, bien réveillée, son poing se relaxant aussi vite qu’il s’était crispé par réflexe.

— C’est Melissa ?

— Oui, madame.

— Dieu soit loué, tu as parlé. J’ai failli te frapper.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas vraiment vous réveiller. Je voulais seulement… Je voulais m’assurer…

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, mais je ne savais pas si vous étiez tirée d’affaire. Je vois toujours des lumières là-haut et je croyais que tout le monde se couchait très tard. J’ai pensé que je pourrais peut-être demander à quelqu’un. Mais… je n’ai pas pu. Je ferais mieux de m’en aller.

— Non, attends.

Les yeux de Serpent s’étant habitués à l’obscurité, elle distinguait la forme de Melissa et un vague reflet de lumière sur les mèches qui, décolorées par le soleil, tranchaient sur le reste de sa chevelure rousse ; et l’enfant dégageait une agréable odeur de foin et de chevaux bien soignés.

— Tu es un amour d’être venue de si loin pour prendre de mes nouvelles.

Elle attira Melissa, se pencha et la baisa sur le front. Les boucles épaisses de sa coiffure à la chien ne cachaient pas complètement la surface irrégulière de sa cicatrice, qui s’étendait jusqu’au cuir chevelu.

Melissa se raidit et se déroba.

— Comment pouvez-vous supporter de me toucher ?

Serpent alluma sa lampe de chevet. Surprise, l’enfant se détourna. La jeune femme la prit par l’épaule et la tourna vers elle avec douceur. Melissa évitait son regard.

— Je t’aime bien. Et il me plait de toucher les gens que j’aime bien. Tu pourrais être aimée par d’autres que moi si tu t’y prêtais.

— Ce n’est pas l’avis de Ras. Il dit qu’à La Montagne personne ne veut voir les laiderons.

— Moi, je dis que Ras est un homme odieux et qu'il a ses raisons pour te faire craindre tout le monde. Il veut s'attribuer le mérite de ce que tu fais, n'est-ce pas ? Il veut qu'on s'imagine que c'est lui qui pomponne les chevaux, lui qui les monte.

Melissa haussa les épaules, penchant la tête pour rendre sa brûlure moins visible.

— Et cet incendie ? Qu'est-il arrivé exactement ? Gabriel dit que Ras a sauvé les chevaux, pourtant c'est toi qui as été brûlée.

— Chacun sait qu'une gosse de huit ans n'est pas capable de sauver des chevaux d'un incendie.

— Oh, Melissa !

— Je m'en fiche !

— Tu t'en fiches ?

— J'ai un endroit pour dormir et je suis nourrie. Je m'occupe des chevaux, ma brûlure ne les gêne pas.

— Melissa ! Grands dieux, pourquoi restes-tu là ? Il faut pour vivre autre chose qu'à manger et un endroit où dormir.

— Je ne peux pas partir. Je n'ai pas quatorze ans.

— Qu'est-ce qui te retient ? Ne sais-tu pas que l'esclavage est interdit à La Montagne ?

— Je ne suis pas esclave, dit Melissa avec irritation. J'ai douze ans. Quel âge me donniez-vous ?

— À peu près douze ans, dit Serpent, répugnant à admettre qu'elle l'avait crue beaucoup plus jeune. Qu'est-ce que ça change ?

— Et vous ? Vous pouviez aller où vous vouliez à douze ans ?

— Naturellement. J'avais la chance de vivre dans un endroit que je ne voulais pas quitter, mais j'aurais pu partir.

Melissa cligna des yeux.

— Oh ! dit-elle. Eh bien, ici c'est différent. Si tu t'en vas, ton tuteur te poursuit. J'en sais quelque chose.

— Je ne comprends pas.

— C’est parce que je ne peux pas me cacher, dit Melissa avec colère. Vous ne connaissez pas les gens : ils ont dit à Ras où j’étais pour qu’il puisse me reprendre.

Serpent posa sa main sur celle de l’enfant. Puis elle rompit le silence :

— Tu m’as mal comprise, je suis désolée. Voici ce que je voulais dire. De quel droit peut-on t’obliger à rester ici contre ton gré ? Pourquoi a-t-il fallu te cacher ? N’aurais-tu pas pu te faire payer et partir ? N’importe où ?

Melissa eut un rire sarcastique.

— Me faire payer ! Les gosses ne sont pas payées. Ras est mon tuteur. Je dois lui obéir. Je dois rester avec lui. C’est la loi.

— C’est une loi terrible. Je sais qu’il te frappe… Je ne puis croire que la loi t’impose de rester avec un homme pareil. Permets-moi d’en parler au maire, il trouvera peut-être un moyen de te libérer.

— Non, madame ! Non ! dit Melissa, se jetant sur le lit, à genoux, étreignant les draps. Qui voudrait de moi ? Personne ! On me laissera à Ras et, comme on m’aura fait dire du mal de lui, il sera… il sera encore plus méchant. Ne changez rien, s’il vous plaît.

Serpent l’attira à elle et l’entoura de ses bras, mais l’enfant se pelotonna et se déroba à l’étreinte de la jeune femme ; puis soudain elle eut comme un sursaut de douleur : Serpent, en la relâchant, avait glissé la main sous son omoplate.

— Melissa, qu’as-tu donc ?

— Rien !

La guérisseuse releva la chemise de Melissa pour examiner son dos. Elle avait été frappée avec une lanière de cuir ou une canne, de façon à faire mal sans provoquer de saignement ; il fallait que l’enfant puisse continuer à travailler.

— Mais qu’est-ce… ? Oh zut ! Ras m’en a voulu, n’est-ce pas ? Je l’ai réprimandé et c’est toi qui as pris, c’est bien ça ?

— Madame Serpent, quand il veut frapper, il frappe. Ce n’est pas…

— Prémédité ?

— Non. Il me traite comme les chevaux.

Elle fit un pas en arrière en guignant la porte.

— Ne t’en vas pas. Reste ici cette nuit. Demain nous verrons ce qu’on peut faire.

— Non, madame, s’il vous plaît, ne vous inquiétez pas. Ça ne fait rien. J’ai vécu ici toute ma vie, je m’en tire malgré tout. Ne faites rien. Je vous en prie. Il faut que je parte.

— Attends.

Melissa s’enfuit prestement de la chambre. La porte se referma derrière elle. Le temps que Serpent sortît du lit pour la poursuivre en une course trébuchante, elle était déjà loin. Tandis qu’elle descendait l’escalier, la guérisseuse lui cria de sa porte :

— Nous en reparlerons, il le faut !

L’enfant ne répondit pas, et disparut rapidement. Serpent regagna en boitillant son lit voluptueux, se glissa sous ses couvertures bien chaudes et éteignit la lampe en pensant à la petite fille seule dans la nuit froide.

Serpent s’éveilla lentement. Elle gisait immobile. Quel rêve ce serait, pensait-elle, de dormir toute la journée pour juguler son mal. La maladie était chez elle chose si rare qu’elle répugnait à s’imposer le repos lorsque son état l’exigeait. Après avoir si sévèrement sermonné le père de Gabriel, elle ne pouvait pas, sans se ridiculiser, ne pas suivre ses propres conseils. Serpent soupira. Elle supportait de travailler dur toute la journée, et de faire de longs voyages à pied ou à cheval. Mais tout s’unissait alors contre elle : colère, sécrétion d’adrénaline, lutte violente.

Prenant son courage à deux mains, elle remua lentement. Elle se figea aussitôt, le souffle coupé. Sa douleur au genou droit, le plus atteint par l’arthrite, était devenue cuisante ; toutes les articulations étaient touchées, et le genou était enflé. Elle était habituée à la douleur. Mais pour la

première fois les élancements les plus violents irradiaient jusqu'à son épaule droite. Elle se recoucha. Si elle s'imposait de voyager le jour même, elle ne tarderait pas à être clouée au lit encore plus longtemps, quelque part dans le désert. Elle savait faire taire la douleur lorsqu'il le fallait, mais au prix d'une grande dépense d'énergie qui devait se payer par la suite. Pour le moment elle ne disposait d'aucune réserve d'énergie.

De vagues pensées l'effleuraient : qu'ai-je fait de ma ceinture ? Mais, à propos, pourquoi m'a-t-elle manqué cette nuit ? Serpent se dressa subitement : se rappelant Melissa, elle avait failli pousser un cri. Son corps protestait d'être remué, mais un sentiment de culpabilité faisait taire ces protestations. Il fallait faire quelque chose. Mais quoi ? S'en prendre à Ras ? Son souffre-douleur ne s'en trouverait pas mieux, l'expérience le prouvait. Elle ne savait que faire. Pour le moment elle ne savait même pas si elle aurait la force de se traîner jusqu'à la salle de bains.

Elle y réussit pourtant. Sa ceinture était là, soigneusement pendue à un crochet avec le couteau. Elle en fut étonnée et un peu gênée car elle se rappelait avoir abandonné toutes ses affaires par terre, en désordre ; habituellement elle n'était pas tout à fait aussi désordonnée.

Son front était contusionné et une croûte épaisse s'était formée sur la longue entaille superficielle ; il n'y avait pas à y toucher. Serpent sortit un tube d'aspirine d'un sac fixé à sa ceinture, en avala une forte dose et regagna son lit en clopinant. Avant de s'endormir elle se demanda quelle serait, avec l'âge, la fréquence de ses crises d'arthrite. Elles étaient inévitables, mais elle n'aurait pas toujours inévitablement un endroit aussi confortable pour s'en remettre.

Lorsqu'elle se réveilla, un soleil écarlate dominait un ciel strié de nuées grises. Ses oreilles bourdonnaient légèrement sous l'effet de l'aspirine. Elle plia son genou

droit avec précaution et fut soulagée de sentir qu'il était plus souple et moins douloureux. Elle avait été arrachée au sommeil par un coup frappé à sa porte ; et la même main hésitante renouvela cet appel.

— Entrez.

Gabriel ouvrit et se pencha dans l'embrasure de la porte.

— Serpent, comment vas-tu ?

— Bien. Entre donc.

Elle s'assit sur son lit.

— J'espère que je ne t'ai pas réveillée. Je suis entré plusieurs fois, et tu n'as pas fait un mouvement.

Serpent découvrit son genou. Il avait bien désenflé mais était loin d'être guéri ; la meurtrissure était devenue noirâtre et violacée.

— Seigneur !

— Ça ira mieux demain. Cela pourrait être pire.

Elle fit une place à Gabriel sur son lit.

— Un jour je me suis foulé le genou et il est resté gros comme un melon pendant une semaine. Tu as dit demain ? Vous guérissez vite dans la profession !

— Ce n'est pas une foulure mais une simple meurtrissure. L'enflure est surtout d'origine arthritique.

— Arthritique ? Je croyais que vous n'étiez jamais malades.

— Je n'attrape jamais de maladies contagieuses. Mais aucun guérisseur n'échappe à l'arthrite, à moins d'être encore plus mal loti. C'est l'effet des immunités dont je t'ai parlé. Il arrive qu'elles dévient de leur but et qu'elles attaquent le corps même qui les a produites.

Mais Serpent ne voyait aucune raison de décrire les maladies les plus graves auxquelles les guérisseurs étaient exposés. Gabriel offrit de lui monter à déjeuner et, à sa surprise, elle constata qu'elle avait faim.

Elle prit des bains chauds et garda le lit, rendue somnolente par sa forte dose d'aspirine. C'était là l'effet que ce médicament avait sur elle. Elle reçut des visites :

Gabriel venait s’asseoir à ses côtés, Larril lui apportait un plateau, Brian lui donnait des nouvelles du maire. Il n’avait pas fait appel à Serpent depuis la nuit où son maître avait voulu se lever ; Brian était meilleur garde-malade que la guérisseuse elle-même.

Elle était impatiente de partir, impatiente de franchir la vallée et la crête suivante, impatiente de prendre le chemin de la grande cité, cette ville dont les pouvoirs mystérieux la fascinaient. Et elle était impatiente de quitter le château du maire. Jamais elle n’avait joui d’un pareil confort, même au centre des guérisseurs. Et pourtant l’atmosphère en était déprimante, faite de tensions émotionnelles dont on prenait d’autant plus clairement conscience qu’elle devenait plus familière. Trop de murs pour une famille si réduite ; trop de puissance et rien pour s’en protéger. Le maire régnait en autocrate sans rien déléguer de sa puissance ; quant à Ras, il abusait de la sienne. Si fort que pût être le désir qu’elle avait de partir, Serpent sentait qu’elle en serait incapable tant qu’elle n’aurait pas fait quelque chose pour Melissa. Melissa…

Le maire possédait une bibliothèque et Larril avait apporté quelques livres à la malade. Elle essaya de lire. En temps ordinaire elle aurait absorbé plusieurs livres dans la journée ; elle savait que ses lectures, pour être beaucoup trop rapides, étaient mal digérées. Mais cette fois tout se liguait contre elle : ennui, nervosité, inquiétude, exaspération.

Au milieu de l’après-midi. Serpent se leva et, clopin-clopant, alla s’asseoir dans un fauteuil auprès de la fenêtre qui donnait sur la vallée. Elle n’avait personne à qui parler, même pas Gabriel car il était allé en ville pour y donner le signalement de son agresseur. Elle espérait qu’on allait l’appréhender, et aussi qu’on pourrait faire quelque chose pour le soigner. Un long voyage l’attendait et elle n’appréciait guère la perspective d’être hantée par la peur d’une nouvelle agression. Elle ne pouvait espérer, en cette

saison, rencontrer des caravanes se dirigeant vers la cité ; si elle faisait le voyage, il faudrait le faire seule.

Grum l'avait invitée à passer l'hiver dans son village, et cette idée lui paraissait, maintenant, encore plus séduisante. Mais comment aurait-elle pu supporter d'exercer sa profession pendant six mois sans en avoir tous les moyens et sans savoir si elle pourrait jamais se racheter ? Non, elle irait à la cité, ou bien elle regagnerait le centre des guérisseurs pour y être jugée par ses maîtres.

Grum. Pourquoi ne lui amènerait-elle pas Melissa, si elle pouvait la libérer, lui faire quitter La Montagne ? Grum n'était ni belle ni obsédée par la beauté physique, et les cicatrices de Melissa ne la choqueraient nullement.

Mais il faudrait des jours pour transmettre un message à Grum et recevoir sa réponse car son village était à une grande distance vers le nord. Et Serpent dut s'avouer qu'elle ne connaissait pas suffisamment cette femme pour lui demander d'assumer une telle responsabilité. Elle soupira et se passa les doigts dans les cheveux ; elle avait un espoir, c'est que ce problème fût pris en charge par son subconscient et qu'il en émergeât tout résolu, comme il arrive dans les rêves. Elle promena son regard autour de la chambre comme si elle pouvait être conseillée par un des objets environnants.

La table proche de la fenêtre était bien garnie : un panier de fruits, un plat de galettes, du fromage, un plateau de petits pâtés de viande. Les domestiques du maire avaient tendance à suralimenter les malades ; cette longue journée de lit n'avait même pas été ponctuée par cette diversion : l'attente du repas dont on se réjouit d'avance. Lorsque Gabriel, Larril, Brian étaient entrés, et aussi les autres domestiques qui venaient faire le lit, nettoyer les carreaux, balayer les miettes – elle n'avait encore aucune idée du nombre de personnes employées à gérer la maison et à servir le maire et son fils ; chaque fois elle apprenait un nom nouveau, découvrait un nouveau visage – elle avait insisté pour qu'ils puisent dans toutes ces bonnes choses,

mais elles étaient restées, pour la plupart, à peine entamées.

Serpent eut une idée subite ; elle vida presque entièrement le panier, n'y laissant que les fruits les plus succulents, puis le remplit de galettes, de fromage et de pâtés enveloppés dans des serviettes. Elle commença à écrire un mot puis, se ravisant, dessina un serpent lové sur le bout de papier, qu'elle glissa au milieu des friandises. Ayant recouvert le tout d'une serviette, elle sonna.

Un jeune garçon apparut – encore un domestique qu'elle ne connaissait pas – et elle le pria de porter le panier à l'écurie et de le déposer dans le grenier au-dessus du box de Vive. L'enfant, treize ou quatorze ans au plus, était un échalas trop vite poussé, et elle jugea prudent de lui faire promettre de ne pas piller le panier. En retour elle s'engagea à lui laisser tout ce qui restait sur la table. Certes il n'avait pas l'air sous-alimenté, mais on a toujours un peu faim lorsqu'on subit une poussée de croissance.

— Marché conclu ? demanda-t-elle.

Le garçon sourit d'une oreille à l'autre, découvrant de grandes dents blanches légèrement recourbées ; ce serait plus tard un beau jeune homme. Même les adolescents avaient le teint clair à La Montagne.

— Oui, madame.

— Parfait. Mais surtout, que le maître d'écurie ne te voie pas. Qu'il se débrouille pour sa nourriture, il est assez grand pour ça.

— Oui, madame.

De nouveau le visage de l'enfant s'épanouit en un large sourire, et il se retira avec le panier. À en juger par ses réactions, Melissa n'était pas la seule enfant exposée sans défense au caractère colérique de Ras. Piètre consolation pour la fillette. Le garçon n'était d'ailleurs pas mieux placé qu'elle pour se plaindre de Ras.

Serpent aurait voulu parler à sa jeune amie, mais la journée s'écoula sans qu'elle parût. La guérisseuse jugeait plus prudent de ne pas lui envoyer un message plus

explicite que celui qu’elle avait glissé dans le panier. Elle ne voulait pas que Melissa fût battue parce qu’une étrangère se mêlait de ce qui ne la regardait pas.

Il faisait nuit déjà lorsque Gabriel entra dans sa chambre. Il était préoccupé mais n’avait pas oublié sa promesse de lui procurer une chemise neuve.

— Rien, dit-il. Aucun homme en robe du désert. Aucun type d’allure bizarre.

Serpent essaya la chemise ; elle lui allait étonnamment bien. Son précédent achat était d’un tissu brun grossier, un travail artisanal. Et elle portait maintenant une chemise beaucoup plus douce, faite d’une mousseline imprimée soyeuse, fine mais solide, blanche avec des motifs bleus compliqués. Elle s’en caressa le corps par des mouvements des épaules et des bras, effleurant du bout des doigts son riche coloris.

— Il suffit que ce dingue achète des vêtements neufs pour ne pas être reconnaissable, dit-elle. Il prend une chambre à l’auberge, ni vu ni connu. Rien ne le distingue d’un quelconque étranger de passage à La Montagne.

— Ça fait des semaines que nous ne voyons plus guère d’étrangers de passage, dit Gabriel. Mais tu as raison. Même ce type peut passer inaperçu.

Serpent regarda par la fenêtre. Elle voyait quelques lumières, celles des fermes de la vallée, largement disséminées.

— Comment va ton genou ?

— Ça va.

Il n’était plus enflé, et la douleur se limitait à ce qu’elle ressentait normalement par temps instable. Le désert noir avait un avantage, malgré la chaleur : son climat égal. Jamais elle ne s’y était réveillée le matin avec l’impression d’être une centenaire infirme.

— C’est bien, dit Gabriel.

Il y avait dans sa voix une note d’espoir, une interrogation tâtonnante.

— Nous autres guérisseurs récupérons rapidement, c’est un fait. Quand nous avons de bonnes raisons de le faire.

Chassant tout souci de son esprit, elle sourit de toutes ses dents, et elle en fut récompensée par le visage radieux de Gabriel.

Cette fois Serpent n’eut pas peur lorsqu’elle entendit la porte s’ouvrir. Elle se réveilla sans peine et se souleva sur un coude.

— Melissa ?

Elle n’aviva la flamme de la lampe que ce qu’il fallait pour voir et être vue, car elle ne voulait pas déranger Gabriel.

— J’ai trouvé le panier. C’était bon. Ecureuil aime le fromage. Pas Vive.

Serpent rit.

— Je suis contente que tu sois montée. Je voulais te parler.

— Vraiment ? dit Melissa, et elle poussa un long soupir. Où voulez-vous que j’aille ? Si je peux aller quelque part.

— Je ne sais pas si tu vas me croire, après tout ce que Ras t’a raconté. Tu pourrais être jockey, si tel est ton désir, presque partout sauf à La Montagne. Il faudrait peut-être que tu travailles un peu plus dur au début, mais tu serais appréciée à ta juste valeur.

Ces mots sonnaient le creux même aux oreilles de Serpent. Quelle idiote tu fais, pensait-elle : aller dire à une enfant terrorisée de faire son chemin toute seule dans le monde et d’y réussir ! Il fallait trouver mieux.

Etendu aux côtés de Serpent, une main sur la hanche de la jeune femme, Gabriel changea de position en grognant.

— Ne t’inquiète pas, Gabriel, dit-elle en lui tapotant la main. Endors-toi.

Il soupira et se replongea dans le sommeil.

Serpent se retourna vers Melissa.

Pendant un instant l’enfant la regarda d’un air hébété, d’une pâleur mortelle dans la pénombre. Et, subitement, elle virevolta et s’enfuit.

La guérisseuse sauta du lit pour la poursuivre. Sanglotant, Melissa ouvrit la porte à tâtons et s'élança dans le couloir. Serpent la rattrapa.

— Melissa, qu'y a-t-il ?

L'enfant s'écartait d'elle en voûtant les épaules, pleurant convulsivement. Serpent s'agenouilla et la serra dans ses bras, la tournant lentement vers elle, lui caressant les cheveux.

— Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas, murmurait Serpent ne sachant que lui dire.

— Je ne savais pas, je n'avais pas compris… dit Melissa en s'écartant d'un coup sec. Je vous croyais plus forte… Je pensais que vous faisiez ce que vous vouliez, mais vous êtes comme moi, tout bonnement.

Serpent n'avait pas lâché la main de Melissa. Elle la fit entrer dans une autre chambre d'amis et alluma. Le sol de pierre, qui, dans cette pièce, n'était pas chauffé, semblait pomper la chaleur de ses pieds nus. Elle arracha une couverture du lit soigneusement fait et s'en enveloppa les épaules tout en conduisant Melissa à la banquette aménagée dans l'embrasure de la fenêtre. Elles s'assirent, Melissa de mauvaise grâce.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Parle-moi.

Tête basse, Melissa serrait ses genoux sur sa poitrine.

— Vous aussi, vous êtes obligée de faire ce qu'ils veulent.

— Pas du tout. Personne ne m'oblige à faire quoi que ce soit.

Melissa leva les yeux. De son œil droit les larmes coulaient directement sur sa joue. Du côté gauche ses pleurs étaient déviés de leur cours naturel par les ridules de sa cicatrice. Elle baissa de nouveau la tête. Serpent s'approcha et la prit par les épaules.

— Détends-toi. Nous avons tout notre temps.

— Ils… ils font des choses.

Serpent fronça les sourcils, interloquée.

— Quelles choses ?… Qui, ils ?

— Lui.

— Qui ? Tu ne veux pas dire Gabriel ?

Melissa fit un bref signe de tête affirmatif sans regarder Serpent dans les yeux.

Il était inimaginable, pensa Serpent, que Gabriel pût faire souffrir quiconque délibérément.

— Raconte-moi. S'il t'a fait mal, je suis sûre que c'était accidentellement.

Melissa soutint le regard de Serpent.

— À moi il ne m'a rien fait, dit-elle d'une voix méprisante.

— Ma petite Melissa, je n'ai pas compris un traître mot de ce que tu m'as dit. Si Gabriel ne t'a rien fait, pourquoi as-tu été si bouleversée de le voir ? Il est très gentil, tu sais.

Melissa avait-elle entendu parler de Leah et craignait-elle pour Serpent ?

— Il vous oblige à coucher dans son lit.

— Ce n'est pas son lit, c'est le mien.

— Ça revient au même ! Ras ne trouve pas où je dors, mais parfois…

— Ras ?

— Moi et lui. Vous et l'autre.

— Doucement, dit Serpent. Ras t'oblige à coucher dans son lit ? Même si tu ne veux pas ?

C'était une question stupide, pensa-t-elle, mais elle n'avait pas trouvé mieux.

— Moi, le vouloir ? cria Melissa avec dégoût.

Avec le calme que donne l'incrédulité, Serpent poursuivit, pesant ses mots.

— T'oblige-t-il à faire autre chose ?

— Il m'a dit que ça cesserait de me faire souffrir, mais ça continue à me faire mal.

Elle se cacha le visage contre ses genoux.

La vérité émergeait enfin des balbutiements de Melissa, et Serpent fut saisie de pitié et de dégoût. Elle serra l'enfant dans ses bras, la caressa, lui passa la main sur les cheveux, et, avec une lenteur hésitante, comme si elle

craignait d’en être empêchée par quelque témoin, Melissa entoura Serpent de ses bras et pleura sur son épaule.

— Tu n’as pas besoin de m’en dire davantage, dit Serpent. Je ne comprenais pas, mais maintenant tout est clair. Oh ! Melissa, ce n’est pas ainsi que les choses se passent normalement. Personne ne te l’a jamais dit ?

— Il prétend que j’ai de la chance, murmura Melissa, et que je devrais m’estimer heureuse qu’il veuille bien me toucher.

Elle frémit d’horreur.

Serpent la berçait d’un mouvement régulier.

— C’est lui qui doit s’estimer heureux… heureux, en particulier, que personne ne l’ait su.

La porte s’ouvrit et Gabriel parut.

— Serpent ? Ah, te voilà !

Il s’avança. La lumière se reflétait sur son corps doré. Melissa, saisie, jeta un regard vers lui. Gabriel se figea, et prit une expression scandalisée, horrifiée. Melissa se nicha de nouveau contre sa protectrice, l’étreignant, tremblant dans son effort pour réprimer ses sanglots.

— Qu’est-ce… ?

— Va te coucher, dit Serpent.

Elle prononça ces mots encore plus durement qu’elle n’avait eu l’intention de le faire, moins durement pourtant que si elle avait obéi à l’impulsion du moment.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda Gabriel plaintivement.

Il regardait Melissa d’un air sombre.

— Va-t-en. Je t’en parlerai demain.

Il allait protester, vit son amie changer d’expression, s’avoua vaincu et quitta la chambre. Serpent et Melissa restèrent un long moment silencieuses. La respiration de l’enfant se fit progressivement plus calme et régulière.

— Vous voyez comment les gens me regardent ?

— Oui, ma chérie. J’ai vu.

La réaction de Gabriel avait enlevé à Serpent toute illusion sur la tolérance humaine et l’avait confirmée dans

son espoir de voir Melissa quitter ces lieux. Tout plutôt que d'y rester.

La colère de la jeune femme s'élevait lentement, dangereusement, inexorablement. Une enfant défigurée, blessée, terrifiée avait droit à une initiation sexuelle menée avec douceur tout autant et peut-être davantage qu'une enfant belle et sûre de soi. Le lot de Melissa, pourtant, avait été d'être défigurée, blessée, terrifiée encore davantage. Et humiliée. Serpent continuait à la bercer. La petite fille s'accrochait à elle, toute heureuse, comme aurait pu faire une enfant beaucoup plus jeune.

— Melissa…

— Oui, madame ?

— Ras est un homme méchant. Il faut vraiment être méchant pour l'avoir fait le mal qu'il t'a fait. Je te promets qu'il ne te fera plus souffrir.

— Si ce n'est pas lui, ce sera un autre. Je ne serai pas plus avancée.

— Rappelle-toi comme tu as été surprise qu'on ait essayé de me voler.

— Mais c'était un fou. Ras n'est pas fou.

— Il y a plus de fous de ce genre que d'hommes comme Ras.

— L'autre est comme Ras. Il vous a obligée…

— Non, c'est moi qui l'ai invitée à rester avec moi. Il y a des choses que les gens peuvent faire les uns pour les autres…

Melissa leva les yeux. Serpent ne put discerner si son visage exprimait la curiosité ou l'inquiétude, en raison de la rigidité provoquée par les terribles cicatrices de brûlure. Elle remarqua, pour la première fois, que ces cicatrices lui descendaient au-dessous du cou. Serpent sentit son visage se vider de son sang.

— Madame, qu'avez-vous ?

— Dis-moi quelque chose, chérie. Jusqu'où as-tu été brûlée ? Jusqu'où s'étendent les cicatrices ?

L’œil droit de Melissa se rétrécit ; c’était pour elle la seule façon possible de froncer les sourcils. Et elle montra l’étendue de ses brûlures en joignant le geste à la parole : le visage, l’omoplate gauche, la poitrine jusqu’au bas de la cage thoracique, un côté du corps.

— Jusqu’ici.

— Pas plus bas ?

— Non. Mon bras est resté longtemps raide.

Elle fit une rotation de l’épaule gauche ; elle n’avait pas la souplesse normale.

— J’ai eu de la chance. Si ç’avait été plus grave, je ne pourrais plus aller à cheval et personne n’aurait intérêt à me garder en vie.

Serpent, soulagée, expira longuement. Elle avait vu des gens si gravement brûlés qu’ils n’avaient plus de vie sexuelle, ni organes externes, ni capacité d’éprouver du plaisir. Melissa l’avait rassurée sur son compte, et sa protectrice en remercia tous les dieux de tous les peuples du monde. Ras l’avait fait souffrir, mais c’était parce qu’elle n’était qu’une enfant, et lui un grand homme brutal ; ce n’était pas parce que le feu avait détruit toute autre sensation que la douleur.

— Les gens peuvent se donner du plaisir l’un à l’autre. C’est pourquoi nous étions ensemble, Gabriel et moi. Je voulais être touchée par lui, et lui par moi. Mais si quelqu’un fait cela à une autre personne sans se soucier de ce qu’elle éprouve… contre son gré…

Elle s’interrompit ; elle ne pouvait comprendre qu’on pût être assez dépravé pour faire de l’acte sexuel une agression.

— Ras est un homme méchant, répéta-t-elle.

— L’autre ne vous a pas fait mal ?

— Non. Nous faisions cela pour notre plaisir.

— D’accord, dit Melissa du bout des lèvres.

— Je peux te montrer.

— Non ! Non, je vous en prie !

— Ne t’inquiète pas, dit Serpent. Ne t’inquiète pas. Désormais personne ne te fera rien contre ton gré.

— Madame Serpent, vous ne pouvez pas l’en empêcher. Moi non plus. Vous devez partir et je dois rester.

Tout plutôt que de rester ici, avait décidé Serpent. Tout. Même l’exil. Selon son désir, la réponse au problème qu’elle se posait lui était venue comme en rêve, elle s’imposait subitement à son esprit ; elle riait et pleurait à la fois, se reprochant de n’y avoir pas pensé plus tôt.

— Voudrais-tu venir avec moi si c’était possible ?

— Avec vous ?

— Oui.

— Madame Serpent… !

— Les guérisseuses adoptent leurs enfants, le savais-tu ? Je ne m’en étais pas rendu compte, mais voilà longtemps que je veux un enfant.

— Mais vous pourriez choisir.

— C’est toi que je choisis si tu veux être ma fille.

Melissa se pelotonna contre la jeune femme.

— Ils ne vont jamais me lâcher murmura-t-elle. J’ai peur.

Serpent caressa les cheveux de Melissa et regarda par la fenêtre la nuit piquée des lumières éparses de cette belle et riche ville de La Montagne. Un peu plus tard, au moment de succomber au sommeil, Melissa chuchota :

« J’ai peur »

8

Serpent s’éveilla aux premiers rayons d’un lever de soleil écarlate. Melissa avait disparu. Elle avait dû s’esquiver en catimini pour regagner son écurie. Serpent craignait pour elle.

Elle s’extirpa de la banquette sur laquelle elle était recroquevillée et regagna sa chambre à pas feutrés, toujours enveloppée de sa couverture. La tour était fraîche et silencieuse. Gabriel était parti. Tant mieux, pensa-t-elle ; elle était exaspérée contre lui et ne voulait pas galvauder sa colère. Ce n’était pas lui qui en était digne, et cette fureur trouverait un meilleur emploi. Elle se leva, puis s’habilla en contemplant la vue de la vallée, encore ombragée en grande partie par les pics se dressant à l’est. Elle voyait la zone obscure perdre lentement du terrain du côté de l’écurie et du quadrillage régulier des paddocks aux clôtures blanches.

Soudain un cheval surgit au soleil, et son ombre, démesurément allongée, progressa sur le pré étincelant en une marche fantastique. C’était le grand étalon pie ; Melissa était perchée sur son dos.

Le cheval partit au petit galop, traversant le pré d’un mouvement régulier. Serpent enviait à sa protégée le plaisir de chevaucher ainsi, le visage fouetté par l’air frais du matin. Il lui semblait entendre le bruit creux des sabots sur le sol, sentir le parfum de l’herbe tendre, voir jaillir sur son passage les gouttes de rosée étincelantes.

L’étalon galopait, sa crinière et sa queue flottant au vent. Melissa était presque couchée sur son garrot. Un des hauts murs de clôture se dressa devant elle.

Serpent retint son souffle, persuadée que l’enfant n’était plus maîtresse de sa monture. Le cheval maintenait son allure. Serpent se pencha par la fenêtre comme pour les retenir dans leur course avant que l’étalon ne projette sa

cavalière sur le mur. On sentait qu'il bandait ses muscles alors que Melissa était d'un calme souverain. Le cheval prit son élan et, en un vol majestueux, franchit l'obstacle impeccablement.

Il ralentit ensuite l'allure, passant du petit galop au trot pour regagner enfin l'écurie à pas posés, noblement, comme s'il n'était pas plus pressé que Melissa de la réintégrer.

La fillette venait de dissiper tous les doutes que Serpent pouvait avoir sur la véracité de ses dires. Elle avait la certitude que Ras abusait d'elle car, à cet égard, sa détresse et sa gêne ne pouvaient être feintes, mais Serpent s'était interrogée sur la réalité de ses prouesses d'écuyère : n'était-ce pas un fantasme explicable ? Non, l'enfant montait bien le cheval de Gabriel. Elle était utile à Ras et sa libération n'en serait que plus difficile. Serpent appréhendait de s'adresser directement au maire, car ils n'avaient l'un pour l'autre aucune sympathie. Comment faire accepter à quiconque ce qu'elle savait de Ras : que c'était un être abject ? À ses yeux même, la chose, vue au grand jour, était à peine croyable. Et Melissa était trop terrorisée pour accuser Ras directement. C'était bien naturel.

Serpent se rendit à l'appartement du maire et frappa à sa porte. Le bruit se répercuta en échos dans les couloirs aux murs de pierre, et elle se rendit compte qu'il devait être très tôt. Elle ne s'en souciait guère ; elle n'était pas d'humeur à respecter l'étiquette. Brian ouvrit la porte.

— Madame ?

— Je viens parler au maire de ma rétribution.

Brian s'inclina et fit entrer la guérisseuse.

— Il est réveillé. Je suis sûre qu'il vous recevra.

Ces mots firent sourciller Serpent car c'était là insinuer que le maire pourrait s'y refuser. Mais Brian avait parlé en serviteur qui vouait à son maître une telle adoration qu'il en oubliait toute autre règle de courtoisie. De toute façon il n'était pas plus digne que Gabriel de la colère de Serpent.

— Il a eu une mauvaise nuit, dit Brian en l'accompagnant à la chambre du maire. Sa croûte le démange terriblement… vous pourriez peut-être… ?

— Si ce n'est pas infecté, c'est l'affaire de la pharmacienne et non la mienne, dit froidement la guérisseuse.

— Mais, madame…

— Je lui parlerai seule, Brian. Veuillez envoyer chercher le maître d'écurie et Melissa.

— Melissa ? (À son tour le vieux serviteur joua du sourcil.) La fillette rousse ?

— Oui.

— Madame, désirez-vous réellement la faire venir ici ?

— Veuillez faire ce que je vous ai demandé.

Il s'inclina légèrement, son visage revêtant de nouveau le masque du parfait serviteur. Serpent, d'un pas ferme, entra dans la chambre du maire.

Il était tout contorsionné sur son lit ; autour de lui et sur le sol, la literie gisait en chiffon. Ses bandages et son pansement avaient glissé de sa jambe, où s'était formée une croûte brune bien nette. Avec une expression de plaisir et de soulagement, il grattait lentement la plaie en voie de guérison.

À la vue de Serpent, il essaya de remonter le bandage à sa place. Il souriait d'un air coupable.

— Ça me démange vraiment, dit-il. Je suppose que c'est bon signe ?

— Grattez tant que vous voudrez, dit Serpent. Je serai à deux jours d'ici quand vous aurez réussi à réinfecter la plaie.

Il retira vivement sa main et replaça la tête sur ses oreillers. Tout en s'évertuant maladroitement à remettre sa literie en ordre, il regardait autour de lui, redevenu irritable.

— Où est Brian ?

— Je l'ai chargé de me rendre un service.

— Je vois, dit le maire d’un ton qui trahissait une certaine irritation. Vous vouliez me voir ?

— Oui, pour me faire payer.

— Mais oui, bien sûr… j’aurais dû vous en parler le premier. Je ne me doutais pas que vous alliez nous quitter si tôt, ma chère.

Serpent détestait être traitée affectueusement par des gens n’ayant pour elle aucune affection. Les mots tendres de Grum, répétés cinquante ou cent fois par jour, ne lui avaient pas blessé l’oreille de pareille manière.

— Il n’est aucune ville, à ma connaissance, où l’on refuse d’être payée en argent de La Montagne. On sait que jamais nous ne falsifions le métal de nos pièces de monnaie, ni ne trichons sur leur poids. Cependant nous pouvons vous payer en pierres précieuses si vous préférez.

— Je ne veux ni l’un ni l’autre. Je veux Melissa.

— Melissa ? Une citoyenne ? Allons donc, il m’a fallu vingt ans pour détruire la réputation de La Montagne comme ville esclavagiste. Nous libérons les esclaves, nous autres.

— Les guérisseurs n’ont pas d’esclaves. J’aurais dû préciser que je veux sa liberté. Elle désire partir avec moi, mais Ras, votre maître d’écurie est – comment dites-vous ? – son tuteur.

Le maire regarda Serpent avec de grands yeux.

— Mais voyons, je ne puis demander à un homme de détruire sa famille.

La guérisseuse réprima toute réaction. Elle ne voulait pas avoir à expliquer les raisons de son dégoût. Ne recevant pas de réponse, le maire s’agita, se frotta la jambe, puis retira la main de son bandage.

— C’est très compliqué. Tâchez de trouver autre chose, voulez-vous ?

— Vous rejetez ma demande ? dit Serpent.

Le ton de sa voix exprimait une menace voilée, et il ne s’y trompa pas. Il sonna et Brian apparut.

— Fais porter un message à Ras. Demande-lui de monter le plus tôt possible. Qu'il vienne avec la petite.

— La guérisseuse l'a déjà envoyé chercher.

— Ah, bon ?

Brian s'étant retiré, le maire fixa la guérisseuse.

— Supposez qu'il refuse ?

— Toute personne est libre de refuser de payer une guérisseuse. Nous ne sommes armés que pour nous défendre et nous ne proférons jamais de menaces. Mais nous évitons les lieux où nous sommes mal reçus.

— En somme vous boycottez tout endroit qui n'a pas l'heur de vous plaire.

Serpent haussa les épaules.

— Ras est là, monsieur, dit Brian à la porte.

— Fais-le entrer.

Serpent se crispa. Elle se forçait à réprimer son mépris et le dégoût qui l'avait envahie. Le grand gaillard entra, mal à l'aise. Il avait les cheveux mouillés, coiffés en arrière à la va-vite. Il s'inclina légèrement devant le maire.

Melissa se tenait derrière lui, craintive, à côté de Brian. Le vieux serviteur la fit entrer, mais elle garda les yeux baissés.

— N'aie pas peur, mon enfant, dit le maire. Tu n'es pas ici pour être punie.

— Drôle de manière de rassurer les gens ! lança Serpent.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît, dit le maire avec douceur. Ras… ajouta-t-il, désignant deux fauteuils.

Ras s'assit, jetant à la guérisseuse un regard haineux. Brian, non sans mal, fit avancer Melissa, et elle se tint debout, les yeux toujours fixés au sol, entre Serpent et Ras.

— Ras est ton tuteur, dit le maire. Est-ce exact ?

— Oui, murmura-t-elle.

Ras, étendant le bras, mit un doigt sur l'épaule de l'enfant et lui donna une poussée légère mais ferme.

— Et le respect que tu dois à M. le Maire ?

— Monsieur, dit Melissa d'une voix faible et tremblante.

— Melissa, dit Serpent, le maire t’a fait venir pour savoir ce que tu veux faire.

Ras pivota sur son siège.

— Ce qu’elle veut faire ? Que voulez-vous dire ?

Le maire apaisa Serpent, mais sur un ton plus net, cette fois, de mise en garde.

— Je vous en prie, guérisseuse. Ras, je suis dans une situation extrêmement difficile. Et tu es le seul qui puisse m’aider, mon ami.

— Je ne comprends pas.

— La guérisseuse m’a sauvé la vie et le moment est venu de lui payer ma dette. Elle et ton enfant, semble-t-il, se sont liées d’amitié.

— Alors que voulez-vous que je fasse ?

— Je ne te demanderais pas de faire ce sacrifice si ce n’était pour le bien de notre ville. Et à en croire la guérisseuse, c’est conforme au désir de ton enfant.

— Et que désire-t-elle donc ?

— Ton enfant…

— Melissa, coupa Serpent.

— Elle ne s’appelle pas Melissa, dit Ras d’un ton sec. Ça n’a jamais été son nom.

— Alors dites au maire comment vous l’appelez.

— Il est plus à propos de l’appeler comme je fais que de se donner de grands airs comme fait cette gamine. C’est elle qui s’est donnée le nom que vous employez.

— Alors il lui appartient d’autant plus.

— S’il vous plaît, dit le maire. Il ne s’agit pas de savoir comment s’appelle cette enfant, mais qui doit assumer sa tutelle.

— Sa tutelle ? Nous y voilà enfin ! Vous voulez que je m’en sépare ?

— Tu énonces la chose brutalement… mais correctement.

Ras jeta un regard sur Melissa, qui n’avait pas bougé, puis sur Serpent. Celle-ci vit clairement briller dans ses yeux un éclair de triomphe insolent, mais il fit taire ce sentiment avant de se tourner vers le maire.

— La confier à une étrangère ? Alors qu’elle est sous ma tutelle depuis l’âge de trois ans ? Ses parents étaient des amis à moi. Où pourrait-elle être heureuse hors d’ici ? Partout ailleurs on la dévisagerait…

— Elle n’est pas heureuse ici, dit Serpent.

— On la dévisagerait ? Et pourquoi ? dit le maire.

— Lève la tête, dit Ras à Melissa.

Comme elle n’en faisait rien, il la força à obéir d’un doigt énergique.

Le maire sut réprimer sa réaction mieux que n’avait fait Gabriel, mais sans la dominer entièrement. Melissa évita son regard, baissa la tête en laissant tomber ses cheveux sur son visage, et de nouveau resta les yeux rivés au plancher.

— Elle a été brûlée dans l’incendie de l’écurie, monsieur. Elle a failli en mourir. Je l’ai soignée.

Le maire se tourna vers Serpent.

— Guérisseuse, laissez-vous fléchir.

— Et si elle veut aller avec moi, ça ne compte pas ?

— Veux-tu aller avec la guérisseuse, mon enfant ? Ras a été bon pour toi, n’est-il pas vrai ? Pourquoi veux-tu nous quitter ?

Les mains serrées derrière le dos, Melissa ne répondait pas. Serpent savait qu’elle serait impuissante à la faire parler ; elle avait trop peur, et avec raison.

— Ce n’est qu’une enfant, dit le maire. Elle ne peut prendre une telle décision. C’est à moi qu’en incombe la responsabilité de même que pour tous les enfants de La Montagne dont j’assure la tutelle depuis vingt-cinq ans.

— Alors sachez que je peux faire plus pour elle que vous deux. Si elle reste ici, ce sera pour passer le restant de ses jours dans une écurie. Confiez-la moi et elle n’aura plus à se cacher.

— Elle se cachera toujours, dit Ras. Pauvre petite gueule brûlée.

— Vous avez fait en sorte qu’elle ne l’oublie jamais.

— Ce n’est pas là nécessairement un mauvais service à lui rendre, dit le maire avec douceur.

— Vous ne voyez que la beauté, vous autres ! cria Serpent tout en sachant très bien qu’elle ne serait pas comprise.

— Elle a besoin de moi, dit Ras. Pas vrai, fifille ? Qui prendrait soin de toi comme je le fais ? Et maintenant tu veux me quitter… ? Je ne comprends pas. Pourquoi voudrait-elle partir et pourquoi la voulez-vous ?

— C’est une excellente question, guérisseuse, dit le maire. Pourquoi voulez-vous cette fille ? Les gens seront peut-être trop heureux de dire que si nous avons cessé de vendre nos beaux enfants, c’est pour nous débarrasser de ceux qui sont défigurés.

— Elle ne peut passer toute sa vie à se cacher, dit Serpent. C’est une enfant douée, elle est vive et elle est courageuse. Je peux faire plus pour elle que n’importe qui dans cette ville. Je peux l’aider à trouver un métier. À être une personne qui ne sera pas jugée sur ses cicatrices.

— Une guérisseuse ?

— C’est possible, si tel est son désir.

— En somme vous l’adopteriez ; c’est bien ça ?

— Oui, bien sûr. C’est évident.

Le maire se tourna vers Ras.

— Ce serait un coup magistral pour La Montagne si une de ses filles devenait guérisseuse.

— Elle ne peut être heureuse ailleurs, dit Ras.

— Ne veux-tu pas faire passer avant tout l’intérêt de l’enfant ?

La voix du maire s’était faite plus douce, presque cajoleuse.

— Est-ce son intérêt de lui faire quitter son foyer ? Vous même, feriez-vous cela pour votre…

Ras se tut, blêmissant.

Le maire se coucha sur ses oreillers.

— Non, je ne chasserais pas mon propre enfant. Mais s’il décidait de partir, je l’y autoriserais. Toi et moi, nous avons

des problèmes similaires, mon ami, ajouta-t-il en adressant à Ras un sourire triste. Merci de me le rappeler.

Il croisa les mains sous sa tête et fixa longuement le plafond.

— Vous ne pouvez pas la laisser partir, dit Ras. Autant la vendre comme esclave.

— Ras, mon ami, dit le maire avec douceur.

— Je n'en démordrai pas. Je sais ce que je dis et tout le monde me donnera raison.

— Mais songe au profit…

— Pouvez-vous croire qu'il se trouvera quelqu'un pour envisager de faire de cette pauvre gosse une guérisseuse ? Ça ne tient pas debout !

Melissa jeta sur sa protectrice un regard rapide, furtif, masquant comme toujours ses émotions, puis baissa les yeux.

— Je n'aime pas être traitée de menteuse dit Serpent.

— Guérisseuse, les paroles de Ras dépassaient sa pensée. Gardons tous notre calme. Il ne s'agit pas tant de la réalité que des apparences. Les apparences sont une chose très importante car les gens jugent d'après elles. Je dois en tenir compte. Ne croyez pas que ma charge soit facile à assumer. Je connais plus d'un jeune brandon de discorde – jeune ou pas tellement jeune – qui me chasserait de chez moi si je ne veillais au grain. Peu leur importent mes vingt années de service. Si l'on m'accusait d'enfreindre les lois contre l'esclavage…

Serpent voyait le maire s'acheminer de nouveau vers un refus sans qu'elle pût rien faire pour renverser le courant. Ras avait su choisir les arguments auxquels il devait être le plus sensible. Et Serpent avait eu tort de croire qu'on lui ferait confiance, ou à tout le moins qu'on lui donnerait satisfaction. Pourtant la possibilité d'un interdit prononcé par les guérisseurs contre La Montagne constituait un problème à long terme, problème rendu plus grave encore par la rareté de leurs visites depuis quelques années.

Si le maire pouvait cependant risquer d'accepter l'ultimatum de Serpent elle ne pouvait prendre le risque de le mettre à exécution. Elle ne pouvait laisser Melissa à son tuteur un jour de plus, une heure de plus, elle l'avait trop dangereusement compromise. Qui plus est, elle n'avait pas caché son antipathie pour le maître d'écurie, le maire pourrait donc ne pas ajouter foi à ses révélations. Même si Melissa l'accusait, il n'y aurait pas de preuves contre lui. Serpent cherchait désespérément un autre moyen d'obtenir la liberté de Melissa ; elle espérait n'avoir pas déjà détruit toutes ses chances d'y parvenir.

Elle dit, avec tout le calme dont elle était capable :

— Je retire ma requête.

Melissa eut un sursaut mais s'abstint de lever les yeux. Le visage du maire prit une expression de soulagement, et Ras se cala dans son fauteuil.

— À une condition, dit Serpent. Lorsque Gabriel partira, il ira vers le nord. Que Melissa l'accompagne jusqu'à Middlepath.

Serpent ne dit rien des projets de Gabriel ; c'était son affaire et cela ne regardait personne.

— Dans cette ville exerce une excellente éducatrice de filles, et sa porte est ouverte à quiconque peut avoir besoin de ses conseils.

Une tache humide s'élargit sur le devant de la chemise de Melissa tandis que coulaient ses larmes sur le tissu grossier. Serpent enchaîna rapidement :

— Laissez partir Melissa avec Gabriel. Son éducation, pour être entreprise si tardivement, prendra peut-être plus longtemps qu'à l'ordinaire. Mais il y va de sa santé et de sa sécurité. Même si Ras l'aime – ce mot faillit l'étrangler –, l'aime trop pour la confier aux guérisseurs, il n'ira pas lui refuser cela.

La face rougeaude de Ras pâlit.

— Middlepath ? dit le maire, se renfrognant. Nous avons ici d'excellents éducateurs. Pourquoi faudrait-il l'envoyer à Middlepath ?

— Je sais que vous faites grand cas de la beauté, mais je crois que vous prisez aussi la maîtrise de soi. Que Melissa en apprenne les techniques, dût-elle chercher ailleurs une éducatrice.

— Vous prétendez que cette enfant n'a jamais été éduquée ?

— Bien sûr que si ! cria Ras. C'est un subterfuge pour soustraire cette enfant à notre tutelle ! Vous vous croyez tout permis ! hurla-t-il à l'adresse de la guérisseuse. Vous croyez pouvoir vous amener ici pour tout chambouler à votre guise, et vous avez la prétention de faire avaler tout ce que vous pouvez raconter sur moi, vous et cette petite morveuse ingrate ? Tout le monde vous craint, vous et vos reptiles visqueux, mais moi je n'ai pas peur. Lâchez-en un contre moi, allez-y, et je l'écrabouillerai.

Il se tut brusquement et jeta des regards autour de lui comme s'il avait oublié où il se trouvait. On eût dit un acteur incapable de réussir sa sortie.

— Vous n'avez rien à craindre de mes serpents, dit Serpent.

Mais le maire, indifférent à cette empoignade, se pencha sur Melissa.

— Mon enfant, as-tu été confiée à une éducatrice ?

Melissa hésita, puis répondit :

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Personne ne voudrait d'elle, dit Ras.

— Ne dis pas de bêtises. Nos éducatrices ne refusent personne. Oui ou non, as-tu fait le nécessaire ?

Ras, les yeux fixés sur ses genoux, ne répondait pas.

— C'est facile à vérifier.

— Non, monsieur.

— Non ! Tu dis non ?

Le maire écarta ses draps d'un coup sec, trébucha, se rattrapa. Il se dressa devant Ras ; les deux hommes se faisaient face, tous deux grands et beaux, l'un livide de rage, l'autre blême devant cette fureur.

— Pourquoi non ?

— Elle n’en a pas besoin.

— Comment peux-tu oser dire une chose pareille ? cria le maire se courbant toujours davantage sur le maître d’écurie, qui, dans un mouvement de recul, se tassait au creux de son fauteuil. Tu oses mettre sa vie en danger, tu oses la condamner à l’ignorance et à l’insécurité ?

— Elle n’est pas en danger. Elle n’a pas besoin de protection… qui voudra jamais la toucher ?

— Toi, tu me touches ! cria Melissa, et elle alla se jeter sur Serpent, qui la serra dans ses bras.

— Toi… ?

Le maire se redressa et fit un pas en arrière. Brian, en une apparition silencieuse, le soutint contre l’effort excessif infligé à sa jambe.

— Que veut-elle dire, Ras ? Pourquoi a-t-elle l’air terrorisée ?

Ras secoua la tête.

— Faites-le parler ! cria Melissa, campée face aux deux hommes. De force ! insista-t-elle.

Le maire s’avança vers elle en boitillant et se pencha sur elle gauchement. Il la regarda droit dans les yeux, et elle soutint son regard.

— Je sais qu’il te fait peur, Melissa. Mais pourquoi lui fais-tu tellement peur ?

— Parce que Mme Serpent me croit.

Le maire fit une longue inspiration.

— Etais-tu consentante ?

— Non, murmura-t-elle.

— Sale petite mioche ingrate ! hurla Ras. Affreuse chipie ! Qui, à part moi, voudra d’elle ?

Sourd à ces insultes, le maire prit la main de Melissa dans les siennes.

— La guérisseuse sera désormais ta tutrice. Tu es libre de partir avec elle.

— Merci, merci, Monsieur le Maire.

Le maire se redressa en titubant.

— Brian, trouve-moi ses certificats de tutelle dans les archives… Assieds-toi, Ras… Autre chose, Brian ; il me faut un messager à cheval. Pour aller en ville et faire venir les redresseurs.

— Espèce de marchande d'esclaves, grommela Ras. C'est comme ça que vous nous volez nos enfants ? Les gens vont…

— Tais-toi, Ras, dit le maire, qui, tout pâle, paraissait beaucoup plus épuisé que ne l'eût justifié le bref effort qu'il venait de fournir. Je ne puis t'exiler, et je suis responsable de la sécurité de mes administrés. Je dois protéger leurs enfants. Ce dont tu souffres, j'en souffre aussi, et il faut y porter remède. Veux-tu voir les redresseurs ?

— Je n'ai que faire des redresseurs.

— Que préfères-tu ? Accepter de les voir ou être jugé.

Ras se laissa tomber lentement dans son fauteuil et fit un signe de tête affirmatif.

— J'accepte de les voir.

Serpent se leva, le bras sur les épaules de Melissa. L'enfant tenait sa protectrice par la taille, la tête légèrement tournée de telle sorte que sa brûlure était presque cachée. Elles sortirent.

— Merci, guérisseuse, dit le maire.

— Au revoir, dit Serpent, et elle ferma la porte.

Elle regagna sa chambre avec Melissa, le long du couloir aux échos sonores.

— J'ai eu une de ces peurs ! dit Melissa.

— Moi aussi. Pendant un moment j'ai pensé qu'il allait falloir t'enlever.

— Vous l'auriez fait ?

— Oui.

— Je regrette.

— Tu regrettes ! Quoi donc ?

— J'aurais dû vous faire confiance. Oui, j'aurais dû. C'est ce que je ferai toujours à partir d'aujourd'hui. Je n'aurai plus peur.

— Tu avais le droit d'avoir peur, Melissa.

— En tout cas c’est fini. Pour toujours. Où allons-nous ?

C’était la première fois, depuis que l’enfant avait offert à Serpent de monter Ecureuil, que sa voix exprimait l’assurance et l’enthousiasme sans aucune nuance de peur.

— Eh bien, le mieux, je pense, c’est que tu ailles vers le nord pour gagner le centre des guérisseurs. Chez moi.

— Et vous ?

— J’ai encore une chose à faire avant de rentrer. Ne t’inquiète pas, tu pourras faire près de la moitié du chemin avec Gabriel. Je te donnerai une lettre à remettre aux guérisseurs. Comme tu auras Ecureuil, on saura que c’est moi qui t’ai envoyée là-bas.

— Je préfère aller avec vous.

Voyant à quel point Melissa était ébranlée, Serpent se reprit.

— Moi aussi, je préférerais t’avoir avec moi, tu peux m’en croire. Mais il faut que j’aille à la grande cité et ça pourrait être dangereux.

— Je n’ai pas peur des fous. Et si je suis avec vous, nous pourrons faire le guet.

Ce fut un choc pour Serpent, car elle avait perdu de vue son agresseur.

— Oui, c’est là un autre problème. Mais l’hiver approche avec ses tempêtes. Je ne sais pas si j’aurais le temps de rentrer avant la mauvaise saison.

Serpent préférait imaginer l’enfant bien installé au centre des guérisseurs, avant son retour, pour le cas où son voyage au Centre serait un échec. Dans cette hypothèse les guérisseurs pourraient garder Melissa même s’ils renvoyaient sa mère adoptive.

— Je n’ai pas peur des tempêtes, dit l’enfant.

— Je sais. Mais je ne vois aucune raison à t’exposer à un danger.

Melissa ne répondit pas. Serpent s’agenouilla et tourna l’enfant face à elle.

— Est-ce que tu t’imagines que c’est moi, à présent, qui cherche à t’éviter ?

Au bout d’un moment Melissa répondit.

— Je ne sais plus ce qu’il faut penser, madame Serpent. Vous m’avez dit que si je ne vivais plus ici je serais responsable de mes actions, que ce serait à moi de décider ce qu’il faut faire. Mais je trouve que ce ne serait pas bien de vous laisser seule avec le fou et les tempêtes.

Serpent s’assit sur les talons.

— J’ai dit tout cela, c’est vrai. Et je le pensais.

Après avoir regardé ses mains balafrées, elle soupira et de nouveau leva les yeux sur Melissa.

— Mieux vaut te dire la vraie raison pour laquelle je désire que tu ailles au centre des guérisseurs. J’ai trop tardé à te le dire.

— Pourquoi donc ?

La voix de Melissa était tendue par son effort pour se dominer ; elle s’attendait à recevoir un nouveau coup. Serpent lui prit la main.

— La plupart des guérisseuses ont trois serpents. Je n’en ai que deux. J’ai fait une bêtise, et le troisième a été tué.

Elle raconta à Melissa les circonstances de la mort de Sève.

— Les serpents du rêve sont peu nombreux, continua-t-elle. Ils se reproduisent difficilement. En fait nous ne pouvons rien faire pour les y aider, nous ne comptons pour cela que sur d’heureux hasards. Pour en avoir davantage, il faut faire à peu près ce que j’ai fait pour Ecureuil.

— Avec le médicament spécial ?

— Si tu veux.

La physiologie étrangère des serpents du rêve ne se prêtait ni à la transduction virale ni à la microchirurgie. Les virus terrestres ne pouvaient interréagir avec les éléments biochimiques tenant lieu d’A.D.N. à ces reptiles ; rien de comparable à un virus n’avait pu en être isolé. Les guérisseurs ne pouvaient donc transférer à un autre serpent les gènes produisant le venin du serpent du rêve ; et personne n’avait réussi à synthétiser les centaines de composants du venin.

— Sève était mon œuvre, dit Serpent, ainsi que quatre autres serpents du rêve. Mais je ne pourrais pas recommencer. Je n'ai plus la main assez ferme, et cela pour la même raison qui me faisait souffrir hier du genou.

Serpent s'interrogeait souvent sur son arthrite. Etait-ce la réaction, psychologique autant que physique, aux heures passées au laboratoire à manipuler délicatement, sans relâche, une micro-pipette, et à se fatiguer les yeux pour isoler chacun des innombrables noyaux contenus dans une seule cellule de serpent du rêve ? La première depuis quelques années, elle avait réussi à transplanter du matériel génétique dans un ovule non fertilisé. Elle avait dû renouveler l'expérience plusieurs centaines de fois avant de produire, pour finir, Sève et ses quatre congénères ; pourcentage d'ailleurs plus qu'honorable par rapport à tous ceux qui avaient jusque-là réussi l'opération. Personne n'avait jamais pu découvrir comment ces reptiles venaient à maturité. Les guérisseurs avaient donc un petit stock d'ovules immatures congelés, prélevés sur les corps de serpents du rêve qui étaient morts, mais personne n'était capable de reproduire ces animaux par clonage à partir de ces œufs ; ils avaient aussi un stock congelé de ce qui semblait être du sperme de serpent d'outreciel, cellules trop immatures pour fertiliser les ovules en éprouvette.

Serpent attribuait sa réussite à la chance autant qu'à la technique. Si les laboratoires de son centre jouissaient d'une technologie assez avancée pour qu'on y construisît les microscopes électroniques décrits dans les livres, elle était persuadée qu'on découvrirait des gènes indépendants des noyaux, des molécules infimes au point d'être invisibles, trop petites pour être transplantées à moins d'être aspirées par une chance heureuse, dans la micro-pipette.

— Je vais à la grande cité pour y délivrer un message et demander à ses habitants de nous aider à renouveler notre stock de serpents du rêve. Mais je crains qu'ils ne refusent. Et si je rentre à mon centre sans avoir pu remplacer celui

que j’ai perdu, je ne sais ce qui arrivera. Il en est peut-être né quelques-uns depuis mon départ, mais dans le cas contraire, il se peut qu’on m’interdise d’exercer mon métier, car il faut un serpent du rêve pour faire une bonne guérisseuse.

— S’il n’y en a pas d’autres, on devrait vous donner un de ceux que vous avez fabriqués. Ce serait la seule chose juste.

— Pas pour les jeunes guérisseurs à qui je les ai donnés. Me vois-tu leur annoncer qu’ils devraient renoncer à exercer leur métier hors le cas où les serpents du rêve dont nous disposons consentiraient à se reproduire ? C’est pourquoi, poursuivit Serpent après avoir poussé un long soupir, je veux que tu me précèdes là-bas pour te faire connaître de tout le monde. Je t’ai arrachée à ton tuteur, mais si nous arrivions ensemble chez les guérisseurs, je ne suis pas certaine que ta situation s’en trouverait beaucoup plus brillante.

— Serpent ! cria Melissa, furieuse. De toute façon je préfère être avec toi qu’avec… qu’à La Montagne. Et quoi qu’il arrive. Même si tu me frappes…

— Melissa ! dit la jeune femme.

C’était à son tour d’être choquée.

La fillette fit un sourire qui lui releva légèrement le côté droit de la bouche.

— Tu vois ? dit-elle.

— Très bien.

— Ça ira, dit Melissa. Je ne me soucie pas de ce qui peut arriver au centre des guérisseurs. Et je sais que les tempêtes sont dangereuses. J’ai vu dans quel état tu étais après t’être bagarrée avec le fou, alors, je sais qu’il est dangereux, lui aussi. Mais je veux tout de même t’accompagner. Je t’en prie, ne m’oblige pas à aller avec quelqu’un d’autre.

— Tu es sûre ?

Melissa acquiesça.

— J’accepte, dit Serpent, et elle sourit de toutes ses dents. C’est la première fois que j’adopte un enfant. La théorie, c’est très joli, mais s’il s’agit de l’appliquer c’est une autre affaire. Nous irons ensemble.

À vrai dire on ne pouvait reprocher à Melissa de manquer de confiance en soi, et c’était une chose que sa mère adoptive appréciait.

Elles suivirent le couloir la main dans la main, en balançant les bras ; on eût dit deux enfants plutôt qu’une enfant et sa mère. Au détour du dernier angle du passage, Melissa eut un brusque mouvement de recul.

Gabriel était assis devant la porte de Serpent, sa sacoche de selle à ses côtés, le menton sur ses genoux repliés.

— Gabriel, dit Serpent.

Il leva les yeux, sans réagir cette fois à la vue de Melissa.

— Bonjour, dit-il. Je regrette.

Melissa s’était tournée vers Serpent de manière à cacher le plus gros de sa brûlure.

— N’en parlons plus. Je suis habituée.

— La nuit dernière je n’étais pas vraiment réveillé lorsque…

Mais voyant l’expression du visage de son amie, le jeune homme se tut.

Melissa jeta un regard sur Serpent qui pressa sa main, puis sur Gabriel, et de nouveau sur la jeune femme.

— Je ferais mieux… Je vais préparer les chevaux.

— Melissa !

Serpent voulut la retenir, mais elle s’enfuit. Sa mère adoptive la regarda s’éloigner, soupira, puis elle ouvrit la porte de sa chambre. Gabriel se leva.

— Je regrette, répéta-t-il.

— Tu as le chic, vraiment.

Elle entra, ramassa ses sacoches de selle et les jeta sur le lit.

Gabriel la suivit.

— Je t’en prie, ne sois pas fâchée.

— Je ne suis pas fâchée, dit la jeune femme, ouvrant les poches de la sacoche. Hier soir oui, mais plus maintenant.

— Je suis content, dit Gabriel, s'asseyant sur le lit et regardant son amie faire ses préparatifs. Je suis prêt à partir. Je voulais te dire au revoir. Et merci. Et je regrette.

— N'en parlons plus.

— Très bien.

Serpent plia sa robe de désert propre et la rangea dans la sacoche de selle.

— Pourquoi n'irais-je pas avec toi ? dit Gabriel qui, les coudes sur les genoux, se pencha d'un air anxieux vers son amie. Plutôt que de voyager seule, tu aurais quelqu'un avec qui parler ?

— Je ne serai pas seule. Melissa m'accompagne.

— Oh !

Gabriel avait l'air peiné.

— Je l'ai adoptée, Gabriel. La Montagne ne lui convient pas. Pas plus qu'à toi pour le moment. Je puis l'aider mais tout ce que je pourrais faire pour toi, c'est de te faire vivre sous ma protection. Et je m'y refuse. Jamais tu ne pourras te réaliser si tu n'as pas ta liberté.

Serpent rangea dans une poche de la sacoche un sac contenant de l'aspirine, du dentifrice, un peigne et du savon, puis, s'asseyant à côté de Gabriel, prit sa main douce et puissante.

— Ici on te fait la vie dure. Avec moi l'existence serait peut-être trop facile. Cela ne vaudrait pas mieux.

Il porta à ses lèvres la main de Serpent et l'embrassa sur le dessus, basané et couturé, puis sur la paume.

— Tu vois comme tu apprends vite.

De sa main libre, elle caressa ses beaux cheveux blonds.

— Te reverrai-je jamais ?

— Je ne sais pas. Probablement pas. Ce sera inutile, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Je voudrais bien te revoir, dit Gabriel, songeur et triste.

— Fais ton chemin dans le monde. Prends ta vie en main et forge ton destin.

Il se leva, se courba, et embrassa Serpent. Elle se leva et lui rendit son baiser plus tendrement qu'elle n'aurait voulu. Elle regrettait qu'ils n'eussent pas plus de temps, ou que leur première rencontre ne se fût pas produite un an plus tard. Ouvrant ses doigts en éventail sur le dos du jeune homme elle transforma leur baiser en une étreinte.

— Au revoir, Gabriel.

— Au revoir. Serpent.

La porte se referma doucement derrière lui.

Serpent fit sortir Brume et Sable de leur sacoche pour leur donner quelques moments de liberté avant le grand départ. Ils glissèrent sur son pied et autour de sa jambe tandis qu'elle regardait par la fenêtre.

On frappa à la porte.

— Un instant.

Elle fit ramper Brume le long de son bras et sur son épaule, puis recueillit Sable dans ses deux mains, il n'allait pas tarder à devenir trop grand pour se lover confortablement autour de son poignet.

— Vous pouvez entrer.

Brian parut, puis recula brusquement.

— Ne craignez rien. Ils sont calmes.

Sans reculer davantage, Brian observa les serpents attentivement. Leurs têtes se tournaient à l'unisson au gré des mouvements de leur maîtresse ; ils sortaient et rentraient la langue d'un coup sec, regardant tous deux l'intendant et le flairant.

— Je vous apporte les papiers de l'enfant. Ils certifient que vous êtes désormais sa tutrice.

Serpent enroula le crotale autour de son bras droit et prit de la main gauche les papiers que Brian lui tendait délicatement. Elle les regarda avec curiosité. Le parchemin était raide et froissé, encombré de cachets de cire. La signature en pattes de mouche de l'édile en occupait un

coin, le côté opposé portant celle de Ras, prétentieuse et tremblée.

— Ras peut-il exercer un recours quelconque contre ce document ?

— Il en aurait la possibilité mais je crois qu'il n'en fera rien. Supposons qu'il prétende qu'il a signé contraint et forcé, il faudra qu'il précise la nature de cette contrainte. Alors il aurait à s'expliquer sur d'autres… contraintes. Je pense qu'il préfère s'avouer vaincu sans y être forcé publiquement.

— Bien.

— Autre chose, guérisseuse.

— Oui ?

Il tendit à la jeune femme un petit sac pesant, rempli de pièces qui tintaient avec le bruit clair et dur de l'or. Serpent jeta sur Brian un regard narquois.

— Votre rétribution, dit-il, et il tendit à la guérisseuse un reçu et une plume pour signer.

— Le maire craint-il toujours d'être accusé de trafic d'esclaves ?

— Ça pourrait arriver. Mieux vaut être sur ses gardes.

Serpent modifia comme suit les termes du reçu :

« Accepté pour paiement du travail de ma fille comme dresseuse de chevaux. » Puis elle signa et rendit le papier à Brian.

— C'est mieux ainsi. Ce n'est que justice pour Melissa, et si ses services sont rétribués, il est bien évident qu'elle n'est pas esclave.

— Cela confirme que vous l'avez adoptée. Je pense que le maire sera satisfait.

Serpent glissa la bourse d'or dans une poche de la sacoche de selle et fit rentrer Brume et Sable dans leurs logements. Elle haussa les épaules. « Après tout, que m'importe. Du moment que Melissa peut partir. » Elle se sentit envahie par une soudaine dépression. En déployant tant de ténacité et d'arrogance pour tout plier à sa volonté, n'avait-elle pas, peut-être, bouleversé la vie des autres sans

profit pour eux ? Elle ne doutait pas qu'elle eût bien fait d'arracher Melissa à la tyrannie de Ras. Quant à savoir si Gabriel avait gagné au change, ou le maire, ou même Ras…

La Montagne était une ville riche, et la plupart de ses habitants semblaient heureux ; ils étaient certainement plus heureux et plus en sécurité qu'avant l'entrée en fonction du maire, vingt ans auparavant. Mais quel profit les enfants de son propre foyer en avaient-ils retiré ? Serpent était heureuse de quitter ces lieux, heureuse aussi du départ de Gabriel, quelles que dussent en être les conséquences.

— Guérisseuse ?

— Oui, Brian ?

Il posa un instant la main sur l'épaule de la jeune femme. « Merci », dit-il. Lorsque Serpent se retourna, il avait déjà, silencieusement, disparu.

Tandis que la porte de sa chambre se refermait avec douceur. Serpent entendit claquer une autre porte avec un bruit sourd, celle de la grande entrée du château. Regardant par la fenêtre, elle vit Gabriel sur son grand cheval pie. Le jeune homme dirigea ses regards sur la vallée, puis se retourna lentement pour faire face à la fenêtre de son père. Il la fixa un long moment. Serpent n'eut pas besoin de tourner les yeux vers l'autre tour pour savoir, d'après l'attitude de Gabriel, que son père ne se montrait pas. Le jeune homme voûta les épaules, puis se redressa, et lorsqu'il jeta un regard sur la tour de Serpent, il avait une expression sereine. Il la vit et lui adressa un sourire triste et plein d'humilité. Il la salua de la main. Elle lui rendit son salut.

Quelques minutes plus tard le cheval pie, agitant sa longue queue noire et blanc, disparut au dernier tournant visible de la piste du nord. D'autres sabots résonnèrent dans la cour. L'esprit de Serpent fut ramené à son propre voyage. Melissa, montant Ecureuil et tenant Vive par la bride, lui fit un signe. Serpent sourit et acquiesça de la

tête ; puis elle jeta ses sacoches de selle sur son épaule, prit le sac aux serpents et alla rejoindre sa fille.

9

Arevin sentait un air frais et pur lui fouetter le visage. Il appréciait le climat de la montagne, l'absence de poussière, de chaleur, de sable envahissant. Il s'arrêta en haut d'un col, son cheval à ses côtés, pour contempler le pays où Serpent avait été élevée. Un pays radieux et très vert, généreusement arrosé. Il voyait et il entendait couler librement ses eaux, notamment celles de la rivière serpentant au centre de la vallée qu'il dominait. À un jet de pierre de la piste, une source jaillissait sur le roc moussu. Arevin sentait croître son respect pour Serpent. Elle appartenait à un peuple sédentaire qui vivait là toute l'année. Elle s'était donc aventurée dans le désert sans que rien l'eut préparée à son climat extrême ni à l'aspect désolé de ses étendues de sable noir. Arevin lui-même avait été surpris par la sévérité du désert central. Ses cartes étaient anciennes ; aucun membre de son clan encore en vie ne les avait jamais utilisées. Mais elles lui avaient permis de se diriger sans encombre en suivant une ligne d'oasis en lesquelles on pouvait se fier. La saison était tellement avancée qu'il n'avait rencontré absolument personne ; personne pour le conseiller sur un itinéraire, personne pour le renseigner sur Serpent.

Il sauta à cheval et descendit la piste menant à la vallée de la guérisseuse.

Avant d'arriver aux premières habitations, il atteignit un petit verger d'aspect insolite. Les arbres les plus éloignés de la route étaient adultes, noueux, tandis que les plus proches étaient tout jeunes ; entre les deux il semblait qu'on eût planté quelques arbres annuellement pendant de nombreuses années. Un garçon de quatorze ou quinze ans paressait à l'ombre en croquant un fruit. Arevin s'étant arrêté, il jeta sur lui un regard, se leva et se dirigea vers lui. Arevin fit avancer son cheval à la lisière du pré, et ils se

rencontrèrent sous une rangée d’arbres qui pouvaient avoir cinq ou six ans.

— Salut, dit le garçon. Une poire ? ajouta-t-il en tendant un fruit à Arevin. Les pêches et les cerises sont terminées et les oranges ne sont pas encore mûres.

Chaque arbre portait des fruits de formes différentes, constata Arevin, mais des feuilles d’un modèle unique. Il tendit vers la poire une main hésitante, se demandant si le sol où poussaient les arbres n’était pas empoisonné.

— Ne t’inquiète pas. Il n’y a pas de cratères par ici. Pas de radioactivité.

Sur ce Arevin retira sa main. Il n’avait pas dit un mot, pourtant l’adolescent semblait avoir deviné ses pensées.

— J’ai fait pousser cet arbre moi-même, et je n’emploie jamais de mutagènes radioactifs.

C’était là de l’hébreu pour Arevin, mais il croyait pourtant comprendre que le fruit était sans danger. Il enviait ce garçon de lire ainsi en son esprit. Incapable de l’égaler sur ce terrain mais ne voulant pas être impoli, il prit la poire.

— Merci.

Voyant le jeune arboriculteur l’observer avec une sorte de curiosité avide, Arevin mordit dans le fruit. Il était à la fois doux et aigre, très juteux. Il y mordit à nouveau.

— C’est très bon, dit-il. Je n’ai jamais vu une plante capable de produire quatre choses différentes.

— Premier projet, dit le garçon désignant d’un geste les arbres adultes. Nous y passons tous. C’est un travail un peu simplet, mais c’est la tradition.

— Je comprends.

— Je m’appelle Thad.

— Je suis honoré de faire ta connaissance, dit Arevin. Je suis à la recherche de Serpent.

— Serpent ! (Thad fronça les sourcils.) Si tu viens de loin, tu as fait le voyage pour rien. Elle n’est pas là. Et même elle ne doit rentrer que dans plusieurs mois.

— Mais je n’ai pas pu la dépasser en route !

Jusque-là affable et serviable, l’expression du visage de Thad se fit soucieuse.

— Tu veux dire qu’elle rentre déjà ? Pourquoi donc ? Rien de cassé ?

— Elle m’a quitté en bonne santé. Elle aurait dû parvenir au but depuis longtemps si rien ne lui était arrivé.

Arevin fut assailli par des images d’accidents : c’était là, contrairement aux morsures de vipère, une chose à laquelle elle n’était pas invulnérable.

— Hé ! Tu ne te sens pas mal ?

Thad l’avait pris par le coude pour le soutenir.

— Ça va, dit Arevin, mais sa voix tremblait.

— Si tu es malade, je n’ai pas terminé mon apprentissage, mais tu peux être soigné par un autre guérisseur.

— Non, non, je ne suis pas malade, mais je ne comprends pas comment j’ai pu arriver ici avant elle.

— Mais pourquoi rentre-t-elle si tôt ?

Arevin fixa son regard sur le jeune homme, devenu aussi soucieux que lui-même.

— Je pense qu’il ne m’appartient pas de le raconter à sa place. Il faudrait peut-être que je parle à ses parents. Veux-tu me montrer où ils habitent ?

— Si je pouvais, je le ferais. Mais elle n’a pas de parents. Ne puis-je pas en tenir lieu ? Je suis son frère.

— Je suis désolé. Je ne savais pas que tu avais perdu tes parents.

— Pas forcément. Je ne sais pas. J’ignore qui sont mes parents. Et aussi ceux de Serpent.

Arevin était vraiment déconcerté. Jamais il n’avait éprouvé la moindre difficulté à comprendre Serpent. C’était à peine s’il avait compris, pensait-il, la moitié de ce que ce garçon lui avait dit.

— Si tu ne sais pas qui sont tes parents ni ceux de Serpent, comment peux-tu être son frère ?

Thad le regarda ironiquement.

— Tu n’as pas l’air de savoir grand-chose sur les guérisseurs.

— Non, dit Arevin, sentant que la conversation prenait un nouveau tournant inattendu. Nous avons entendu parler de vous, mais Serpent est la seule à avoir visité mon clan.

— Je te posais la question parce qu’il est bien connu que nous sommes tous des enfants adoptifs. Plus exactement, nous n’avons pas de familles. Nous formons tous une seule famille.

— Pourtant, tu as dit être son frère comme si elle n’en avait pas d’autre.

En fait Thad ne ressemblait aucunement à Serpent ; il avait bien les yeux bleus comme elle, mais d’un autre bleu.

— Nous nous considérons vraiment comme frère et sœur. Quand j’étais petit je faisais souvent des bêtises, et elle prenait toujours ma défense.

— Je comprends, dit Arevin, mettant pied à terre et ajustant la bride de son cheval. Vous n’êtes pas apparentés par le sang, mais tu as pour elle certains sentiments personnels. C’est exact ?

— Oui.

Thad avait perdu son attitude insouciante.

— Si je te dis pourquoi je suis venu, voudras-tu me conseiller en pensant avant tout au bien de Serpent, même si tu dois pour cela aller à rencontre de vos propres habitudes ?

Arevin fut heureux de ne pas recevoir une réponse rapide, qui eût risqué d’être une réaction impulsive et émotionnelle.

— Il est arrivé quelque chose de grave, n’est-ce pas ?

— Oui. Et elle dit que c’est par sa faute.

— Vous aussi, vous avez pour elle certains sentiments, je suppose ?

— Oui.

— Ces sentiments sont partagés ?

— Je pense que oui.

— Je suis toujours de son côté, dit Thad. Toujours.

Arevin déboucla la bride du cheval et l'en débarrassa pour lui permettre de brouter. Il s'assit sous l'arbre fruitier de Thad, qui prit place auprès de lui.

— Je viens de l'autre côté du désert du Ponant. Là-bas, nous n'avons pas de bons serpents, mais seulement ces vipères des sables dont la morsure est mortelle.

Arevin raconta toute l'histoire et attendit la réaction de Thad. Mais le jeune guérisseur observa un long silence, les yeux fixés sur ses mains balafrées.

— Son serpent du rêve a été tué, dit-il enfin.

C'était un coup pour Thad, sa voix désespérée le montrait bien, et Arevin en fut glacé jusqu'à la moelle.

— Ce n'était pas sa faute, dit Arevin.

Thad savait maintenant quelle crainte les serpents inspiraient au clan, et même quelle mort horrible avait enlevé la sœur d'Arevin. Et pourtant il était évident que ce garçon ne comprenait pas. Il leva les yeux vers son visiteur.

— Je ne sais que vous dire. C'est épouvantable, dit-il, jetant un regard autour de lui et se frottant le front du revers de sa main. Je pense que nous ferions mieux d'en parler à Silver. C'était une des maîtresses de Serpent et c'est aujourd'hui notre doyenne.

Arevin hésita.

— Est-ce la bonne solution ? Tu me pardonneras, mais si toi, un ami de Serpent, ne peux comprendre comment tout cela s'est produit, comment pourrait-on espérer le faire comprendre à l'un quelconque des autres guérisseurs ?

— Je l'ai compris.

— Tu sais ce qui est arrivé mais tu ne l'as pas compris. Je ne voudrais pas t'offenser, mais ce que je dis est vrai, hélas !

— Peu importe, dit Thad. Je veux l'aider tout de même. Silver aura une bonne inspiration.

La vallée ravissante habitée par les guérisseurs contenait des zones parfaitement incultes à côté de lieux hautement civilisés. Arevin voyait ce qui lui semblait être la plus vierge des forêts vierges, antique et immuable, s'étendre à perte

de vue sur l’adret. Mais juste au-dessous de la sylve impressionnante des arbres sombres, vénérables, des moulins en rangs serrés tournaient allègrement. Arbres et moulins s’harmonisaient parfaitement.

Le centre des guérisseurs était un endroit paisible une petite ville aux maisons de bois et de pierre bien bâties. Thad était salué d’un mot ou d’un geste, Arevin d’un petit signe de tête. La brise leur apportait les cris affaiblis de jeux d’enfants.

Thad laissa le cheval d’Arevin dans un pré, puis conduisit le visiteur à un bâtiment plus grand que les autres, situé un peu à l’écart. Ils entrèrent et Arevin fut surpris de constater que ses murs n’étaient pas de bois, mais revêtus de carreaux de céramique d’un blanc brillant. Même aux endroits sans fenêtres, l’éclairage avait l’éclat de la lumière du jour ; ce n’était pas la lueur bleue irréelle des lampes bioluminescentes ni la douce lumière jaune des lampes à gaz.

L’activité qui régnait en ce lieu contrastait avec l’atmosphère paisible de la ville elle-même. Par une porte entrouverte Arevin vit des enfants plus jeunes que Thad penchés sur des instruments compliqués, complètement absorbés par leur travail.

— Les labos, dit Thad. Nous rodons les lentilles de microscope ici-même au centre. Nous fabriquons aussi notre verrerie.

Arevin se fit la réflexion qu’il ne voyait autour de lui, là comme en ville, que des jeunes et des vieux. Des élèves sans doute, et leurs enseignants. Serpent et les autres étaient partis pour exercer leur métier.

Ils montèrent un étage, suivirent un couloir garni d’un tapis et Thad frappa doucement à une porte. Ils attendirent quelques minutes, ce qui parut tout à fait normal au futur guérisseur car il ne manifesta aucune impatience. Finalement une voix plaisante, assez aiguë, les invita à entrer.

Ils pénétrèrent dans une pièce moins sévère et dépouillée que les labos, lambrissée, avec une grande fenêtre donnant sur les moulins à vent. Arevin n'ignorait pas l'existence des livres mais n'en avait jamais vu un seul. Là ils recouvraient deux murs entiers, alignés sur des étagères. La vieille guérisseuse était assise dans un fauteuil à bascule ; elle lisait un livre.

— Thad ! dit-elle d'un ton à la fois accueillant et interrogateur.

— Bonjour Silver, dit Thad, et il présenta Arevin. C'est un ami de Serpent. Il est venu de loin pour nous parler.

— Asseyez-vous.

Sa voix et ses mains tremblaient légèrement. Elle était très âgée, avec des articulations enflées et tordues. Elle avait la peau lisse, douce et diaphane, les joues et le front sillonnés de rides profondes. Ses yeux étaient très bleus.

À l'exemple de Thad, Arevin s'assit sur une chaise. Il se sentait mal à l'aise ; il avait l'habitude de s'asseoir en tailleur.

— Que voulez-vous me dire ?

— Serpent est-elle pour vous une amie, ou seulement votre ancienne élève ? dit Arevin.

Il crut qu'elle allait rire, mais elle le fixa d'un regard sombre.

— Une amie.

— C'est Silver qui a proposé qu'on la nomme Serpent, dit Thad. Crois-tu donc que je t'aurais présenté à la première personne venue ?

Pourtant, Arevin hésitait à raconter son histoire à cette vieille femme bienveillante, car sa mémoire fidèle avait trop bien retenu ces mots de Serpent : « Mes maîtres donnent rarement à leurs élèves le nom que je porte, et ils seront déçus. » La déception de Silver serait-elle assez forte pour condamner Serpent à l'exil ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit Silver. Serpent est mon amie et je l'aime. Tu n'as rien à craindre de moi.

Arevin, pour la seconde fois, fit le récit de la mort de Sève tout en étudiant attentivement le visage de Silver. Elle ne changea pas d'expression. L'expérience de toute une vie lui permettait certainement de comprendre mieux que Thad ce qui était arrivé.

— Ainsi donc elle a traversé le désert, dit-elle en hochant la tête. C'est bien là ma petite Serpent, courageuse et impulsive.

— Silver, dit Thad, que pouvons-nous faire ?

— Je ne sais pas, mon cher, dit-elle en soupirant. Je regrette qu'elle ne soit pas revenue.

— À coup sûr les petits serpents meurent un jour, dit Arevin. Et d'autres ont dû être perdus accidentellement. Que fait-on dans ce cas ?

— Ils ont une vie longue, dit Thad, plus longue parfois que celle des guérisseurs. Ils se reproduisent difficilement.

— Nous formons de moins en moins de guérisseurs faute d'avoir suffisamment de serpents du rêve, dit Silver de sa voix vaporeuse.

— Les qualités de Serpent devraient lui donner droit à un autre serpent, dit Arevin.

— On ne peut donner ce que l'on n'a pas, répliqua Silver.

— Elle pensait qu'il en était peut-être né quelques-uns.

— C'est tellement rare d'en voir éclore, dit la vieille femme tristement.

Thad lui dit en évitant son regard :

— L'un d'entre nous pourrait décider de ne pas terminer ses études.

— Thad, nous n'en avons pas assez pour vous tous. Tu t'imagines que Serpent irait te demander de restituer le serpent du rêve qu'elle t'a donné ?

Thad haussa les épaules, continuant à éviter le regard de Silver et celui d'Arevin.

— Elle n'aurait pas à le demander. Je lui donnerais de moi-même.

— Nous ne pouvons pas décider sans Serpent. Il faut qu'elle rentre au Centre.

Arevin, les yeux fixés sur ses mains, se rendait compte que ce dilemme ne serait pas aisément résolu, qu'il ne serait pas simple d'expliquer aux guérisseurs ce qui s'était produit, et d'obtenir le pardon de Serpent.

— Vous ne devez pas la punir pour une faute commise par mon clan, répéta-t-il.

Silver secoua la tête.

— Ce n'est pas une question de punition. Mais sans serpent du rêve, elle ne peut être guérisseuse, et je n'en ai pas à lui donner.

Ils restèrent assis en silence. Au bout de quelques minutes Arevin se demanda si la vieille femme s'était assoupie. Il sursauta lorsqu'elle lui parla sans détacher son regard de la vue de sa fenêtre.

— Vas-tu continuer à la chercher ?

— Oui, dit-il sans hésitation.

— Lorsque tu la trouveras, dis-lui de rentrer, s'il te plaît. Le conseil se réunira avec elle.

Thad se leva. Déprimé par un profond sentiment d'échec. Arevin comprit qu'ils étaient congédiés.

Ils sortirent, quittant les ateliers aux machines étranges, aux éclairages étranges, aux odeurs étranges. Le soleil se couchait, projetant de longues ombres parallèles qui se perdaient dans l'obscurité.

— Où puis-je la chercher ? dit soudain Arevin.

— Quoi ?

— Je suis venu ici pensant y trouver Serpent. Où peut-elle bien être maintenant ? L'hiver approche. Si les premières tempêtes…

— Elle se sera bien gardée de se laisser surprendre par l'hiver dans le désert. Non, je sais ce qui a dû arriver : quelqu'un a eu besoin de son aide, et elle a été forcée de faire un détour. Qui sait si son patient ne se trouvait pas dans les montagnes Centrales. Elle doit être quelque part au sud de chez nous, à Middlepath, New Tibet ou La Montagne.

— Très bien, j'irai vers le sud.

Arevin accueillait avec joie la moindre lueur d'espoir. Mais il se demandait si les paroles de Thad n'étaient pas empreintes de cette souveraine assurance que donne l'extrême jeunesse.

Thad ouvrit la porte d'entrée d'une longue maison basse. Dans la salle de séjour, sur laquelle donnaient plusieurs pièces, Thad se jeta au creux d'un divan. Sans se soucier des bonnes manières, Arevin s'assit à terre.

— Je devrais peut-être reprendre la route.

— Cette nuit ? Il faudrait être fou pour voyager à cheval de nuit dans cette région. Nous te retrouverions au fond d'un ravin demain matin. Reste au moins jusqu'à demain.

— Je m'incline, dit Arevin.

En fait il tombait de sommeil. Il suivit Thad dans la chambre d'amis.

— Je vais chercher ton sac, dit Thad. Repose-toi. Tu as l'air d'en avoir rudement besoin.

Arevin s'assit lentement sur le bord du lit. Sur le seuil de la porte Thad se retourna.

— Ecoute-moi, j'aimerais t'aider. Puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Non, dit Arevin, merci. J'ai tout ce qu'il me faut.

Thad haussa les épaules.

— O.K. ! dit-il.

Le désert de sable noir s'étendait jusqu'à l'horizon plat et vide, inviolé, semblait-il, depuis toujours. La chaleur s'élevait en ondes, telle une fumée. Il ne soufflait encore aucun vent bien établi, mais les empreintes et les détritus laissés sur la piste par les caravaniers avaient été effacés ou recouverts, peut-être par les brises capricieuses qui précédaient l'hiver. Parvenues sur la crête de la chaîne orientale des montagnes Centrales, Serpent et Melissa portèrent leurs regards vers leur destination invisible. Elles mirent pied à terre pour reposer les chevaux. Melissa ajusta une sangle sur la selle neuve d'Ecureuil, puis se retourna pour contempler le chemin parcouru depuis la

vallée où elle était née. La ville était accrochée au flanc abrupt de la montagne, dominant le fond de la vallée fertile. Fenêtres et panneaux de verre noir brillaient sous le soleil de midi.

— Je ne suis jamais allée aussi loin, dit l'enfant, impressionnée. Jamais de ma vie.

Elle quitta la vallée des yeux et se tourna vers Serpent.

— Merci, Serpent, dit-elle.

— Ne me remercie pas, Melissa.

L'enfant baissa les yeux. Sa joue droite, celle que la brûlure avait épargnée, rougit sous son hâle. Elle murmura :

— J'ai quelque chose à te dire.

— À quel sujet ?

— Mon nom. C'est vrai, ce que Ras a dit, ce n'est pas réellement…

— Aucune importance. Pour moi, tu t'appelles Melissa. Moi aussi j'avais un autre nom lorsque j'étais enfant.

— Mais le tien, on te l'a donné. C'est un honneur, ce n'est pas un nom que tu as choisi comme j'ai fait.

Elles se remirent en selle et descendirent le sentier en lacets bien raboté.

— Mais ce nom qu'on m'a offert, j'aurais pu le refuser. Dans ce cas j'aurais choisi moi-même mon nom d'adulte comme font généralement les guérisseurs.

— Tu aurais pu le refuser ?

— Oui.

— Pourtant c'est un nom qu'on ne donne que très rarement ? Je l'ai entendu dire.

— C'est exact.

— L'a-t-on jamais refusé ?

— À ma connaissance, non. Mais comme je suis seulement la quatrième à porter ce nom, il est rare qu'on ait eu l'occasion de le refuser avant moi. Je regrette parfois de l'avoir accepté.

— Mais pourquoi ?

— C'est une grande responsabilité.

Sa paume s’était posée sur le coin du sac aux serpents. Depuis qu’elle avait été attaquée par le fou, ce geste lui était devenu familier. Elle retira sa main du cuir moelleux. Les guérisseurs avaient tendance à mourir assez jeunes ou à vivre très vieux. Celui qui, juste avant elle, avait porté le nom de Serpent, était mort à quarante-trois ans, mais les deux autres avaient vécu plus d’un siècle chacun. Les prédécesseurs de Serpent avaient accompli une somme de travail prestigieuse qui devait lui servir d’exemple. Mais jusque-là, elle s’en était montrée indigne.

La piste descendait dans un bois d’arbres éternels, ces arbres à troncs noueux et aiguilles sombres qui, selon la légende, ne produisaient pas de graine et ne mouraient jamais. Leur résine imprégnait l’air d’une piquante odeur.

— Serpent… dit Melissa.

— Oui ?

— Es-tu… es-tu ma mère ?

Surprise, la jeune femme hésita un moment. La notion de groupe familial, chez les siens, différait quelque peu de la conception courante. Personnellement elle n’avait jamais gratifié personne du titre de « père » ou « mère », bien que tous ses aînés l’eussent mérité. Et puis il y avait une telle nostalgie dans la voix de Melissa.

— Tous les guérisseurs sont maintenant de ta famille. Mais comme je t’ai adoptée, je pense que cela fait de moi ta mère.

— Je suis contente.

— Moi aussi.

Au-dessous de l’étroite bande de forêt décharnée, il ne poussait guère que du lichen sur les versants de la montagne. Mis à part l’altitude et la raideur de la piste, Serpent et Melissa auraient pu se croire dans le désert. La température et la sécheresse de l’air croissaient progressivement. Lorsqu’elles atteignirent enfin les sables, elles s’arrêtèrent un moment pour se changer. Serpent revêtit la robe de désert dont on lui avait fait présent chez

Arevin, Melissa celle qu’on lui avait achetée à La Montagne.

Elles ne virent personne de toute la journée. Serpent regardait autour d’elle de temps à autre, particulièrement vigilante lorsque les chevaux traversaient une zone de dunes où un agresseur pouvait aisément s’embusquer et surprendre le voyageur sans méfiance. Mais du fou point de trace. Serpent commençait à se demander si les deux attaques qu’elle avait subies n’étaient pas une coïncidence, et si elle n’avait pas rêvé les bruits entendus près d’un endroit où elle avait campé. Et si le fou était bien un fou, peut-être avait-il tout oublié de sa vendetta pour s’enticher de quelque autre lubie non moins irrésistible.

Mais elle n’y croyait pas.

Au soir, les montagnes formaient un mur abrupt, loin derrière elles. Le sable crissait sous les sabots des chevaux, seul bruit rompant un silence irréel. Serpent et Melissa chevauchaient en devisant tandis que la nuit tombait. D’épais nuages cachaient la lune ; le scintillement constant des corpuscules lumineux de la lanterne était devenu relativement plus vif, fournissant tout juste l’éclairage nécessaire. Suspendue à la selle de Vive, cette lanterne oscillait au gré de sa marche. Le sable noir reflétait la lumière comme une nappe d’eau. Les chevaux se rapprochèrent l’un de l’autre. Serpent et Melissa, après avoir parlé à voix de plus en plus basse, finirent par observer un silence complet.

Guidée par sa boussole, la lune presque invisible, la direction du vent et la forme des dunes, Serpent suivait la bonne direction, sans pouvoir cependant s’affranchir de cette illusion tenace propre aux étendues désertiques, l’illusion de marcher en rond. Se tournant sur sa selle, elle regarda dans la direction de la piste invisible qu’elle venait de suivre : aucune lumière, aucune autre présence humaine, rien que la nuit.

— C’est lugubre, chuchota Melissa.

— Je sais. Dommage que nous ne puissions pas voyager de jour.

— Il va peut-être pleuvoir.

— Ce serait agréable.

Le désert n'était arrosé qu'une ou deux fois en deux ans, mais toujours au seuil de l'hiver. Alors en une véritable explosion les semences endormies germaient, les plantes foisonnaient et le désert s'égayait de verdure et de notes colorées. En trois jours ces plantes délicates se desséchaient, devenaient dentelle brune et mouraient, laissant derrière elles des graines aux solides péricarpes, capables de résister un an, deux ans, trois ans avant d'être réveillées par la prochaine pluie. Mais l'air était sec et calme, et rien n'annonçait un changement de temps.

Une lumière miroita au loin. Serpent, qui somnolait, se réveilla en sursaut. Elle rêvait que le fou la suivait et qu'elle voyait sa lanterne se rapprocher toujours davantage. Sans qu'elle s'en fût encore rendu compte, elle avait la certitude d'être suivie, et d'assez près, par ce possédé aux mobiles incompréhensibles.

Mais la lumière ne pouvait provenir de la lanterne d'une personne en marche car elle était immobile, droit devant Serpent. Un bruit de feuilles sèches lui parvint sur une faible brise. Les cavalières approchaient de la première oasis sur la route du Centre.

Ce n'était pas encore l'aube. Serpent se pencha pour flatter Vive sur le cou.

— Nous sommes bientôt arrivées, dit-elle.

— Quoi ? Où ?…

Melissa s'était éveillée à son tour.

— Tout va bien. Nous pourrons bientôt nous arrêter.

— Oh ! dit Melissa, clignant des yeux. J'avais oublié où j'étais.

Elles atteignirent les arbres d'été entourant l'oasis. La lanterne de Serpent illuminait des feuilles déjà déchirées et effrangées sous l'effet du sable chassé par le vent. On ne voyait aucune tente, on n'entendait aucun bruit. Bêtes et

gens étaient partis en caravanes pour se réfugier dans les montagnes.

— Où est cette lumière ?

— Je ne sais pas, dit Serpent.

Elle jeta un regard sur Melissa car elle lui trouvait une voix étrange : c'est qu'elle était étouffée par son foulard de tête rabattu sur son visage. Personne n'apparaissant, elle le rejeta en arrière ; c'est ainsi qu'elle cachait ses brûlures par un réflexe machinal.

Serpent fit pivoter Vive, inquiétée par la lumière.

— Regarde, dit Melissa.

Le corps de Vive faisait écran à la lumière de la lanterne dans une certaine direction, et là sur un fond obscur s'élevait un jet de luminescence. De plus près, Serpent vit qu'il provenait d'un arbre mort, assez proche de l'eau pour qu'il eût pourri au lieu de sécher. Son tronc fragile, envahi par les cellules lumineuses, était devenu phosphorescent, tel un signal étincelant. Soulagée, la jeune femme respira.

Les voyageuses, poursuivant leur route, contournèrent le lac noir et calme de l'oasis, et elles trouvèrent enfin un rideau d'arbres assez épais pour leur fournir un abri. Serpent n'eut pas plus tôt arrêté sa monture que Melissa sauta à terre et commença à desseller Ecureuil. La guérisseuse descendit de cheval plus doucement car, malgré la constance du climat désertique, son genou était redevenu raide pendant leur longue chevauchée. Melissa bouchonna Ecureuil avec un tortillon de feuilles tout en lui parlant d'une voix à peine audible. Bientôt, la petite troupe fut couchée pour attendre la fin du jour.

Serpent se dirigea pieds nus vers le lac en s'étirant et en bâillant. Elle avait dormi toute la journée, et elle éprouvait l'envie de nager avant de se remettre en route. Il était encore trop tôt pour quitter l'ombre épaisse des arbres d'été. Elle examinait leurs branches dans l'espoir d'y trouver quelques fruits mûrs, mais la cueillette avait été consciencieuse : les gens du désert n'avaient rien laissé.

Quelques jours seulement la séparaient du temps où le feuillage des oasis, de l'autre côté des montagnes, lui était apparu tendre et luxuriant, alors qu'elle ne voyait plus maintenant que des feuilles sèches, presque mortes, qui bruissaient sur son passage, et s'émiettaient dans sa main.

Elle s'arrêta au bord de la plage, une bande semi-circulaire de sable noir large de quelques mètres enserrant une minuscule nappe d'eau où se reflétait le lacis des branches en surplomb. Melissa, demi-nue, était agenouillée sur le sable ; penchée sur l'eau, elle fixait son image en silence. Elle ne portait plus trace des coups frappés par Ras, et son dos n'avait pas été brûlé. Sa peau était plus blanche que Serpent l'aurait cru, à voir le hâle de ses mains et de son visage. Elle risqua une main timide sur la surface de l'eau sombre, qui se rida sous les gouttes tombées de ses doigts.

Fascinée, Melissa vit Serpent libérer Brume et Sable de leurs logements. Brume rampa autour des pieds de la guérisseuse, dégustant les odeurs de l'oasis. Avec douceur elle prit l'animal dans ses mains, goûtant le frais contact de ses écailles blanches et lisses.

— Je voudrais qu'elle te sente, dit Serpent. Sa réaction instinctive est de frapper tout ce qui lui paraît alarmant. Si elle reconnaît ton odeur, ce sera plus sûr. D'accord ?

Melissa acquiesça d'un geste lent, manifestement effrayée.

— Elle est très venimeuse, n'est-ce pas ? dit-elle. Plus que l'autre.

— Oui. Dès que nous serons au pays, je pourrai t'immuniser ; je ne peux pas me lancer ici dans cette opération car il faudrait d'abord te tester et je n'ai pas ce qu'il faut.

— Tu veux dire que tu peux t'arranger pour qu'elle me morde sans me faire de mal ?

— Pas tout à fait. Mais elle m'a mordue plusieurs fois par erreur et je suis toujours là.

— Alors je pense qu’il vaut mieux qu’elle me sente.

Serpent s’assit auprès de l’enfant.

— Je sais que c’est dur de ne pas être effrayée par cet animal. Mais respire profondément et essaie de te détendre. Ferme les yeux et écoute ma voix, c’est tout.

— Les chevaux aussi le savent, quand on a peur, dit Melissa, et elle suivit la recommandation de Serpent.

La langue fourchue du cobra vacilla au-dessus des mains de l’enfant, qui restait immobile et silencieuse. Serpent revoyait le jour où des cobras albinos lui étaient apparus pour la première fois, ce moment terrifiant et merveilleux où, en une masse enchevêtrée aux multiples nœuds, ils avaient flairé ses traces de pas et levé leurs têtes à l’unisson, telle une monstrueuse chevelure de gorgone, ou quelque plante vorace d’un autre monde brutalement épanouie.

Serpent ne lâchait pas Brume tandis qu’elle glissait sur les bras de Melissa.

— C’est agréable, dit l’enfant.

Sa voix tremblante trahissait une certaine peur, mais le ton était sincère.

Melissa avait déjà vu des serpents à sonnette ; on les savait dangereux, mais ils n’étaient pas aussi terrifiants. Sable rampa sur les mains de la fillette et elle le caressa avec douceur. Serpent était heureuse de constater que sa fille n’était pas seulement bonne cavalière ; elle avait d’autres capacités.

— J’espérais que tu t’entendrais avec Brume et Sable, dit-elle. C’est important pour une guérisseuse.

Melissa parut toute saisie.

— Mais tu n’étais pas sérieuse quand tu as dit…

Elle s’interrompit.

— Continue.

Melissa fit une profonde inspiration.

— Ce que tu as dit au maire… À propos de ce que je pourrais faire. Ce n’était pas sérieux. Tu lui as dit ça pour qu’il me laisse partir.

— Je parlais le plus sérieusement du monde.

— Mais je ne pourrais pas être guérisseuse.

— Pourquoi pas ? Je t'ai dit que nous adoptons nos enfants faute de pouvoir en mettre au monde. J'ajouterai que beaucoup de guérisseuses ont des partenaires, ou des enfants adoptifs, qui exercent une autre profession. Nous ne formons pas une communauté fermée sur elle-même. Pourtant lorsque nous adoptons un enfant c'est généralement avec l'espoir de l'y faire admettre plus tard.

— Moi aussi ?

— Oui. Si tu le veux. C'est là l'essentiel. Faire ce que tu veux faire. Non pas ce que d'autres désirent ou envisagent pour toi.

— Guérisseuse…, dit Melissa.

Il y avait dans la voix de sa fille une telle qualité d'émerveillement que Serpent y trouva un motif supplémentaire, impérieux, d'obtenir des habitants de la grande cité qu'ils l'aident à se procurer des serpents du rêve.

Dure fut la seconde étape nocturne, et l'absence d'oasis contraignit Serpent à poursuivre sa route après l'aube en dépit d'une chaleur excessive. Elle était trempée de sueur, elle en sentait les gouttes collantes couler sur tout son corps et sur la moitié supérieure de son visage, où elles se figeaient en une sorte de matière gréseuse et salée. La transpiration assombrissait la robe de Vive jusqu'aux pattes, projetant à chaque pas des gouttelettes de sueur de son fanon.

— Madame…

Serpent, alarmée par cet abord cérémonieux, jeta sur sa fille un regard inquiet.

— Melissa, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Quand nous arrêterons-nous ?

— Je ne sais pas. Il faut aller aussi loin que possible. Les nuages, dit Serpent, désignant le ciel bas et menaçant, ont cette allure avant l'orage.

— Je sais. Mais nous ne pouvons pas continuer longtemps. Ecureuil et Vive ont besoin de repos. Vous avez dit que la cité est au milieu du désert. Eh bien, une fois là-bas, il faudra en revenir et les chevaux doivent nous porter.

— Il faut continuer, dit-elle. C'est trop dangereux de s'arrêter.

— Serpent… Serpent, les gens, les tempêtes, ton métier, les déserts et les villes, tu connais tout ça, et pas moi. Mais je connais les chevaux. Si nous les laissons reposer quelques heures, ils nous mèneront loin cette nuit. S'ils doivent continuer à peiner, il faudra les abandonner quand la nuit viendra.

— D'accord, dit Serpent finalement. Nous nous arrêterons une fois arrivées à ces rochers. Ils nous donneront de l'ombre, ce sera mieux que rien.

Lorsqu'elle était au centre des guérisseurs, il était rare que Serpent pensât à la grande cité. Mais dans le désert dans les montagnes où hivernaient les caravaniers, la vie semblait graviter autour d'elle. Serpent, à son tour, avait l'impression que son existence en dépendait, et lorsque le jour se leva au terme d'une troisième nuit de voyage, elle vit surgir la haute montagne tronquée qui protégeait la cité. Le soleil se levait juste derrière elle, la baignant, comme une idole, d'une lumière écarlate. Flairant l'eau et sentant que leur longue marche touchait à sa fin, les chevaux dressèrent la tête et, oubliant leur fatigue, accélérèrent le pas. À mesure que le soleil s'élevait, le plafond des nuages qui allaient s'épaississant fut badigeonné de rouge sur tout le pourtour de l'horizon. Serpent sentait son genou enflé lui élancer à chaque pas de sa monture, mais elle aurait prévu l'orage qui s'annonçait sans avoir nul besoin d'en être informée par ce signe clinique. Serrant les poings sur les rênes, elle en sentit le cuir s'écraser douloureusement sur la paume de ses mains, puis elle détendit lentement ses muscles et caressa le cou humide de son cheval. Elle ne doutait pas qu'il souffrit autant qu'elle-même.

La montagne approchait. Les arbres d'été aux minces troncs bruns et desséchés bruissaient autour d'un sombre étang bordé de foyers abandonnés. Le vent murmurait dans les feuilles flétries, changeant fréquemment de direction comme il arrive aux abords d'une montagne isolée. Les voyageuses étaient plongées dans l'ombre car la ville leur cachait le soleil levant.

— Beaucoup plus grand que je l'aurais cru, dit Melissa tranquillement. Je l'avais entendu dire, oui j'avais un endroit où je me cachais pour écouter parler les gens, mais je pensais que c'étaient des histoires inventées de toutes pièces.

— Je crois que j'étais comme toi, dit Serpent.

Sa propre voix lui semblait venir de très loin. Lorsqu'elle vit près d'elle les grands escarpements rocheux, elle sentit son front se couvrir de sueur froide et ses mains humides se glacer malgré la chaleur. Lasse, la jument continuait sa route.

Deux fois déjà dans la vie de Serpent la cité avait joué un rôle important dans la vie du centre des guérisseurs ; elle avait sept ans et dix-sept ans respectivement. Un collègue d'un certain âge avait en chacune de ces occasions entrepris le long et dur voyage menant à la cité ; il s'agissait d'inaugurer une décennie en offrant à ses habitants un échange de connaissances et de bons offices. Et chaque fois l'émissaire des guérisseurs avait été éconduit. Allait-il en être ainsi, une fois de plus, en dépit du message dont Serpent était porteuse ?

— Serpent ?

La jeune femme sursauta.

— Quoi ?

— Te sens-tu bien ? Tu avais l'air d'être si loin, et… comment dire… ?

— Paniquée serait le mot juste, je crois.

— Ils vont nous laisser entrer ?

Les nuages sombres semblaient s'épaissir et s'alourdir à chaque instant.

— Je l’espère, dit Serpent.

Au pied de la montagne le large lac noir n’était pas traversé par une rivière ; alimenté souterrainement, il perdait ses eaux dans le sable de manière invisible. Si les arbres d’été étaient morts, il y avait encore au sol un tapis luxuriant de graminées et de petits buissons. Une herbe fraîche pointait déjà sur les sentiers et les terrains piétinés des camps abandonnés, mais non sur la voie spacieuse qui menait aux portes de la cité.

Serpent n’eut pas le cœur de passer à côté de l’eau sans laisser Vive s’abreuver ; elle tendit ses rênes à Melissa au bord du lac.

— Suis-moi dès qu’ils auront fini de boire. Je n’entrerai pas dans la ville sans toi, sois tranquille. Mais si le vent se lève, cours vite. Promis ?

Melissa acquiesça.

— Une tempête ne peut pas se lever si rapidement, n’est-ce pas ?

— Si, malheureusement.

Serpent but rapidement et se mouilla le visage, puis s’éloigna sur la route déserte et nue tout en s’essuyant avec le coin de son foulard. Sous le sable noir elle sentit une surface rigide. Une voie ancienne ? Elle avait déjà rencontré des vestiges de ces routes dont le revêtement bétonné se désintégrait, et même des restes rouillés de leur infrastructure d’acier là où les récupérateurs n’étaient pas encore passés.

Serpent s’arrêta à la porte du Centre. Elle avait bien huit mètres de haut, et son métal avait été poli et repoli par des générations de tempêtes de sable. Mais elle n’avait ni poignée, ni sonnette, ni heurtoir, aucun moyen visible d’appeler quelqu’un pour se la faire ouvrir.

Elle se décida à la frapper du poing, et ce coup fit sur le métal un bruit sourd ; cette porte ne sonnait pas le creux, et elle y donna de grands coups, pensant qu’elle devait être très épaisse. Puis ses yeux s’habituèrent à l’obscurité de

l’entrée logée dans un renfoncement, et elle s’aperçut qu’en réalité le devant de la porte était concave, visiblement usé par la furie des tempêtes.

La main endolorie, elle recula de quelques pas.

— Alors, c’est fini, ce chahut ?

Serpent sursauta en entendant ces mots ; elle ne voyait personne. Mais un panneau s’ouvrit dans le roc du renfoncement, et une fenêtre apparut. Un homme pâle aux cheveux roux touffus lança à Serpent un regard furieux.

— Qu’est-ce que c’est, ces façons de frapper sur la porte après la fermeture ?

— Je veux entrer.

— Vous n’habitez pas la cité ?

— Non. Je m’appelle Serpent. Je suis guérisseuse.

Il ne répondit pas – comme la politesse l’eût exigé là où Serpent avait été élevée – en donnant son nom. Elle n’y prêta guère attention, connaissant la relativité des règles de savoir-vivre : « Politesse en deçà des montagnes Centrales, impolitesse au-delà. » Elle fut pourtant surprise de le voir partir d’un gros rire. Le visage sévère, elle attendit qu’il se calmât.

— Alors voilà maintenant qu’ils nous envoient des jeunesses pour mendier, et non plus de vieux schnocks ! Ils auraient pu choisir quelqu’un de mieux, ajouta-t-il, riant toujours.

Serpent, se sentant insultée, haussa les épaules.

— Ouvrez la porte.

Il cessa de rire.

— Nous ne laissons pas entrer les étrangers.

— J’apporte un message d’une amie pour sa famille. Je veux délivrer ce message.

Il fit attendre sa réponse, les yeux baissés.

— Tous ceux qui ont quitté le Centre y sont rentrés cette année.

— Mon amie est partie depuis longtemps.

— Vous êtes mal renseignée sur notre cité, si vous vous imaginez que je vais me décarcasser pour rechercher la

famille d’une pauvre folle.

— J’ignore tout de votre cité. Mais à en juger par votre physique, vous être apparenté à mon amie.

— Qu’est-ce que vous racontez ?

Cette fois le cerbère paraissait décontenancé.

— Elle m’a dit que sa famille était apparentée aux gardiens de l’entrée. Et je m’en aperçois… les cheveux, le front… les yeux sont différents. Les siens sont bruns.

Cet homme les avait vert pâle.

— A-t-elle par hasard précisé, dit le jeune homme, se voulant sarcastique, à quelle famille au juste elle est censée appartenir ?

— À celle des dirigeants.

— Une minute, dit lentement le rouquin.

Il baissa les yeux et fit quelque chose avec ses mains. Serpent, intriguée, s’approcha, mais il n’y avait rien à voir en dessous de son buste. Elle s’aperçut alors que la « fenêtre » n’en était pas une : c’était un panneau de verre portant une image mouvante. Elle savait bien que les habitants de la cité avaient une technologie plus avancée que les guérisseurs. C’était une des raisons de sa présence en ces lieux.

Le jeune homme leva les yeux lentement, l’air étonné, un sourcil arqué en accent circonflexe.

— Il va falloir que je fasse venir quelqu’un d’autre pour vous parler.

L’image du panneau de verre se désintégra en lignes multicolores.

Lassée d’attendre, Serpent sortit du renfoncement de la porte et appela Melissa. Elle ne voyait ni l’enfant ni les chevaux. La plus grande partie de la rive du lac la plus proche apparaissait à travers un rideau transparent d’arbres d’été desséchés mais, par endroits, la végétation était assez épaisse pour cacher deux chevaux et une enfant.

— Melissa ! appela-t-elle une seconde fois.

De nouveau Serpent ne reçut pas de réponse, mais peut-être le vent soufflait-il dans le mauvais sens. La fausse

fenêtre était devenue toute noire. La jeune femme allait la quitter pour rechercher sa fille lorsque le panneau de verre se ranima en tremblotant.

— Où êtes-vous ? dit une voix nouvelle. Revenez ici.

Serpent jeta un dernier regard en direction du lac et, de mauvais gré, regagna l'appareil producteur d'images.

— Vous avez mis mon cousin sens dessus dessous, dit l'image.

Serpent était muette de surprise : la femme qui lui parlait était le sosie de Jesse. Ou bien c'était sa sœur jumelle, ou bien on faisait dans sa famille un large usage des unions consanguines. Un éclair traversa l'esprit de Serpent : cette pratique n'était-elle pas un moyen utile de reproduire certains traits physiques, à condition qu'on acceptât l'éventualité de quelques échecs spectaculaires. Mais l'apprentissage de Serpent ne l'avait pas préparée à l'acceptation implicite d'échecs spectaculaires en matière de reproduction humaine.

— Allô ! Est-ce que ça fonctionne ?

La personne aux cheveux roux scrutait anxieusement Serpent, et ses paroles furent suivies d'un bruit de friture creux et sonore. La voix : celle de Jesse était agréable et basse, mais pas aussi basse. La guérisseuse se rendit compte qu'elle avait devant elle un homme, et non une femme comme elle l'avait cru, trompée par la ressemblance. Ce n'étaient donc certainement pas des jumeaux. Serpent se demanda si les gens de la cité produisaient des êtres humains par clonage. S'ils le faisaient couramment et s'ils pouvaient même réussir des clones bisexués, peut-être leurs méthodes seraient-elles plus efficaces que celles des guérisseurs pour produire de nouveaux serpents du rêve.

— Je vous entends, si c'est cela ce qui vous inquiète, dit Serpent.

— Bien. Que voulez-vous ? Rien de bien réjouissant, à en juger par la tête de Richard.

— J’ai un message pour vous si vous êtes apparenté directement à Jesse, la prospectrice.

Les joues roses de l’homme pâlirent brusquement.

— Jesse ? (Il hocha la tête, puis se ressaisit.) A-t-elle changé, depuis tant d’années, au point qu’on ne puisse déceler immédiatement notre parenté directe ?

— Non, cette parenté est visible.

— C’est ma sœur aînée. Et maintenant je suppose qu’elle veut revenir pour retrouver son rôle d’ainée et me ravaler au rang de cadet.

L’amertume de sa voix trahissait cet homme, et ce fut un choc pour Serpent. Elle comprit que la nouvelle de la mort de Jesse serait douce à ses oreilles loin de leur être cruelle.

— Elle va revenir, c’est bien ça ? Elle compte sur le Conseil pour la replacer à la tête de notre famille. Que le diable l’emporte ! Elle veut me faire perdre vingt années de ma vie.

Serpent l’écoutait, la gorge serrée par le chagrin. Elle voyait qu’en dépit du ressentiment de son frère, sa famille aurait bel et bien accepté son retour, et même lui aurait fait bon accueil si elle avait pu être maintenue en vie ; on l’aurait guérie si cela avait été humainement possible.

Serpent avait peine à parler.

— Ce Conseil… peut-être est-ce à lui que je dois délivrer le message.

Elle voulait parler à une personne ayant de l’amour pour Jesse, et non à un homme qui rirait et se réjouirait de son échec.

— Il s’agit là d’une affaire de famille qui n’est pas du ressort du Conseil. C’est à moi que vous devez transmettre le message de Jesse.

— Je préférerais vous parler face à face.

— Je n’en doute pas, mais c’est impossible. Mes cousins ont pour principe de ne pas laisser entrer d’étrangers.

— Je suis sûre qu’en pareil cas…

— D’ailleurs, je ne pourrais pas vous faire entrer même si je le voulais. La porte est fermée jusqu’au printemps.

— Je ne vous crois pas.
— C’est pourtant vrai.
— Jesse m’aurait prévenue.
Il poussa un grognement de mépris.
— Elle ne l’a jamais cru. Elle était enfant lorsqu’elle est partie et les enfants ne vous croient jamais tout à fait. Ils jouent à rester dehors jusqu’à la dernière minute et à courir le risque de trouver porte close. Alors de temps à autre nous en perdons un : il a voulu pousser le jeu trop loin.
— Elle avait cessé presque entièrement de vous croire, dit Serpent d’une voix tendue par la colère.
Le frère de Jesse détourna les yeux pour examiner quelque chose attentivement, puis, de nouveau, fit face à Serpent.
— Eh bien, j’espère que vous croirez ce que je vais vous dire. Un orage se prépare, aussi je vous conseille de vous acquitter de votre message sans perdre de temps pour trouver ensuite un abri.
Même s’il mentait, il n’allait pas la laisser entrer. Serpent n’y comptait plus.
— Voici son message. Elle a été heureuse là-bas. Elle veut que vous cessiez de mentir à vos enfants sur ce qui existe en dehors de votre cité.
Le frère de Jesse regarda la messagère d’un air hébété, puis sourit soudain et s’esclaffa.
— C’est tout ? Elle ne va pas revenir ?
— C’est impossible. Elle est morte.
Un étrange mélange de soulagement et de chagrin se peignit sur le visage si semblable à celui de Jesse.
— Morte ? dit-il d’une voix douce.
— Je n’ai pu la sauver. Fracture de la colonne.
— Je n’ai jamais désiré sa mort.
Il fit une longue inspiration, puis expira lentement.
— Fracture de la colonne… donc une mort rapide. C’est préférable.

— Elle n’est pas morte sur le coup. Nous pensions vous l’amener, ses partenaires et moi-même, parce que vous auriez pu la guérir.

— C’est possible. Comment est-elle morte ?

— Elle prospectait parmi les cratères de la guerre. Elle ne pouvait croire qu’ils sont dangereux, ce qui est pourtant la vérité, parce que vous ne cessiez de lui mentir. Elle est morte contaminée par la radioactivité… J’étais avec elle. J’ai fait ce que j’ai pu, mais je n’ai pas de serpent du rêve. Je n’ai pu l’aider à mourir.

L’homme de la cité semblait fixer Serpent sans la voir.

— Nous vous sommes redevables, guérisseuse, de ce service rendu à un membre de notre famille, et de la peine que vous avez prise de nous apporter la nouvelle de sa mort.

Il parlait en homme affligé, plongé dans la perplexité, puis soudain il regarda Serpent d’un air furieux.

— Ma famille ne veut rien devoir à personne. Vous verrez au bas de l’écran une fente de distributeur. L’argent…

— Je ne veux pas d’argent.

— Je ne peux pas vous laisser entrer.

— Je ne demande pas à entrer.

— Alors que voulez-vous ?… Ah, j’y suis, des serpents du rêve ! Pourquoi vous refusez-vous à croire que nous n’en avons pas ? Je ne puis acquitter notre dette en serpents du rêve… Je ne suis pas disposé à contracter, pour l’acquitter, une dette envers les gens d’outreciel. Ces gens-là…

Il s’interrompit, apparemment troublé.

— Si les gens d’outreciel peuvent m’aider, laissez-moi leur parler.

— Même si je le pouvais, ils vous opposeraient un refus.

— S’ils sont humains, ils m’écouteront.

— Justement on… s’interroge sur leur humanité. Il faudrait pouvoir les soumettre à des tests. Vous ne comprenez pas, guérisseuse. Vous ne les avez jamais vus. Ils sont dangereux et imprévisibles.

— Laissez-moi au moins essayer, dit Serpent, tendant les mains, paumes en l'air, en un geste rapide de supplication, un effort désespéré pour se faire comprendre. Il meurt d'autres gens comme Jesse, dans des souffrances atroces, faute de guérisseurs. Nous sommes trop peu nombreux, nous avons trop peu de serpents du rêve. Je veux parler à ceux d'outreciel.

— N'insistez pas, guérisseuse, laissez-moi vous payer, dit le frère de Jesse tristement, et Serpent aurait pu se croire revenue à La Montagne. Le pouvoir, au Centre, expliqua-t-il, est en équilibre précaire. Jamais le conseil ne permettrait à une étrangère de traiter avec les gens d'outreciel. Nous ne voulons pas risquer de rompre ce difficile équilibre. Je regrette que ma sœur soit morte et qu'elle ait souffert, mais ce serait risquer trop de vies humaines en plus de la sienne que de vous donner satisfaction.

— Comment est-ce possible ? Une simple rencontre, une seule question…

— Vous ne pouvez comprendre, je vous l'ai déjà dit. Il faut avoir été élevé ici pour savoir comment agir vis-à-vis des forces qui nous gouvernent. J'ai passé ma vie à l'apprendre.

— D'après moi, vous avez passé votre vie à apprendre comment justifier le refus de faire honneur à vos obligations, dit Serpent avec colère.

— C'est un mensonge ! répliqua le frère de Jesse, exaspéré. Je vous donnerais tout ce qu'il serait en mon pouvoir de vous donner, mais vous demandez l'impossible. Je ne puis vous aider à trouver des serpents du rêve.

— Une minute. Peut-être pouvez-vous faire autre chose pour moi.

Le frère de Jesse soupira et détourna les yeux.

— Je n'ai pas de temps à perdre en intrigues et en manigances. Et vous non plus. L'orage approche, guérisseuse.

Serpent jeta un coup d'œil derrière elle. Melissa n'était toujours pas en vue. Au loin les nuages s'entassaient sur l'horizon, et des bourrasques chargées de sable dansaient un ballet entre terre et ciel. L'air se refroidissait, mais elle frissonnait pour une autre raison. L'enjeu était trop élevé pour qu'elle s'avoue vaincue. Elle était persuadée que si seulement elle pouvait s'introduire dans la cité, elle trouverait le moyen de dénicher toute seule les gens d'outreciel. Elle se tourna vers le frère de Jesse.

— Je reviendrai au printemps. Vous avez des techniques que nous ne sommes pas assez avancés pour découvrir.

Serpent sourit soudain. Elle ne pouvait plus rien pour Jesse, mais ne pourrait-elle œuvrer pour d'autres, pour Melissa ?

— Si vous pouviez m'apprendre comment réaliser la régénération…

Elle s'étonnait de ne pas encore en avoir envisagé la possibilité. Dans son égoïsme elle avait été complètement obsédée par les serpents du rêve, par son prestige et son honneur. Mais quel bienfait ce serait pour tant de gens si les guérisseurs savaient régénérer les muscles et les nerfs… Le plus urgent serait d'apprendre à régénérer la peau afin de débarrasser sa fille de ses cicatrices. Observant le visage de son interlocuteur, Serpent fut tout heureuse de constater qu'il paraissait soulagé.

— Ce serait possible, dit-il. Oui, nous en discuterons au Conseil. Je vous soutiendrai.

— Merci, dit Serpent.

Elle avait peine à croire qu'à la fin des fins les gens de la cité allaient accéder à la requête d'une guérisseuse.

— Vous pourriez nous aider plus que vous ne croyez, dit-elle. Si nous arrivons à améliorer nos techniques nous n'aurons pas à nous soucier d'acquérir de nouveaux serpents du rêve. Nous pourrons plus facilement les obtenir par clonage.

Le frère de Jesse s'était rembruni. Serpent se tut, déconcertée par ce brusque changement.

— Vous auriez la reconnaissance des guérisseurs, enchaîna Serpent, ne sachant quel impair elle avait pu commettre et comment le réparer. Et, ajouta-t-elle, la reconnaissance de tous ceux qui profitent de nos services.

— Par clonage ! Qu'est-ce qui vous fait croire que nous vous aiderions à produire des clones ?

— Je croyais que vous et Jesse…

Craignant d'accroître l'irritation de son interlocuteur, Serpent se reprit :

— Je supposais simplement qu'avec votre technologie avancée…

— Vous parlez de manipulation génétique, dit le frère de Jesse, livide. Utiliser nos connaissances à fabriquer des monstres !

— Quoi ? dit la guérisseuse, étonnée.

— Les manipulations génétiques… Non, merci. Nous avons eu assez d'ennuis avec les mutations pour ne pas les provoquer artificiellement ! Vous devriez vous estimer heureuse de n'avoir pas pu entrer. Il aurait fallu que je vous dénonce. Vous auriez passé votre vie en exil avec toute la clique des autres anormaux.

Serpent fixait sur l'écran l'image de cet homme qui d'interlocuteur rationnel, devenait accusateur. S'il ne formait pas un clone avec Jesse, il fallait alors qu'il y eût dans cette famille un degré de consanguinité tel qu'il dût en résulter d'inévitables difformités faute de manipulations génétiques. Pourtant il prétendait que les gens de la cité se refusaient cette facilité.

— Ma famille ne veut rien devoir à une anormale, dit-il sans regarder la jeune femme, les mains occupées à quelque chose.

Des pièces de monnaie cliquetèrent dans la fente du distributeur placée sous l'écran.

— Prenez votre argent et filez !

— Les gens meurent faute d'avoir accès aux connaissances que vous monopolisez. Vous aidez les marchands d'esclaves à enchaîner leurs victimes avec des

anneaux de cristal, mais vous refusez d'aider à guérir ceux qui sont estropiés ou défigurés !

Le frère de Jesse bondit de rage. Il allait répliquer, mais il avala sa langue. Son regard s'était porté au-delà de Serpent et son visage prit une expression horrifiée.

— Vous osez vous présenter ici avec cette enfant ! Est-ce que chez vous on exile la mère en même temps que son rejeton ? Et vous venez me donner des leçons d'humanité !

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous parlez de régénération, et vous ne savez même pas qu'on ne peut pas redresser les mutants ! Ils se reproduisent à l'infini.

Il partit d'un rire amer, convulsif.

— Retourne là d'où tu viens, guérisseuse. Il ne peut y avoir aucun rapport entre nous.

Comme son image commençait à s'effacer. Serpent prit les pièces de monnaie et les lui lança à la face. Elles heurtèrent l'écran et l'une d'elles se coinça dans te panneau de protection. L'engrenage gémit, et le panneau refusa de se fermer entièrement ; Serpent en conçut une satisfaction perverse.

À peine avait-elle tourné les talons qu'elle se trouva face à face avec sa fille, les yeux baignés de larmes. Melissa lui prit la main pour l'entraîner, tête baissée, hors de ces lieux.

— Melissa, il va falloir essayer de construire un abri…

Il faisait presque sombre bien que ce fût le matin. De gris, les nuages étaient devenus noirs, et leur mouvement dénotait deux tourbillons distincts.

— J'ai trouvé un endroit, dit Melissa, toujours en pleurs et parlant avec peine. Je… j'espérais qu'ils t'ouvriraient la porte, mais comme je n'en étais pas sûre, je suis venue voir.

Serpent la suivit, presque aveuglée par le sable que le vent soulevait. Les chevaux avançaient de mauvais gré, la tête basse et les oreilles rabattues. Melissa conduisit la petite troupe à une grotte basse creusée dans le flanc

abrupt de la montagne. Le vent soufflait par rafales, hurlant et gémissant, cinglant les visages de sable.

— Ils ont peur, cria Melissa de toute sa force pour couvrir le bruit du vent. Il faut leur bander les yeux.

Clignant fortement des paupières, elle ôta son foulard pour le nouer sur les yeux d'Ecureuil. Serpent en fit autant pour la jument. Lorsqu'elle découvrit sa bouche et son nez, elle eut le souffle coupé par le vent. Retenant sa respiration, sentant ses yeux pleurer, elle fit entrer son cheval dans la grotte à la suite d'Ecureuil.

Le vent cessa comme par enchantement. C'est à peine si Serpent pouvait ouvrir les yeux et elle avait l'impression que le sable avait envahi ses poumons. Les chevaux s'ébrouèrent tandis que leurs cavalières toussaient et s'escrimaient à se débarrasser du sable qui s'était logé dans leurs yeux, leurs cheveux, leurs vêtements, leurs bouches. Elles y parvinrent, non sans mal, crachant, toussant, se frottant, laissant pleurer leurs yeux pour en expulser cette matière granuleuse.

Melissa débanda les yeux d'Ecureuil, puis se jeta à son cou en sanglotant.

— C'est ma faute, dit-elle. Il m'a vue et il t'a renvoyée.

— La porte était fermée. Il n'aurait pas pu nous laisser entrer même s'il l'avait voulu. Sans toi nous serions dehors dans la tempête.

— Mais ils ne veulent plus de toi. À cause de moi.

— Ecoute, Melissa. Il était décidé à ne rien faire pour nous. Crois-moi. Ce que je lui ai demandé l'a terrifié. Ils ne nous comprennent pas.

— Mais je l'ai entendu. J'ai vu de quels yeux il m'a regardée. Tu lui as demandé de l'aide… pour moi, et il t'a chassée.

Serpent aurait donné cher pour que sa fille n'eût pas entendu cette partie de la conversation, car elle ne voulait pas risquer de lui donner de faux espoirs.

— Il ne savait pas que tu as été brûlée. Et d'ailleurs peu lui importe. Il cherchait un prétexte pour se débarrasser de

moi.

Melissa n’était pas convaincue. Elle caressa distraitement le cou d’Ecureuil, lui enleva sa bride, desserra les sangles de la selle.

— S’il faut que ce soit la faute de quelqu’un, dit Serpent, c’est la mienne, car c’est moi qui avais décidé de venir ici.

La situation lui apparut pleinement, aussi brutale que la tempête. La faible lueur de la lanterne éclairait à peine la grotte où elles se trouvaient prises au piège. Serpent dit d’une voix altérée par la peur et la frustration de ses espoirs :

— C’est moi qui nous ai entraînées ici, et maintenant la porte de la ville est fermée.

Melissa abandonna Ecureuil et prit la main de sa mère adoptive.

— Serpent, Serpent ! Je craignais cela. Tu ne m’as pas dit de te suivre. Je savais combien ces gens peuvent être sournois et mesquins. Tous ceux qui commercent avec eux l’affirment.

Elle serrait Serpent dans ses bras, la consolant comme sa mère l’avait consolée quelques jours auparavant.

Tout à coup, elle se figea, les chevaux hennirent bruyamment et Serpent entendit le grognement furieux d’un gros chat, bruit que l’écho répercuta. Vive bondit et renversa la guérisseuse. Se relevant péniblement pour attraper la bride, elle entrevit la panthère noire ; l’animal se battait les flancs de la queue à l’entrée de la grotte. Il poussa un nouveau grognement et Vive se cabra, soulevant de terre sa maîtresse. Melissa s’efforçait de garder prise sur Ecureuil, tous deux blottis dans un coin, frissonnants. Bondissant vers ces intrus, la panthère frôla Serpent en coup de vent, la jeune femme sentit même sur sa main la robe luisante du félin. Sautant à quatre mètres de hauteur, l’animal disparut dans une fissure étroite de la paroi du fond.

Encore toute secouée, Melissa éclata de rire, réflexe de soulagement, de frayeur dissipée. Vive fit entendre un

profond renâclement encore empreint de terreur.

— Grands dieux, dit Serpent.

— J’ai… j’ai entendu dire que les animaux sauvages nous craignent autant qu’ils nous font peur, dit Melissa. Mais je n’y crois plus tellement.

Ayant détaché la lanterne de la selle de Vive, Serpent la leva pour éclairer la fissure. Elle se demandait si des êtres humains pouvaient s’introduire là où un félin de cette taille était passé. Montant sur la jument encore nerveuse, elle se mit debout en équilibre sur la selle. Melissa prit les rênes de Vive et l’apaisa.

— Que fais-tu ?

Serpent s’appuya contre la paroi de la grotte, s’étirant pour éclairer le couloir rocheux de sa lanterne.

— Impossible de rester ici, dit-elle. Nous allons mourir de soif ou de faim. Peut-être y a-t-il par là une voie d’accès à la cité.

Elle ne voyait pas grand-chose de la brèche, se trouvant trop en dessous de son orifice. Mais la panthère avait disparu. Serpent entendait sa propre voix faire écho et revenir à elle, ce qui annonçait de nombreuses cavités au-delà de l’étroite fissure.

— Ou une voie menant quelque part, ajouta-t-elle.

Elle se laissa retomber sur la selle, mit pied à terre et débarrassa la jument de ses harnais.

— Serpent, dit l’enfant d’une voix douce.

— Oui ?

— Regarde… masque la lanterne.

Melissa désignait le roc au-dessus de l’entrée de la grotte. Serpent s’exécuta, et elle vit briller une forme indistincte qui paraissait venir à elle. Un frisson rapide lui parcourut l’échiné. Tenant la lanterne en avant, elle s’approcha de cette forme.

— C’est un dessin, dit-elle.

Le mouvement qui semblait animer cette figure arachnéenne n’était qu’une illusion d’optique, mais si habile que Serpent, quoi qu’elle en eût, ne pouvait s’en

libérer : la forme, lui semblait-il, continuait à ramper dans sa direction.

— Je me demande à quoi ça sert.

La voix de Melissa, comme celle de sa mère, murmurait contre le roc.

— C’est peut-être pour faire sortir les gens… cela confirmerait qu’il y a bien quelque chose plus loin dans la grotte.

— Oui, mais Vive et Ecureuil ? Nous ne pouvons pas les laisser ici.

— Si nous ne trouvons pas à manger pour eux, dit Serpent avec douceur, ils vont, eux aussi, mourir de faim.

Melissa leva les yeux vers la brèche par où la panthère avait disparu. L’éclairage bleuté donnait un aspect lugubre à son visage brûlé.

— Melissa ! dit soudain Serpent. Entends-tu ?

Elle percevait un bruit nouveau, sans pouvoir l’identifier. Un hurlement lointain de la panthère noire ? La voix de l’être qui avait peint sur le mur le symbole arachnéen ? Ses doigts se fermèrent sur la poignée du couteau qu’elle portait à la ceinture.

— Le vent a cessé ! dit Melissa.

Et elle s’élança vers l’entrée de la grotte.

Serpent la suivit de près, se préparant à l’arracher à la violence de la tempête. Mais sa fille ne s’était pas trompée : son oreille n’avait pas perçu un bruit, mais la fin soudaine d’un bruit auquel elle s’était habituée.

Il régnait au-dehors un calme parfait. Les nuages bas chargés de poussière avaient balayé le désert et disparu, laissant derrière eux quelques cumulus majestueux sertis dans un ciel d’un bleu somptueux. Serpent baignait dans une étrange lumière matinale ; une brise froide agitait le bas de sa robe de désert.

La pluie se mit à tomber.

Serpent s’élança les bras levés comme une enfant, pour s’offrir à cette ondée. Ecureuil la dépassa au trot, puis se mit à galoper. Vive se joignit à lui, et ils firent des cabrioles

et des sauts de poulains. Immobile, Melissa, les yeux au ciel, exposait son visage à la pluie.

Les nuages, en un long et large ruban, défilèrent lentement dans le ciel, tantôt crevant en averses, tantôt s'ouvrant un instant pour laisser percer un soleil étincelant. Serpent et Melissa finirent par regagner les rochers pour s'y abriter, trempées, glacées, heureuses. Un triple arc-en-ciel se dessina. Serpent poussa un soupir et s'assit sur ses talons pour l'observer. Absorbée par le spectacle féerique des couleurs qui oscillaient entre des nuances variées du spectre, elle ne remarqua point à quel moment précis Melissa s'assit à ses côtés. S'apercevant soudain de sa présence, elle lui posa le bras sur les épaules. Cette fois Melissa s'abandonna ; elle n'avait plus le réflexe de se refuser à tout contact humain.

Les nuages passèrent, l'arc-en-ciel disparut, et Ecureuil revint au trot, si mouillé que la texture même de ses rayures, en sus leur couleur, était apparente. Serpent le gratta derrière les oreilles et sous la mâchoire ; puis son regard se porta sur le désert, ce désert dont elle avait pendant de longues minutes oublié l'existence.

Là d'où les nuages étaient venus, une lumière d'un délicat vert pâle adoucissait déjà les basses collines noires. La végétation poussait si rapidement que Serpent avait l'impression d'en voir la limite se rapprocher insensiblement telle une lente marée, suivant la progression de la pluie.

10

Serpent comprit qu'elle devait se résigner à quitter le Centre. Les grottes creusées dans la montagne l'attiraient fortement, mais le temps pressait et ç'eût été prendre un trop grand risque que de les explorer. Comment savoir si elles offraient une voie d'accès à la cité, ou seulement un réseau hasardeux de tunnels de pierre sans intérêt ? Plutôt que de s'exposer à pareil piège, ne valait-il pas mieux profiter de l'ultime sursis que la pluie accordait aux voyageuses, ainsi qu'aux chevaux et aux serpents, se saisir de cette dernière chance ?

Ce retour aux montagnes du pays natal fut comme un voyage d'agrément au milieu de verts pâturages, et Serpent était presque gênée ou choquée de cette facilité. Telle était la métamorphose que la pluie faisait subir au désert. Les chevaux ne cessaient d'arracher des bouchées de feuilles tendres au cours de leur marche, et les cavalières ramassaient de grands bouquets de nectaires pour aspirer le suc mielleux de leurs fleurs. L'air était imprégné de pollen. Tenant les chevaux par la bride, Serpent et Melissa marchèrent tard dans la nuit tandis que l'aurore boréale dansait son ballet ; le désert se faisait lumineux, et ni les voyageuses ni leurs montures ne sentaient la fatigue. Mère et fille, au gré de leur fantaisie, mâchonnaient tantôt des fruits secs, tantôt de la viande séchée. Juste avant l'aube elles se jetèrent sur un tapis moelleux d'herbe somptueuse, là où elles n'auraient trouvé que du sable quelques heures auparavant. Après un petit somme elles s'éveillèrent, fraîches et disposes, au lever du soleil.

Les graminées sur lesquelles elles avaient reposé bourgeonnaient déjà. Dès l'après-midi les dunes se couvrirent de fleurs dont les coloris se succédaient par vagues, blanches sur une butte, écarlates sur une autre,

multicolores sur une troisième, où semblaient se dérouler, du haut en bas de ses pentes, des banderoles d'espèces diverses. Les fleurs avaient sur la chaleur un effet modérateur, et Serpent n'avait jamais vu le ciel aussi clair. L'aspect même des dunes était modifié, elles se dressaient en crêtes tranchantes et non plus en une houle de molles ondulations, et elles se creusaient des canyons étroits de torrents éphémères.

Au terme de leur troisième étape, le matin, les nuages de poussière recommencèrent à s'amasser. Toute la pluie s'était infiltrée dans la terre ou s'était évaporée ; les plantes en avaient capté le plus possible. Et elles commençaient à se tacheter de brun, à se racornir, à mourir. Leurs graines, portées par le vent, tourbillonnaient sur le passage de Serpent.

Elle sentait la vaste paix du désert lui envelopper les épaules, mais déjà les collines avancées des montagnes Centrales se dressaient devant elle, lui rappelant son échec. Elle ne voulait pas retourner au pays.

Comme si elle réagissait à un mouvement inconscient du corps de Serpent provoqué par cet état d'esprit, Vive s'immobilisa brusquement. Sa maîtresse s'abstint de la talonner. Melissa s'arrêta, elle aussi, et se retourna.

— Serpent ?

— Oh ! Melissa, sais-tu où je te conduis ?

— Chez toi, dit Melissa, en un effort pour apaiser sa mère.

— Qui sait si j'aurai encore un chez-moi.

— On ne va pas te renvoyer. C'est impossible.

Serpent essuya rageusement ses larmes sur sa manche, dont le tissu soyeux lui caressa la joue. Dans son désespoir et son sentiment de frustration, il n'y avait place pour aucun réconfort, aucune consolation. Elle s'appuya sur l'encolure de Vive, serrant les poings sur la longue crinière noire.

— Tu m’as dit que tu es là-bas chez toi, que tu es la fille ou la sœur de tous les guérisseurs, alors comment pourraient-ils te chasser ?

— Ils ne le feront pas, murmura Serpent, mais comment pourrai-je rester avec eux s’ils me disent que je ne puis être guérisseuse ?

Melissa, d’un geste maladroit, tapota sa mère affectueusement.

— Tout ira bien. Je le sais. Comment pourrais-je te rendre moins triste ?

Serpent poussa un long soupir. Elle leva les yeux vers Melissa qui soutint son regard. Elle lui embrassa la main, puis la tint enveloppée dans la sienne.

— Tu me fais confiance, dit-elle. Et c’est peut-être ce dont j’ai le plus grand besoin actuellement.

Melissa ébaucha un sourire, tant pour cacher sa gêne qu’en signe d’encouragement. À peine étaient-elles reparties que Serpent arrêta de nouveau sa monture. Melissa la regarda avec inquiétude.

— Quoi qu’il arrive, dit la guérisseuse, quelle que soit la décision que prendront mes maîtres à mon égard, tu seras leur fille autant que la mienne. Tu pourras être guérisseuse de toute façon. Si je dois partir…

— J’irai avec toi.

— Melissa…

— Ça m’est égal. D’ailleurs je n’ai jamais voulu être guérisseuse, dit la fillette sur un ton de défi. Je veux être jockey. Crois-tu que j’accepterais de rester avec des gens qui t’obligeraient à partir ?

Serpent fut troublée par l’intensité de cet attachement. Jamais elle n’avait vu un aussi complet désintéressement. Peut-être Melissa était-elle encore incapable de se considérer comme un être ayant droit à ses propres rêves ; peut-être était-ce là un luxe qu’elle n’osait encore s’offrir parce qu’on lui en avait interdit la jouissance. Ces rêves qui lui avaient été ôtés, Serpent espérait parvenir à les lui rendre.

— N’y pensons plus, dit-elle. Nous ne sommes pas encore arrivées. Il sera temps de nous inquiéter lorsque nous serons là-bas.

Le masque résolu de Melissa se détendit quelque peu, et la petite troupe repartit.

Au soir du troisième jour, les plantes naines commencèrent à tomber en poussière sous les sabots des chevaux. Une légère brume brunâtre flottait sur le désert. Le vent charriait de temps à autre un nuage des graines les plus légères, tandis que ses fortes rafales faisaient rebondir les graines plus lourdes sur le sable en flux réguliers. À la tombée de la nuit. Serpent et Melissa avaient atteint les premières collines, laissant derrière elles un désert redevenu noir et nu.

Elles avaient pris droit vers l’ouest pour regagner les montagnes ; c’était l’itinéraire le plus rapide pour parvenir en lieu sûr. Là les contreforts des Montagnes Centrales s’élevaient en pente plus douce que les escarpements abrupts de La Montagne, loin vers le nord ; la montée était facile, mais aussi beaucoup plus longue que celle du col septentrional. Au sommet de la première crête, avant de poursuivre vers la ligne suivante, plus haute de collines, Melissa arrêta sa monture pour se retourner et contempler le désert sans cesse plus sombre.

— Nous avons gagné, dit-elle.

Lentement, le visage de Serpent s’éclaira d’un sourire.

— Tu as raison, dit-elle. Nous avons gagné.

Sa plus grande crainte dans l’immédiat, celle des tempêtes, se dissipait lentement dans l’air pur et froid des collines. Mais le bas plafond des nuages masquait le ciel de sa masse oppressive. Personne, ni caravanier ni montagnard, ne verrait plus ni un coin de ciel bleu, ni une étoile, ni la lune avant la venue du printemps, et le disque du soleil allait peu à peu s’obscurcir. Sur le point de disparaître derrière les pics de la montagne, il projetait l’ombre de Serpent vers la plaine aride de sable qui allait

s’assombrissant. Hors d’atteinte des vents les plus violents, de la chaleur et de la sécheresse du désert, Serpent poussait sa monture vers les montagnes, pour elle terre natale, pour sa fille terre d’adoption.

Serpent guettait un endroit où faire étape. Elle le trouva bientôt, et elle en fut avertie par le bruit sympathique d’un filet d’eau courante. Le sentier qu’elle descendait passait auprès d’une source, et l’on avait apparemment campé à cet endroit, longtemps auparavant. L’eau nourrissait quelques arbres immortels rabougris, et de l’herbe pour les chevaux. Au centre d’un carré de terre piétiné, le sol était barbouillé de charbon de bois, mais Serpent n’avait pas de quoi faire du feu. Elle se serait bien gardée de s’escrimer à abattre les arbres immortels, à l’exemple de ces voyageurs qui avaient laissé la trace à demi effacée de leurs futiles coups de hache sur l’écorce rugueuse ; car le bois, au-dessous, était dur comme du fer.

Il était aussi peu recommandé de voyager de nuit en montagne que de jour dans le désert, et la facilité des dernières étapes n’avait pas effacé la fatigue accumulée depuis le départ de La Montagne. Serpent mit pied à terre, décidée à passer la nuit en ce lieu. Et au lever du soleil…

Que se passerait-il alors ? Après tant de jours d’une activité fébrile, d’une hâte constante pour échapper à la maladie, à la mort, aux sables implacables, elle s’apercevait soudain qu’elle n’avait plus aucune raison de courir, aucun besoin impératif de poursuivre sa route, ni de limiter son sommeil à quelques heures pour se lever, mal réveillée, au coucher ou au lever du soleil. Rentrer chez elle ? Mais serait-elle encore chez elle au centre des guérisseurs ? Rien n’était moins sûr. Elle n’allait y apporter que son échec, de mauvaises nouvelles et une vipère des sables irascible dont l’utilité restait à prouver. Elle détacha la sacoche aux serpents et la posa doucement à terre.

Lorsqu’elle eut bouchonné les chevaux, Melissa s’agenouilla pour déballer la nourriture et le réchaud à pétrole. Les voyageuses allaient camper confortablement

pour la première fois depuis leur départ. Assise sur ses talons, Serpent aidait sa fille à préparer le dîner.

— Je m’en occupe, dit Melissa. Repose-toi donc.

— Ce ne serait pas très juste.

— Ça m’est égal.

— Ce n’est pas la question.

— J’aime travailler pour toi, dit Melissa.

Serpent lui mit la main sur l’épaule, mais sans l’obliger ni la prier de se tourner vers elle.

— Je sais. Moi aussi, j’aime travailler pour toi.

Melissa était occupée à déboucler du matériel.

— Ce n’est pas juste, dit-elle finalement. Tu es une guérisseuse, et je… je suis une fille d’écurie. C’est à moi de travailler pour toi.

— Où est-il écrit qu’une guérisseuse a plus de droits qu’une fille qui travaillait dans une écurie ? Tu es mon enfant, et nous faisons équipe.

Melissa se jeta dans les bras de sa mère et la serra très fort, se cachant le visage contre sa chemise. Serpent lui rendit son étreinte, la berça, la consola comme si elle avait été la toute petite fille qu’elle n’avait jamais pu être dans son enfance.

Au bout de quelques minutes, Melissa desserra son embrassade, et se dégagea, reprenant son attitude réservée, fuyant, dans sa gêne, le regard de sa mère.

— Je n’aime pas être inoccupée.

— Qu’en sais-tu ? Tu n’as jamais essayé.

Melissa haussa les épaules.

— Nous pouvons travailler à tour de rôle, dit Serpent, ou nous partager la besogne chaque jour. Que préfères-tu ?

Melissa adressa à sa mère un rapide sourire, elle paraissait soulagée.

— Partager le travail tous les jours, dit-elle. (Elle parcourut des yeux l’emplacement du camp comme si elle le voyait pour la première fois.) Peut-être y a-t-il plus loin du bois mort, ajouta-t-elle. Et il nous faut de l’eau.

Elle se munit de l’outre de peau et de la courroie servant à lier le bois en fagots. Serpent lui prit l’outre.

— Je te retrouve ici dans quelques minutes. Ne t’entête pas à chercher si tu ne trouves rien. Ce qui tombe l’hiver a des chances d’être ramassé par les premiers voyageurs du printemps. Si tant est qu’il en passe par ici.

Non seulement cet endroit paraissait ne pas avoir été visité depuis de nombreuses années, mais il s’en dégageait une indéfinissable sensation d’abandon.

Bien qu’il n’y eût alors aucune trace de boue à l’endroit où les chevaux avaient bu. Serpent préféra remonter le ruisseau vers sa source. Là elle posa l’outre à terre et escalada un énorme rocher offrant une vue presque circulaire des alentours. Personne en vue, ni chevaux, ni camps, ni fumée. Serpent penchait à croire, finalement, qu’elle était débarrassée du fou ou que c’était pure coïncidence si elle avait eu affaire d’abord à un véritable fou, ensuite à un voleur incapable et mal inspiré. À supposer même que les deux ne fissent qu’un, elle ne l’avait pas revu depuis leur bagarre dans la rue. Ce n’était pas si vieux qu’il y paraissait, mais peut-être assez pour être rassurant.

Serpent redescendit à la source et plongea l’outre juste sous la surface du liquide argenté. L’eau y pénétra avec des glouglous et des bulles et, fraîche et vive, inonda ses mains, traversa ses doigts. L’eau, en montagne, était douée d’une vie différente. L’outre se gonfla. Après en avoir fermé le goulot par deux demi-clés, Serpent la chargea sur son épaule.

Melissa n’avait pas regagné le camp. Pendant quelques minutes sa mère s’occupa à préparer un repas. Il s’agissait de faire tremper des aliments secs, opération qui ne modifiait ni leur aspect ni leur goût, mais les rendait dans une faible mesure, plus faciles à mastiquer. Elle déplia les couvertures. Elle ouvrit le sac à serpents, mais Brume ne daigna pas sortir. Le cobra restait souvent dans son

logement obscur après une longue étape, et devenait irritable lorsqu'on le dérangeait.

Serpent était inquiète de ne pas voir Melissa, et pourtant, elle savait bien que sa fille n'était pas une mauviette et qu'elle savait faire preuve d'indépendance. Plutôt que de libérer Sable ou d'examiner la vipère, tâche qu'elle n'appréciait guère, elle referma la sacoche et se leva pour appeler sa fille. Soudain, les chevaux firent un violent écart et renâclèrent de peur, et Melissa cria : « Serpent ! Attention ! » d'une voix terrifiée, tandis que des roches mêlées de boue dévalaient avec fracas le versant de la colline.

Serpent se précipita vers sa fille, son couteau à moitié dégainé, car un bruit de lutte lui parvenait. Après avoir contourné un rocher, elle s'arrêta net.

Melissa se débattait violemment sous l'étreinte d'un grand individu en robe de désert, d'une pâleur cadavérique. D'une main il lui fermait la bouche, de l'autre il lui immobilisait les bras. Elle se débattait et donnait à son agresseur des coups de pied auxquels il semblait parfaitement indifférent.

— Dites-lui d'arrêter, dit-il. Je ne lui ferai pas de mal.

Il parlait d'une voix pâteuse et en avalant les mots comme un ivrogne. Sa robe était déchirée et maculée, ses cheveux hérissés. L'iris de ses yeux semblait plus pâle que leur blanc injecté de sang, ce qui lui donnait un air éteint et comme inhumain. Serpent reconnut immédiatement le fou, avant même d'avoir vu la bague qui lui avait entaillé le front lorsqu'il l'avait attaquée dans les rues de La Montagne.

— Lâchez-la.

— Je vous propose un marché. Un marché honnête.

— Nous n'avons pas grand-chose, mais nous vous l'offrons. Que voulez-vous ?

— Votre serpent du rêve. C'est tout.

Melissa recommença à se débattre et son agresseur accentua la rigueur de son étreinte.

— D’accord, dit Serpent. Je n’ai pas le choix. Il est dans ma sacoche.

Sans lâcher Melissa, il suivit Serpent. Le mystère était percé, mais au prix d’un nouveau mystère.

Serpent désigna la sacoche.

— Compartiment supérieur, dit-elle.

Le fou s’avança. Il marchait de côté en entraînant Melissa avec lui. Il porta la main au fermoir, puis la retira brusquement.

— Ouvre, dit-il à Melissa. Toi, tu ne risques rien.

Sans regarder Serpent, l’enfant avança la main vers le fermoir. Elle était très pâle.

— Arrêtez, dit Serpent. Il n’y a rien dans ce compartiment.

Melissa laissa retomber la main et se tourna vers Serpent. Son visage exprimait un mélange de soulagement et de peur.

— Lâchez-la, répéta Serpent. Si c’est le serpent du rêve que vous voulez, je ne puis rien pour vous. Il a été tué avant même que vous ayez découvert ma tente.

Les yeux en vrille, il fixa la guérisseuse, puis se tourna vers le sac aux serpents. Il en fit sauter la fermeture puis le renversa d’un coup de pied.

La grotesque vipère des sables sortit en mouvements saccadés, se tortillant et sifflant. Elle leva la tête un instant comme si elle méditait de se venger de sa captivité. Melissa et le fou étaient figés. Finalement le reptile les contourna pour filer vers les rochers. Serpent fit un bond pour arracher sa fille aux mains du fou, qui ne s’en aperçut même pas.

— Je suis roulé ! cria-t-il, et levant les mains au ciel, il partit d’un rire convulsif. « C’est pourtant ce qu’il me fallait ! continua-t-il. » Riant et pleurant, le visage inondé de larmes, il s’effondra sur le sol.

Serpent se précipita vers les rochers, mais la vipère avait disparu. Menaçante, étreignant la poignée de son couteau, elle se dressa au-dessus du fou. Déjà rares dans le désert,

les vipères étaient inexistantes sur les collines. Il n'était plus question d'élaborer un vaccin pour le clan d'Arevin, et elle devrait se présenter à ses maîtres les mains vides.

— Debout ! dit-elle d'une voix rude.

Elle jeta un coup d'œil à Melissa.

— Ça va ?

— Oui, dit Melissa. Mais il a laissé échapper cette vipère.

Le fou, gisant toujours comme un paquet de linge, pleurait tout son saoul.

— Qu'est-ce qu'il a ? dit la fillette, se tenant aux côtés de sa mère et scrutant l'homme en sanglots.

— Je ne sais pas, dit Serpent, et elle lui donna un petit coup de pied dans les côtes. Eh là ! fit-elle, arrêtez ça. Debout !

L'homme s'agitait faiblement, toujours à terre. Ses poignets sortaient de manches effrangées ; ses bras et ses mains étaient comme des branches dénudées.

— Un pareil minable, j'aurais dû pouvoir lui échapper, dit Melissa, écœurée.

— Il est plus fort qu'il n'y paraît. Pour l'amour de Dieu, arrêtez votre musique, dit Serpent. Nous n'allons rien vous faire.

— Je suis déjà mort, murmura-t-il. Vous étiez ma dernière chance, alors je suis mort.

— Dernière chance de quoi ?

— De bonheur.

— Il est beau votre bonheur, si ça consiste à tout casser et à vous jeter sur les gens, dit Melissa.

Le fou leur lança un regard furieux ; son visage squelettique, buriné de rides profondes, ruisselait de larmes.

— Pourquoi êtes-vous revenue ? Je ne pouvais plus vous suivre. Je voulais rentrer au pays pour y mourir, si cela m'était permis. Mais vous êtes revenue. Droit sur moi.

Il enfouit son visage dans les manches en lambeaux de sa robe. Il avait perdu son foulard de tête. Ses cheveux étaient

bruns et secs. Il avait cessé de sangloter mais ses épaules tremblaient.

Serpent s'agenouilla pour l'aider à se lever. Elle eut à supporter le plus gros de son poids. Melissa se tint d'abord prudemment à l'écart, puis haussant les épaules, vint à la rescousse. Tandis qu'elle continuait à soutenir le misérable, Serpent sentit sous ses vêtements quelque chose de dur et d'anguleux. Le tournant face à elle, elle ouvrit sa robe crasseuse pour le fouiller.

— Que faites-vous ? Arrêtez !

Il se débattit comme un beau diable, faisant des moulinets de ses bras osseux, essayant de ramener ses vêtements sur son corps décharné.

Serpent trouva sa poche intérieure, tâta l'objet qu'elle contenait et identifia aussitôt son journal. Elle s'en saisit et lâcha le voleur. Il recula d'un ou deux pas, tout tremblant, et remit fébrilement en place les plis de son vêtement. Etreignant son bien, Serpent semblait avoir oublié l'existence du fou.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Melissa.

— Le journal de mon année probatoire. Il l'a volé dans ma tente.

— Je voulais le jeter, dit le maniaque. J'avais oublié que je l'avais sur moi.

Serpent le foudroya des yeux.

— J'avais pensé que ça pourrait m'être utile, mais non ! Je n'ai rien pu en tirer.

Serpent soupira.

Lorsqu'ils eurent regagné le campement, les voyageuses couchèrent le fou en lui donnant une selle pour oreiller et il fixa le ciel d'un œil vide. Chaque fois qu'il clignait les paupières une grosse larme coulait sur son visage en une traînée chargée de crasse et de poussière. Serpent lui donna de l'eau. Assise sur les talons elle l'observait en se demandant quel pouvait être le sens de ses étranges paroles, pour autant qu'elles eussent un sens. C'était bien

un fou, finalement, mais sa folie n’était pas spontanée. Il était poussé par le désespoir.

— Il ne va rien nous faire ? demanda Melissa.

— Je ne crois pas.

— Il m’a fait lâcher mon fagot.

Manifestement écœurée, Melissa partit à grands pas vers les rochers.

— Melissa !

Elle se retourna.

— J’espère que cette vipère des sables a continué son chemin, mais elle pourrait se trouver encore dans les parages. Nous ferions mieux de nous passer de feu cette nuit.

Melissa hésita si longtemps que Serpent n’aurait pas été étonnée de l’entendre dire qu’elle préférait la compagnie de la vipère à celle du fou. Finalement elle haussa les épaules et se dirigea vers les chevaux.

Serpent fit boire le maniaque une fois de plus. Il avala une gorgée, puis laissa l’eau de l’outre dégouliner des coins de sa bouche dans sa barbe ; sur le sol dur elle forma une flaque d’où s’écoulèrent de minuscules filets.

— Votre nom ?

Serpent attendit vainement la réponse. Elle se demanda si l’homme n’était pas atteint de catatonie. Il réagit enfin par un haussement d’épaules quelque peu théâtral.

— Vous avez bien un nom ?

— Je suppose que oui, dit-il.

Il s’humecta les lèvres tandis que ses mains se contractaient et que deux larmes fraîches sillonnaient son visage poussiéreux.

— J’ai dû avoir un nom autrefois.

— Que vouliez-vous dire quand vous parliez de bonheur ? Pourquoi vouliez-vous mon serpent du rêve ? Vous êtes mourant ?

— Oui, je vous l’ai déjà dit, je vais mourir.

— De quoi ?

— De manque.

— Manque de quoi ?

— De serpent du rêve.

Serpent soupira. Elle souffrait des genoux. Changeant de position, elle s’assit jambes croisées près de l’épaule du maniaque.

— Je ne peux rien faire pour vous si vous ne m’aidez pas à comprendre ce qui ne va pas.

Il se dressa par mouvements saccadés, puis, saisissant de ses doigts crochus la robe qu’il avait rajustée avec tant de soin, il tira sur son tissu usé jusqu’à le déchirer. Puis il dénuda sa gorge en levant le menton.

— Voilà. Vous êtes renseignée.

Serpent regarda de plus près. Parmi les poils sombres de la barbe hirsute, elle vit de nombreuses cicatrices, minuscules et toutes disposées par paires dans la région des artères carotides. Elle recula, saisie. Ces marques provenaient des crochets d’un serpent du rêve, la guérisseuse en était certaine ; mais elle ne pouvait imaginer, et encore moins se rappeler, une maladie assez grave et des souffrances assez atroces pour justifier l’emploi d’une telle quantité de venin en guise d’antalgique. Et comment était-il possible d’en réchapper ? Ces cicatrices couvraient une longue période de temps, car les unes étaient anciennes, blanchâtres, les autres si fraîches, roses et luisantes qu’elles devaient être encore garnies d’une croûte lorsque le maniaque avait pillé sa tente.

— Vous comprenez maintenant ?

— Non. Qu’avez-vous eu… ? (Serpent s’interrompit, le front soucieux.) Vous étiez guérisseur ? demanda-t-elle.

Vaine question. S’il avait été guérisseur, elle l’aurait connu, elle en aurait à tout le moins entendu parler. D’ailleurs le venin de serpent du rêve serait, comme celui de tout autre ophidien, sans effet sur un guérisseur.

Pourquoi donc en utiliser une telle quantité pendant une si longue période, c’était là l’énigme. Quels que fussent l’identité et la profession de cet homme, il avait certainement condamné, en accaparant une telle quantité

de ce produit rare, d’autres malades à mourir dans d’atroces souffrances.

Hochant la tête, le fou s’affaissa de nouveau sur le sol.

— Guérisseur ? Non, très peu pour moi. Nous n’avons que faire des guérisseurs dans le dôme crevé.

Serpent attendait la suite, impatiente mais ne voulant pas risquer, le voyant sur la bonne voie, de l’en détourner.

Le maniaque s’humecta les lèvres.

— De l’eau… s’il vous plaît, dit-il.

Serpent porta l’outre à ses lèvres, et il but avidement, cette fois sans baver ni laisser l’eau se répandre sur lui. Il essaya de se rasseoir mais son coude glissa sous son poids ; il resta couché, immobile, sans même faire un effort pour parler. La patience de Serpent était à bout.

— Pourquoi toutes ces morsures de serpent du rêve ?

Il fixa la guérisseuse de ses yeux pâles injectés de sang.

— Parce que j’étais un bon suppliant ; je me rendais utile en apportant beaucoup de richesses au dôme. J’étais souvent récompensé.

— Récompensé !

— Oh, oui, dit-il, le visage adouci, les yeux perdus, fixant Serpent sans la voir. Par le bonheur, l’oubli, le monde des rêves.

Il ferma les yeux et garda un silence obstiné, en dépit des coups que Serpent, sans ménagement, lui portait pour le faire parler.

Elle rejoignit Melissa, qui avait trouvé quelques branches sèches de l’autre côté du campement ; elle était assise devant son petit feu, en attendant les nouvelles.

— Quelqu’un possède un serpent du rêve, dit sa mère. Son venin est utilisé comme drogue.

— C’est stupide, dit Melissa. Pourquoi ne pas employer une plante de la région ? Il y en a de toutes sortes.

— Je ne sais pas. Personnellement j’ignore quelle sensation procure ce venin. Ce qui m’intéresse, c’est de savoir où ils ont trouvé le serpent. Pas chez un guérisseur, ou alors sans sa permission.

Melissa remuait la soupe. La lumière du feu dorait sa chevelure rousse.

— Serpent, dit-elle enfin, la nuit où tu es revenue **à** l'écurie après t'être bagarrée avec lui, il t'aurait tuée si tu l'avais laissé faire. Ce soir il m'aurait tué s'il avait pu. S'il a des amis qui ont décidé de prendre un serpent du rêve à une guérisseuse…

— Je sais.

Tuer des guérisseurs pour leur prendre ces reptiles ?

C'était là une idée difficile à accepter. Serpent, sans but, traça des lignes entrecroisées sur le sol au moyen d'un caillou tranchant.

— C'est à peu près la seule explication plausible, ajouta-t-elle.

Le fou ne prit pas part au dîner : plongé dans un sommeil trop profond pour être alimenté, il n'était pourtant pas en danger de mort comme il le prétendait. En fait son corps était étonnamment sain sous la crasse et les guenilles ; il était maigre, mais avec un bon tonus musculaire, et sa peau ne portait aucun des signes classiques de la malnutrition. Il était visiblement très fort.

Mais tel était l'avantage, pensa Serpent, des serpents du rêve. Leur venin ne tuait pas et ne rendait pas la mort inévitable. Il facilitait la transition entre la vie et la mort, aidait les mourants à accepter leur destin.

Le fou en arriverait peut-être à chercher la mort. Mais Serpent n'avait nullement l'intention de le laisser mettre à exécution pareil dessein avant d'avoir découvert d'où il venait et ce qui s'y passait. Elle n'allait pas non plus veiller sur lui la moitié de la nuit en alternance avec Melissa. Elles avaient besoin toutes les deux d'un long sommeil.

Les bras du maniaque étaient aussi mous que ses guenilles. Serpent les lui rabattit en arrière et attacha les poignets à sa selle avec des courroies. Elle ne voulait pas le ligoter étroitement au point de le faire souffrir, mais suffisamment pour qu'elle pût l'entendre s'il tentait de s'échapper. La nuit était froide, aussi jeta-t-elle sur lui une

couverture ; ensuite, imitée par Melissa, elle étala sa propre couverture sur le sol dur et elle s'endormit.

Serpent se réveilla vers minuit. Le feu s'était éteint, et il faisait nuit noire. Elle resta immobile, l'oreille aux aguets pour déceler toute tentative de fuite du maniaque.

Melissa cria dans son sommeil. Serpent se glissa vers elle à tâtons, et lui toucha l'épaule. Elle s'assit à côté d'elle et lui caressa les cheveux et le visage.

— Tout va bien, Melissa, murmura-t-elle. Réveille-toi, c'était un mauvais rêve.

Au bout d'un moment Melissa s'assit, droite comme un piquet.

— Quoi… ?

— C'est moi, Serpent. Tu faisais un cauchemar.

— Je me croyais revenue à La Montagne, dit l'enfant d'une voix tremblante. Je croyais que Ras…

Serpent la serrait dans ses bras, caressant ses cheveux flous et bouclés.

— Ne t'inquiète pas. Jamais plus tu n'iras là-bas.

Elle sentit sa fille faire un signe d'acquiescement.

— Veux-tu que je reste ici près de toi ? Ou bien est-ce que ça ferait revenir le cauchemar ?

Melissa hésita.

— Reste, s'il te plaît, murmura-t-elle.

Serpent s'étendit avec sa fille sous leurs deux couvertures. La nuit était froide, pourtant la jeune femme était heureuse d'avoir quitté le désert, pour se retrouver dans une contrée où le sol ne conservait pas obstinément la chaleur emmagasinée pendant le jour. Melissa se pelotonna contre elle.

L'obscurité était totale mais, d'après la respiration de sa fille, Serpent savait qu'elle s'était rendormie. Peut-être ne s'était-elle jamais complètement réveillée. La guérisseuse fut longue à retrouver le sommeil. Elle entendait par-dessus le bruit de la source le souffle rauque de son prisonnier, et elle sentait vibrer le sol tassé, sous les sabots des chevaux, lorsqu'ils changeaient de position. Le terrain

ne cédait pas d’un millimètre sous son épaule et sa hanche. Au-dessus d’elle ni étoile ni rayon de lune ne perçait les nuages.

La voix du maniaque était geignarde, mais beaucoup plus forte que la veille au soir.

— Je veux me lever ! Détachez-moi ! Voulez-vous me tuer à petit feu ? J’ai besoin de pisser. J’ai soif.

Serpent écarta les couvertures et s’assit. Elle fut tentée de commencer par lui offrir à boire, mais elle décida de ne pas accorder trop d’importance au caprice d’un homme réveillé avant l’aube. Elle se leva, s’étira en bâillant, puis fit un signe à Melissa, qui se tenait contre Vive et Ecureuil, tous deux lui donnant de petits coups de museau pour réclamer leur petit déjeuner. Melissa, rieuse, rendit son salut à Serpent.

Le fou tirait sur les courroies.

— Alors, ça vient ? Je veux me lever !

— Une minute.

Serpent utilisa la latrine creusée derrière des buissons, puis alla se rafraîchir le visage à la source. Elle eût aimé prendre un bain mais le débit de la source était insuffisant ; d’ailleurs elle ne voulait pas faire languir son prisonnier trop longtemps. Elle alla donc délier les courroies qui lui attachaient les poignets. Il s’assit, se frotta les mains l’une sur l’autre en grommelant, puis se leva et s’éloigna.

— Je ne veux pas vous empêcher de vous isoler, dit Serpent, mais faites en sorte que je ne vous perde pas de vue.

Il marmonna hargneusement quelque chose d’inintelligible, mais il s’arrangea pour ne pas être entièrement caché par le feuillage. Ayant rejoint Serpent en traînant la patte, il s’assit à croupetons et s’empara de l’outre d’eau. Il but avidement, s’essuya sur sa manche, et promena autour de lui un regard affamé.

— Y a-t-il à manger ?

— Tiens, je croyais que vous vouliez mourir.

Il renifla bruyamment.

— Ici il faut travailler pour manger. Mais vous, il vous suffira de parler.

L'homme baissa les yeux et soupira. Il avait des sourcils foncés dont la broussaille ombrageait ses yeux pâles.

— Soit, dit-il.

Il s'assit en tailleur, les avant-bras sur les genoux, les mains pendantes, les doigts tremblants.

Serpent attendit, mais il ne dit rien.

Deux guérisseurs avaient disparu en quelques années. Serpent pensait à eux sous leurs noms d'enfants, ceux qu'elle leur donnait jusqu'au moment du grand départ de l'année probatoire. Philippe n'avait pas été pour elle un ami intime, mais Jenneth au contraire était sa sœur aînée préférée, une des trois personnes avec lesquelles elle avait été le plus liée. Elle sentait encore dans sa chair l'angoisse qui l'avait étreinte lors de l'année probatoire de jenneth, en hiver et au printemps, tandis que les jours passaient et que, peu à peu, la communauté comprenait qu'elle ne reviendrait jamais. Jamais les guérisseurs n'avaient reçu d'elle le moindre message. Qui sait si cette loque humaine prostrée devant Serpent n'avait pas sauté sur elle dans une ruelle obscure, qui sait s'il ne l'avait pas tuée pour lui prendre son serpent du rêve.

— J'écoute, dit Serpent d'un ton brusque.

Le fou sursauta.

— Quoi ?

Il sembla faire un effort pour acquérir une vision nette de la guérisseuse, qui s'imposait de rester calme.

— D'où êtes-vous ?

— Du sud.

— Quelle ville ?

Ses cartes ne dépassaient pas le col où ils se trouvaient. Que ce fût en montagne ou dans le désert, les gens avaient de bonnes raisons d'éviter les terres de l'extrême Sud.

Il haussa les épaules.

— Aucune ville. Il n’en reste pas là-bas. Rien que le dôme crevé.

— Où avez-vous trouvé votre serpent du rêve ?

Il haussa les épaules.

Serpent se leva d’un bond et l’empoigna par ses haillons. Leur tissu se plissa en accordéon sous sa gorge lorsqu’elle l’eut forcé à se redresser.

— Répondez-moi !

Une larme coula sur son visage.

— Comment pourrais-je vous répondre ? Je ne vous comprends pas. Où je l’ai trouvé ? Je ne l’ai pas trouvé. Ils étaient toujours là, mais pas à moi. Ils étaient là quand j’y suis allé et ils y étaient toujours quand je suis parti. Pourquoi aurais-je besoin du vôtre si j’en avais un à moi ?

Serpent lâcha lentement le fou et il s’affaissa.

— Si vous en aviez un à vous ?

Il tendit les mains, bras levés pour laisser tomber ses manches jusqu’aux coudes. Partout où les veines saillaient, à la saignée du bras et aux poignets, il y avait des marques de morsure.

— Le mieux, c’est quand ils vous frappent partout à la fois, dit-il d’un ton rêveur. Sur la gorge, c’est rapide et sûr, c’est radical quand on est en état de manque. C’est tout ce qu’on obtient normalement de North. Mais pour récompenser un service spécial, alors c’est partout à la fois.

Le fou se blottit et se frotta les bras comme s’il avait froid. Il était rouge de surexcitation, se frottant toujours plus fort et plus vite.

— Alors on se sent, on se sent… tout s’illumine, on s’enflamme, tout… encore et encore…

— Assez !

Il laissa ses mains retomber et regarda Serpent, de nouveau l’œil atone.

— Ce North… il a des serpents du rêve ?

Le maniaque acquiesça avec enthousiasme ; il recommençait à s’exciter.

— Il en a beaucoup ?

— Toute une fosse. Parfois il fait descendre quelqu'un dans la fosse, comme récompense… mais jamais moi. Jamais depuis la première fois.

Serpent s'assit et fixa le fou sans le voir. Elle se représentait les délicates créatures emprisonnées dans une fosse, exposées au froid.

— Où se les procure-t-il ? Les achète-t-il aux gens de la ville ? Se founit-il auprès des hommes d'outreciel ?

— Pas la peine. Ils sont chez lui, ils sont à lui.

Serpent tremblait aussi violemment que son antagoniste. Elle serra fortement ses genoux dans ses mains puis, ayant bandé tous ses muscles, se détendit lentement. Ses mains cessèrent de trembloter.

— Il s'est fâché contre moi et m'a renvoyé, continua le fou. J'ai été malade, mais malade !… Et puis j'ai entendu parler d'une guérisseuse et je suis parti à votre recherche, mais vous n'étiez pas là et vous aviez emporté le serpent du réve ! Il débita le reste de son récit plus rapidement et d'une voix plus forte :

— Les gens m'ont chassé mais je vous ai suivie, suivie, suivie jusqu'à votre retour dans le désert, là je ne pouvais plus vous suivre, rien à faire, j'ai voulu retourner au pays mais je n'ai pas pu, alors je me suis couché pour mourir mais, là aussi, je n'ai pas pu. Pourquoi êtes-vous revenue droit sur moi alors que vous n'avez plus le serpent du rêve ? Pourquoi ne pas me laisser mourir en paix ?

— Tu ne vas pas mourir, dit Serpent. Tu vas vivre le temps de me conduire à North et à ses serpents du rêve. Ensuite tu pourras vivre ou mourir, à ton gré ; ce sera ton affaire.

Le fou la regarda avec de grands yeux.

— Mais North m'a renvoyé.

— Tu ne lui dois plus obéissance. Il n'a plus de pouvoir sur toi s'il refuse de contenter tes désirs. La seule chance qui te reste est de m'aider à me procurer des serpents du rêve.

Le pauvre hère fixa longuement la guérisseuse, le front plissé, perdu dans une profonde méditation. Soudain son visage s'éclaira, exprimant la sérénité, la félicité. Il se dirigea vers Serpent, trébucha, rampa jusqu'à elle. À genoux, il lui saisit les mains. Les siennes étaient crasseuses, calleuses. La bague qui avait blessé la jeune femme au front avait perdu sa pierre.

— Vous voulez dire que vous allez m'aider à avoir un serpent du rêve pour moi tout seul ? demanda-t-il en souriant. Pour l'utiliser à tout instant ?

— Oui, dit Serpent, les dents serrées.

Elle retira ses mains comme le fou s'inclinait pour les embrasser. Elle avait beau se dire que sa promesse était le seul moyen de s'assurer la collaboration de cet individu, elle avait le sentiment d'avoir commis un péché abominable.

11

Le clair de lune brillait faiblement sur l’excellente route de La Montagne. Arevin chevaucha jusqu’à la nuit, tellement absorbé par ses pensées qu’il ne remarqua pas le moment où le flamboiement du coucher de soleil se fût consumé pour laisser place au crépuscule. Bien qu’il fût à plusieurs jours de voyage du centre des guérisseurs, il n’avait encore rencontré personne qui pût lui donner des nouvelles de Serpent. Il n’y avait plus rien au sud de La Montagne, c’était donc le dernier endroit où elle pouvait se trouver. Sur ses cartes des montagnes Centrales, Arevin voyait une piste à bétail qui franchissait la chaîne du Levant par un col, mais ne menait pas plus loin : une impasse. Dans cette région comme dans celle d’Arevin, les voyageurs ne s’aventuraient pas à l’extrême sud de leur monde.

Arevin essaya de s’imaginer ce qu’il ferait s’il ne trouvait pas Serpent. Il était trop loin de la crête pour entrevoir le désert du Levant, et il ne s’en plaignait pas. Faute d’assister aux premières tempêtes, il pouvait imaginer que le temps restait au calme plus longtemps qu’à l’accoutumée.

Au détour d’une large courbe, il regarda devant lui en masquant sa lanterne. Des lumières : les douces lumières jaunes de lampes à gaz. La ville était comme une parure d’étincelles répandues sur la pente, bien groupées à l’exception de quelques rares points lumineux disséminés au fond de la vallée.

Arevin avait découvert plusieurs villes, mais il s’étonnait encore de voir les citadins poursuivre leur travail et leurs affaires si longtemps après la tombée de la nuit. Il décida de continuer sa route jusqu’à La Montagne ; peut-être y obtiendrait-il des nouvelles de Serpent cette nuit même. Il

s’enveloppa plus étroitement de sa robe pour se protéger du froid nocturne.

Il s’assoupit malgré lui et ne se réveilla qu’au moment où les sabots de son cheval se mirent à résonner sur le cailloutis d’une rue. Il n’y avait plus là aucune activité ; il se dirigea donc vers le centre de la ville. Là, parmi les tavernes et autres lieux de plaisir, il faisait aussi clair qu’en plein jour et les Montagnards se comportaient comme s’ils ignoraient que la nuit était tombée. Il vit par l’entrée d’une taverne des travailleurs qui chantaient en se tenant par les épaules, la voix de contralto étant relativement basse. Comme la taverne faisait partie d’une auberge, il arrêta son cheval et mit pied à terre. Le conseil que Thad lui avait donné de se renseigner dans les auberges était judicieux, et pourtant aucun aubergiste, jusque-là, n’avait pu lui fournir la moindre information utile.

Il entra. Les chanteurs continuaient leur numéro et leurs voix couvraient l’accompagnement musical qu’une joueuse de flûte, assise dans un coin, semblait improviser tant bien que mal. Elle posa son instrument sur ses genoux, prit un gobelet de faïence et but à petites gorgées : de la bière, pensa Arevin. La sympathique odeur de levure imprégnait la salle.

Les chanteurs attaquèrent un autre morceau, mais la contralto ferma brusquement la bouche et fixa Arevin. Un des hommes lui jeta un coup d’œil. La chanson expira par à-coups, tandis que les autres suivaient le regard de la contralto. La mélodie de la joueuse de flûte se termina sourdement par une montée dans l’aigu suivie d’un plongeon dans le grave. L’attention de tous se porta sur Arevin.

— Je vous salue, dit-il cérémonieusement. Je désirerais parler au propriétaire si la chose est possible.

Personne ne bougea. Puis la contralto se leva brusquement en faisant tomber son tabouret.

— Je… je vais voir si je peux la trouver.

Elle disparut par une entrée garnie d’une tenture.

Nul ne disait mot, pas même le barman. Arevin ne savait que dire. Etait-il poussiéreux et sale au point de frapper ces gens de stupeur ? En tout cas, dans une ville commerçante comme celle-là, on devait être habitué à voir des voyageurs habillés comme lui. Que faire ? Soutenir leurs regards et attendre. Peut-être allaient-ils se remettre à chanter ou à boire de la bière, ou lui demander s'il avait soif.

Ils restèrent figés. Arevin attendait.

Il se sentait légèrement ridicule. Il fit un pas en avant avec l'espoir de rompre la tension en agissant comme si de rien n'était. Mais à peine eut-il ébauché ce geste que chacun eut un mouvement de recul et parut retenir son souffle. La tension qui régnait dans la salle n'était pas de celles que produit la seule arrivée d'un étranger, mais plutôt la crispation provoquée par l'apparition d'un ennemi attendu. Quelqu'un murmura dans l'oreille d'un voisin, et le ton de sa voix paraissait menaçant.

Le rideau de l'entrée s'ouvrit et une grande femme se dressa dans la pénombre. La propriétaire s'avança en pleine lumière et, sans crainte, dévisagea Arevin.

— Vous désirez me parler ?

Elle avait la taille d'Arevin et une élégance sévère. Elle ne souriait pas. Les gens de la montagne étaient prompts à exprimer leurs sentiments, aussi Arevin se demanda-t-il s'il n'avait pas commis la bévue d'entrer dans une maison privée, ou enfreint une coutume qu'il ne connaissait pas.

— Oui, dit-il. Je cherche Serpent, la guérisseuse. J'espérais la trouver dans votre ville.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

Arevin était perplexe : Comment La Montagne, si tous les voyageurs y étaient traités aussi impoliment, pouvait-elle être une ville si prospère ?

— Si elle n'est pas ici, c'est qu'elle n'est jamais parvenue aux montagnes Centrales… elle doit encore se trouver dans le désert du Ponant et la saison des tempêtes approche.

— Pourquoi la cherchez-vous ?

Arevin se crut autorisé à froncer légèrement les sourcils car l'impolitesse de telles questions dépassait les bornes.

— Je ne vois pas en quoi cela vous regarde, dit-il. Si l'on ignore chez vous les règles de la politesse la plus élémentaire, je vais m'adresser ailleurs.

Tournant les talons, il faillit se heurter à deux personnes qui portaient des insignes sur leurs cols et avaient des chaînes à la main.

— Suivez-nous, s'il vous plaît, dit l'une d'elles.

— Pour quelle raison ?

— Vous êtes soupçonné de coups et blessures, dit l'autre garde.

Arevin le regarda, éberlué.

— Coups et blessures ? Je viens d'arriver à La Montagne !

— C'est à vérifier.

La femme qui avait parlé la première voulut lui attraper le poignet pour lui passer les menottes. Il eut un violent mouvement de recul mais elle maintint son étreinte. Il se débattit en une mêlée confuse contre ses deux agresseurs, qui étaient chaudement encouragés par les clients du bar. Il venait de faire une grande embardée lorsqu'il fut frappé à la tempe par quelque chose de dur. Ses genoux cédèrent et il s'affaissa.

Arevin s'éveilla dans une petite pièce aux murs de pierre, éclairée par une seule fenêtre haute. Il avait un violent mal de tête. Il ne pouvait comprendre ce qui lui était arrivé car les commerçants qui passaient dans son village pour y acheter du drap parlaient de La Montagne comme d'une ville où régnait un esprit d'équité. Peut-être ces bandits de la ville ne s'en prenaient-ils qu'aux voyageurs solitaires et laissaient-ils en paix les caravanes bien défendues. Sa ceinture, avec toute sa fortune et son couteau, avait disparu. On aurait pu tout aussi bien, pensait-il, l'assassiner dans une ruelle obscure. En tout cas, il n'était plus enchaîné.

S’asseyant lentement, s’immobilisant lorsque la tête lui tournait, il regarda autour de lui. Il entendit des pas dans le couloir, se leva d’un bond, trébucha, se rattrapa, et mit l’œil aux barreaux de la minuscule ouverture aménagée dans sa porte. Les pas s’éloignèrent.

— Est-ce ainsi que vous traitez les étrangers qui visitent votre ville ? cria-t-il.

Arevin n’était pas un homme dont on pût aisément perturber l’humeur égale, pourtant il était furieux.

Personne ne répondit. Il lâcha les barreaux et se laissa retomber à terre. Il ne voyait rien en dehors de sa prison si ce n’est un mur de pierre. La fenêtre était hors de sa portée, même s’il déplaçait le lourd lit de bois pour grimper dessus. Sa cellule n’était éclairée que par un vague rayon de soleil frappant le haut du mur. Arevin avait été dépouillé de sa robe et de ses bottes ; et il ne lui restait que sa longue culotte de cheval bouffante.

Lentement il se calma, résigné à prendre son mal en patience.

Un pas bancal, ponctué de coups de canne : une personne boiteuse se dirigeait vers sa cellule. Cette fois, Arevin se contenta d’attendre.

La clé cliqueta et la porte s’ouvrit. Des gardes portant le même insigne que ses agresseurs de la veille entrèrent les premiers, avec circonspection. Ils étaient trois, ce qui parut étrange à Arevin puisqu’il n’avait même pas été capable de maîtriser les deux précédents. Ce n’était pas un lutteur expérimenté. Dans son clan les adultes séparaient les enfants lorsqu’ils se battaient et s’efforçaient de les aider à aplanir leurs différends par la parole.

S’appuyant sur quelqu’un d’autre en même temps que sur sa canne, un homme grand, aux cheveux noirs, entra dans la cellule. Arevin ne daigna ni le saluer ni se lever. Ils se regardèrent en chiens de faïence pendant quelques moments.

— La guérisseuse ne craint plus rien de toi. Dieu merci, dit l’homme de haute stature.

La personne qui le soutenait le quitta un instant pour lui apporter un fauteuil. Arevin vit, lorsqu'il s'assit que sa claudication n'était pas congénitale : sa jambe droite était entourée d'épais bandages.

— Elle vous a soigné, dit Arevin. Alors pourquoi attaquer ceux qui sont à sa recherche ?

— Tu contrefais à merveille l'homme sain d'esprit. Mais je suppose que si l'on t'observait pendant quelques jours tu recommencerais à divaguer.

— Je me mettrai très certainement à divaguer si vous me laissez moisir ici.

— Crois-tu que nous allons te relâcher pour que tu repartes à la poursuite de la guérisseuse ?

— Elle est ici ? demanda anxieusement Arevin, oubliant son quant-à-soi. Elle est certainement sortie saine et sauve du désert si vous l'avez vue.

L'homme aux cheveux noirs fixa Arevin un moment.

— Je suis étonné du soin que tu prends de sa sécurité. Mais au fait, il est bien naturel qu'un fou fasse preuve d'inconséquence.

— Un fou !

— Calme-toi. Nous savons que tu l'as agressée.

— Agressée ! Elle a été attaquée ? C'est grave ? Où est-elle ?

— Par souci de sa sécurité, je ne te répondrai pas.

Arevin détourna les yeux et chercha à se concentrer.

Il éprouvait un curieux mélange de trouble et de soulagement. Serpent ne se trouvait plus dans le désert, ce point était acquis. Elle devait être hors de danger.

Un éclat du mur de pierre réfléchit la lumière. Arevin fixa ce point scintillant en un effort pour se contenir. Il regarda son interlocuteur en ébauchant un sourire.

— Tout cela est absurde, dit-il. Faites-la venir ici et elle vous dira que nous sommes amis.

— Vraiment ? Et à qui aura-t-elle l'honneur ?

— Dites-lui… que c'est celui dont elle connaît le nom.

Le grand gaillard se renfrogna.

— Vous et vos superstitions de barbares… !

— Elle sait qui je suis, dit Arevin, refusant de s’en laisser imposer.

— Tu veux être confronté avec la guérisseuse ?

— Confronté !

L’homme à la jambe bandée se cala dans son fauteuil et s’adressa à son aide.

— Eh bien, Brian, une chose est sûre, c’est qu’il ne parle pas comme un fou.

— Non, monsieur, lui répondit le vieil homme.

Le grand brun semblait fixer Arevin sans le voir, son regard se perdant sur le mur de la cellule.

— Je me demande ce que Gabriel…

Il s’interrompit, puis jeta un regard sur son assistant et lui dit, trahissant un certain embarras :

— Le fait est qu’il avait parfois de bonnes idées dans de pareilles situations.

— Oui, monsieur le maire, c’est vrai.

Il se fit un long silence, un silence chargé. Arevin savait que les gardes, le maire et le vieux Brian n’allaient pas tarder à se retirer. À l’idée de se retrouver seul, confiné dans cette minuscule cellule, Arevin sentit une goutte de sueur froide lui couler sur le côté.

— Eh bien…, dit le maire.

— Monsieur… ? dit une des gardes d’une voix hésitante.

Le maire se tourna vers elle.

— Eh bien, parle. Je n’ai aucune envie d’emprisonner des innocents, mais nous avons eu trop de fous en liberté ces derniers temps.

— Il a paru surpris la nuit dernière quand nous l’avons arrêté. Je pense que sa surprise n’était pas feinte. Mme Serpent s’est battue avec le fou, ne l’oubliez pas. Je l’ai vue à son retour. Elle avait eu le dessus et elle était sérieusement contusionnée. Et pourtant, cet homme n’a pas la moindre marque de coups.

À ces mots Arevin dut faire un effort sur lui-même pour ne pas s’informer une fois de plus de l’état de Serpent. En

tout cas il se refusait à quémander quoi que ce fût de ces gens-là.

— Cela me paraît judicieux. Rien ne t'échappe, dit le maire.

— Êtes-vous contusionné ? demanda-t-il à Arevin.

— Non.

— Vous voudrez bien me pardonner si j'insiste pour en avoir la preuve.

Arevin se leva. Bien qu'il lui fût odieux de se dévêtir devant des étrangers, il ouvrit son pantalon et le fit tomber sur ses chevilles. Il se laissa examiner par le maire, puis se retourna lentement. Il s'était rappelé soudain sa bagarre de la nuit précédente, et il craignait qu'il en restât quelque trace sur son corps. Mais comme personne ne fit aucun commentaire, il pivota une fois de plus et remit son pantalon.

Alors le vieil homme s'avança vers lui. Les gardes se raidirent. Arevin conservait une immobilité absolue. Ces gens-là pouvaient interpréter le moindre mouvement comme une menace.

— Attention, Brian, dit le maire.

Brian leva les mains d'Arevin, les examina soigneusement une face après l'autre, les laissa tomber. Il regagna sa place auprès du maire.

— Il ne porte pas de bague. Je doute qu'il en ait jamais porté. Ses mains sont basanées, sans aucune marque. La guérisseuse a précisé que sa coupure au front avait été causée par une bague.

— Alors, ta conclusion ? dit le maire, piaffant d'impatience.

— Comme vous dites, monsieur, il ne parle pas comme un fou. D'autre part un fou ne serait pas nécessairement stupide, et ce serait stupide de la part d'un homme en robe du désert de s'informer sur la guérisseuse… à moins d'être innocent du crime et d'en tout ignorer. J'incline à croire cet homme sur parole.

Le maire jeta un regard sur son assistant puis sur la garde.

— J’espère, dit-il, et ce ne semblait pas être pur badinage, que vous m’avertirez loyalement si l’un ou l’autre d’entre vous décide de se porter candidat au poste que j’occupe. Si nous te mettons en présence de la guérisseuse, dit-il à l’adresse d’Arevin, porteras-tu des chaînes jusqu’à ce qu’elle t’ait identifié ?

Arevin sentait encore les menottes qu’on lui avait passées la veille, ce fer qui l’enchaînait et lui glaçait la peau jusqu’aux os. Mais Serpent leur rirait au nez lorsqu’ils lui parleraient de chaînes. Cette fois il sourit franchement.

— Transmettez mon message à la guérisseuse, dit-il. Vous déciderez ensuite s’il est nécessaire de m’enchaîner.

Brian aida son maître à se lever. Le maire se tourna vers la garde qui croyait à l’innocence d’Arevin.

— Tenez-vous prête, dit-il. Je l’enverrai chercher.

Elle acquiesça.

La garde revint avec ses collègues, et des chaînes au sinistre cliquetis. À cette vue, Arevin fut horrifié. Il avait espéré que Serpent serait la première personne à franchir sa porte. Il se leva, déconcerté, tandis que la garde s’avançait vers lui.

— Désolée, dit-elle.

Elle fixa une bande de métal glacial autour de sa taille, passa une menotte à son poignet gauche et glissa la chaîne dans un anneau de la bande métallique, puis boucla l’autre menotte sur son poignet droit. On l’emmena dans le vestibule.

Il savait bien que cette humiliation n’était pas l’œuvre de Serpent. Ou alors la personne à laquelle il donnait ce nom n’était qu’un fantasme de son esprit, dépourvu de toute réalité. Mais il eût préféré la mort d’un être réel, Serpent ou lui-même, à la mort de ses illusions.

Peut-être y avait-il eu malentendu. Les gardes avaient pu mal interpréter les ordres donnés, ou peut-être n’avait-on pas pris le temps de leur préciser qu’ils n’avaient pas à

l’enchaîner. Arevin résolut de supporter cette erreur humiliante en homme fier et sans rien perdre de sa sérénité.

Les gardes l’amenèrent en plein jour, et il en fut un moment ébloui. Puis on l’introduisit dans un autre endroit dont l’obscurité le surprit. On lui fit monter un escalier où il trébuchait de temps à autre.

La pièce où il fut conduit n’était pas moins sombre. Il s’arrêta sur le seuil, distinguant à peine une forme emmitouflée d’une couverture, assise dans un fauteuil et lui tournant le dos.

— Guérisseuse, dit un garde, voici l’homme qui prétend être votre ami.

La forme resta immobile et muette.

Arevin était pétrifié de peur. Si elle avait été attaquée… si elle était grièvement blessée, si elle ne pouvait plus ni parler ni bouger, ni trouver ridicule qu’on l’enchaînât… Il risqua vers elle un pas hésitant, un second pas ; il voulait se précipiter vers elle et lui proposer ses soins dévoués, il voulait fuir pour ne garder d’elle que le souvenir d’un être vivant, valide et fort.

Il voyait sa main pendre mollement. Il tomba à côté de la forme voilée.

— Serpent…

Ses entraves le rendaient maladroit. Il prit la main pendante et se courba pour l’embrasser.

À peine l’eut-il touchée, avant même de voir que cette main était lisse et sans cicatrice, il sut que ce n’était pas celle de Serpent. Il se jeta en arrière avec un cri de désespoir.

— Où est-elle ?

La femme emmitouflée se débarrassa vivement de sa couverture en poussant un cri, elle aussi – un cri de honte. Elle s’agenouilla devant Arevin, les bras tendus vers lui, les joues baignées de larmes.

— Je suis désolée, dit-elle. Veuillez me pardonner.

Elle s’affaissa et ses longs cheveux noirs recouvrirent son beau visage.

Le maire sortit en boitant du coin sombre où il s’était tenu. Brian soutint Arevin cette fois, et au bout d’un moment, les chaînes tombèrent à terre avec fracas.

— Je n’étais pas parfaitement convaincu par ces histoires de contusions et de bagues, dit le maire. Je vous crois maintenant.

Arevin entendit ces mots sans en enregistrer le sens. Il savait que Serpent n’était pas là, qu’elle n’était pas à La Montagne. Jamais elle ne se serait prêtée à une pareille comédie.

— Où est-elle ? murmura-t-il.

— Elle est partie pour la grande cité. Centre.

Arevin est assis sur le divan luxueux d’une des chambres d’amis du maire. C’est la chambre qu’a occupée Serpent : mais le jeune homme s’efforce en vain d’y sentir flotter un reste de sa présence.

Les rideaux s’ouvrent sur la nuit. Arevin n’a pas bougé depuis qu’il a quitté le poste d’observation d’où il a contemplé le désert du Levant et la houle des massives nuées d’orage. Les vents meurtriers transforment les grains de sable coupants en projectiles mortels. Même de lourds vêtements ne protégeraient pas Arevin contre pareille tempête, pas plus que le courage du désespoir poussé jusqu’à ses dernières limites. Quelques instants dans le désert le tueraient ; au bout d’une heure ses os seraient à nu. Au printemps, il ne resterait nulle trace de lui.

Si Serpent est encore dans le désert, elle est morte.

Les yeux d’Arevin sont secs de larmes. Lorsqu’il apprendra la nouvelle de sa mort, il la pleurera. Mais il ne croit pas qu’elle soit morte. Est-ce de sa part stupidité de penser que si Serpent n’était plus en vie il le saurait ? Si souvent qu’il se soit interrogé sur lui-même, jamais l’idée ne lui est venue qu’il pouvait être stupide. Le père aîné de

Stavin, cousin d’Arevin, avait pressenti que l’enfant était malade ; il avait regagné le clan un mois d’avance avec un des troupeaux. Et pourtant, si les nœuds de la famille et de l’amour l’attachaient à Stavin, il n’était pas uni à lui par les liens du sang. Arevin veut se persuader qu’il est doué de la même prescience.

On frappe à sa porte.

— Entrez, dit-il à contrecœur.

Apparaît Larril, la servante qui a tenu le rôle de Serpent.

— Ça va ?

— Oui.

— Voulez-vous à dîner ?

— Je la croyais hors de danger. Mais elle est dans le désert et la saison des tempêtes a commencé.

— Elle a eu largement le temps de gagner Centre.

— J’ai appris beaucoup sur la cité, dit Arevin. Ses habitants peuvent être cruels. Supposez qu’ils ne l’aient pas laissée entrer ?

— Elle aurait même eu le temps de revenir.

— Mais elle n’est pas revenue. Personne ne l’a vue. Si elle était ici, tout le monde le saurait.

Il prend le silence de Larril pour un acquiescement. Moroses, ils regardent par la fenêtre.

— Peut-être…

Larril s’interrompt.

— Quoi ?

— Vous devriez peut-être vous reposer en l’attendant. Depuis le temps que vous la cherchez partout.

— Ce n’est pas ce que vous vouliez dire.

— Non.

— Dites-le-moi, s’il vous plaît.

— Il existe un autre col qui mène vers le sud. Personne ne l’utilise plus aujourd’hui. Mais il est plus proche de Centre que La Montagne.

— Vous avez raison, dit Arevin, s’efforçant de se remémorer la carte avec précision. A-t-elle pu passer par là ?

— Vos espoirs ont été si souvent déçus.
— Oui.
— Je suis désolée.
— Mais je vous remercie. Qui sait si j'aurais remarqué ce col en revoyant la carte, ou si j'aurais abandonné tout espoir. Je pars demain pour là-bas. Une fois déjà j'ai voulu l'attendre et j'en ai été incapable. Si je recommence je risque de devenir le fou pour lequel vous me preniez tous. Je suis votre obligé.
Elle détourne les yeux.
— Tous les habitants de cette maison ont une dette envers vous, de celles qu'on ne peut même pas acquitter.
— N'en parlons plus, dit-il.
Cette réponse paraît apporter quelque réconfort à la jeune femme. Arevin regarde de nouveau par la fenêtre.
— La guérisseuse a été bonne pour moi, et tu es son ami, dit Larril. Puis-je faire quelque chose pour toi ?
— Non, dit Arevin, rien.
Elle hésite, tourne les talons, s'éloigne. Au bout d'un moment Arevin s'avise qu'il n'a pas entendu la porte se refermer. Il jette un regard par-dessus son épaule juste au moment où son battant achève de pivoter sur les gonds.

Le fou ne pouvait ou ne voulait toujours pas se rappeler son nom.
Peut-être, pensa Serpent, était-il, comme Arevin, d'un clan où l'on ne révèle pas son nom aux étrangers.
Mais il n'eût pas été à sa place dans le clan d'Arevin : ses membres étaient solides et maîtres d'eux-mêmes ; le fou était fragile et fantasque. Tantôt il remerciait la guérisseuse pour le serpent du rêve qu'elle lui avait promis, tantôt il pleurnichait et gémissait, disait qu'il était fichu, que North allait le tuer. Et impossible de le faire taire.
Serpent était heureuse de se retrouver dans les montagnes et de pouvoir voyager de jour. Dans la fraîcheur matinale, la piste étroite et embrumée avait quelque chose de magique. Les chevaux fendaient la brume comme des

créatures aquatiques ; des plantes s'enroulaient autour de leurs pattes. Serpent inspira profondément jusqu'à sentir l'air froid déchirer ses poumons. À l'odeur du brouillard se mêlait celle du riche humus et le discret parfum épicé de la poix. Elle chevauchait dans un monde vert et gris car le feuillage des arbres penchés sur le sentier n'avait pas encore commencé à jaunir. Plus haut sur la montagne, les arbres à feuilles persistantes paraissaient presque noirs dans la brume.

Melissa chevauchait tout à côté de sa mère, silencieuse et vigilante. Elle évitait de se trouver trop près du fou. Elle l'entendait sans le voir, derrière elle. Son vieux cheval avait peine à suivre Vive et Ecureuil, mais Serpent s'estimait heureuse de n'avoir plus à prendre personne en croupe.

La voix du fou se fit de plus en plus faible. Impatiente, la jeune femme arrêta son cheval pour lui laisser le temps de la rejoindre. Melissa l'imita, mais il lui en coûtait encore davantage. Le fou avait refusé de chevaucher une meilleure monture : seul ce cheval était assez calme pour lui. Serpent avait dû insister pour le payer à ses propriétaires, un jeune couple. Pourquoi avaient-ils d'abord refusé de le lui vendre ? Ils devaient être heureux de s'en débarrasser et la guérisseuse ne pensait pas qu'ils en voulaient un prix plus avantageux. Jean et Kev avaient été embarrassés. Serpent tout autant.

La vieille rosse avançait d'un pas traînant dans la brume, paupières abaissées, oreilles pendantes. Le fou fredonnait un air discordant.

— Vous reconnaissez la piste ?

Le fou fixa Serpent en souriant.

— Pour moi tout est du pareil au même, dit-il, et il éclata de rire.

Brusquerie, persuasion, menaces, tout était sur lui sans effet. Il ne semblait plus souffrir ni être en état de manque depuis qu'on lui avait promis un serpent du rêve, comme si cette perspective suffisait à le soutenir. Il fredonnait et marmonnait d'un air heureux et faisait des plaisanteries

incompréhensibles. Parfois, il se redressait, regardait autour de lui et s'écriait : « Cap au sud ! » Puis il se remettait à chantonner. Serpent soupira et se laissa dépasser par le vieil animal fourbu pour que son cavalier puisse montrer le chemin.

— À mon avis il ne nous conduit nulle part, dit Melissa. Il nous fait tourner en rond pour que nous nous occupions de lui. Nous devrions le planter là et aller autre part.

Le fou se raidit. Lentement, il se retourna. Le vieux cheval s'arrêta. Serpent fut surprise de voir une larme couler sur la joue du malheureux.

— Ne me quittez pas, dit-il.

Pitoyables étaient son expression et le ton de sa voix. Auparavant il avait paru indifférent à tout. Il fixa Melissa en clignant ses paupières sans cils.

— Tu as raison de ne pas me faire confiance, ma petite, dit-il, mais pour l'amour de Dieu ne m'abandonne pas.

Sa vue sembla se brouiller et ses paroles venir de très loin.

— Reste avec moi jusqu'au dôme crevé, et nous aurons chacun notre serpent du rêve. Je suis sûr que ta maîtresse t'en donnera un.

Il se pencha sur Melissa, tendant vers elle des mains aux doigts recourbés comme des serres.

— Tu oublieras tout, continua-t-il, les mauvais souvenirs, les ennuis, tes cicatrices.

Melissa eut un mouvement de brusque recul accompagné d'une imprécation incohérente, surprise et colère mêlées. Elle lança Ecureuil au galop, les cuisses serrées sur ses flancs, le haut du corps tout contre son encolure, sans jeter un regard derrière elle. Bientôt les arbres amortirent tout autre bruit que celui des sabots du poney martelant le sol sourdement.

Serpent foudroya du regard le fou.

— Comment avez-vous osé lui parler ainsi ?

Il cligna des yeux, déconcerté.

— J'ai dit quelque chose de mal ?

— Vous nous suivrez, compris. Ne quittez pas la piste. Je vais la retrouver et nous vous attendrons.

Elle lança Vive au petit galop dans la direction que sa fille avait prise tandis que le fou s'exclamait, interloqué :

— Mais pourquoi a-t-elle fait ça ?

Serpent ne s'inquiétait ni pour Melissa ni pour Ecureuil. Sa fille pouvait, sans danger, chevaucher toute la journée dans ces montagnes, d'autant plus que le poney tigré était une monture de tout repos. Mais le fou l'avait blessée et Serpent estimait que ce n'était pas le moment de la laisser seule.

Elle la découvrit bientôt à un tournant où la piste commençait à remonter au flanc de la vallée pour gravir une autre montagne. Melissa se tenait contre Ecureuil, étreignant son encolure tandis qu'il lui donnait des coups de museau sur l'épaule. Lorsqu'elle entendit approcher Vive, Melissa s'essuya le visage sur sa manche et se retourna. Serpent mit pied à terre et se dirigea vers elle.

— Je craignais, dit-elle, que tu ne fasses du chemin. Je suis heureuse de te trouver si vite.

— Lorsqu'un cheval vient de boiter, on ne peut pas lui demander de monter un chemin au galop, dit Melissa.

Paroles de bon sens, mais nuancées de ressentiment.

Serpent lui tendit les rênes de Vive.

— Si tu veux aller un moment à toute bride, tu peux prendre Vive.

Melissa dévisagea sa mère comme pour essayer de détecter sur son visage une nuance sarcastique que sa voix n'avait pas exprimée. Elle en fut pour ses frais.

— Non, dit-elle. N'en parlons plus. Peut-être que cela me ferait du bien, mais ça va. C'était parce que… Je ne veux pas oublier. En tout cas, pas de cette façon.

Serpent acquiesça.

— Je sais.

Melissa l'étreignit brusquement, non sans une certaine gêne, à son habitude. Sa mère lui rendit son étreinte, la tapota sur l'épaule.

— Il est vraiment fou.

— Ouais, dit Melissa, se détachant lentement. Je sais qu'il peut t'être utile. Je suis désolée, mais je ne peux pas m'empêcher de le détester. J'ai pourtant essayé.

— Moi aussi.

Elles s'assirent pour attendre patiemment la venue du fou.

Rien n'avait encore suggéré qu'il reconnaissait les lieux lorsque Serpent vit le dôme crevé. Elle contempla un long moment sa forme massive avant de l'identifier. Elle tressaillit. Elle l'avait d'abord pris pour une hauteur parmi d'autres dans le paysage ; seule sa couleur grise, qui tranchait sur le noir des montagnes, avait attiré son attention. Elle s'était attendue à voir un hémisphère classique, et non cette formidable surface irrégulière qui gisait à flanc de coteau comme une amibe géante au repos. Sa masse grise translucide était striée de bandes colorées et teintées de rouge par le soleil de l'après-midi. Serpent n'aurait su dire si le dôme avait été bâti suivant un plan asymétrique ou si ç'avait été a l'origine une bulle ronde de plastique que les forces de la civilisation précédente sur la planète avaient fondue et déformée. Mais il était certain qu'il présentait sa forme actuelle depuis fort longtemps. De la terre s'était accumulée dans les creux et les vallonnements sillonnant sa surface, une épaisse végétation d'arbres, de graminées et de buissons poussait dans les poches abritées.

Serpent continua à chevaucher une minute ou deux en silence ; elle avait peine à croire qu'enfin son but était atteint. Elle toucha l'épaule de Melissa ; l'enfant, qui fixait alors un point indéterminé du cou d'Ecureuil, leva les yeux brusquement. Sa mère désigna le dôme. Melissa laissa échapper une exclamation étouffée, puis sourit, à la fois surexcitée et soulagée. Serpent, radieuse, lui rendit son sourire.

Le fou chantait derrière elles, oublieux de leur destination. Un *dôme crevé.* Etrange alliance de mots. Les dômes sont increvables, à l'épreuve des éléments, inaltérables. Ils existent, c'est tout, mystérieux et impénétrables.

Serpent s'arrêta pour attendre le fou. Lorsque son cheval, montant de son pas traînant, fut arrivé à sa hauteur, elle pointa son index vers le dôme. À sa vue, il cligna les paupières comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— C'est ça ? demanda la jeune femme.

— Pas encore. Non, pas encore. Je ne suis pas prêt.

— Comment va-t-on là-haut ? À cheval ?

— North nous verrait.

Serpent haussa les épaules et mit pied à terre. Il faudrait grimper dur pour arriver au but, mais elle ne voyait pas de piste.

— Alors, à pied.

Elle détacha les sangles de sa selle.

— Melissa…

— Non, dit l'enfant d'un ton cassant. Je refuse de rester ici pendant que tu monterais seule avec ce type-là. Les chevaux ne craignent rien ici et personne ne va toucher à la sacoche. Ou alors il faudrait que ce soit un autre cinglé, et ce serait bien fait pour lui.

Serpent commençait à comprendre pourquoi sa propre opiniâtreté avait si souvent exaspéré ses aînés lorsqu'elle avait l'âge de Melissa. Mais au centre des guérisseurs elle n'avait jamais couru un danger sérieux, et l'on pouvait bien lui passer ses caprices.

Serpent s'assit sur un tronc d'arbre et fit signe à sa fille de prendre place à côté d'elle. Melissa s'exécuta sans regarder Serpent ; il y avait comme un défi dans la courbe de ses épaules.

— Il faut m'aider, dit la jeune femme. Sans toi je suis condamnée à l'échec. S'il m'arrive quelque chose…

— Alors ce sera un échec.

— Pas forcément. Melissa… les guérisseurs ont besoin de serpents du rêve. Là-haut dans le dôme, ils en ont assez pour jouer avec. Il faut que je découvre comment ils se les sont procurés. Si j'échoue, si je ne redescends pas, tu peux seule renseigner mes collègues sur les serpents du rêve.

Melissa fixait le sol, se frottant les jointures d'une main avec les ongles de l'autre main.

— C'est très important pour toi ?

— Oui.

Melissa soupira, serrant les poings.

— C'est bien, dit-elle. Que veux-tu que je fasse ?

Serpent la serra dans ses bras.

— Si je ne suis pas revenue, disons, dans deux jours, prends nos deux chevaux et va vers le nord. Tu passeras par La Montagne et Middlepass. C'est un long voyage mais il y a une bonne somme d'argent dans la sacoche. Tu sais comment y puiser sans risques.

— J'ai l'argent de mes gages, dit Melissa.

— D'accord, mais le mien t'appartient aussi. Inutile d'ouvrir les logements de Brume et Sable. Ils pourront survivre jusqu'à ton arrivée à destination. De toute façon Sable a besoin d'une cure d'amaigrissement.

Elle eut un sourire forcé. En réalité c'était la première fois qu'elle envisageait cette possibilité : Melissa faisant seule ce grand voyage.

— Mais…, hésita Melissa.

— Quoi ?

— S'il t'arrive quelque chose, il me faudra trop longtemps pour parvenir au centre des guérisseurs : on ne pourra rien faire pour te sauver.

— Si je ne reviens pas par mes propres moyens, on ne pourra rien faire pour moi de toute façon. N'essaie pas de me suivre. Je t'en prie. Il faut me le promettre.

— Si tu n'es pas revenue dans les trois jours, je vais chez tes guérisseurs pour les informer des serpents du rêve.

Serpent lui accorda, d'ailleurs avec gratitude, ce sursis d'un jour.

— Merci, Melissa.

Laissés en liberté dans une clairière proche de la piste, le poney tigré et la jument grise, au lieu de galoper dans l'herbe et de s'y rouler, restèrent figés l'un près de l'autre, vigilants et nerveux, les oreilles tournant en tous sens, les naseaux grands ouverts. Le vieux cheval du fou se tenait seul à l'ombre, tête basse. Melissa les observait ; elle avait les lèvres serrées.

Le fou, cloué sur place, fixait Serpent, les yeux mouillés de larmes.

— Melissa, dit sa mère, si tu vas seule au pays, dis-leur que je t'ai adoptée. Alors… alors ils sauront que tu es aussi leur fille.

— Je ne veux pas être leur fille. Je veux être ta fille.

— Tu l'es quoi qu'il arrive.

Serpent fit une profonde inspiration, et expira lentement.

— Y a-t-il une piste ? demanda-t-elle à son guide. Quel est le chemin le plus rapide pour arriver là-haut ?

— Pas de piste… le chemin s'ouvre devant moi et se referme derrière moi.

Serpent sentit que sa fille était sur le point de faire une remarque sarcastique.

— Alors, allons-y, dit-elle, et voyons si ta magie va opérer pour moi aussi.

Elle étreignit Melissa une dernière fois. L'enfant la tint embrassée, ne pouvant se résigner à la laisser partir.

— Tout ira bien, dit Serpent. Ne t'inquiète pas.

Le fou grimpait à une vitesse surprenante ; on eût dit qu'un sentier s'ouvrait effectivement devant ses pas, et pour lui seul. Serpent avait peine à le suivre, et la sueur lui piquait les yeux. Elle escalada quelques mètres de roc noir rugueux et empoigna sa robe.

— Pas si vite.

Le fou était haletant lui aussi, mais sous le seul effet de la surexcitation.

— Les serpents du rêve sont tout près.

Il se dégagea d’un coup sec et s’élança sur un roc abrupt. Serpent s’essuya le front sur une manche et grimpa à sa suite.

Lorsqu’elle réussit à le rejoindre, elle l’empoigna par les épaules et ne le lâcha qu’après l’avoir fait asseoir sur une corniche.

— Nous allons nous reposer ici, dit-elle, et ensuite continuer notre chemin plus lentement et plus tranquillement. Sinon vos amis seront informés de notre arrivée prématurément.

— Les serpents du rêve…

— North peut nous les refuser. S’il vous voit, va-t-il vous laisser continuer à monter ?

— Vous me donnerez un serpent du rêve pour moi tout seul ? Pas comme North ?

— Non, pas comme North.

Serpent était assise à l’ombre dans un espace étroit, la tête appuyée sur la roche volcanique noire. En bas dans la vallée, elle voyait un coin de pré entre des arbres à feuilles persistantes, mais Vive et Ecureuil ne se trouvaient pas dans cette partie de la clairière, ce petit morceau de velours vert. Soudain Serpent se sentit seule, au moral comme au physique.

La roche n’était pas si aride qu’elle paraissait vue de la vallée. Le lichen y formait des taches gris-vert çà et là, et de petites plantes au feuillage charnu nichaient dans des creux ombragés. Serpent se pencha pour en examiner une de plus près. À l’ombre et sur fond de roche noire, sa couleur était indistincte.

Serpent se redressa brusquement.

Armée d’un fragment de pierre, elle s’agenouilla au-dessus de la plante trapue. Lorsqu’elle se mit à taquiner ses feuilles vert-bleu, elles se fermèrent énergiquement.

Elle s’est échappée, pensa Serpent. Elle vient du dôme.

Elle s’étonnait d’avoir été prise au dépourvu ; elle aurait dû s’attendre à trouver là des choses d’un autre monde.

Elle se remit à harceler la plante, toujours du même côté. Elle se déplaçait bel et bien. Si Serpent la laissait faire, elle allait descendre jusqu'au bas de la montagne. Elle glissa la pointe de sa pierre sous l'aventureux végétal pour le sortir de sa fissure, le retournant sens dessus dessous. Son aspect n'en fut pas modifié, mis à part les radicelles dont son cœur se hérissait ; ses brillantes feuilles turquoise pivotaient sur leur base pour chercher une prise. Serpent ne connaissait pas cette espèce végétale ; mais elle avait assisté à l'invasion de choses semblables – on hésite à les appeler plantes car elles échappent aux classifications traditionnelles – qui en une nuit avait conquis tout un champ, l'empoisonnant et le rendant impropre à toute culture. Un été, quelques années auparavant, elle avait participé, avec les autres guérisseurs, à la destruction par le feu d'une armée massive de ces « choses » qui menaçait les fermes environnantes. Elles n'étaient pas revenues en nombre, mais de temps à autre, en petits commandos, elles s'emparaient d'un champ et le rendaient improductif.

Elle aurait aimé brûler la plante qu'elle avait capturée, mais il n'était pas question de se risquer à faire du feu. Elle la sortit de l'ombre pour l'exposer au soleil, et elle se ferma hermétiquement. Serpent remarqua alors autour d'elle les cadavres ratatinés de certaines de ses congénères, desséchées par le soleil, vaincues par la nudité de ce versant abrupt.

— Partons, dit Serpent, se parlant à elle-même plus qu'à son compagnon.

Elle se hissa sur le sommet de l'escarpement dominant le creux où reposait le dôme. L'étrangeté de ce qu'elle découvrit la frappa comme un coup de poing. Des plantes d'un autre monde poussaient tout autour de la base du formidable édifice à moitié affaissé ; elles atteignaient presque l'escarpement, sans laisser de place à un passage bien marqué. Serpent n'avait jamais vu pareille végétation, ni herbe, ni broussailles, ni buissons. C'était comme une

immense feuille plate, rouge vif ; mais en y regardant de plus près, elle vit qu'elle se composait en réalité de sections irrégulières, longues de trois mètres ou davantage, assemblées par un système de poils entrelacés. Partout où plusieurs feuilles se touchaient, une frondaison délicate s'élevait à quelques largeurs de main de l'intersection. Et partout où la pierre était fissurée, une bande turquoise de plantes reptiliennes divisait le tapis incarnat ; car elles recherchaient l'ombre aussi délibérément que les feuilles rouges s'étalaient à la lumière. Un jour viendrait où plusieurs d'entre elles triompheraient de l'obstacle du long versant exposé au soleil et prendraient possession de la vallée. Il suffirait pour cela que les intempéries, la chaleur et le froid ouvrent quelques fissures supplémentaires dans le roc.

Les dépressions sur la surface du dôme conservaient des poches de végétation normale car les vrilles reproductrices des reptiliennes ne pouvaient aller jusque-là. Si vraiment leur espèce offrait quelque similitude avec celle que Serpent connaissait, elles ne produisaient pas de graines. Mais d'autres plantes étrangères avaient atteint le haut du dôme, car ces creux abritaient une flore disparate comprenant des plantes vertes ordinaires, mais aussi des végétaux aux teintes vives et inconnues sur Terre. Dans quelques-unes des poches desséchées creusées par la chaleur à une grande hauteur, couleurs terrestres et extraterrestres se livraient une guerre dont l'issue paraissait encore incertaine.

Sous le dôme translucide, des formes élevées se dressaient comme des ombres indistinctes, inquiétantes. Entre la crête de l'escarpement et le dôme, il fallait progresser à découvert. Serpent paniquait de se sentir si visible, car sa silhouette se détachait sur le ciel.

Le fou la rejoignit.

— Suivons le sentier, dit-il. Il désignait les « plates-feuilles » qu'aucune piste ne traversait. La direction qu'il

indiquait était coupée en plusieurs points par les veines sombres des reptiliennes.

Serpent s’avança vers le tapis rouge et risqua un pied prudent sur le bord d’une feuille. Rien ne se produisit. C’était exactement comme si elle foulait un feuillage ordinaire. En dessous le sol avait la dureté d’une roche quelconque.

Le fou la dépassa, se dirigeant à grands pas vers le dôme. Serpent le saisit par l’épaule.

— Les serpents du rêve ! cria-t-il. Vous m’avez promis.

— Avez-vous oublié que North vous a banni ? Si vous pouviez entrer ici comme dans un moulin, auriez-vous besoin de moi ?

Le fou fixa le sol.

— Il ne sera pas content de me voir, murmura-t-il.

— Restez derrière moi, et tout ira bien.

Serpent entreprit de traverser le tapis feuillu, qui cédait à peine sous son poids, y posant le pied avec précaution pour le cas où ces larges carpettes rouges cacheraient une fissure encore inoccupée par les reptiliennes bleues. Son compagnon la suivit.

— North aime les nouveaux venus, dit-il. Il est heureux qu’ils viennent lui demander de les faire rêver. Alors il va peut-être m’aimer de nouveau, conclut-il sur un ton nostalgique.

Les bottes de Serpent laissaient des marques sur les plates-feuilles incarnates tandis qu’elle se frayait un chemin sur l’affleurement rocheux qui soutenait le dôme crevé. Une seule fois elle se retourna : depuis le bord de l’escarpement elle avait laissé des places de pas violacés sur le tapis rouge. Les empreintes du maniaque étaient beaucoup plus légères. Il avançait un peu en crabe de manière à ne pas perdre de vue le dôme ; la fascination qu’exerçaient sur lui les serpents du rêve semblait l’emporter sur sa peur de North.

La bulle oblongue était encore plus vaste qu’elle ne semblait vue de la crête. Son flanc translucide s’élevait en

une courbe douce, immense, jusqu'au point le plus élevé du dôme. Le côté dont Serpent s'approchait était strié de veines multicolores qui, progressivement, vers l'extrémité la plus éloignée de l'édifice, très loin à droite, s'effaçaient pour laisser la place au gris d'origine. À gauche, au contraire, du côté où le dôme se rétrécissait, les couleurs des stries se faisaient plus éclatantes.

La guérisseuse atteignit le dôme. Les plates-feuilles en bordaient le bas jusqu'à hauteur du genou, mais plus haut le plastique était vierge. Serpent y colla son visage, entre une raie orange et une raie violette, pour en scruter l'intérieur en faisant écran à la lumière du jour avec ses mains. Les formes qu'il renfermait étaient toujours floues, étranges. Rien ne bougeait.

Elle longea les stries colorées dans la direction où leur éclat s'avivait.

Lorsqu'elle atteignit son extrémité resserrée, elle comprit pourquoi on appelait cet édifice le dôme crevé. Serpent ne pouvait concevoir quel agent destructeur avait pu être assez puissant non seulement pour le déformer par fusion, mais pour percer une ouverture dans une matière qu'elle avait crue, justement, indestructible. Une grande étoile de fêlures irisées rayonnait autour de l'ouverture sur le plastique gondolé. La chaleur avait dû cristalliser cette matière, car les bords de la cassure s'étaient détachés, laissant une vaste entrée aux contours déchiquetés. Des globes de plastique, fluorescents, jonchaient le sol entre les feuilles des plantes étrangères. Serpent s'approcha de l'entrée avec précaution. Le fou recommença à geindre en un vague fredonnement.

— Chut ! dit la guérisseuse sans se retourner, sur quoi il se calma.

Fascinée, Serpent se hissa jusqu'à l'ouverture. Elle en sentit les arêtes aiguës sous ses paumes, mais sans y prêter attention. Dans le dôme, là où la paroi s'incurvait jadis pour former le toit, toute une partie de la voûte de plastique s'était affaissée jusqu'à hauteur d'homme. Ici et là le

plastique avait filé, du plafond au plancher, formant comme les cordes d'une harpe géante. Serpent mit le doigt sur l'une d'elles, elle résonna sourdement et la visiteuse s'empressa de l'immobiliser pour la réduire au silence.

L'éclairage était rougeâtre, fantastique. Serpent ne cessait de cligner des yeux, comme pour éclaircir sa vision. Pourtant elle y voyait très bien, mais elle ne s'était pas encore habituée à ce décor d'un autre monde. Le dôme renfermait toute une jungle extraterrestre devenue sauvage, qui ne se limitait plus, loin de là, aux reptiliennes et aux plates-feuilles. Une plante grimpante gigantesque, dont le diamètre du tronc dépassait tout ce que Serpent avait jamais vu, escaladait les murs de l'édifice, poussant des surgeons qui exploraient le plastique fragilisé, y enfonçant leurs vrilles pour trouver là une prise précaire. Cette plante tissait une sorte de dais au plafond, avec ses minuscules et délicates feuilles bleuâtres, et des fleurs énormes, mais faites de milliers de pétales encore plus petits que les feuilles.

Serpent pénétra plus avant dans le dôme, là où la chaleur de l'explosion, moins intense, n'avait pas affaissé le plafond. Çà et là une plante grimpante s'était accrochée à la paroi, puis lorsque le plastique était trop solide pour être brisé ou trop lisse pour offrir une prise, était retombée à terre. Aux plantes grimpantes succédèrent des arbres, ou ce qui en tenait lieu. L'un se dressait sur un mamelon, et c'était une masse enchevêtrée de tiges ou branches qui s'entortillaient à foison et s'élevaient bien plus haut que la tête de Serpent, s'élargissant de la base au sommet pour former comme un cône reposant sur la pointe.

Se remémorant une vague description du fou, Serpent désigna un monticule central dont le sommet n'était pas loin d'atteindre la voûte de plastique.

— Par là, hein ? dit-elle tout bas.

Accroupi derrière elle, le fou marmonna des paroles qui pouvaient passer pour un acquiescement. Serpent repartit. Elle avança sous la sombre dentelure des arbres

enchevêtrés et, de temps à autre, dans des zones de lumière colorée, là où les blessures irisées de l'édifice filtraient les rayons solaires. Serpent était à l'affût du moindre bruit, voix humaine, sifflement léger de serpents au nid ou tout autre indice sonore. Mais l'air lui-même était immobile.

Le terrain commença à grimper ; ils atteignirent le pied du monticule. Serpent voyait affleurer çà et là une roche volcanique noire, sans doute apportée d'un autre monde. Elle était d'aspect ordinaire, mais non les plantes qui poussaient là. La couverture végétale présentait là l'apparence d'une fine chevelure brune ; elle en avait la texture lisse et soyeuse. Le fou montrait le chemin, suivant une piste inexistante. Serpent le suivait péniblement. La pente se faisait plus abrupte, et des gouttes de sueur perlaient sur son front. Elle recommençait à souffrir du genou et pestait en sourdine. Un caillou roula sous les plantes capillaires qu'elle foulait et son pied glissa. Elle s'accrocha à la végétation afin d'amortir sa chute et cette herbe fut assez résistante pour lui permettre de se redresser ; il lui en restait une touffe dans la main : de longues tiges dont chacune, à la manière d'un cheveu, avait sa racine délicate.

Ils continuèrent à monter sans que personne les interpelât. La sueur sécha sur le front de Serpent : l'air devenait plus frais. Le fou, la bouche fendue d'un large sourire, marmottant, grimpait avec ardeur. La fraîcheur fut bientôt comme un murmure de l'air ambiant descendant la pente à la manière d'un ruisseau. Serpent avait pensé que le haut du monticule serait tiédi par la chaleur retenue prisonnière sous la voûte du dôme. Mais plus elle grimpait, plus la brise se faisait froide et vive.

Une fois franchie la zone des plantes capillaires, un nouveau type d'arbre se présenta. Comme ceux d'en bas, ils étaient formés de branches entrelacées et de racines tordues en masse compacte, avec de minuscules feuilles agitées par la brise. Mais ils ne s'élevaient qu'à quelques

mètres et se groupaient par trois ou davantage, la symétrie de chacun d'eux étant détruite par le voisinage des autres. La forêt s'épaississait. Enfin apparut un sentier qui serpentait entre les troncs torsadés. Une fois enfermée dans cette sylve, Serpent rejoignit le fou et l'arrêta.

— Désormais vous resterez derrière moi, c'est compris ?

Il acquiesça sans la regarder.

Le dôme diffusait la lumière du soleil de telle sorte que rien ne projetait d'ombre et cette lumière parvenait tout juste à filtrer à travers la voûte des branches noueuses. De petites feuilles frémissaient dans la brise. Serpent continuait son chemin. Le roc, sous ses bottes, avait fait place à un sentier mollement tapissé d'humus et de feuilles mortes.

Sur la droite un rocher impressionnant se dressait en une courbe douce pour former une corniche d'où l'on devait avoir vue sur la plus grande partie du dôme. Serpent songea un instant à l'escalader, mais elle eût craint d'être trop visible. Elle ne voulait pas que North et ses amis pussent l'accuser de les espionner, ni qu'ils fussent avertis de sa présence avant qu'elle eût pénétré dans leur camp. Elle frissonnait car la brise s'était muée en un vent froid.

D'un coup d'œil elle voulut s'assurer que le fou la suivait bien. Et elle le vit galoper vers le rocher en surplomb en agitant les bras. Toute saisie, Serpent hésita. Sa première pensée fut qu'il avait décidé, tout bien considéré, de se tuer. Elle vit alors Melissa se précipiter vers lui.

— North ! cria-t-il.

Melissa, se jetant sur lui et lui donnant un coup d'épaule, le plaqua au sol. Serpent s'élança vers eux ; Melissa luttait pour l'empêcher de se relever, lui pour se dégager. Son cri se répéta en échos multiples répercutés par les murs et la voûte ondulée du dôme. Melissa, empêtrée dans les membres décharnés et la vaste robe de son adversaire, cherchait à tâtons son couteau sans cesser de maintenir ses jambes clouées au sol.

Serpent sépara Melissa de son ennemi avec toute la douceur possible. Le fou se retourna avec des mouvements saccadés, prêt à pousser un nouveau cri, mais Serpent dégaina son propre couteau et le brandit sous son menton. Son autre main était crispée. Elle l'ouvrit lentement, faisant taire sa colère.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? Hein ? Nous avions fait un pacte.

— North…, murmura-t-il. North va m'en vouloir. Mais si je lui amène des nouveaux venus…

Serpent regarda Melissa, qui avait les yeux fixés au sol.

— Je ne t'ai pas promis de ne pas te suivre, dit-elle. J'y ai bien pris garde. Je sais que c'est de la triche, mais…

Elle leva la tête et soutint le regard de Serpent.

— Il y a des choses que tu ne sais pas sur les gens. Tu leur fais trop confiance. Il y a des choses que je ne sais pas, moi non plus, bien sûr, mais ce sont des choses différentes.

— N'en parlons plus. Tu as raison. J'ai eu tort de lui faire confiance. Merci de l'avoir arrêté.

Melissa haussa les épaules.

— Nous ne sommes pas plus avancés. Je ne sais pas où ils nichent mais ils savent maintenant que nous sommes ici.

Le fou commença à pousser de petits rires, roulant sur lui-même les bras serrés autour de la taille.

— North va recommencer à m'aimer.

— La ferme ! dit Serpent. (Elle rengaina son couteau.) Melissa, il faut que tu sortes du dôme avant d'être vue.

— Viens avec moi, je t'en prie, dit Melissa. Tout est dingue ici.

— Il faut que quelqu'un puisse parler de cet endroit à mes amis.

— Je me moque de tes amis ! Pour moi, c'est toi qui comptes. J'aurais bonne mine si j'allais leur dire que je t'ai laissé tuer par un fou !

— Melissa, sois gentille, nous n'avons pas le temps de discuter.

L’enfant rajusta son foulard de tête de façon qu’il recouvrît le côté brûlé de son visage. Contrairement à Serpent, elle n’avait pas changé de tenue après avoir quitté le désert.

— Tu devrais me permettre de rester avec toi, dit-elle.

Elle tourna le dos à Serpent, les épaules voûtées, et commença à descendre le sentier.

— Ton vœu sera exaucé, mon enfant.

La voix qui disait ces mots était grave, courtoise.

Serpent crut un instant que le fou venait de parler normalement, mais il était tapi à côté d’elle sur le roc nu, et une quatrième personne se tenait maintenant sur la piste. Melissa, s’étant immobilisée, le regarda avec de grands yeux puis recula.

— North ! cria le fou, je vous amène du monde. Et je vous ai averti, je ne voulais pas qu’elles vous surprennent. Vous m’avez entendu ?

— Je t’ai entendu. Et je me suis demandé pourquoi tu étais revenu malgré mon interdiction.

— Je pensais que vous aimeriez ces gens-là.

— Et c’est tout ?

— Oui !

— En es-tu bien sûr ?

Le ton restait courtois, mais on y sentait percer une ironie sarcastique, plaisir sadique corroboré par un sourire plus cruel que bienveillant.

La silhouette de North paraissait fantastique dans la pénombre ; il était en effet très grand, si grand qu’il lui fallait se courber sous le tunnel de feuillage. C’était pathologique, un cas de gigantisme pituitaire, diagnostiqua Serpent. Sa maigreur accentuait ses moindres malformations. Il était tout de blanc vêtu, atteint d’albinisme par-dessus le marché : cheveux, sourcils et cils blancs comme de la craie, yeux bleus très pâles.

— Oui, North, c’est tout.

Le silence, rendu pesant par la présence de North, régnait sur les bois. Serpent crut déceler d’autres

mouvements entre les arbres mais elle n’en aurait pas juré. Elle doutait qu’on pût se cacher au milieu de cette végétation. Dans cette sombre forêt d’outreciel, peut-être les arbres pouvaient-ils entortiller et détortiller leurs branches aussi aisément que des amoureux se serrent et se desserrent les mains. Serpent frissonna.

— S’il vous plaît, North, ne me chassez pas. Je vous ai amené deux adeptes.

Serpent fit taire le fou en le touchant à l’épaule.

— Pourquoi êtes-vous venue ? dit North.

Ses conversations avec le fou avaient suggéré à Serpent qu’il pourrait être imprudent de révéler immédiatement à North sa qualité de guérisseuse.

— Comme tout le monde, dit-elle. Pour les serpents du rêve.

— Vous détonnez sur ma clientèle habituelle ; vous n’avez pas le physique.

Il s’avança vers Serpent. La dominant de sa haute taille dans la pénombre, il la regarda, puis ses yeux se posèrent sur le fou, enfin sur Melissa. Son regard s’adoucit.

— Ah, je vois. C’est pour elle que vous êtes venue.

Melissa dut se contenir pour ne pas lui lancer un démenti hargneux. Elle s’imposa de rester calme.

— Nous sommes venus tous les trois ensemble, dit Serpent. Tous pour la même raison.

Elle sentit le fou prêt à se précipiter vers North pour se jeter à ses pieds. Elle serra plus fortement sa main sur le saillant osseux de l’épaule du fou, ce qui eut pour effet de le replonger dans un état léthargique.

— Et que m’apportez-vous en échange de votre initiation ?

— Je ne comprends pas, dit Serpent.

North se rembrunit, mais pour éclater de rire aussitôt.

— Il vous a donc amenées ici sans rien vous dire de nos coutumes ! Je reconnais bien là ce pauvre imbécile.

— Mais je les ai amenées, North. Je les ai amenées.

— Et elles t’ont amené à moi. Piètre rétribution !

— Nous pourrons nous entendre sur la rétribution lorsque nous serons parvenus à un accord.

De voir North s'ériger en demi-dieu, exiger un tribut, asseoir son autorité sur le pouvoir des serpents du rêve mettait Serpent dans une colère telle qu'elle n'en avait jamais éprouvé. Ou plutôt cela l'outrageait. Son éducation l'avait imprégnée de la conviction qu'il était immoral, impardonnable d'employer les serpents des guérisseurs à la satisfaction d'ambitions personnelles. Elle avait eu l'occasion d'entendre raconter aux enfants, dans les familles qu'elle visitait, des histoires de tristes sires qui usaient de pouvoirs magiques pour devenir des tyrans ; et toujours ils finissaient mal. Mais les guérisseurs étaient à l'abri de pareilles tentations. Non par peur, mais par amour-propre.

North avança de quelques pas en boitillant.

— Ma chère enfant, vous ne comprenez pas. Quiconque pénètre dans mon camp n'en ressort que si je puis compter sur sa loyauté. En premier lieu, vous n'aurez pas envie de me quitter. Ensuite, si j'envoie quelqu'un à l'extérieur, c'est une preuve de confiance. Un honneur.

— Et lui ? dit Serpent, désignant le fou d'un geste de la tête.

North eut un rire sans joie.

— Je ne l'ai pas envoyé au-dehors. Je l'ai exilé.

— Mais je sais où sont leurs affaires, North ! cria le fou en s'arrachant à Serpent qui, écœurée, ne chercha pas à le retenir. « Vous n'avez pas besoin d'elles, mais de moi seulement. »

Se jetant à genoux devant North, il lui enveloppa les jambes de ses bras.

— Tout est dans la vallée, dit-il. Il n'y a qu'à se baisser pour le ramasser.

Les yeux de North allèrent du fou à la guérisseuse, qui haussa les épaules.

— Mon matériel est bien protégé, dit-elle. Cet homme peut vous y conduire mais vous ne pourrez pas vous

l’approprier.

Elle s’abstint cependant de révéler sa profession.

North se dégagea de l’étreinte du fou.

— Ma santé délicate, dit-il, m’interdit de descendre dans la vallée.

Un petit sac pesant atterrit aux pieds de North.

— Si vous exigez être payé rien que pour parler aux gens, dit Melissa d’un ton agressif, prenez.

North se courba péniblement et ramassa le sac contenant l’argent des gages de la fillette. Il l’ouvrit et en versa le contenu dans sa main. L’or brillait, même dans la pénombre de la forêt. Il fit tinter les pièces d’un air pensif.

— C’est bien, disons comme acompte. Il va falloir déposer vos armes, bien entendu, puis nous nous rendrons chez moi.

Serpent retira son couteau de sa ceinture et le jeta à terre.

— Serpent…, murmura Melissa.

Elle leva les yeux vers elle, affligée, manifestement étonnée de son geste, pour elle incompréhensible, la main crispée sur la poignée de son propre couteau.

— Si nous voulons qu’il nous fasse confiance, il faut lui faire confiance, dit Serpent.

En réalité cette confiance, elle était bien décidée à ne pas la lui accorder. Mais des couteaux ne seraient pas d’un grand secours contre plusieurs adversaires, ce North n’était sans doute pas venu seul.

« Mon enfant chérie, pensa Serpent, je n’ai jamais dit que ce serait facile. »

North fit un pas vers Melissa. Elle recula ; les jointures de ses doigts étaient blanches.

— N’aie pas peur de moi, ma petite. Et ne fais pas la maligne. J’ai plus d’un tour dans mon sac.

Les yeux fixés au sol, Melissa dégaina lentement son couteau et le jeta à ses pieds.

D’un geste saccadé de la tête, North fit signe au fou d’aller vers Melissa.

— Fouille-la.

Serpent posa la main sur l’épaule de sa fille, crispée, tremblante.

— Inutile de la fouiller, je vous donne ma parole qu’elle n’a pas d’autre arme sur elle.

Serpent sentait que Melissa était prête à craquer : son effort pour se maîtriser ne pourrait résister à la haine et au dégoût que lui inspirait cet individu.

— Raison de plus pour la fouiller, dit North. Nous n’exigerons pas une fouille trop minutieuse ; je ne suis pas un fanatique. Voulez-vous que nous commencions par vous ?

— Ce serait préférable, dit Serpent.

Elle leva les mains. North la tâta, la fit tourner, étendre les bras, se pencher en avant et empoigner les branches torsadées d’un arbre. Si elle ne s’était pas inquiétée pour Melissa, toute cette mise en scène l’aurait divertie.

Serpent trouvait l’opération interminable. Elle allait se tourner une fois de plus lorsque de son doigt pâle, North tâta sur sa main la cicatrice luisante de sa récente morsure.

— Ah, dit-il tout bas, si près de la jeune femme qu’elle sentait son haleine chaude et fétide, vous êtes guérisseuse.

Serpent entendit se débander l’arbalète juste après que son trait fut entré dans son épaule, au moment où elle se sentit envahie par une vague de douleur. Ses genoux vacillèrent mais elle ne put tomber : le projectile l’avait clouée au tronc de l’arbre torsadé, et sa force acheva de se consumer en vibrations qui se propageaient dans tout son corps. Melissa hurla de fureur. Serpent sentait son sang couler tout chaud sur son sein et sur son omoplate. De sa main gauche elle chercha l’endroit où la mince flèche était sortie de sa chair pour se planter dans l’arbre, mais ses doigts glissaient et le bois de l’arbre retenait solidement la pointe du trait. Melissa la soutenait de son mieux. Des voix s’entrelaçaient derrière elle pour former une longue traînée sonore.

Quelqu’un empoigna la flèche et, d’un coup sec, l’extirpa de son épaule en lui imprimant un mouvement de torsion. Le frottement du bois sur ses os lui arracha un hoquet de douleur. La pointe lisse de métal frais glissa hors de la plaie.

— Tuez-la maintenant, dit le fou, tout surexcité. Tuez-la et laissez-la pourrir ici pour l’exemple.

Le cœur de Serpent, pompe foulante, faisait gicler son sang chaud sur son épaule. Elle chancela, se rattrapa, tomba à genoux. Le choc la frappa au creux des reins ; toute vibrante de douleur, elle s’efforçait en vain de se dérober à cette torture, comme ce pauvre petit Sève qui se contorsionnait, la colonne fracturée.

Melissa lui faisait face ; sa tête rousse et son visage brûlé découverts, aveuglée par ses larmes, chuchotant des paroles de réconfort comme elle aurait fait pour un cheval, elle s’employait, maladroitement, à enrouler son foulard autour de la blessure. « Que de sang pour une petite flèche », pensa Serpent. Elle s’évanouit.

Elle fut réveillée par le froid. Reprenant conscience, elle fut surprise d’être encore en vie. La haine exhalée par North lorsqu’il avait décelé sa profession ne lui avait laissé aucun espoir. Son épaule lui faisait atrocement mal, mais ce n’était plus cette douleur lancinante qui détruit la faculté de penser. Elle fléchit sa main droite. Elle était faible mais elle remuait.

Elle se leva péniblement, frissonnante, clignant des yeux, la vue trouble.

— Melissa, murmura-t-elle.

North, à côté d’elle, éclata de rire.

— N’ayant pas encore le privilège d’être guérisseuse, elle est indemne.

Un air froid soufflait autour de Serpent. Elle secoua la tête et se frotta une manche sur les yeux. Sa vision s’éclaircit brusquement. L’effort qu’elle fit pour s’asseoir la fit transpirer, et sa sueur fut aussitôt glacée. North était

assis devant elle, souriant, flanqué de ses amis qui formaient un cercle autour d'elle. Le sang avait séché sur sa chemise sauf à l'endroit précis de sa blessure ; elle avait donc dû rester inconsciente un certain temps.

— Où est-elle ?

— Elle n'a rien à craindre, dit North. Elle peut rester avec nous. Ne vous inquiétez surtout pas, elle sera heureuse ici.

— Elle ne voulait pas venir. Ce n'est pas là le genre de bonheur qu'elle souhaite. Laissez-la rentrer chez elle.

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai rien contre elle.

— Et qu'avez-vous contre les guérisseurs ?

North fixa longuement la jeune femme.

— Je pensais que ça sautait aux yeux.

— Je suis désolée, dit la guérisseuse. Nous pourrions probablement vous donner la capacité d'élaborer en vous de la mélanine, mais nous ne sommes pas des magiciens.

L'air glacial qui l'inondait pas vagues soufflait d'une caverne située derrière elle ; ses bras en avaient la chair de poule. Ses bottes avaient disparu ; les pierres glacées pompaient la chaleur de ses plantes de pied. Mais le froid endormait aussi sa douleur à l'épaule. Puis elle fut prise d'un violent frisson, et sa souffrance se réveilla, plus atroce encore que précédemment. Le souffle coupé, elle ferma les yeux un moment, puis se tint immobile, plongée dans ses propres ténèbres, respirant profondément et chassant de son esprit toute perception de sa blessure. Son dos avait recommencé à saigner, à un endroit où il lui était difficile d'intervenir. Elle espérait que Melissa se trouvait dans un lieu plus chaud ; et elle se demandait où étaient les serpents du rêve ; n'avaient-ils pas besoin de chaleur pour survivre ?

Serpent ouvrit les yeux.

— Et votre grande taille…, dit-elle.

North eut un rire amer.

— Dieu sait si je ne suis pas tendre pour les guérisseurs, mais je n'ai jamais dit qu'ils manquaient d'aplomb.

— Quoi ? demanda Serpent, l’esprit embrumé. (La perte de sang troublait son cerveau, et elle prenait North pour un quelconque patient.) Nous aurions pu vous soigner, continua-t-elle, si nous vous avions examiné dès le début. Vous avez dû atteindre cette taille avant que l’on songe à vous faire consulter un guérisseur.

La face pâle de North s’empourpra de fureur.

— Taisez-vous !

Il se dressa d’un bond et força Serpent à se lever. Elle plaqua le bras sur son flanc droit.

— Crois-tu que je veuille entendre cela ? Crois-tu que j’aie envie de m’entendre seriner que j’aurais pu être comme les autres ?

Il poussa Serpent vers la caverne. Fouettée par le vent, elle chancela, mais il la releva sans ménagement.

— Les guérisseurs ! Où étiez-vous quand j’avais besoin de vous ? Je vais te montrer le cas que je fais de vous.

— North, s’il te plaît, North !

Ce cri venait du pauvre dingue qui avait amené Serpent en ce lieu. Il était sorti du cercle des disciples décharnés de North, qui n’étaient plus pour la jeune femme que des formes vagues.

— Elle m’a aidé, North, je veux prendre sa place.

Il tirait sur la manche du maître, gémissant et suppliant. North le repoussa, il tomba et resta à terre.

— Ta cervelle est troublée, dit North. Ou bien tu me prêtes ta folie.

L’intérieur de la grotte scintillait à la lueur de torches fumantes, et sur ses murs la glace brillait en menus joyaux. Au-dessus des torches, la suie s’étalait sur la pierre en grandes taches rondes. L’eau qui suintait de la roche formait des flaques boueuses qui s’étalaient sur le sol avant de se réunir en un ruisselet. En tombant partout goutte à goutte, cette eau produisait un son clair et froid de cristal heurté. À chaque pas, Serpent sentait son épaule se déchirer, et elle n’avait plus la force de faire taire cette douleur. L’air était chargé d’une odeur de poix brûlée.

Lentement, elle prit conscience d’un bruit sourd, le ronronnement d’un moteur ; elle le sentait plutôt qu’elle ne l’entendait. Il s’insinuait dans son corps, dans ses os.

Devant elle le tunnel s’éclairait. Il se terminait brusquement par une ouverture donnant sur une dépression creusée dans la colline ; c’était comme le cratère d’un volcan, mais manifestement creusé de main d’homme. À l’orée du tunnel glacial, Serpent clignait des yeux, promenant autour d’elle des regards hébétés. Elle voyait s’ouvrir d’autres tunnels, tels des yeux aveugles braqués sur les siens. Au-dessus d’elle le dôme était comme un ciel gris, dépourvu de directions. L’air froid affluait du tunnel le plus spacieux, formant un lac presque palpable drainé par les tunnels de moindre importance. North poussa Serpent. Elle voyait des choses, sentait des choses, mais sans réagir. Elle en était incapable.

— Descendez. Avec ça.

North, d’un coup de pied, fit tomber dans une profonde fissure creusant le roc sous le centre du cratère un tas de cordage et de bois qui s’y déroula avec fracas : c’était une échelle de corde. Son extrémité inférieure, plongée dans les ténèbres, était invisible.

— Descends, répéta North. Ou bien faut-il qu’on te jette dedans ?

— North, de grâce, gémit le fou.

Serpent comprit soudain ce qui l’attendait. Elle se mit à rire sous le regard ébahi de North. Elle sentait une grande force, empruntée au vent, à la terre, affluer en elle.

— Est-ce ainsi que vous torturez les guérisseuses ? dit-elle.

Elle fit volte-face pour s’engager dans la crevasse, surexcitée mais maladroite. Se tenant d’une seule main et s’assurant, de ses orteils nus, une bonne prise pour chaque échelon, elle descendit lentement dans les ténèbres glaciales.

Au-dessus d’elle, elle entendit le fou éclater en sanglots désespérés.

— Vous verrez comment vous vous sentirez demain matin, dit North.

La voix du fou s'éleva, terrifiée :

— Elle va tuer tous les serpents du rêve, North ! C'est pour ça qu'elle est venue ici.

— Une guérisseuse, tuer des serpents du rêve ? dit North. Je voudrais bien voir ça.

D'après les échos produits par le choc des barreaux contre la paroi de la crevasse, Serpent sut qu'elle approchait du fond. L'obscurité n'était pas complète et ses yeux s'y habituaient progressivement. Transpirant et frissonnant, elle dut s'arrêter. Elle reposa le front contre la pierre froide. Ses orteils et les jointures de sa main gauche étaient écorchés, car l'échelle pendait au ras de la paroi rocheuse.

Ce fut alors qu'elle entendit enfin le bruissement que font en rampant de petits serpents. Cramponnée aux cordes. Serpent scruta les ténèbres de la fosse. Un mince filet de lumière pénétrait en son centre.

Un serpent du rêve rampa d'un mouvement lent d'une des limites obscures à l'autre. Serpent descendit à tâtons les derniers mètres et, avec le maximum de précautions, sonda le sol de son pied engourdi pour s'assurer qu'aucun animal ne s'y mouvait. Elle s'agenouilla sur une pierraille glaciale et coupante. Seul le sang frais qui coulait de son épaule lui apportait une sensation de chaleur. Elle explora d'une main prudente les éclats de roche jonchant le sol. Ses doigts effleurèrent les écailles lisses d'un serpent qui fuyait sans bruit. Un autre reptile passa à sa portée et cette fois elle s'en saisit. Elle sentit une douleur en deux points minuscules de la main. Souriante, la main douce, elle tint le serpent du rêve derrière la tête, préservant ainsi son venin par habitude. Elle l'approcha de ses yeux pour l'examiner. Ce n'était pas un reptile apprivoisé et doux comme le pauvre Sève. En animal sauvage, il se tortillait, fouettait l'air de sa queue, faisait jaillir sa délicate langue tridentée vers sa ravisseuse et la happait dans sa gueule pour goûter

l’odeur de l’intruse. Mais il ne sifflait pas ; Sève non plus n’avait jamais sifflé.

Ses yeux s’habituant toujours davantage, Serpent découvrit progressivement le reste de la fosse ; elle était emplie de serpents du rêve de toutes tailles, les uns solitaires, d’autres grégaires au point de grouiller en masses enchevêtrées. C’était la première fois de sa vie qu’elle en voyait en si grand nombre ; même si tous les guérisseurs regagnaient en même temps leur centre avec chacun son serpent du rêve, ils ne pourraient en réunir une telle quantité.

Celui qu’elle tenait se calma dans la maigre chaleur de sa main. Une goutte de sang se forma sur chaque perforation de la morsure, mais la douleur causée par le venin n’avait duré qu’un instant. Assise sur les talons, la guérisseuse caressa le serpent sur la tête. Elle se remit à rire. Elle savait qu’il lui fallait se contrôler : son rire relevait plus de l’hystérie que de la joie. Mais pour le moment elle riait.

— Rira bien qui rira le dernier, guérisseuse, lança la voix de North répercutée par la pierre en un écho caverneux.

— Pauvre imbécile ! répliqua-t-elle avec allégresse.

Elle avait d’autres serpents du rêve dans la main et tout autour d’elle. Elle riait du côté comique de ce châtiment car c’était comme la réalisation d’un rêve d’enfant. Elle riait aux larmes mais pendant un instant ce furent des larmes d’affliction. Elle savait que North, lorsqu’il constaterait l’inefficacité de cette torture, en trouverait une autre. Elle renifla, toussa, s’essuya le visage avec un pan de sa chemise. Elle avait un moment de répit.

Elle vit alors Melissa.

Elle était recroquevillée sur la rocaille de l’extrémité resserrée de la fosse. Serpent s’avança vers elle avec précaution pour ne pas faire de mal aux serpents gisant sur le sol, ni effrayer ceux qui s’étaient enroulés autour des bras et du corps de sa fille, ou formaient des vrilles vertes dans ses cheveux roux.

Agenouillée à côté de Melissa, elle la débarrassa, d'une main douce, de tous ces serpents sauvages. On lui avait ôté sa robe et coupé son pantalon aux genoux. Elle avait les bras nus et ses bottes, comme celles de sa mère, avaient disparu. Elle était ligotée et, pour s'être débattue, avait les poignets écorchés. Ses bras et ses jambes étaient piquetés de petites morsures sanguinolentes. Un serpent enfonça ses crochets dans la chair de Serpent et se retira si rapidement qu'elle eut à peine le temps de l'entrevoir. Les dents serrées, la guérisseuse se rappela ces mots du fou : « Le mieux, c'est lorsqu'ils vous frappent partout à la fois. »

Serpent, tout en bloquant le passage aux serpents attirés vers Melissa, libéra ses poignets en dénouant, non sans mal, la corde qui la ligotait. La peau de l'enfant était froide et sèche. Serpent la souleva de son bras gauche tandis que les reptiles sauvages rampaient sur ses propres pieds. Une fois de plus elle se demanda comment ils pouvaient vivre dans ce froid. Jamais elle n'aurait osé exposer Sève à une telle température, même enfermé dans la sacoche : elle l'en aurait sorti, l'aurait réchauffé dans ses mains et laissé s'enrouler autour de sa gorge.

La main inerte de Melissa glissa sur le roc ; le moindre frottement, sur la pierre ou sur du tissu, faisait jaillir du sang de ses morsures. Serpent réussit à placer l'enfant sur ses genoux pour l'isoler du sol glacial. Son pouls était lent et fort, sa respiration profonde ; mais la guérisseuse craignait qu'elle ne s'arrêtât complètement tant il s'écoulait de temps entre chaque cycle respiratoire.

La pression du froid était implacable ; elle refoulait la douleur à l'épaule de Serpent, mais lui pompait son énergie. Rester éveillée, pensait-elle. À tout prix. Melissa peut cesser de respirer, son cœur peut flancher par suite d'une trop grande absorption de venin, et alors il faudra la soigner. Mais, malgré elle, sa vue se troublait et ses paupières s'abaissaient ; chaque fois qu'elle allait s'endormir, dodelinant de la tête, elle se réveillait d'une secousse. Une pensée réconfortante s'insinua dans son

esprit : le venin de serpent du rêve ne tue pas. On lui survit ou l'on meurt de sa maladie quand l'heure est venue. Il n'y a pas de risque à dormir, elle ne mourra pas. Mais Serpent ne connaissait aucun exemple d'une pareille absorption du venin, et Melissa n'était qu'une enfant.

Un serpent minuscule glissa entre sa jambe et la paroi de la crevasse. Elle le cueillit de sa main droite engourdie et le regarda avec émerveillement. Lové dans sa paume, il la fixait de ses yeux sans paupières, sa langue tridentée explorant l'air. Lui trouvant quelque chose d'insolite, elle l'examina de plus près.

C'était un serpenteau fraîchement éclos, à en juger par son bec corné, commun à de nombreuses espèces de serpents nouveau-nés. Serpent savait maintenant comment North se procurait ces serpents. Il ne les recevait pas d'un autre monde. Il ne les obtenait pas par clonage. Il avait une population qui se reproduisait. Il y en avait de tout âge dans cette fosse, des nouveau-nés comme des adultes d'une taille dépassant tout ce que Serpent avait jamais vu en fait de serpents du rêve.

Elle s'était retournée pour déposer le serpenteau derrière elle lorsque sa main cogna le mur. Effrayé, l'animal frappa. Le coup d'épingle de ses minuscules crochets fit tressaillir la jeune femme. Le petit ophidien s'échappa de sa main et disparut dans les ténèbres.

— North ! cria Serpent d'une voix rauque. (Elle s'éclaircit la gorge et lança un nouvel appel) : North !

Au bout d'un moment sa silhouette apparut au bord de la crevasse. À voir son sourire tranquille, la guérisseuse fut fixée : il s'était attendu à ce qu'elle le suppliât de la libérer. Il observa la façon dont elle s'était placée pour faire barrage entre Melissa et les serpents.

— Il ne dépend que de vous qu'elle soit libre, dit-il. Cessez d'éloigner d'elle mes créatures.

— Vos créatures sont gaspillées ici. Vous devriez en faire profiter tous les hommes. Ils vous rendraient hommage, les guérisseurs en particulier.

— Cet hommage, je le reçois ici de mes amis.

— Mais ce doit être une vie difficile. Vous pourriez vivre dans le confort et l'aisance.

— Il n'est point de confort pour moi. Vous devriez être la première à le comprendre. Que je couche sur la dure ou sur un matelas de plumes, cela ne change rien.

— Vous avez réussi à faire se reproduire les serpents du rêve.

Serpent regarda sa fille. Plusieurs serpents s'étaient insinués vers elle. L'un d'entre eux était sur le point d'atteindre son bras. La jeune femme s'en saisit et fut mordue à la place de sa fille. Indifférente à la douleur et aux crochets de tous ces reptiles, elle les attrapa pour les replacer derrière elle.

— Je ne sais pas comment vous faites, continua-t-elle, mais vous devriez faire profiter les autres de votre secret.

— Et quelle serait votre place dans ce projet ? Seriez-vous mon héraut ? Vous pourriez, dans chaque ville danser pour attirer les gens, et annoncer ma venue.

— Je ne vous cache pas que je n'ai aucune envie de mourir ici.

North ricana.

— Vous pourriez, dit Serpent, faire du bien à tant de gens. Si vous n'avez pu être soigné quand il le fallait, c'est parce que nous n'avons pas assez de serpents du rêve. Vous pourriez être le bienfaiteur de tous vos pareils.

— Je suis le bienfaiteur de ceux qui viennent à moi, dit North. Et ce sont mes pareils. Ce sont les seuls qui m'intéressent.

Il se tourna pour partir.

— North !

— Quoi ?

— Donnez-moi au moins une couverture pour Melissa. Elle risque de mourir de froid.

— Non, elle ne risque rien si vous l'abandonnez à mes créatures.

Il disparut.

Serpent serra sa fille dans ses bras ; elle sentait dans son propre corps chaque battement lent et lourd du cœur de l'enfant. Glacée, épuisée, elle ne pouvait même plus penser. Le sommeil amorcerait sa guérison, mais il lui fallait rester éveillée, pour le bien de Melissa et pour son propre bien. Une pensée demeurait vivace : braver les désirs de North. Avant toute chose, elle savait que sa fille et elle-même seraient perdues si elles avaient le malheur de lui obéir.

Avec des gestes d'une lenteur calculée pour ne pas éveiller la douleur de son épaule qu'elle avait réussi à juguler, Serpent prit les mains de Melissa dans les siennes et les frotta afin d'y rétablir la circulation sanguine. Quant au sang provenant des morsures de serpents, il était maintenant coagulé. Un reptile se lova autour de sa cheville. Elle agita les orteils et fléchit le pied avec l'espoir de chasser l'animal. C'est à peine si elle sentit ses crochets s'enfoncer dans son coup-de-pied, tant ses extrémités étaient gelées. Elle continuait à frotter les mains de Melissa. Elle les embrassait, elle soufflait dessus pour les réchauffer de son haleine que le froid rendait visible. La pénombre s'obscurcissait. Serpent leva les yeux. L'étroite bande grise du dôme dessinée par les bords de la crevasse était devenue presque noire avec la tombée de la nuit. Serpent se sentit accablée de tristesse. Elle se rappela la nuit où Jesse était morte : elle ne voyait pas d'étoiles, mais la même bande de ciel sombre entre d'abruptes parois rocheuses ; et le froid de la fosse était aussi épuisant que la chaleur du désert. Serpent serra sa fille dans ses bras et se pencha sur elle pour la protéger des ombres. Faute de serpent du rêve, elle n'avait rien pu faire pour Jesse ; à cause des serpents du rêve elle ne pouvait rien faire pour Melissa.

Les reptiles se massèrent et rampèrent dans sa direction, leurs écailles faisant comme un murmure sur la pierre humide… Serpent se réveilla brusquement de son rêve.

— Serpent ?

Ce murmure rauque qu’elle avait entendu, c’était la voix de Melissa.

— Je suis là.

Elle devinait à peine le visage de sa fille. Le jour expirant éclairait faiblement ses cheveux bouclés et ses cicatrices épaisses. Ses yeux avaient une expression lointaine, hébétée.

— J’ai rêvé… Il disait vrai ! cria-t-elle en un accès de colère. Que le diable l’emporte, il disait vrai.

Elle jeta les bras autour du cou de Serpent et se cacha le visage. Sa voix était étouffée.

— Je me suis oubliée un moment, mais on ne m’y reprendra plus, non…

— Melissa… (Melissa se raidit au son de sa voix.) Je ne sais pas ce qui va arriver. North affirme qu’il ne va pas te faire mal. (Mélissa tremblait ou frissonnait.) Si tu te joins à lui…

— Non !

— Melissa…

— Non ! Je ne veux pas ! Je m’en fiche, cria-t-elle d’une voix aiguë, tendue. Ce serait pour moi un autre Ras.

— Ma chérie, tu sais où aller maintenant. Nous en avons déjà parlé. Il faut que les guérisseurs soient renseignés sur cet endroit. Il faut que tu essaies d’en sortir.

Silencieuse, Melissa se serra contre sa mère.

— J’ai abandonné Brume et Sable, dit-elle enfin. Je n’ai pas fait ce que tu désirais, et maintenant ils vont mourir de faim.

Serpent lui caressa les cheveux.

— Ils peuvent attendre un certain temps.

— J’ai peur, murmura Melissa. Et pourtant j’avais promis de ne plus jamais avoir peur. Serpent, si je vais à lui et s’il me dit qu’il va encore me faire mordre, je ne sais pas ce que je ferai. Je ne veux pas m’oublier… mais c’est ce qui est arrivé… un moment… et…

Elle mit le doigt sur la terrible cicatrice entourant son œil. Serpent ne lui avait jamais vu faire ce geste.

— … Ceci a disparu. Rien ne me faisait plus souffrir. Au bout d’un certain temps je ferais tout pour ça.

Melissa ferma les yeux. Serpent attrapa un des serpents et le jeta au loin avec une rudesse dont elle se serait crue incapable.

— Préfères-tu mourir ? demanda-t-elle durement.

— Je ne sais pas, dit Melissa faiblement, comme prête à s’évanouir, ses bras glissant mollement du cou de sa mère. Je ne sais pas. Peut-être, oui.

— Pardonne-moi, Melissa, je ne voulais pas…

Mais l’enfant s’était rendormie ou avait perdu connaissance. Serpent la tenait dans ses bras tandis que la nuit achevait de tomber. Elle entendait les écailles des reptiles glisser sur le roc humide. De nouveau elle imagina qu’ils approchaient d’elle en une vague massive et agressive. Pour la première fois de sa vie, des serpents lui faisaient peur. Puis, pour se rassurer lorsque le bruit lui parut tout proche, elle étendit le bras vers le sol. Alors sa main plongea dans une masse grouillante de corps écailleux se tortillant en tous sens. Elle recula brusquement, le bras constellé de petites perforations douloureuses. Les serpents du rêve recherchaient la chaleur mais si elle les laissait faire, ils s’en prendraient aussi à sa fille. Serpent alla se tapir à l’extrémité étroite de la crevasse. Sa main engourdie se ferma sur un lourd fragment coupant de roche volcanique. Elle s’en saisit gauchement, prête à la jeter sur les serpents sauvages.

Elle baissa la main et ordonna à ses doigts de s’ouvrir. La pierre tomba avec fracas sur d’autres pierres. Un serpent glissa sur son poignet. Détruire ces animaux, c’était pour elle aussi impensable que de sortir de la crevasse, portée par lévitation sur l’air épais et glacial. Pas même pour le bien de Melissa. Elle sentit une larme chaude couler sur sa joue devenue glaciale lorsqu’elle eut atteint son menton. Les serpents du rêve étaient trop nombreux pour qu’elle pût en protéger Melissa, en tout cas North avait vu juste : elle ne pouvait les tuer.

Dans un sursaut de désespoir, elle se leva en utilisant les parois de la crevasse comme points d'appui et en se calant dans l'espace étroit qui les séparait. Melissa était petite pour son âge et encore très maigre, mais son corps inerte paraissait d'un poids énorme. Les mains glacées de Serpent étaient trop engourdies pour lui assurer des prises solides et c'est à peine si elle sentait le roc sous ses pieds nus. Mais elle sentait les serpents du rêve se lover autour de ses chevilles. Melissa glissa dans ses bras et elle la rattrapa de la main droite. L'épaule lui élança brutalement et la douleur se propagea en un va-et-vient tout le long de son épine dorsale. Elle réussit à se cramponner entre les parois convergentes de la crevasse et à maintenir Melissa hors de portée des reptiles.

12

À la fin de son troisième jour de voyage vers le Midi, Arevin avait laissé loin derrière lui les champs fertiles et les maisons bien bâties de La Montagne. La route se réduisait maintenant à une piste qui dévalait puis remontait d'une crête à l'autre, tantôt suivant nonchalamment une plaisante vallée, tantôt offrant une voie précaire à travers des éboulis. Le paysage devenait de plus en plus montagneux et sauvage. Impassible, le cheval d'Arevin cheminait de son pas pesant.

Il n'avait rencontré personne de toute la journée. Il eût été facile de le dépasser ; il suffisait pour cela d'avoir une destination précise et de connaître mieux la piste. Mais il était resté seul. Il se sentait glacé par l'air de la montagne, claquemuré et opprimé par les murailles à pic où s'accrochaient de sombres arbres en surplomb. Il était conscient de la beauté du paysage, mais cette beauté ne lui faisait pas oublier celle des plateaux et plaines arides de sa terre natale. Il avait le mal du pays, mais ne pouvait y retourner. Il avait pu constater que les tempêtes du désert oriental avaient plus de force que celles de l'ouest. Simple question de vitesse du vent : à l'ouest une tempête tuait les créatures à découvert le temps de vingt respirations alors qu'il n'en fallait que dix à une tempête du Levant. Il lui faudrait rester dans les montagnes jusqu'au printemps.

Une attente oisive lui avait paru impossible, que te fût au centre des guérisseurs ou à La Montagne, car une telle inactivité risquait de faire travailler son imagination et de détruire sa conviction que Serpent était en vie. Et s'il commençait à croire qu'elle était morte, il mettait en danger, de ce fait, non seulement son propre équilibre mental mais Serpent elle-même. Arevin savait qu'il n'avait pas plus de pouvoirs magiques que la guérisseuse, dont les

talents pouvaient cependant paraître relever de la magie, mais il lui semblait dangereux d'imaginer sa mort.

Elle était probablement en sécurité dans la cité souterraine, acquérant de nouvelles connaissances qui répareraient le mal causé par son cousin. Arevin se fit la réflexion que le père cadet de Stavin avait bien de la chance de ne pas avoir à payer lui-même le prix de sa panique. Chance pour lui, malchance pour Serpent. Arevin aurait donné cher pour pouvoir lui apporter de bonnes nouvelles lorsqu'il la trouverait enfin. Mais il ne pourrait lui dire que ces mots : « J'ai essayé de faire comprendre aux tiens la peur des gens de mon clan. Ils ne m'ont pas répondu : ils veulent te voir. Ils veulent que tu rentres au pays. »

En bordure d'un pré il crut entendre un bruit. Il arrêta son cheval. Le silence était comme une présence qui l'entourait de toute part ; il différait subtilement du silence du désert.

« Vais-je maintenant imaginer des bruits, se dit-il, comme je m'imagine la toucher la nuit ? »

Alors le bruit se précisa, provenant des arbres devant lui : c'était la vibration de sabots d'animaux. Une petite harde de caribous apparut, créatures délicates trottant vers lui dans la clairière sur leurs éclatantes pattes blanches minces comme des brindilles, la tête haute sur leurs longs cous souples bien cambrés. À côté des énormes bœufs musqués qu'on élevait dans le clan d'Arevin, ces frêles cervidés ressemblaient à des jouets. Ils ne faisaient presque aucun bruit et c'étaient les chevaux de leurs gardiens qu'Arevin avait entendus. Tout heureux de voir des congénères, son propre cheval hennit.

Les gardiens du troupeau lui firent signe de la main, se dirigeant vers lui au petit galop et immobilisèrent leurs montures dans un style flamboyant. Ils étaient jeunes, bronzés, les cheveux blond cendré coupés court ; ils avaient un air de famille. À La Montagne Arevin s'était senti dépaysé ; sa robe de désert détonnait mais cela, pensait-il,

parce qu’on l’avait pris pour le fou. Une fois les choses tirées au clair, il n’avait pas jugé nécessaire de changer de tenue. Mais à présent, après l’avoir dévisagé, les deux jeunes se regardèrent avec un large sourire. Il se demanda s’il n’aurait pas dû s’acheter d’autres vêtements. Mais il avait peu d’argent, et il voulait le réserver aux seuls achats indispensables.

— Tu es loin des routes commerciales, dit le plus âgé des gardiens. (Son ton n’était pas agressif, il formulait un simple constat.) As-tu besoin d’aide ? ajouta-t-il.

— Non, dit Arevin. Mais je te remercie.

Les caribous domestiques tournaient autour de lui ; ils semblaient, par leurs petits bruits, converser entre eux, à la manière des oiseaux plutôt que comme des mammifères à sabots. La jeune gardienne du troupeau cria « houp ! » en agitant les bras et ses bêtes se dispersèrent dans toutes les directions. Les bœufs musqués, pensa Arevin, auraient eu une autre réaction : en voyant un homme agiter ainsi les bras ils se seraient dirigés tranquillement vers lui pour voir à quoi il jouait.

— Tudieu, Jean, tu vas faire fuir toutes les bêtes d’ici jusqu’à La Montagne.

Mais il ne semblait pas s’inquiéter pour les caribous. De fait ils se rassemblèrent en un groupe compact un peu plus bas sur la piste. Une fois de plus Arevin fut frappé par la facilité avec laquelle on révélait son nom personnel en ce pays ; une habitude à prendre, pensa-t-il.

— Pas moyen de parler avec ces bestioles autour de soi, dit la jeune fille, souriant à Arevin. C’est bien agréable de voir un visage humain, ça me change de mon horizon habituel : des caribous, des arbres… et un frère.

— Alors vous n’avez vu passer personne d’autre ?

— Pourquoi ? Tu cherches quelqu’un ?

Le jeune homme paraissait soupçonneux. Ou circonspect ? Avait-il rencontré Serpent ? Arevin, lui aussi, n’hésiterait pas à poser des questions indiscrètes à un

étranger lorsqu’il s’agissait de protéger une guérisseuse. D’ailleurs que ne ferait-il pas pour Serpent ?

— Oui, dit-il. Une guérisseuse. Une amie. Elle a un cheval gris ; elle est accompagnée d’une enfant qui monte un poney tigré. Revenant du désert, elle se dirigerait vers le nord.

— Eh bien, non.

— Jean !

Jean regarda son frère d’un air réprobateur.

— Kev, il n’a pas l’air d’un gars qui lui voudrait du mal. Peut-être qu’il la cherche pour qu’elle aille soigner quelqu’un.

— Et s’il était ami avec le fou ? dit le frère. Pourquoi la cherches-tu ? demanda-t-il à Arevin.

— Je suis un ami de la guérisseuse, répéta Arevin, rempli d’inquiétude. Avez-vous vu le fou ? Il n’a pas fait de mal à Serpent ?

— C’est un bon gars, dit Jean à Kev.

— Il n’a pas répondu à ma question.

— Il a dit qu’il était son ami. Est-ce que ça te regarde, après tout ?

— Non, votre frère fait bien de me questionner, dit Arevin. Il en a peut-être l’obligation. Je cherche Serpent parce que je lui ai révélé mon nom.

— Comment t’appelles-tu ?

— Kev ! dit Jean choquée.

Arevin sourit pour la première fois. Il commençait à s’habituer aux manières brusques.

— Ce n’est pas une chose que j’irais vous révéler, ni à l’un ni à l’autre, dit-il d’un ton affable.

Kev, gêné, prit un air sombre.

— Nous savons nous conduire, dit Jean. Mais à force de vivre ainsi isolé, on oublie les bonnes manières.

— Ainsi donc vous avez vu Serpent, dit Arevin, la voix un peu tendue par la surexcitation et la joie. Récemment ?

— Hier, dit Kev. Mais elle n’allait pas dans cette direction.

— Elle allait vers le sud, dit Jean.

— Le sud !

— Oui. Nous étions en train de rassembler le bétail avant la neige. Nous l’avons rencontrée en redescendant des alpages. Elle nous a acheté un des chevaux de trait pour le fou.

— Mais que fait-elle avec lui ? Il l’a attaquée ! Vous êtes sûrs qu’il ne la forçait pas à le suivre ?

Jean éclata de rire.

— Oh, que non, Serpent tenait les commandes ! Sans l’ombre d’un doute.

Arevin ne mettait pas sa parole en doute, il était donc en grande partie rassuré. Mais une chose l’inquiétait.

— Le sud, dit-il. Qu’y a-t-il vers le sud ? Je croyais qu’il n’y avait pas de villes dans cette direction.

— C’est exact. D’ailleurs nous avons été surpris de la voir. Presque personne n’emprunte ce col. Et elle ne nous a pas dit où elle allait.

— Personne ne va jamais plus loin au sud que nous, dit Kev. C’est dangereux.

— En quoi est-ce dangereux ?

Kev haussa les épaules.

— Vous voulez la rejoindre ? demanda Jean.

— Oui.

— Bien. Mais il est temps de camper pour la nuit. Voulez-vous rester avec nous ?

Arevin jeta un regard vers le sud. De fait les ombres des montagnes envahissaient la clairière, le crépuscule était proche.

— Tu ne peux pas aller bien loin ce soir, c’est vrai, dit Kev.

— Et tu ne trouverais pas de meilleur campement à moins d’une demi-journée de marche.

Arevin soupira.

— Entendu, dit-il. Merci. Je vais camper ici cette nuit.

Arevin appréciait la chaleur du feu qui pétillait au milieu du camp, la bonne odeur de bois brûlé, le crépitement des étincelles. Les caribous formaient une troupe indistincte, parfaitement silencieuse, au centre de la prairie. Les chevaux tapaient du pied de temps à autre ; ils paissaient bruyamment, arrachant de leurs dents les tendres brins d'herbe. Enveloppé dans ses couvertures Kev dormait déjà, près de la lumière du feu, ronflant légèrement. Jean était assise, les genoux repliés sur la poitrine, le visage empourpré par le feu de camp, qui la séparait d'Arevin.

— Je vais dormir, dit-elle. Et toi ?

— Oui. Dans un moment.

— Puis-je faire quelque chose pour loi ?

Arevin leva les yeux.

— Vous avez déjà fait beaucoup, dit-il.

Elle le regarda avec curiosité.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire.

Le ton de sa voix n'exprimait pas tout à fait la contrariété ; il était plus doux mais suffisamment transformé pour qu'Arevin sût que quelque chose n'allait pas.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Alors comment dit-on chez vous ? Tu me plais. Je te demande si tu aimerais partager un lit avec moi cette nuit.

Impassible, Arevin soutint le regard de Jean, mais il était gêné. Il ne rougissait pas, du moins l'espérait-il. Cette même question, Thad et Larril la lui avaient déjà posée, et il ne l'avait pas comprise. Il leur avait opposé un refus cavalier et ils avaient dû le juger pour le moins discourtois. Arevin avait un espoir, c'est qu'ils se soient rendu compte qu'il ne les avait pas compris faute de partager leurs coutumes.

— Je suis saine, si c'est là ce qui t'inquiète, dit Jean non sans rudesse. Et mon biocontrôle est excellent.

— Je vous demande pardon, dit Arevin. Je ne vous avais pas du tout comprise. Je suis honoré par votre invitation et je n'ai douté ni de votre santé, ni de votre contrôle. En ce

qui me concerne vous n’auriez nulle inquiétude à avoir à cet égard. Je ne voudrais pas vous offenser mais je dois répondre non.

— N’en parlons plus, dit Jean. C’était une idée comme ça.

Arevin la sentait blessée. Désolé d’avoir découragé Thad et Larril avec une telle brusquerie, sans le vouloir, il pensait qu’il devait à Jean, pour le moins, une explication. Mais il n’était pas sûr de pouvoir faire comprendre ses sentiments, ni même de les bien comprendre lui-même.

— Je vous trouve très séduisante, dit Arevin. Je ne voudrais pas que vous vous mépreniez sur mon compte. Je trouverais déloyal de m’unir à vous parce que mes pensées seraient… ailleurs.

Jean le regarda à travers les ondes de chaleur du feu.

— Je peux réveiller Kev si tu veux.

Arevin fit un signe de tête négatif.

— Non, mes pensées seraient ailleurs que dans ce camp.

— Oh ! dit Jean, pour qui, soudain, tout devenait limpide. Je comprends. Rien à dire. J’espère que tu vas bientôt la retrouver.

— J’espère que je ne vous ai pas offensée.

— Mais non, ça va, dit Jean, comme avec un vague regret. Je suppose que ça ne changera rien si je te dis que je ne cherche pas une liaison durable ? Ou même que je n’attendrai rien de toi après cette nuit ?

— Non, dit Arevin, cela ne change rien. Je suis désolé.

— Ça va, répéta-t-elle, et elle s’installa près du feu avec sa couverture. Dors bien.

Plus tard, enroulé dans ses couvertures, qui ne le protégeaient que chichement du froid, Arevin songea au plaisir qu’il aurait à dormir au chaud avec une autre personne. Il avait eu maintes liaisons passagères dans son clan et dans les clans voisins, mais Serpent avait été la première femme dont il pût envisager de faire sa partenaire. Depuis qu’il la connaissait, aucune autre n’avait éveillé en lui le moindre désir ; le plus étrange, c’est qu’il ne l’avait même pas remarqué. Couché sur le sol dur, et

remuant toutes ces pensées, il essayait de ne pas perdre de vue que Serpent, à part une brève caresse et quelques mots ambigus, ne lui avait donné aucun indice qu'elle éprouvât pour lui plus qu'une attirance superficielle. Mais l'espoir lui était permis.

Serpent resta longtemps sans bouger ; en fait elle s'en croyait incapable. Elle attendait à chaque instant la venue du jour, mais la nuit s'éternisait. Peut-être North avait-il fait boucher la crevasse pour la maintenir dans les ténèbres ; mais non, c'était une idée absurde : North voudrait certainement voir sa prisonnière pour la narguer.

Elle était plongée dans ces pensées lorsqu'une faible lueur miroita au-dessus d'elle. Elle leva les yeux, mais tout n'était qu'ombres et formes confuses, bruits étranges qui s'intensifiaient. Des cordes et du bois raclèrent le mur de la crevasse et Serpent se demanda quel pauvre infirme, un de plus, était venu se réfugier chez North. Elle vit alors une plateforme descendre vers elle sans heurts au moyen de cordes et de poulies, et sur cette plate-forme North en personne. Elle ne pouvait ni serrer Melissa plus fort dans ses bras, ni la cacher, ni lutter pour la défendre. Les lampes de North illuminaient la fosse, éblouissant la jeune femme.

Il descendit de la plate-forme, flanqué de deux hommes munis de lanternes. Des jeux d'ombres ondulaient sur les murs. Lorsque North fut assez proche, la lumière l'enveloppa avec Serpent, et elle put voir son visage. Il lui sourit.

— Mes serpents du rêve vous aiment, dit-il, indiquant d'un geste de la tête les reptiles lovés autour de ses jambes. Mais il ne faut pas être égoïste et tout garder pour vous.

— Melissa n'en veut pas.

— Je dois dire que je n'attendais guère de vous une telle lucidité.

— Je suis guérisseuse.

North fronça les sourcils, hésitant.

— Ah, je vois. C’est vrai, j’aurais dû y penser. Vous devez être très résistante, je suppose.

Sur un signe, ses acolytes posèrent leurs lanternes et se dirigèrent vers Serpent. La lumière éclairait le visage de North par en dessous, projetant d’étranges ombres noires sur ce masque blanc comme un linge. Serpent, le dos au mur, ne pouvait échapper aux deux hommes ; ils marchaient avec précaution parmi les pierres coupantes et les serpents du rêve. À la différence de Serpent ils étaient lourdement chaussés. L’un d’eux avança le bras pour lui prendre Melissa. Serpent senti les serpents se délover de ses chevilles et les entendit glisser sur le roc.

— N’approchez pas, cria la jeune femme.

Mais une main décharnée s’employait à lui arracher Melissa. Serpent se lança tête baissée sur l’homme et le mordit. C’était la seule parade qui lui vint à l’esprit. Elle sentit ses dents s’enfoncer dans la chair froide jusqu’aux os, puis un goût de sang chaud. Elle eût aimé avoir des dents plus acérées avec des canalicules à venin. Mais en l’occurrence tout ce qu’elle pouvait espérer, c’était que la plaie s’infectât.

Son adversaire se jeta en arrière avec un glapissement, dégageant sa main tandis que Serpent recrachait son sang. Puis, en une agitation confuse tout se brouilla ; la guérisseuse se sentit empoignée par les cheveux, les bras, les vêtements, et immobilisée tandis qu’on lui arrachait Melissa. North, ses longs doigts entortillés dans sa chevelure, lui maintenait la tête contre le mur pour l’empêcher de mordre à nouveau. Elle fut délogée de l’extrémité étroite de la crevasse. Se débattant, se relevant en titubant, elle vit un des fidèles de North emmener Melissa vers la plate-forme. North, la tirant par les cheveux, la fit reculer. Ses genoux cédèrent. Elle tenta de se lever, mais elle n’avait plus aucune arme de combat, plus aucune force pour surmonter épuisement et traumatisme. La main gauche sur l’épaule droite, sentant gicler le sang à travers ses doigts, elle s’affaissa.

North lui lâcha les cheveux et rejoignit Melissa pour l'examiner, regarder ses yeux, tâter son pouls. Il se retourna vers la guérisseuse.

— Je vous avais dit de ne pas l'éloigner de mes créatures.

Serpent leva la tête.

— Pourquoi voulez-vous la tuer ?

— La tuer ! Vous ne savez pas le dixième de ce que vous croyez savoir. C'est vous qui mettez sa vie en péril.

Il lâcha Melissa et revint vers sa mère. S'étant baissé pour capturer plusieurs serpents, il les mit dans un panier, les tenant avec précaution pour ne pas être mordu.

— Il faut que je la sorte d'ici pour lui sauver la vie. Elle ne vous pardonnera pas d'avoir gâché sa première expérience. Quelle arrogance vous affichez, vous autres guérisseurs !

Serpent se demanda s'il ne venait pas de viser juste ; si oui, peut-être disait-il vrai sur toute la ligne, notamment à propos de Melissa. Elle se sentait l'esprit trop affaibli pour discuter avec cet homme.

— Soyez bon pour elle, murmura-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas, dit North. Elle sera heureuse avec moi.

Il fit signe à ses deux séides. Ils se dirigèrent vers Serpent qui tenta de se lever pour leur opposer une ultime résistance. Elle avait un genou à terre lorsque l'homme qu'elle avait mordu l'empoigna par le bras droit et la mit debout, non sans lui déchirer l'épaule une fois de plus. L'autre la soutenait du côté gauche.

North se pencha sur elle, un serpent à la main.

— Jusqu'à quel point es-tu certaine d'être immunisée, guérisseuse ? Vas-tu aussi faire preuve d'arrogance à cet égard ?

Un des hommes fléchit la tête de Serpent en arrière pour exposer sa gorge. North était si grand qu'elle le voyait abaisser vers elle le serpent du rêve.

Ses crochets s'enfoncèrent dans son artère carotide. Rien ne se produisit. Elle savait qu'il en serait ainsi. Elle espérait

que North, édifié, la laisserait tranquille, la laisserait se coucher sur la rocaille froide et coupante pour s'y endormir, quitte à ne jamais se réveiller. Elle était trop épuisée pour continuer la lutte, trop épuisée pour réagir lorsque le complice de son tortionnaire desserra son étreinte. North ramassa un second serpent et l'approcha de sa gorge.

Lorsqu'il la mordit, elle sentit une douleur fulgurante irradier de son cou dans tout son corps. Elle reprit son souffle lorsque s'apaisa la douleur, la laissant toute tremblante.

— Ah, dit North, la guérisseuse commence à nous comprendre.

Il hésita un moment, observant sa victime.

— Encore un, peut-être. Oui.

Lorsqu'il se courba de nouveau sur Serpent, son visage était dans l'ombre, et la lumière faisait un halo sur ses fins cheveux pâles. La jeune femme voulut reculer mais les deux acolytes de North lui serraient les bras toujours aussi fort, comme hypnotisés par le regard noir du serpent. La guérisseuse plongea, la tête en avant, se libérant un instant ; mais elle sentit aussitôt des doigts s'enfoncer dans sa chair comme des serres, l'homme qu'elle avait mordu poussant un grognement furieux. Il la rejeta en arrière, lui tordant le bras droit d'une main et enfonçant les ongles de l'autre main dans son épaule blessée.

North, qui s'était éloigné de cette bousculade, revint vers Serpent.

— Pourquoi résister, guérisseuse ? Ne te refuse pas les plaisirs que dispensent mes créatures.

Il porta à sa gorge le troisième serpent du rêve. Le reptile frappa.

Cette fois la douleur irradia dans tout son corps comme précédemment, mais à peine s'était-elle apaisée qu'un nouveau battement du pouls l'inonda d'une deuxième vague d'atroce souffrance. Serpent cria.

— Ah, dit North. Je crois qu'elle a compris.

— Non, murmura-t-elle.

Elle s’imposa le silence. Elle ne voulait pas donner à North la satisfaction de l’entendre gémir.

Les deux hommes la relâchèrent et elle tomba en avant, essayant d’amortir le choc de sa main gauche. Cette fois la douleur, loin de s’apaiser, ne fit que s’intensifier, répercutée comme un écho dans les gorges profondes de son corps, s’amplifiant comme par un phénomène de résonance. Chaque battement de son cœur faisait frémir Serpent. Alors qu’elle essayait de reprendre son souffle entre les spasmes de sa torture, elle s’affaissa sur le roc froid et dur.

L’aube filtrait dans la crevasse. Serpent gisait dans la position qu’elle avait prise lors de sa chute, un bras allongé devant elle. La gelée saupoudrait d’argent sa manche élimée. Les fragments de roche jonchant le sol étaient recouverts d’une épaisse couche de cristaux de glace, qui grimpaient aussi sur la paroi de la fosse. Fascinée par les motifs qu’ils formaient, délicate dentelle, Serpent s’absorba dans leur contemplation. Ils devinrent alors tridimensionnels. Elle était dans une forêt préhistorique où mousses et fougères se dessinaient en blanc sur fond noir. Ça et là des pistes humides traversaient les motifs décoratifs, ce qui avait pour effet de les réduire brutalement à deux dimensions en leur donnant un aspect nouveau, plus tranché. Les lignes sombres semblaient être des pistes de serpents du rêve ; pure illusion car Serpent savait bien qu’aucun de ces reptiles ne pouvait être assez actif pour ramper sur un sol glacé. Peut-être North, pour les préserver, les avait-il placés dans un lieu plus chaud.

Au moment même où elle formulait cet espoir, elle entendit le bruissement feutré d’écailles glissant sur la pierre. Un serpent, au moins un, avait été oublié. Elle en fut réconfortée : elle n’était pas entièrement seule.

Il fallait que ce fût une bête résistante, pensa-t-elle.

Peut-être était-ce le gros serpent qui l’avait mordue, un animal assez grand pour faire provision de chaleur. Ouvrant

les yeux, elle voulut étendre le bras vers l'endroit d'où venait le bruit. Sa main allait-elle lui obéir ? C'est alors qu'elle vit les serpents.

Car il en restait plus d'un. Deux d'entre eux, non, trois, s'entortillaient les uns sur les autres à portée de sa main. Aucun d'eux n'était le gros serpent ; ils ne dépassaient guère la taille de Sève. Ils se tortillaient et se lovaient les uns sur les autres, dessinant sur la gelée blanche de sombres hiéroglyphes que Serpent ne pouvait déchiffrer. Ils avaient une signification, elle en était certaine, mais la clé lui faisait défaut. Elle ne découvrait qu'une partie du message dans son champ de vision, aussi, lentement et avec raideur, elle tourna la tête pour voir comment s'enchaînaient les pistes mystérieuses. Elle n'avait qu'une vue liminale des serpents du rêve ; ils se frottaient les uns sur les autres, leurs corps formant comme des hélices à triple spirale.

Ils devaient être en train de mourir de froid, c'était là sans doute la clé de l'énigme ; il était urgent d'appeler North à leur secours. Elle s'accouda sur le sol, mais ne put se lever. Elle s'épuisa vainement et tenta de crier mais elle fut submergée par une vague de nausée. North et ses créatures… Serpent voulut vomir mais elle avait l'estomac vide, rien ne pouvait en être expulsé pour la soulager de son écœurement. Elle était encore sous l'effet du venin.

La douleur lancinante s'était atténuée en une souffrance sourde, pulsative. Elle la refoula, se força à la sentir de moins en moins, mais elle ne put mobiliser longtemps l'énergie nécessaire. Vaincue, elle s'évanouit de nouveau.

Serpent sortit du sommeil, et non d'un évanouissement. Son mal était toujours là mais elle sut qu'elle l'avait vaincu lorsqu'elle eut fait taire ses blessures une à une, et la souffrance ne revint pas. Elle était toujours libre, et North ne pouvait l'asservir au moyen de ses serpents. Le fou lui avait décrit l'extase qu'ils procuraient, et Serpent constatait que leur venin n'avait pas eu sur elle le même

effet que sur les fidèles de North. Le devait-elle à son immunité de guérisseuse ou à la force de sa volonté ? Peu lui importait d'ailleurs.

Elle comprenait pourquoi North avait été si certain que Melissa n'allait pas mourir de froid. Il faisait toujours aussi glacial, Serpent s'en rendait compte, et pourtant elle avait chaud, elle se sentait même fiévreuse. Elle ignorait combien de temps son organisme pourrait supporter un métabolisme accéléré, mais elle sentait son sang circuler dans son corps et elle savait qu'elle n'avait à craindre aucune gelure.

Elle se rappela les serpents du rêve incroyablement actifs sur le sol paré des joyaux du gel.

Tout cela n'était qu'un rêve, pensa-t-elle.

Mais, promenant les yeux autour d'elle, elle vit, parmi les obscurs hiéroglyphes des pistes reptiliennes, un trio de petits serpents lovés les uns sur les autres. Puis un second trio, puis un troisième. Et soudain, en une illumination enchantée, elle comprit le message que cherchaient à lui communiquer ce lieu et les créatures qui le hantaient. Elle était comme la représentante de toutes les générations de guérisseurs, envoyée là à dessein pour y recueillir un don précieux.

Tout en s'étonnant du temps qu'il avait fallu pour percer le secret des serpents du rêve, elle en comprenait maintenant la raison. À présent qu'elle avait jugulé l'effet du venin, elle pouvait déchiffrer les hiéroglyphes. Et cela dépassait de loin le simple spectacle de multiples triades de serpents du rêve copulant sur les pierres glaciales.

Les guérisseurs, comme tout le monde sur cette terre, étaient trop égocentrés, trop introspectifs. C'était peut-être inévitable en raison de l'isolement auxquels ils étaient condamnés. Mais ce défaut avait nui à leur perspicacité ; à force de protéger les serpents du rêve, ils les avaient empêchés de venir à maturité. Cela aussi, c'était inévitable : on ne pouvait risquer d'expérimenter sur des animaux aussi précieux. Il était plus sûr de s'en remettre à

des opérations de clonage par transplantation de noyaux pour en obtenir quelques-uns, plutôt que de mettre en péril la vie de ceux qui étaient utilisés par les guérisseurs.

Serpent sourit : tout était limpide, il suffisait d'y penser. Naturellement leurs serpents du rêve ne venaient jamais à maturité. Ils avaient besoin de cet âpre froid à un certain stade de leur développement. Naturellement ils s'accouplaient rarement même si, spontanément, ils étaient devenus aptes à la reproduction, ce qui restait exceptionnel ; le froid déclenchait aussi l'accouplement. Enfin on s'acharnait à réunir les individus formés… deux par deux.

Faute d'avoir accès aux connaissances nouvelles, les guérisseurs, qui n'ignoraient certes pas que ces ophidiens venaient d'un *autre* monde, n'avaient pas soupçonné jusqu'où pouvait aller cette altérité.

Deux par deux. Quelle dérision !

Serpent se rappelait les discussions passionnées des guérisseurs au sujet des serpents du rêve, dans les salles de cours ou au réfectoire. Etaient-ils diploïdes ou hexaploïdes ? Le nombre des corps nucléaires rendait plausible l'une ou l'autre hypothèse. Mais dans toutes ces discussions, personne n'avait été dans le vrai. Les serpents du rêve étaient triploïdes et devaient s'unir par trois, non par deux. Le rire intérieur de Serpent fit place à un triste sourire de regret : ces erreurs répétées, toutes ces années perdues par manque d'information, par l'insuffisance d'une technologie mal adaptée à une science biologique riche de possibilités, par ethnocentrisme ! Par l'isolement de la terre par rapport aux autres mondes, par l'isolement où s'enfermaient trop de groupes humains par rapport aux autres. Les guérisseurs avaient commis des erreurs ; en matière de serpents du rêve, leurs rares succès étaient le fruit d'une erreur.

Maintenant que Serpent avait tout compris, n'était-il pas trop tard ?

Elle avait chaud et sommeil. Ce fut la soif qui la tira de sa torpeur ; la soif, puis le souvenir. La fosse devait être éclairée au maximum. Tâtant le sol devenu sec, elle sentit de la chaleur se dégager du roc noir.

Elle se souleva avec précaution pour voir dans quel état elle se trouvait. Encore douloureux, son genou n'était pas enflé. Son épaule lui faisait mal, sans plus. Elle ignorait combien de temps elle avait dormi, mais elle était en voie de guérison.

L'eau qui dégouttait formait un petit ruisselet rapide à l'autre bout de la fosse. Serpent s'y dirigea en se soutenant contre la paroi rocheuse. Elle chancelait, comme si elle était devenue soudain une très vieille femme.

Mais sa force était toujours là, elle la sentait revenir graduellement. S'agenouillant devant le ruisseau, elle y puisa de l'eau dans le creux de sa main et la goûta. Elle était froide et lui sembla pure. Elle en but avidement, confiante en son jugement. Il était extrêmement difficile d'empoisonner une guérisseuse, mais ce n'était guère le moment d'infliger à son organisme une absorption supplémentaire de toxines.

L'eau glaciale fut mal supportée par son estomac vide. Chassant toute idée de nourriture, elle se plaça au centre de la fosse, tournant lentement sur elle-même pour l'examiner à la lumière du jour. Ses parois étaient rugueuses mais sans fissures ; pas de prises pour les doigts ou les orteils. Même si elle n'avait pas été blessée, il aurait fallu pouvoir sauter trois fois plus haut qu'elle n'en était capable pour atteindre le bord de la crevasse. Et pourtant il lui fallait en sortir coûte que coûte. Trouver Melissa et fuir avec elle.

Serpent sentit la tête lui tourner. Craignant de paniquer elle respira lentement et profondément les yeux clos. Il lui était difficile de se concentrer parce qu'elle s'attendait au retour de North d'une minute à l'autre. Il serait trop heureux de la narguer après son réveil ; il exulterait d'avoir triomphé de son immunité contre le venin. Dans sa haine il

voulait certainement la voir ramper à ses pieds à l'exemple du fou, le supplier comme lui, et devenir de plus en plus faible chaque fois que son désir serait exaucé. Elle frissonna et ouvrit les yeux. Non, en constatant l'action qu'avait sur elle le venin, il s'en servirait pour la tuer si possible.

Elle s'assit et retira de son épaule le foulard de Melissa. Il était raide de sang et elle dut imbiber d'eau la partie collée à sa peau pour l'en détacher. Mais il s'était formé une croûte épaisse sur son épaule, et elle ne saignait pas. La plaie n'était pas rigoureusement propre : la cicatrice serait pleine d'impuretés si elle n'y mettait pas bon ordre prochainement. Mais il n'y avait pas à craindre d'infection et elle n'avait pas le temps de s'en occuper pour l'instant. Elle déchira un côté du carré de tissu en bandelettes, et avec le reste se fit un sac de fortune. Quatre gros serpents gisaient langoureusement sur le roc presque à portée de sa main. Elle les captura, les jeta dans le sac et en chercha d'autres spécimens. Vu leur taille, ses premiers prisonniers étaient certainement formés ; un ou deux d'entre eux pouvaient même porter des œufs fécondés. Elle en attrapa trois de plus, mais tous les autres avaient disparu. Elle redoubla de précautions pour fouler le sol rocheux, cherchant, mais en vain, à déceler des repaires cachés.

Elle se demanda si elle n'avait pas imaginé ou rêvé la scène de la copulation collective. Cela lui avait paru si réel.

Que ce fût un rêve ou non, la fosse avait contenu beaucoup plus de serpents. Ou bien leurs trous étaient trop bien dissimulés pour qu'elle pût les découvrir sans une inspection minutieuse, ou bien North avait emporté tout le reste.

Elle vit, du coin de l'œil, remuer une forme verte. Elle voulut se saisir du serpent du rêve et il l'attaqua. Elle retira sa main, heureuse de constater que, malgré tout ce qu'elle avait subi, ses réflexes avaient été assez rapides pour la soustraire aux crochets du reptile. Une morsure unique ne lui faisait pas peur ; elle devait être alors fortement

immunisée contre le venin, et chaque morsure nouvelle ne ferait qu'accroître la quantité nécessaire pour l'affecter. Mais elle ne voulait pas renouveler sa récente expérience.

Elle captura le dernier gros serpent du rêve, le mit dans son sac ; une bandelette de tissu lui servit à le fermer, une autre à l'attacher à sa ceinture en le laissant pendre assez bas.

Elle ne voyait qu'un seul moyen de fuir. Il en existait bien un second, mais qui lui paraissait irréaliste tant il y faudrait de temps : bâtir une rampe avec des fragments de roche et sortir tranquillement. Elle regagna l'endroit où elle avait tenu Melissa, dans cet espace étroit que formaient les parois de la crevasse à une de ses extrémités.

Elle se sentit chatouillée au pied. C'était le serpenteau qu'elle avait examiné et qui tentait de s'éloigner. Elle le ramassa avec douceur pour ne pas l'effrayer. La matière cornée entourant sa gueule s'était détachée, découvrant des écailles rose pâle qui, avec le temps, deviendraient écarlates. Le minuscule serpent dégusta l'air de sa langue tridentée, se cogna le nez sur la paume de la jeune femme et glissa autour de son pouce. Elle le mit dans la poche de sa chemise déchirée, où elle le sentit remuer contre sa poitrine. Il était assez jeune pour être domestiqué. Le chaud contact d'un corps humain avait sur lui un effet apaisant.

Elle se cala dans l'espace resserré, le dos et les épaules pressés contre le mur. Elle ne souffrait plus de sa blessure mais elle se demandait jusqu'où elle pourrait pousser son effort. Elle se donna l'ordre de ne rien sentir, mais l'épuisement et la faim rendaient toute concentration malaisée. Mettant le pied sur la paroi d'en face, elle fit pression sur lui pour bien s'arc-bouter le dos sur le mur. Avec précaution elle plaça son autre pied devant elle, se trouvant ainsi suspendue entre les deux parois de la crevasse. Poussant sur ses deux pieds et sur ses mains, elle se hissa lentement, les épaules glissant contre le mur.

Posant un pied un peu plus haut et exerçant sur lui une nouvelle pression, elle gagna un peu de hauteur.

Un caillou rond se détacha sous son pied. Elle glissa et tomba de travers. Elle tenta d'agripper le mur pour se remettre en bonne position. Le roc lui écorcha les coudes et le dos. Elle tomba brutalement à terre. Le souffle coupé, elle essaya de se lever, puis resta couchée, immobile. Chute et remontée se succédaient en images rétiniennes miroitantes. Lorsqu'elles se furent enfin calmées, elle inspira profondément et se releva. Son genou malade tremblait légèrement sous le choc.

Heureusement, elle n'était pas tombée sur les serpents. Mettant la main à la poitrine elle sentit le nouveau-né se mouvoir librement. Serrant les dents, Serpent se plaqua le dos au mur une seconde fois. Elle recommença à se hisser contre la paroi, avec plus de précautions cette fois, tâtant le terrain avant d'exercer une pression sur un nouvel endroit. Le roc lui éraflait le dos et ses mains étaient glissantes de sueur. Elle s'imposait un effort continu nourri par des images de succès : elle allait sortir la tête hors de sa prison, fouler un sol dur, voir de larges horizons. Elle entendit un bruit et se figea. Ce n'est rien, pensa-t-elle. Le choc de deux pierres. Les roches volcaniques ont le don de paraître vivantes lorsqu'elles s'entrechoquent.

Les muscles de ses cuisses tremblaient. Les yeux lui piquaient et une sueur miroitante obscurcissait sa vue.

Le bruit revint, plus net. C'était en réalité un bruit de voix, et l'une d'entre elles était celle de North.

Prête à sangloter de déception, Serpent redescendit. C'était aussi dur que de monter. Et il lui parut s'écouler un temps interminable avant qu'elle fût assez bas pour sauter à terre. Son dos, ses mains, ses pieds frottèrent sur la pierre. Le bruit, dans cet espace clos, était à ce point amplifié que North allait très certainement l'entendre. Une pierre dégringola avec fracas sur la paroi de la crevasse. Serpent se jeta à terre et se mit en boule autour du sac de serpents. Elle s'immobilisa et, par un effort de volonté

héroïque, s’imposa de réprimer les tremblements et les halètements dus à l’intensité de son effort, et de respirer calmement comme si elle dormait encore.

Les yeux mi-clos, elle voyait une ombre la couvrir.

— Guérisseuse !

Serpent resta immobile.

— Guérisseuse, réveille-toi !

Elle entendit le frottement d’une botte sur des pierres. Une pluie de rocaille s’abattit sur elle.

— Elle dort encore, North, dit le fou. Comme tout le monde sauf vous et moi. Dormons, North. S’il vous plaît, laissez-moi dormir.

— Tais-toi. Il ne reste plus de venin. Les serpents sont épuisés.

— Ils pourraient bien me mordre une dernière fois. Ou bien permettez-moi de descendre en attraper un autre. Un bon gros serpent. Et alors je pourrais m’assurer que la guérisseuse dort réellement.

— Que m’importe qu’elle dorme ou non !

— Méfiez-vous d’elle, North. Elle est sournoise. C’est par la ruse qu’elle a obtenu de moi que je l’amène ici.

La voix du fou s’éloigna ainsi que les pas des deux hommes. Pour autant que Serpent pût en juger, North ne daigna pas répondre à son compagnon.

Elle fit le minimum de mouvements nécessaires pour tâter sa poche de chemise. Le serpent nouveau-né était, par bonheur, indemne ; elle le sentait remuer lentement et calmement. Elle se prit à croire que si jamais elle sortait vivante de la crevasse, le serpenteau aurait la même chance. Ou peut-être fallait-il inverser les termes de cette hypothèse. Sa main tremblait ; elle la retira pour ne pas effrayer l’animal. Se mettant lentement sur le dos, elle regarda le ciel. La sortie de la crevasse lui paraissait à une distance énorme, comme si chacune de ses tentatives pour en escalader les murs avait eu pour effet d’en accroître la hauteur. Une larme chaude coula du coin de son œil sur sa chevelure.

Elle s’assit d’un seul coup. Il lui fut plus malaisé de se lever. Lorsqu’elle fut enfin debout entre les parois rapprochées de la crevasse, elle fixa la surface rocheuse qui lui faisait face. Son dos écorché frottait contre la pierre et sa plaie à l’épaule pouvait à tout instant se rouvrir. Sans lever les yeux, elle mit un pied sur le mur, se cala solidement, s’arc-bouta au moyen de l’autre pied et reprit son escalade.

Au cours de sa lente ascension, elle sentait sa chemise se déchirer sous ses épaules. Son sac à serpents s’éleva de terre et frotta contre le mur au-dessous d’elle. Il se mit à osciller ; il était juste assez lourd pour compromettre son équilibre. Elle s’arrêta, formant comme un pont suspendu entre nulle part et nulle part, pour laisser aux oscillations du pendule le temps de s’amortir. Les muscles de ses jambes se tendirent au point qu’elle sentait à peine le contact du roc contre son pied. Elle ne savait pas à quelle distance elle se trouvait de la sortie. Elle ne voulait pas le savoir.

Elle avait dépassé la hauteur atteinte précédemment ; là les parois de la crevasse s’écartaient, ce qui rendait plus malaisé son mode de progression. Car si peu qu’elle montât, il lui fallait allonger les jambes davantage pour s’assurer une nouvelle prise. Elle n’était plus maintenue que par ses épaules, ses mains pressant le roc, et la pointe de ses pieds. Elle était presque à la limite de ses forces. Sous sa main droite le roc était humide de sang. Elle fit un dernier effort pour se hisser plus haut. Et brusquement sa nuque glissa sur le bord de la crevasse, et elle découvrit le sol du dôme, ses collines, le ciel. Ce changement subit lui fit perdre l’équilibre. Battant l’air de son bras gauche elle mit le coude, puis la main sur le bord de la fosse. Son corps pivota et elle chercha à prendre appui sur le sol avec sa main droite. Sa blessure à l’épaule lui causait une douleur lancinante depuis l’épine dorsale jusqu’au bout des doigts. Ses ongles creusèrent le sol, glissèrent, tinrent bon. Elle se démena pour trouver un point d’appui où poser le pied, et

finit par y parvenir. Elle resta accrochée un moment à la paroi, haletante, les hanches meurtries. Dans sa poche le petit serpent nouveau-né, qui avait été comprimé mais pas au point d'être écrasé, se tortillait misérablement.

Avec le peu de force qui lui restait dans les bras. Serpent se hissa sur le bord de la fosse et reposa, pantelante, sur le sol horizontal, les jambes ballantes. Enfin, en une lente reptation, elle sortit entièrement du trou. Son sac à serpents déchiré frottait sur la pierre, le tissu s'étirait et s'effilochait. Avec douceur Serpent acheva de le faire monter jusqu'à elle. C'est alors seulement, une main sur son précieux butin et l'autre caressant le sol ferme, que Serpent put examiner les lieux pour s'assurer que nul n'avait été témoin de son évasion. Pour l'instant du moins, elle était libre.

Elle déboutonna sa poche pour jeter un coup d'œil sur le bébé serpent. Chose incroyable, il était indemne. Ayant reboutonné sa poche, elle prit un des paniers à sangles empilés au bord de la crevasse et elle y mit les serpents adultes. Elle le jeta sur son épaule, se leva en chancelant, et se mit en marche vers les tunnels encerclant le cratère.

Mais ces tunnels l'entouraient comme autant d'images d'un même souterrain, et elle ne pouvait se rappeler lequel d'entre eux l'avait amenée en ce lieu. Il se trouvait en face du grand conduit à air froid par rapport au cratère. Mais celui-ci était si vaste que trois sorties, au choix, pouvaient être la bonne.

C'est peut-être mieux ainsi, pensa la fugitive. Il est possible qu'ils utilisent toujours le même tunnel pour entrer et que j'en choisisse un autre qui soit abandonné.

Ou peut-être vais-je rencontrer quelqu'un de toute façon. Ou peut-être tous les tunnels sauf un sont-ils des impasses.

Au hasard Serpent pénétra dans celui de gauche. Elle ne le reconnut pas mais cela pouvait être dû au dégel. En tout cas ce souterrain contenait des torches, donc il devait servir. La plupart étaient consumées et Serpent progressait dans des ténèbres qui n'étaient éclairées que de loin en

loin par une lueur vacillante, ne quittant pas le mur des mains pour pouvoir revenir sur ses pas si le tunnel était une impasse. Chaque nouvelle lumière lui donnait l'espoir de voir le jour, mais chacune n'était qu'une torche faiblissante. Le souterrain était interminable. Si différentes que fussent les circonstances de l'aller et du retour, naguère harcelée et maintenant épuisée, elle savait bien que le premier tunnel n'avait pas été aussi long.

Encore une lumière, pensa-t-elle. Et puis… ?

La fumée fuligineuse l'entourait, sans même révéler un courant d'air qui l'aurait guidée dans la bonne voie. Elle s'arrêta et se retourna. Elle ne voyait derrière elle que ténèbres. Les flammes précédentes s'étaient éteintes, à moins qu'elle ne fussent masquées par une courbe du tunnel. Elle ne pouvait se résoudre à revenir sur ses pas.

Elle dut marcher longtemps avant d'apercevoir une nouvelle lumière. Elle tentait de se persuader que c'était la lumière du jour, elle pariait avec elle-même qu'il en serait ainsi, mais elle dut bientôt constater que ce n'était qu'une torche de plus. Elle était presque consumée, réduite à un lumignon vacillant dégageant une âcre fumée.

Serpent se demanda si elle ne s'était pas acheminée vers une autre crevasse dont la gueule béante l'attendait dans les ténèbres. Elle progressa dès lors avec une extrême prudence, explorant le sol devant elle d'un pied tâtonnant avant d'y engager tout le poids de son corps.

C'est à peine si elle remarqua l'apparition de la lumière suivante, tant elle était faible, trop faible pour la guider. Son sac à serpents lui parut plus lourd, elle subissait la réaction de tout ce qu'elle venait de vivre. Son genou lui faisait souffrir le martyre et sa douleur à l'épaule était telle qu'elle dut glisser son bras sous sa ceinture pour le coller contre son corps. Traînant le pas sur le sentier peu sûr, elle aurait été incapable, se dit-elle, de lever le pied plus haut même si elle avait pu le faire sans imprudence.

Et soudain elle se trouva en plein jour sur une colline aux arbres étrangement conformés. Elle regarda autour d'elle,

hébétée, et tendit ensuite la main gauche pour caresser l'écorce d'un tronc rugueux, puis une feuille fragile, de la pointe d'un doigt écorché à l'ongle cassé.

Elle aurait aimé s'asseoir, rire, se reposer, dormir. Au lieu de quoi elle prit à droite pour longer le versant de la colline ; elle espérait que ce long tunnel ne l'avait pas trop éloignée du camp de North. Elle regrettait que North ou le fou n'ai rien dit de l'endroit où ils avaient mis Melissa.

Les arbres disparurent brusquement pour faire place à une clairière, si brusquement que Serpent faillit s'y engager ; elle resta à l'ombre près de l'orée du bois. Des buissons bas et épais tapissaient la clairière d'une couche épaisse de végétation écarlate. Sur ce matelas naturel gisaient tous ceux que Serpent avait vus avec North, et d'autres encore. Tous dormaient, et sans doute rêvaient-ils. La plupart avaient la tête rejetée en arrière, la gorge exposée et constellée de cicatrices parmi lesquelles Serpent distingua des morsures fraîches d'où coulaient de minces filets de sang. La jeune femme les examina les uns après les autres, ne reconnaissant personne jusqu'à ce que son regard atteigne l'autre extrémité de la clairière. Là, dans l'ombre d'un arbre étranger, gisait le fou, dormant dans une position qui lui était particulière : à plat ventre, torse nu, les bras étendus devant lui comme en signe de supplication. Il avait les jambes et les pieds nus. Serpent, longeant la lisière du bois, s'approcha de lui et vit alors de nombreuses marques de morsure sur la face interne de ses bras et derrière ses genoux. North avait donc trouvé un serpent frais et les vœux du fou étaient enfin exaucés.

Mais North lui-même ne se trouvait pas dans la clairière, non plus que Melissa.

De cet endroit, une piste bien tracée s'enfonçait dans le bois. Serpent la suivit avec circonspection, prête à se réfugier sous les arbres à la moindre alerte. Elle n'en eut pas l'occasion. Elle entendait de menus bruits produits par de petits animaux, des oiseaux, des bêtes indescriptibles

venues d’un autre monde. Pieds nus, elle foulait le sol dur à pas feutrés.

La piste aboutissait juste au-dessus de l’entrée du premier tunnel. Là, auprès d’un grand panier, un homme était assis, seul avec un serpent dans les mains ; c’était North.

Serpent l’observa avec curiosité. Il tenait le reptile derrière la tête, selon les règles, pour l’empêcher de frapper. De l’autre main il caressait la surface lisse de ses écailles vertes. La jeune femme avait remarqué que cet homme ne présentait pas de cicatrices à la gorge, et elle en avait déduit qu’il préférait, pour son usage personnel, employer l’autre méthode, plus lente et plus agréable, d’absorber le venin. Mais comme les manches de sa robe étaient relevées, elle voyait très clairement que ses bras pâles étaient eux aussi exempts de cicatrices.

Serpent s’inquiétait de ne pas voir Melissa. Si North l’avait jetée dans une autre fosse, Serpent pourrait la chercher en pure perte pendant des jours. Et d’ailleurs, elle n’en n’avait plus la force. Elle s’avança dans la clairière.

— Pourquoi ne vous faites-vous pas mordre ? dit-elle.

North sursauta violemment, mais sans lâcher le serpent.

Il regarda Serpent d’un air hébété, au comble de la confusion. Il promena un regard rapide sur la clairière comme s’il ne s’était pas encore aperçu que ses fidèles n’étaient pas auprès de lui.

— Ils dorment, North, dit Serpent. Ils rêvent. Même celui qui m’a conduite ici.

— Venez ! cria North, mais la guérisseuse resta sourde à cet ordre autoritaire, et personne ne réagit.

— Comment êtes-vous sortie ? murmura North. J’ai déjà tué des guérisseurs… nul n’avait des pouvoirs magiques. Ils étaient aussi faciles à tuer que n’importe quel être vivant.

— Où est Melissa ?

— Comment êtes-vous sortie ? hurla-t-il.

Serpent s’avança vers lui sans la moindre idée de ce qu’elle allait faire. Certes, North n’était pas fort. Mais il

atteignait presque, assis, la taille de Serpent debout. Et pour le moment, elle n'était pas forte, elle non plus. Elle s'arrêta en face de lui.

North brandit vers elle le serpent du rêve, comme s'il espérait ainsi l'effrayer ou la soumettre à sa volonté sous l'aiguillon du désir. Serpent était si près de lui qu'elle put étendre la main et caresser le reptile du bout des doigts.

— Où est Melissa ?

— Elle est à moi. Elle n'appartient pas au monde extérieur. Elle appartient à mon domaine.

Mais ses yeux pâles le trahirent par un léger mouvement latéral. Serpent suivit son regard : il visait l'énorme panier, au fond duquel la jeune femme aurait pu tenir presque à l'aise. Elle s'y dirigea et en souleva le couvercle avec précaution. Elle eut un mouvement de recul instinctif, suffoquant de colère. Une masse grouillante de serpents remplissait presque entièrement le panier. Furieuse, elle se tourna vers North.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

— Je l'ai fait pour son bien.

Serpent lui tourna le dos, et avec une lenteur calculée retira les serpents du panier. Ils étaient si nombreux qu'ils masquaient entièrement l'enfant, sans même en laisser deviner la forme. Elle les sortait deux par deux, puis elle les laissait tomber à terre. Le premier d'entre eux lui monta sur le pied et se lova autour de ses chevilles, mais le second se coula rapidement vers les arbres.

North se leva péniblement.

— Que faites-vous ? Vous êtes folle !

Il s'avança vers les serpents libérés, mais l'un d'eux se dressa pour frapper, et North se déroba. Serpent lâcha deux autres serpents. De nouveau le maître du dôme tenta d'en capturer un, mais il se retourna contre lui, et North faillit tomber en voulant l'éviter. Il abandonna la partie et se précipita sur Serpent, usant de sa haute taille pour l'impressionner, mais elle brandissait vers lui un serpent du rêve et il s'immobilisa…

— Ils vous font peur, avouez-le.

Elle fit un pas vers lui. Il sembla vouloir résister, mais lorsque Serpent fit encore un pas, il recula brusquement.

— Tiens, vous ne suivez pas vos propres conseils ?

Jamais elle n'avait éprouvé une pareille fureur. Au tréfonds d'elle-même, la partie saine de son esprit ressentit un choc lorsqu'elle vit à quel point elle était heureuse de pouvoir le terrifier.

— N'approchez pas !

Reculant à mesure que Serpent s'avançait vers lui, il tomba à la renverse. Il continua à reculer en se traînant, essaya de se lever, trébucha. La guérisseuse était assez proche de lui pour sentir son odeur ; c'était comme un relent de moisissure sèche qui n'avait rien d'humain. Pantelant, tel un animal aux abois, il fit face, les poings serrés, prêt à frapper. Son ennemie avançait, armée du reptile.

— Non ! Ne faites pas ça !

Serpent ne répondit pas. Elle pensait à Melissa.

North fixait le serpent du rêve, fasciné.

— Non… ! Je vous en supplie.

— Tu veux que j'aie pitié de toi ? cria Serpent.

Elle exultait, déterminée à ne pas l'épargner davantage qu'il n'avait épargné Melissa.

Soudain il desserra les poings et, se penchant vers la jeune femme, tendit les mains vers elle, découvrant les fines veines bleues de ses poignets.

— Non, dit-il, je veux la paix.

Il tremblait visiblement dans l'attente d'une morsure du reptile.

Etonnée, Serpent éloigna de lui l'animal.

— Je vous en prie. Mon Dieu, ne vous jouez pas de moi.

Serpent regarda le serpent, puis son adversaire. Le plaisir que lui procurait sa capitulation tournait à la nausée. Lui ressemblait-elle au point d'avoir le même besoin de dominer ses semblables ? Les accusations qu'il avait portées contre elles étaient-elles fondées ? Sans doute

éprouvait-elle le même plaisir que lui à être honorée, traitée avec déférence. Elle ne pouvait nier qu'elle s'était rendue coupable d'arrogance, elle avait toujours eu ce défaut. Seule une différence de degré, et non de nature, la séparait peut-être de North. Elle n'en était pas sûre, mais elle savait que si elle le faisait mordre par ce serpent alors qu'il était à sa merci, elle tendrait par là à s'abaisser à son niveau, quelle que pût être la distance qui l'en séparât. Elle recula et jeta à terre le serpent du rêve.

— Ne m'approchez pas, dit-elle, et sa voix tremblait, elle aussi. Je vais délivrer ma fille et retourner chez les miens.

— Aidez-moi, murmura-t-il. J'ai découvert cet endroit, j'ai utilisé ses créatures pour le bien d'autrui. Est-ce que je ne mérite pas, à présent, qu'on me prête assistance ?

Il regardait Serpent pitoyablement, mais elle restait de marbre.

Soudain il se mit à geindre et se jeta sur le serpent du rêve. L'empoignant d'une main, il le força à mordre le poignet de son autre main. Il pleurnichait tandis que les crochets s'enfonçaient dans sa chair, une fois, deux fois.

Serpent s'écarta de lui, mais il avait tout oublié de son existence. Elle se dirigea vers l'énorme panier d'osier. Les serpents du rêve avaient commencé à s'échapper, désormais de leur propre initiative. L'un d'eux se hissa sur le bord du panier et tomba à terre avec un bruit mat. D'autres le suivirent et bientôt un côté du panier fut chargé de nombreux reptiles. Le panier bascula et les serpents en sortirent avec force tortillements.

Melissa n'était pas là.

North bondit, frôla Serpent, oublieux de sa présence, et plongea ses mains pâles tachées de sang dans la masse des serpents.

Serpent l'empoigna et le fit pivoter.

— Où est-elle ?

— Quoi… ?

Il s'efforçait faiblement de l'entraîner vers les serpents, ses yeux translucides devenus vitreux.

— Melissa… où est-elle ?

— Elle était en train de rêver… avec eux, dit North, désignant du regard les serpents du rêve.

Melissa avait réussi à s'échapper. Elle avait réussi, par la force de sa volonté, à vaincre North, le venin, la tentation de l'oubli. Serpent parcourut le camp des yeux, avec insistance, mais sans y découvrir ce qu'elle cherchait.

North gémissait de frustration et Serpent le lâcha. Il empoigna des serpents qui fuyaient vers la forêt. Ses bras étaient constellés de piqûres d'épingle et chaque fois qu'il attrapait une de ses créatures, il la forçait à le mordre.

— Melissa ! cria Serpent, mais cet appel ne reçut pas de réponse.

Soudain North grogna, puis, au bout d'un moment, poussa un étrange gémissement. Serpent le regarda par-dessus son épaule. Lentement il se leva, tenant un serpent dans ses mains ensanglantées, tandis que de minces filets de sang s'écoulaient de sa gorge. Il se raidit et le reptile se tortilla. Il tomba à genoux ; après avoir oscillé un moment, il s'écroula en avant, vidé de toute énergie, tandis que les serpents du rêve fuyaient vers leur forêt d'outreciel.

Par réflexe, Serpent alla l'examiner. Il avait la respiration égale. Il n'était pas blessé grâce à la douceur de sa chute. La guérisseuse se demanda si le venin aurait sur lui le même effet que sur ses fidèles. Mais même s'il n'en était pas ainsi, même si la peur que cette drogue lui inspirait devait entraîner une réaction dangereuse, elle ne pouvait rien pour lui.

Le serpent du rêve, qu'il tenait toujours, se tortillait et battait l'air de sa gueule. À cette vue Serpent sursauta, un triste souvenir lui revenant à la mémoire. L'animal avait l'échine brisée. Elle s'agenouilla à côté de lui et mit fin à sa souffrance en le tuant comme elle avait tué Sève.

Sentant encore sur les lèvres le goût de son sang froid et salé, elle reprit par sa sangle, d'un geste tâtonnant, son petit panier d'osier, et le hissa sur son épaule. Restait à trouver Melissa, et elle eut l'intuition qu'elle ne pouvait

être ailleurs que sur la piste descendant la colline en direction de la fissure du dôme.

Les arbres entrelacés donnaient une ombre plus épaisse que précédemment, et le passage qui s'ouvrait au milieu d'eux était plus étroit et plus bas. Glacée de peur, la jeune femme avançait aussi vite que possible. Cette forêt d'un autre monde pouvait receler toutes sortes de créatures, depuis les serpents du rêve jusqu'à des carnivores tapis dans le silence. Melissa était absolument sans défense ; elle n'avait même plus son couteau.

Serpent commençait à croire qu'elle s'était trompée de piste lorsqu'elle atteignit l'affleurement rocheux où le fou l'avait trahie. Il y avait loin du camp de North à cette crête, et Serpent se demanda si sa fille avait pu franchir cette distance.

Peut-être s'était-elle échappée et cachée. Peut-être aussi se trouvait-elle encore près du quartier général de North, plongée dans un sommeil, ou un rêve… prélude de la mort.

Elle fit encore quelques pas, hésita, prit sa décision, se lança en avant.

Etendue sur la piste, ses doigts creusant le sol dans un dernier effort pour ramper plus avant, Melissa apparut aux regards de sa mère à un détour du sentier. Serpent courut vers elle, trébucha, tomba à genoux auprès d'elle.

Avec douceur, elle mit sa fille sur le dos. Elle était sans réaction, le corps flasque et froid. Serpent chercha son pouls ; tantôt elle le sentait battre, tantôt elle était convaincue qu'il n'était plus là. Melissa était trop fortement commotionnée pour pouvoir être soignée sur place.

Melissa, ma fille, pensa-t-elle, tu voulais à tout prix honorer la promesse que tu m'avais faite, et tu n'as pas été loin d'y parvenir. Moi aussi, je t'ai fait des promesses, mais sans en tenir aucune. Veux-tu me permettre de me racheter ?

Non sans mal, obligée de mettre à contribution son bras droit abîmé, Serpent chargea le petit corps de Melissa sur son épaule gauche. Restait à se relever ; elle chancela et

faillit perdre l’équilibre. Si elle tombait, elle n’aurait sans doute pas la force, pensait-elle, de se remettre debout. La piste s’étendait devant elle, et elle savait combien elle était longue.

13

Serpent traversa péniblement les plates-feuilles, trébucha en traversant une crevasse pleine de plantes reptiliennes turquoise, glissa et faillit tomber en marchant sur un endroit rendu boueux et glissant par une pluie récente. Melissa restait inerte. N'osant pas s'en décharger. Serpent avançait toujours.

Ici, je ne puis rien faire pour elle, se répétait-elle, et elle concentrait son attention sur la piste à descendre.

Le corps de sa fille lui paraissait glacé, mais pouvait-elle se fier à ses propres perceptions ? Il s'agissait pour elle d'éliminer toute sensation. Elle avançait lourdement comme une machine, observant son corps comme du haut d'une position avantageuse, sachant qu'elle pourrait atteindre le pied de la colline, mais frustrée à en hurler par la lenteur avec laquelle elle devait progresser, lourdement, pas à pas, sans jamais pouvoir accélérer.

Vu d'en haut, l'escarpement paraissait beaucoup plus abrupt. Debout sur la crête, Serpent ne pouvait même pas se rappeler comment elle l'avait escaladé. Mais la forêt et le pré qui s'étendaient à ses pieds, la verdure aux nuances ravissantes, constituaient un spectacle rassurant.

Serpent s'assit au bord de la crête. S'étant décontractée, elle commença à se laisser glisser, lentement d'abord, se freinant de ses pieds nus endoloris et se maintenant en équilibre. Elle commença à rebondir sans douceur sur la pierre, ainsi que le panier d'osier qu'elle traînait derrière elle. Vers le bas de la pente, elle prit de la vitesse et, déséquilibrée par le poids du corps inerte de Melissa, elle bascula et glissa sur le côté. Elle lutta pour ne pas rouler sur elle-même, y parvint au prix de nouvelles écorchures sur le dos et les coudes, et s'arrêta enfin au bas de l'escarpement dans un déluge de boue et de cailloux. Elle resta un moment immobile, le corps abandonné de Melissa

contre le sien, son panier cabossé écrasé sous son épaule. Les serpents glissaient les uns sur les autres à la recherche d'une issue, mais sans trouver de trou assez gros pour leur livrer passage. Serpent tâta sa poche de chemise et sentit remuer le serpenteau.

Encore un effort, pensa-t-elle. La prairie est presque en vue. Si je reste bien tranquille, je pourrai entendre brouter Ecureuil.

— Ecureuil !

Elle attendit un moment, puis siffla. Elle appela de nouveau le poney, crut l'entendre hennir : était-ce une illusion ? Il avait l'habitude de suivre partout sa maîtresse, mais il ne répondait à un appel ou un sifflement que lorsqu'il était d'humeur à le faire.

Serpent soupira, roula sur elle-même, s'agenouilla péniblement. Melissa gisait pâle et froide devant elle, les bras et les jambes striés de sang coagulé. Sa mère la hissa sur son épaule ; son bras droit était presque inutilisable. Mobilisant toute son énergie, Serpent se releva. La sangle de son panier lui glissa de l'épaule au creux du coude. Elle fit un pas en avant. Le panier lui cogna la jambe. Ses genoux tremblaient. Elle fit encore un pas. Sa vue se brouilla tant elle craignait pour la vie de Melissa.

Lorsque sa marche trébuchante l'eut conduite jusqu'à la prairie, elle lança un nouvel appel à son poney. Elle entendit un bruit de sabots mais elle ne vit ni Ecureuil ni Vive. Seul le vieux cheval de trait du fou était là, gisant dans l'herbe, le museau posé sur le sol.

La robe d'Arevin en laine de bœuf musqué le protégeait de la pluie aussi bien que de la chaleur, du vent et du sable du désert. Il chevauchait sous un ciel lavé, effleurant des branches en surplomb, arrosé par les gouttelettes qu'elles tenaient captives. Il n'avait rencontré jusque-là aucun indice du passage de Serpent, mais il n'existait pas d'autre piste.

Son cheval leva la tête et hennit bruyamment. Une réponse à son appel parvint d'un endroit situé au-delà d'un bois touffu. Arevin entendit des sabots marteler le sol dur et humide et, au galop, le cheval gris et le poney tigré apparurent à un détour de la piste. Ecureuil s'arrêta brusquement, puis s'approcha, fringant, le cou cambré. La jument grise continua à trotter, pivota sur elle-même, fit un bref galop comme par jeu et s'arrêta. Tandis que les trois chevaux se saluaient à grands jets d'haleine sur les naseaux, Arevin étendit le bras vers Ecureuil pour lui gratter les oreilles. Les deux chevaux de Serpent étaient dans une forme éblouissante. Ils n'auraient pu être en liberté si leur maîtresse était tombée dans une embuscade. Même s'ils s'étaient échappés au cours d'une attaque, ils auraient été sellés et bridés. Serpent n'était pas en danger.

Il allait l'appeler, mais se ravisa. C'était là, sans nul doute, faire preuve d'une méfiance excessive, mais ses dernières expériences lui avaient appris qu'il était sage de se montrer circonspect. Il n'en mourrait pas d'attendre encore un moment.

Il jeta un coup d'œil vers la montagne : des escarpements rocheux, une succession de pics, une végétation rabougrie, du lichen et… le dôme.

L'ayant identifié, il se demanda comment il ne l'avait pas repéré immédiatement. De tous ceux qu'il avait rencontrés jusque-là, c'était le seul qui fût visiblement endommagé ; il s'en trouvait camouflé. Mais ce n'en était pas moins, sans conteste, un des dômes des Anciens, le plus vaste qu'il eût jamais vu ou dont il eût connaissance. Arevin ne doutait pas que Serpent fût là-haut. C'était la seule hypothèse plausible.

Il poussa son cheval en avant, foulant les empreintes profondes que les autres chevaux avaient laissées dans la boue. Il crut entendre un bruit, s'arrêta. Ce n'était pas une illusion car les chevaux dressèrent l'oreille. Entendant un appel, il essaya d'y répondre, mais les mots s'étouffèrent dans sa gorge. Il serra les jambes sur sa monture si fort et

si brusquement que l’animal partit au galop vers la voix de la guérisseuse, vers Serpent.

Suivi du poney tigré et de la jument grise, un petit cheval noir jaillit du bois bordant l’extrémité la plus éloignée de la prairie. S’imaginant que le cavalier était un des fidèles de North qui retournait au dôme, Serpent poussa un juron furieux.

Puis elle reconnut Arevin.

Clouée au sol, muette d’étonnement, elle vit le jeune homme sauter à terre alors que son cheval galopait encore ; il courut vers elle, sa robe voltigeant autour de lui. Hébétée, elle le fixait comme on fixe une apparition, ne pouvant croire que ce pût être autre chose, même lorsqu’il s’arrêta à portée de sa main.

— Arevin ?

— Qu’est-il arrivé ? Qui t’a mise dans cet état ? Le fou…

— Il est dans le dôme. Avec quelques autres. Nous n’avons rien à craindre d’eux pour l’instant. C’est Melissa. Elle est en état de choc. Il faut que je la ramène au campement… Arevin, es-tu réel ?

Ayant soulevé Melissa de l’épaule de sa mère, il la porta d’un bras, et soutint Serpent de l’autre.

— Oui, je suis réel. C’est bien moi !

Il aida son amie à traverser la prairie. Lorsqu’ils furent parvenus à l’endroit où était entassé le matériel de la guérisseuse, Arevin coucha Melissa sur le sol. Serpent s’agenouilla devant la sacoche à serpents et l’ouvrit d’une main tâtonnante, tremblante, pour accéder à la trousse à pharmacie.

Arevin posa une main douce sur son épaule intacte.

— Laisse-moi soigner ta blessure, dit-il.

— Ne t’inquiète pas pour moi, ça ira. C’est Melissa…

Elle leva les yeux sur lui, et fut glacée par son expression.

— Guérisseuse, dit-il, Serpent, mon amie…

Elle voulut se lever, il tenta de l’en empêcher.

— Il n’y a rien à faire.

— Rien à faire… ?

Elle parvint à se relever.

— Tu es blessée, dit Arevin en désespoir de cause. Si tu vois cette enfant maintenant, cela ne fera qu’aggraver ton mal.

— Oh, dieux ! dit Serpent, toujours retenue par Arevin. Lâche-moi !

Arevin s’écarta, surpris. Serpent ne daigna même pas s’excuser. Elle ne pouvait permettre à personne, pas même à lui, de la prendre sous sa protection : c’était trop facile, trop tentant.

Melissa était couchée à l’ombre d’un pin. Serpent s’agenouilla sur l’épais matelas d’aiguilles brunes. Arevin était debout derrière elle. La jeune femme prit la main pâle et froide de sa fille, qui resta inerte. En rampant sur le sol, elle s’était arraché les ongles, mettant la chair vive à nu. Elle avait voulu, désespérément, tenir sa promesse… Mieux que Serpent, elle avait honoré sa part du pacte qui les liait. Penchée sur sa fille, la jeune femme caressait ses cheveux roux et les écartait de ses affreuses cicatrices. Des larmes tombèrent de ses yeux sur la joue de Melissa.

— Rien à faire, répéta Arevin. Son pouls a cessé de battre.

— Chut, murmura Serpent, s’acharnant, tâtant le poignet de Melissa, puis sa gorge, croyant sentir un battement, puis certaine de s’être abusée.

— Serpent, cesse de te torturer. Elle est morte. Son corps est froid.

— Elle vit !

La jeune femme savait ce qu’Arevin pensait d’elle : le chagrin l’égare. Immobile il la fixait d’un regard triste. Elle se tourna vers lui.

— Aide-moi, Arevin. Fais-moi confiance. J’ai rêvé de toi. Je t’aime, oui, je le crois. Mais Melissa est ma fille, mon amie. Je dois tenter de la sauver.

Ses doigts sentirent le pouls fantôme. Melissa avait subi tant de morsures… Mais à l’intensité métabolique produite par le venin avait succédé, non pas un retour à la normale, mais une chute brutale des échanges organiques à un niveau à peine suffisant pour maintenir la vie. Et les facultés mentales ? Faute de soins, Melissa mourrait d’épuisement, d’hypothermie, un peu comme on meurt de froid.

— Que dois-je faire ?

Le ton déprimé d’Arevin exprimait la résignation.

— Aide-moi à la porter.

Serpent étala des couvertures sur un large rocher plat qui avait absorbé toute une journée de soleil. Tous ses gestes étaient maladroits. Arevin prit Melissa dans ses bras et la posa sur la couverture. Ayant vidé le contenu de ses sacoches de selle. Serpent poussa vers son compagnon la gourde d’eau, le réchaud à pétrole et le fait-tout. Arevin l’observait d’un air inquiet. C’est à peine si elle avait pris le temps de le regarder.

— Fais-moi chauffer de l’eau, s’il te plaît. Pas trop.

Elle joignit ses paumes en creux pour indiquer la quantité voulue. Elle attrapa le paquet de sucre dans la pharmacie.

Puis elle essaya de réveiller Melissa ; son pouls apparaissait, disparaissait, réapparaissait.

« Je le sens, se dit-elle. Ce n’est pas une illusion. »

Elle répandit une pincée de sucre sur la langue de l’enfant avec l’espoir qu’elle serait assez humide pour la dissoudre. Serpent n’osait pas la faire boire ; elle pouvait étouffer si l’eau lui entrait dans les poumons. Le temps pressait, mais une précipitation malavisée serait aussi meurtrière que les sévices de North. Toutes les minutes environ, en attendant Arevin, elle donnait à Melissa quelques grains de sucre.

Sans mot dire, le jeune homme apporta l’eau fumante. Après en avoir remis une pincée sur la langue de Melissa, Serpent passa le sac de sucre au jeune homme.

— Dissous tout ce que tu peux dans cette eau.

Elle frotta les mains de Melissa et lui tapota la joue.

— Melissa, ma chérie, réveille-toi. Un petit effort. Il faut m'aider, ma fille.

L'enfant ne réagit pas. Mais Serpent sentit battre son pouls, assez fort cette fois pour vaincre toute incertitude.

— C'est prêt.

Arevin fit tournoyer l'eau dans son récipient avec un peu trop d'ardeur : ses mains en furent éclaboussées. Alarmé, il regarda la guérisseuse.

— Ne t'inquiète pas, c'est du sucre, dit-elle lui prenant la casserole des mains.

— Du sucre !

Il s'essuya les doigts sur l'herbe.

— Melissa ! Réveille-toi, ma chérie.

Les paupières de l'enfant frémirent. Soulagée, sa mère inspira profondément.

— Melissa, il faut boire.

Les lèvres de l'enfant remuèrent faiblement.

— Ne parle pas encore.

Portant le petit récipient de métal à sa bouche, Serpent y fit couler lentement, à petits coups, l'épais liquide sirupeux ; elle s'assurait qu'elle avait bien avalé chaque dose de ce stimulant, avant de lui en offrir une nouvelle.

— Seigneur…, dit Arevin, ébahi.

— Serpent, murmura Melissa.

— Je suis là. Nous sommes sauvées. Tu es hors de danger.

Elle avait envie de rire et de pleurer tout à la fois.

— Comme j'ai froid !

— Je sais.

Elle emmitoufla Melissa dans la couverture. Rien à craindre, Melissa avait une boisson chaude dans l'estomac, un puissant tonique circulant dans ses veines.

— Je ne voulais pas te laisser là-haut, mais j'avais promis… J'avais peur que ce cinglé ne prenne Ecureuil et que Brume et Sable ne meurent…

Ses dernières craintes étant dissipées. Serpent installa sa fille confortablement sur le roc réchauffé. Rien dans les paroles de Melissa ne laissait présager une lésion cérébrale ; elle avait survécu, et n'était pas diminuée.

— Ecureuil est ici avec nous, Brume et Sable aussi. Tu peux te rendormir, et quand tu te réveilleras tout ira pour le mieux.

Melissa allait peut-être avoir mal à la tête un jour ou deux selon sa réaction au stimulant. Mais elle était vivante, en bon état.

— J'ai voulu partir, dit Melissa, les yeux fermés. J'avançais, j'avançais, toujours, mais…

— Je suis fière de toi. Il fallait être brave et forte pour faire ce que tu as fait.

La bouche de Melissa se tordit en un demi-sourire du côté épargné par les cicatrices, puis elle se rendormit. Serpent lui fit de l'ombre sur le visage avec un coin de la couverture.

— J'aurais juré sur ma vie qu'elle était morte, dit Arevin.

— Elle s'en sortira, dit Serpent, se parlant à elle-même plutôt qu'à son compagnon. Le ciel en soit loué.

La force éphémère qu'un afflux d'adrénaline lui avait procurée sous la pression des circonstances avait reflué lentement sans qu'elle s'en rendît compte. Elle était comme paralysée, ne pouvant même plus s'asseoir. Ses genoux étaient bloqués. La seule chose qu'elle pût encore faire était de s'affaisser. Mais elle n'aurait su dire si son corps oscillait en tous sens ou si ses yeux lui jouaient des tours, car elle voyait les objets se rapprocher et s'éloigner en une valse incohérente.

Arevin lui toucha l'épaule gauche. Elle reconnut le contact de sa main, à la fois douce et puissante.

— Guérisseuse, dit-il, l'enfant est hors de danger. Il est temps de penser à toi.

Sa voix était parfaitement neutre.

— Elle a traversé une si dure épreuve, murmura Serpent, s'exprimant avec difficulté. Elle aura peur de toi…

Il ne répondit pas. Elle frissonna. Il l’aida à s’étendre confortablement. Les cheveux du jeune homme s’étant dénoués lui tombaient autour du visage ; il était exactement tel qu’elle en avait conservé le souvenir.

Il porta son outre aux lèvres sèches de la jeune femme pour lui faire boire de l’eau chaude additionnée de vin.

— Qui t’a mise dans cet état ? Es-tu encore en danger ?

Qu’arriverait-il lorsque North et ses fidèles se réveilleraient ? Elle n’y avait même pas songé.

— Pas maintenant mais plus tard, demain…

Brusquement, elle voulut se lever.

— Si je dors, je ne me réveillerai pas à temps…

Il l’apaisa :

— Repose-toi. Je vais monter la garde toute la nuit. Ensuite nous pourrons gagner un endroit plus sûr.

Ainsi rassurée, elle put prendre du repos. Il la laissa seule un moment et elle resta étendue bien à plat, les doigts écartés, faisant pression sur la terre de ses mains, une terre qui, en retour, lui apportait quelque chose. Sa fraîcheur l’aidait à apaiser la douleur que lui infligeait, de nouveau, sa blessure à l’épaule. Elle entendit Arevin s’agenouiller à côté d’elle, et il lui mit sur l’épaule un linge frais et humide pour en décoller sa chemise effilochée, collée sur la plaie par le sang coagulé. Elle l’observait à travers ses cils ; une fois de plus elle admirait ses mains, son corps longiligne. Mais le contact de ces mains était aussi impersonnel que l’avaient été ses paroles.

— Comment nous as-tu trouvées ? demanda-t-elle. J’ai cru d’abord que tu n’étais qu’un rêve.

— Je suis allé à la station des guérisseurs. Il fallait que je leur fasse comprendre que tout le mal était venu de mon clan.

Il jeta un regard sur sa compagne puis, détournant les yeux, ajouta tristement :

— Je crains d’avoir échoué. Ton ancienne maîtresse s’est contentée de dire que tu devais rentrer.

Arevin n’avait pas encore eu le loisir de réagir aux paroles par lesquelles Serpent avait suggéré qu’elle rêvait de lui et qu’elle l’aimait. Et voilà qu’il agissait comme si elle n’avait rien dit de tel, comme si seul le devoir lui avait dicté sa conduite. Serpent se demanda, avec une sensation de vide et d’amertume, si elle ne s’était pas méprise sur ses sentiments. Elle ne voulait plus de sa gratitude et de sa culpabilité.

— Mais tu es là, dit-elle.

Elle s’accouda péniblement pour lui faire face.

— Ce devoir que tu t’imposais se terminait chez les guérisseurs. Pourquoi, ensuite, m’as-tu suivie ?

Il soutint le regard de Serpent.

— J’ai… j’ai rêvé de toi, moi aussi, dit-il, se penchant sur elle, les avant-bras sur les genoux, les mains tendues. Je n’ai jamais eu avec quiconque les rapports que j’ai avec toi : nous avons échangé nos noms.

Heureuse, Serpent, d’un geste lent, enveloppa dans sa main gauche sale et couturée la main droite propre et bronzée de son ami. Il la regarda.

— Mais après ce qui est arrivé…

Serpent qui, dès lors, regrettait encore davantage de ne pas être valide, lâcha la main d’Arevin pour tâter quelque chose dans sa poche : c’était son serpenteau, et il se lova autour de ses doigts. Elle le sortit pour le montrer à Arevin. Désignant de la tête le panier d’osier, elle lui dit :

— J’en ai d’autres, et je sais maintenant comment ils se reproduisent.

Eberlué, il regarda le bébé serpent, puis sa compagne.

— Tu es donc parvenue à la cité ? Ils t’ont laissée entrer ?

— Non, dit-elle, tournant les yeux vers le dôme crevé. C’est là-haut que j’ai trouvé des serpents du rêve, dans un coin de leur monde d’outreciel.

Elle remit le serpenteau dans sa poche. Il s’habituait déjà à elle ; il ferait un bon serpent de guérisseuse.

— Les gens de la cité m’ont éconduite, mais les guérisseurs sauront se rappeler à leur souvenir. Ils ont toujours une dette envers moi.

— Ma famille aussi a une dette envers toi. Une dette que je n’ai pas su acquitter.

— Tu m’as aidée à sauver ma fille ! Ça ne compte pas, peut-être ? Arevin, poursuivit-elle plus calmement, je ne puis cacher que je regrette la mort de Sève. Mais seule ma négligence l’a tué, rien d’autre. C’est ce que j’ai toujours pensé.

— Mon clan… le partenaire de ma cousine…

— Une seconde. Si Sève n’était pas mort, je n’aurais pas songé à retourner si vite au pays. Je ne serais jamais allée au Centre. Je n’aurais jamais rencontré Melissa. Le fou ne m’aurait jamais conduite au dôme crevé. On dirait que ton clan a agi comme catalyseur. Sans vous, nous aurions continué à nous échiner vainement pour obtenir des gens de la cité qu’ils nous procurent des serpents du rêve. Les guérisseurs se seraient entêtés dans leur routine jusqu’à complète disparition de ces serpents… et des guérisseurs eux-mêmes. Tout est changé maintenant. Je te suis peut-être aussi redevable que tu crois m’être redevable.

Arevin fixa son amie un long moment.

— Je pense que tu cherches à excuser ma famille.

Serpent serra les poings.

— Ne peut-il y avoir entre nous autre chose qu’un sentiment de culpabilité ?

— Si ! dit Arevin vivement, et il ajouta plus calmement, comme surpris de sa véhémence : Du moins j’espère qu’il peut y avoir autre chose.

Attendrie, Serpent lui prit la main.

— Moi aussi, dit-elle, l’embrassant sur la paume.

Lentement le visage d’Arevin s’éclaira d’un sourire. Il s’inclina sur Serpent, et bientôt ils se tinrent embrassés.

— Si nous avons payé notre dette l’un envers l’autre, nos familles peuvent être amies, dit Arevin. Et peut-être

l’avons-nous gagné, ce temps qu’il nous fallait, tu l’as dit, un jour, pour être l’un à l’autre.

— Oui, dit Serpent.

Arevin écarta de son front ses cheveux emmêlés.

— J’ai appris de nouvelles coutumes dans les montagnes, dit-il. Je veux m’occuper de toi pendant que ton épaule se cicatrisera. Et quand tu seras guérie, je te demanderai : « Puis-je faire quelque chose pour toi ? »

Serpent lui rendit son sourire. Ils se comprenaient.

— C’est une question que j’aimerais te poser, moi aussi, dit-elle, et elle ajouta avec un large sourire : Les guérisseuses se rétablissent rapidement, tu sais.

FIN